DES FONCTIONS

ET DES

MALADIES NERVEUSES

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

DES FONCTIONS

ET DES

MALADIES NERVEUSES

DANS LEURS RAPPORTS

AVEC

L'ÉDUCATION SOCIALE ET PRIVÉE, MORALE ET PHYSIQUE

ESSAI D'UN NOUVEAU SYSTÈME

DE RECHERCHES PHYSIOLOGIQUES ET PATHOLOGIQUES
SUR LES RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL

PAR

LE DOCTEUR CERISE
Membre de l'Académie de médecine

Ouvrage couronné par l'Académie royale de médecine
dans la séance du 17 décembre 1840

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
VICTOR MASSON ET FILS
PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1870

A MON MEILLEUR AMI

M. LE Dr BUCHEZ

Ex-rédacteur en chef du Journal des Progrès des sciences et institutions médicales, auteur de l'Introduction à la science de l'histoire, de l'Essai d'un traité complet de philosophie, de l'Introduction à l'étude des sciences, l'un des auteurs de l'Histoire parlementaire de la révolution française, de l'Européen, etc.

DEPUIS DOUZE ANS,
IL ME PRODIGUE TOUS LES JOURS
LES TRÉSORS DE SON COEUR
ET CEUX DE SON INTELLIGENCE.
JE LUI DÉDIE CE LIVRE,
PARCE QUE J'AIME A DIRE A TOUS
COMBIEN JE LE CHÉRIS
ET COMBIEN JE LUI DOIS.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

En 1836, l'Académie royale de médecine, réalisant le vœu si généreusement exprimé dans le testament de madame Michel de Civrieux, ouvrit un concours sur cette question : *Déterminer l'influence de l'éducation physique et morale sur la production de la surexcitation du système nerveux et des maladies qui sont un effet consécutif de cette surexcitation*. Séduit par le riche domaine de recherches physiologiques et pathogéniques qui s'offrait à ma vue, plutôt que par la sphère étiologique dans laquelle le problème semblait se renfermer, j'envoyai, dans le délai prescrit, un mémoire qu'une maladie grave m'avait empêché de revoir et de retoucher. Il fut néanmoins l'objet d'une distinction flatteuse. Sur le rapport de M. Jourdan, organe d'une commission composée de MM. Duméril, Esquirol, Ferrus, Jourdan et Ollivier (d'Angers), une médaille d'encouragement fut décernée à l'auteur, le 4 septembre 1838. Le prix n'étant pas adjugé, la question fut remise

au concours. J'entrai de nouveau dans la lice; je remaniai entièrement mon travail; je tâchai de le compléter. Cette fois il fut jugé digne du prix. Sur le rapport de M. Ferrus, organe d'une nouvelle commission, composée de MM. Delens, Esquirol, Falret, Ferrus et Reveillé-Parise, il fut couronné par l'Académie, dans sa séance publique du 17 décembre 1840. C'est ce travail que j'offre à mes confrères. Je n'y ai rien ajouté. J'ai abrégé les développements spéciaux que réclamaient certains termes de la question, et que rend inutiles le titre plus général sous lequel il paraît aujourd'hui. Quant aux modifications de rédaction, j'ai fait sans hésiter toutes celles que le temps, cet excellent conseiller, m'a permis d'y introduire, dans le seul intérêt d'une grande clarté.

Je viens de dire que je n'ai rien ajouté; je me trompe; car j'ai rédigé pour cette publication une courte introduction, dans laquelle j'ai cru devoir initier mes lecteurs aux données générales qui résultent de l'ensemble de l'ouvrage. C'est un exposé sommaire des principes et de la méthode qui, selon moi, sont indispensables à l'étude et à la coordination des phénomènes de la vie morale et intellectuelle de l'homme.

INTRODUCTION

Cabanis a dit : « Si la connaissance de la structure et des propriétés du corps humain doit diriger l'étude des phénomènes de la vie, d'autre part, ces phénomènes, embrassés dans leur ensemble et considérés sous tous les points de vue, jettent un grand jour sur ces mêmes propriétés qu'ils montrent en action. » Ces paroles du célèbre physiologiste qu'on honore avec raison comme un maître, nous les rappelons volontiers à ceux qui s'imaginent ne devoir étudier l'homme que dans *la structure et les propriétés de son corps*, et qui crient à l'ontologie, à la métaphysique, au mysticisme même, quand de plus hardis osent étudier en même temps *les phénomènes de la vie embrassés dans leur ensemble et considérés sous tous les points de vue*.

Or, les phénomènes de la vie humaine se distinguent en deux catégories : à la première appartiennent ceux qui sont communs à l'homme et aux

animaux ; à la seconde appartiennent ceux qui sont exclusivement humains. Négliger les uns pour n'apercevoir que les autres, c'est s'exposer à faire fausse route et à tomber dans les plus étranges méprises. Les confondre au lieu d'en préciser les relations fonctionnelles, c'est porter le chaos et les ténèbres là où il faut apporter l'ordre et la lumière.

Les deux aspects sous lesquels les phénomènes de la vie humaine s'offrent à notre observation doivent donc être étudiés avec une sollicitude égale. Toute doctrine dans laquelle l'un d'eux tend à envahir, à effacer, à anéantir l'autre, est une doctrine incomplète et partant fausse. Les physiologistes qui ne veulent tenir compte que de la structure et des propriétés de l'organisme ressemblent à ces prétendus philosophes qui ne veulent tenir compte que de la nature et des facultés de l'âme. Comme les phénomènes de la vie, *embrassés dans leur ensemble et considérés sous tous les points de vue*, sont extrêmement complexes, comme ils sont à la fois organiques et spirituels, il est tout simple que les physiologistes et les philosophes dont nous parlons aboutissent également à l'erreur : les premiers en passant par de grosses bévues, les seconds en passant par d'incroyables subtilités. Qui le croirait? il s'est trouvé un professeur suppléant d'éclectisme, à la

Faculté des lettres de Paris, qui a pu, dans un écrit publié en 1841, appeler matérialiste toute doctrine dans laquelle l'acte de la pensée, sur la terre, est présenté comme réclamant l'indispensable concours du cerveau. Cé concours, il est vrai, est un fait incommode pour ceux qui sont restés étrangers à l'étude des sciences naturelles, comme l'indispensable concours de l'activité spirituelle est un fait incommode pour ceux qui sont restés étrangers à l'étude des sciences philosophiques. Mais pourquoi nier un fait par cela seul qu'il est rendu évident par des arguments que l'on ignore, par cela seul qu'il appartient plus particulièrement à une science que l'on n'a pas cultivée ou pour laquelle on ne se reconnaît pas une aptitude suffisante?... Ce sont là des misères dont il est malheureusement de nombreux exemples dans l'histoire de la science, et auxquelles ne peuvent échapper que les hommes graves et sérieux.

Nous ne prétendons point qu'il soit nécessaire, pour acquérir quelques données exactes concernant les lois générales de la vie humaine, de parcourir jusqu'à leurs dernières limites les vastes domaines de la science générale désignée sous le nom de philosophie. Heureusement, elles sont d'un accès moins difficile. Ces notions sont d'une urgence et d'une application trop immédiates; elles sont liées trop

étroitement à la morale et à l'hygiène ; elles ont un caractère trop éminemment pratique pour qu'on ne puisse les posséder qu'à cette condition. Il suffit de ne dédaigner aucun des éléments dont elles se composent, quel que soit le rang occupé par chacun d'eux dans la hiérarchie des connaissances humaines; il suffit d'emprunter avec une égale sollicitude, soit à la physiologie, soit à la philosophie, les données indispensables à l'interprétation des phénomènes complexes qui s'offrent partout et toujours à notre observation. Avec cette méthode simple, que chacun de nous peut suivre sans prétention et sans efforts, nous éviterons les écueils contre lesquels viennent chaque jour se briser les théories des plus habiles physiologistes. Nous échapperons surtout à ces méprises singulières, à ces contradictions étranges, qui font intervenir tour à tour les instincts des bêtes dans l'interprétation des phénomènes moraux et intellectuels de la vie humaine, et l'intelligence de l'homme dans l'interprétation des phénomènes instinctifs de la vie animale. En faisant ainsi cesser la confusion dont tous les bons esprits s'aperçoivent aujourd'hui, et que chacun déplore, nous parviendrons non-seulement à dissiper de graves erreurs, mais encore à découvrir quelques vérités importantes dont la médecine et la philosophie feront également leur profit.

C'est surtout dans l'étude des fonctions et des maladies nerveuses que la méthode psycho-physiologique dont nous parlons, se présente avec un caractère d'opportunité que sont forcés de reconnaître ceux-là même qui s'en déclarent les adversaires les plus obstinés. Quand nous voyons d'abord le système nerveux pénétrer dans les profondeurs de l'organisme, comme pour en interroger les besoins et les prédispositions, quand nous le voyons ensuite s'épanouir, d'une part, dans les régions du monde physique, et de l'autre, dans les régions du monde moral, comme pour y puiser les éléments qui correspondent à ces besoins et à ces prédispositions...; quand nous le voyons ouvrir ainsi devant nous un triple sillon, nous ne pouvons nous empêcher de le suivre, de le prendre pour guide dans notre étude des phénomènes affectifs, sensoriaux et intellectuels. Mais cela ne suffit pas. Lorsqu'une fois on est parvenu à dégager de l'ensemble des opérations du système nerveux les trois éléments principaux de la vie morale et intellectuelle de l'homme, il faut s'enquérir des relations étroites et compliquées qui existent entre ces éléments, afin de découvrir le rôle qui appartient à chacun d'eux dans les opérations de l'ensemble. Nous avons été tout naturellement conduit à suivre cette marche, obligé, comme nous l'étions, de voir le système nerveux aux prises, à la

fois, avec les influences physiques qui, en troublant les fonctions de la vie de nutrition, portent le désordre dans les idées et dans les sentiments, et avec les influences morales qui, en troublant les idées et les sentiments, portent le désordre dans les fonctions de la vie de nutrition. Nous nous sommes ainsi trouvé dans la voie indiquée par Cabanis; car il nous était impossible de ne pas embrasser les phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation dans leur ensemble, et de ne pas les considérer en même temps sous tous les points de vue. Ces phénomènes, ainsi étudiés, *devaient jeter un grand jour sur les propriétés du système nerveux qu'ils montrent en action*. Il nous a été permis, en effet, après avoir suivi fidèlement cette méthode d'observation complète, de nous élever à quelques inductions physiologiques et pathogéniques qui ont au moins cet avantage de présenter sous un nouveau jour l'histoire générale des fonctions et des maladies nerveuses. Nous ne pouvons les reproduire ici. Elles trouveront leur place, lorsque l'exposé des phénomènes observés aura été achevé. Bornons-nous, dans cette introduction, à indiquer les faits généraux dont la connaissance préalable est peut-être nécessaire à ceux qui aborderont la lecture de ce livre avec des théories et des habitudes logiques qui ne sont pas les nôtres.

Nous distinguons d'abord, dans l'organisme nerveux de l'homme, trois grands systèmes ou appareils qui représentent les trois éléments fonctionnels de la vie morale et intellectuelle. Ce sont : 1° l'appareil ganglionnaire viscéral, représentant les conditions générales de l'organisme, les besoins et les penchants, et constituant l'élément *affectif;* 2° les appareils des sensations spéciales, représentant les apparences générales du monde physique, les propriétés sensibles des corps, et constituant l'élément *sensorial;* 3° l'appareil psycho-cérébral, représentant les données générales de l'enseignement, les idées et les raisonnements, et constituant l'élément *intellectuel.* Nous distinguons ensuite la centralité méso-céphalo-rachidienne ou *sensorio-motrice* qui rayonne, à la fois, dans ces trois appareils et dans le système locomoteur. Nous distinguons enfin l'appareil ganglionnaire bilatéral ou *sympathique* qui semble destiné plus particulièrement à établir des relations consensuelles entre toutes les parties de l'organisme.

Cette distinction est fondée sur l'appréciation positive des phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation considérés, à la fois, dans leurs éléments et dans leur ensemble.

S'agit-il des phénomènes affectifs? On sait qu'ils se manifestent par l'*émotion*, qui est *sensuelle* quand

elle correspond aux appétits conservateurs de l'individu et de l'espèce, et *sentimentale* quand elle correspond à l'idée d'une satisfaction à rechercher ou d'un obstacle à éviter. Or, l'émotion considérée en elle-même ne présente aucun caractère intellectuel ni sensorial ; elle ne présente ce double caractère que par son association avec une idée ou avec une sensation. Elle consiste donc dans une modification soudaine ou prolongée du système ganglionnaire viscéral.

S'agit-il des phénomènes sensoriaux ? On sait qu'ils se manifestent par les *impressions* que nous recevons des corps extérieurs. Or, ces impressions, considérées en elles-mêmes, ne présentent aucun caractère affectif ni intellectuel ; elles ne prennent ce double caractère que par leur association avec une émotion ou avec une idée. Les impressions sensoriales consistent donc dans une modification spéciale des appareils destinés à les recevoir.

S'agit-il des phénomènes intellectuels ?... On sait qu'ils se manifestent par les *idées* à l'aide desquelles nous affirmons des existences, des rapports, des limites, des actions, etc. Or, les idées, considérées en elles-mêmes, ne présentent aucun caractère affectif ni sensorial ; elles ne prennent ce double caractère que par leur association avec une émotion ou avec une sensation. Les idées consistent donc dans

des modifications spéciales produites par l'esprit dans l'appareil psycho-cérébral.

L'impressionnabilité nerveuse de l'homme s'alimente donc à trois sources distinctes auxquelles correspondent nécessairement trois appareils spéciaux.

Mais ces éléments physiologiques et anatomiques de l'impressionnabilité ne sauraient être considérés isolément. Ce n'est pas ainsi, du moins, qu'ils s'offrent à notre observation. Il existe entre eux des relations fonctionnelles si nombreuses et si étroites, le concours que chacun d'eux apporte à la production des phénomènes communs est si habituel, si indispensable, qu'il est impossible de ne pas concevoir un appareil intermédiaire, un foyer général, une centralité nerveuse enfin qui les rallie, les réunisse et les fasse en même temps communiquer avec le système de la locomotion. Cet appareil est destiné, d'une part, à recevoir les impressions ganglionnaires, sensoriales et psycho-cérébrales, et, de l'autre, à les transformer en phénomènes d'innervation. Une idée ne peut provoquer une émotion, une impression sensoriale ne peut réveiller une idée, une émotion ne peut revêtir une expression sentimentale, la volonté ne peut déterminer un mouvement, etc., que moyennant l'intervention de la centralité mésocéphalo-rachidienne ou sensorio-

motrice. Par l'intervention de cette centralité, les impressions d'origines diverses s'associent entre elles pour donner lieu à des phénomènes complexes, c'est-à-dire à des phénomènes qui impliquent au moins deux éléments, et qui les impliquent tous les trois, lorsque, par exemple, une *émotion* s'associe à l'*idée* d'une *couleur*, d'un son, d'un objet, etc. On regarde ordinairement cette association, opérée au moyen de l'innervation mésocéphalo-rachidienne, comme un fait de sympathie. On confond ainsi une association fonctionnelle et spéciale qui appartient à la vie de relation, avec une association consensuelle et générale qui appartient à la vie de nutrition. Cette confusion s'explique par plusieurs causes. Nous n'en rappellerons ici qu'une seule : en transformant l'appareil cérébral en un appareil affectif, on est tout naturellement porté à mettre sur le compte des sympathies les faits d'irradiation qui semblent porter au loin dans l'organisme l'influence expansive ou oppressive d'une idée, d'un paysage, d'une fleur, d'un spectacle, etc. On est d'ailleurs parfaitement soutenu dans cette disposition par la manière élastique dont on interprète les fonctions du système nerveux ganglionnaire. On en fait indifféremment un appareil des sympathies, un appareil dont les parties savamment hiérarchisées *président* aux opérations de la vie de nutrition, un appareil destiné à

modifier les influences de la centralité sensorio-motrice, etc. Quelle confusion !

S'il s'agissait de déterminer anatomiquement les limites qui circonscrivent l'appareil psycho-cérébral et la centralité sensorio-motrice, notre embarras ne serait jamais aussi grand que celui des physiologistes qui, confondant tous les phénomènes aussi bien que tous les appareils, s'évertuent à découvrir dans le cerveau les fibres où s'arrête la sensibilité, et celles où commence la locomotion. Demandez-leur de déterminer non-seulement les limites qui séparent l'appareil affectif de l'appareil intellectuel, mais encore celles qui séparent ce dernier appareil de la centralité sensorio-motrice : ils vous répondront par un silence absolu ; car ces appareils se confondent dans leur pensée et dans leur langage sous les dénominations plus ou moins variées de *centres nerveux*, de *cerveau*, d'*encéphale*, de *centre encéphalo-rachidien*, d'*axe cérébro-spinal*, etc. Parce que deux appareils ont une connexion intime, inextricable, comme la plupart des appareils du système nerveux, on hésite à en distinguer les fonctions par des dénominations spéciales ; on subordonne ainsi la physiologie à l'anatomie, faisant planer sur l'une l'obscurité et la confusion qu'on cherche en vain à dissiper dans l'autre. Galien, Boerhaave, Lamarck, Walker, ont-ils attendu les expé-

riences de MM. Charles Bell, Panizza, Longet, etc., pour affirmer que l'appareil tactile et l'appareil locomoteur sont des appareils distincts? Ils n'ont eu besoin pour acquérir une conviction sur cette matière, que de tenir compte des phénomènes observés. Ces expérimentateurs eux-mêmes seraient-ils parvenus à confirmer l'induction de leurs prédécesseurs, si déjà elle n'avait été présente dans leur pensée, et si elle ne les avait dirigés dans leurs recherches? Interrogeons donc l'action et la vie, par l'observation d'abord, qui est possible à tous et toujours, par l'expérience ensuite, dans les cas rares où elle peut être tentée avec succès ; mais ne commençons point par interroger l'inertie et la mort, qui ne nous répondent jamais que par le plus désespérant silence. Observons donc avec soin, avec méthode, les opérations les plus compliquées de la vie morale et intellectuelle; soumettons-les au creuset de l'analyse; élevons-nous ensuite à des inductions physiologiques sur les fonctions nerveuses, et ces inductions une fois acquises, espérons que l'expérience, dans les circonstances où il est permis d'y recourir, viendra les vérifier et les confirmer. Mais prenons garde de rendre toute induction impossible, en introduisant la confusion des données anatomiques dans le langage de la physiologie, en négligeant la distinction méthodique des phénomènes qui

s'offrent à notre observation, parce que le scalpel, les macérations et le microscope ne nous permettent pas de circonscrire exactement les principaux appareils du système nerveux.

Nous venons d'indiquer la méthode que nous avons cru devoir suivre, et les résultats principaux auxquels cette méthode nous a conduit. Il nous reste à indiquer les principes qui nous paraissent ressortir, avec une parfaite évidence, des faits exposés dans cet ouvrage. Nous montrerons ainsi les différences et les analogies qui existent entre notre doctrine et celle de Cabanis, le plus profond, sans contredit, de tous les savants qui ont appliqué la méthode matérialiste à la solution des hautes questions de physiologie morale et intellectuelle.

Nous plaçons dans les conditions générales de l'organisme, représentées par l'appareil ganglionnaire-viscéral, la source des éléments affectifs que Cabanis a placée plus particulièrement dans les viscères eux-mêmes. Là s'arrête l'analogie. Au delà de cette donnée fondamentale que Cabanis a trouvée, d'ailleurs, toute formulée dans les anciennes traditions de la science, nous voyons régner dans sa doctrine des rapports du physique et du moral, les mêmes erreurs, les mêmes vices de méthode que nous reprocherons à Gall et à Georget, pour lesquels le cerveau est tout à la fois un appareil affectif,

sensorial, intellectuel et locomoteur. La méthode matérialiste qui a égaré ces physiologistes avait égaré Cabanis lui-même, à ce point que l'influence du moral sur le physique, ou des idées sur l'organisme, exposée en quelques pages seulement dans son livre, se réduit à une application pure et simple de la doctrine des sympathies cérébrales. « C'est cela, dit-il, et ce ne peut être rien de plus. »

Comme on le voit, l'analogie de notre doctrine avec celle de ce célèbre physiologiste ne s'étend pas très-loin. Si nous aimons à abriter sous l'autorité de son nom ce qu'elles ont de commun, nous nous devons à nous-même, nous devons à nos confrères l'exposé des principes qui les séparent.

L'élément affectif, disons-nous, est fourni par l'appareil ganglionnaire-viscéral. Cet élément se présente sous deux formes distinctes : sous la forme sensuelle des appétits, et sous la forme sentimentale des désirs et des passions. Les appétits disposent d'appareils spéciaux, doués chacun d'un sens également spécial. Les désirs, les passions, ne disposent que d'un appareil commun, siége de l'émotion, et chacun d'eux est privé d'un sens spécial. Aussi les premiers peuvent se manifester sans l'intervention de l'intelligence, sans l'intervention même du cerveau, ainsi que cela a lieu pour l'enfant né anencéphale ; tandis que les seconds ne se manifestent

que par le concours des idées, et réclament impérieusement l'intervention cérébrale. Les sentiments, les désirs, les passions, sont donc des phénomènes complexes, à la fois affectifs et intellectuels. Dire d'un sentiment qu'il est le produit d'une modification viscérale ou ganglionnaire, c'est enfouir l'élément intellectuel du sentiment dans les régions obscures de la vie de nutrition, comme d'autres en introduisent l'élément affectif dans les régions élevées de la vie intellectuelle. Là commence l'énormité qui nous fait rejeter l'enseignement de Cabanis, renouvelé par Bichat, comme nous rejetons celui de Gall, renouvelé par Georget. Mais voici l'erreur fondamentale sur laquelle roule tout le système, et contre laquelle nous nous élevons avec toute l'énergie de notre conviction.

Si, d'après Cabanis, l'influence du moral sur l'organisme n'est autre chose que la réaction sympathique du cerveau sur les viscères, que devient l'influence de l'organisme sur le moral? La réponse est facile : ce sera tout simplement la réaction sympathique des viscères sur le cerveau. « C'est cela, et ce ne peut être rien de plus. » Les désirs, les sentiments, les passions de l'homme, et les actes qui les manifestent ou qui concourent à les satisfaire, se trouvent ainsi proclamés comme le résultat d'un mécanisme qui se meut obscurément, sans con-

science, et dans lequel disparaît la virtualité physiologique propre à chacune de nos idées. Or, c'est précisément cette virtualité qu'il s'agit de reconnaître et de proclamer hautement. Là est la question, toute la question des rapports du physique et du moral de l'homme. Si vous enlevez à chaque idée la virtualité physiologique qui lui est propre, pour l'ensevelir dans la réaction sympathique du cerveau ou des viscères, en vain vous vous livrez à l'étude de l'homme, vous poursuivrez sans cesse dans l'ombre une image informe et sans nom.

Une impression affective, une émotion sensuelle ou sentimentale, deviennent un désir, un sentiment, une passion, par leur association avec l'idée déterminée d'une satisfaction à rechercher ou d'un obstacle à éviter. Voilà le fait. Dire que cette transformation d'une émotion en un sentiment est le résultat d'une réaction sympathique des viscères sur le cerveau, n'est-ce pas employer un langage très-prétentieux, et même un peu barbare, pour exprimer une erreur? Cette erreur serait excusable, au point de vue matérialiste, si chaque idée était identifiée dès la naissance avec une production vasculo-médullaire spéciale, si elle était constituée par un élément matériel éclos spontanément dans le tissu cérébral ; on pourrait alors la comparer à un organe qui fonctionne, ou à une humeur qui est sécrétée sous

l'influence d'une excitation sympathique. Mais l'idée échappe à cette grossière appréciation ; elle constitue un élément mobile, transmissible par voie d'enseignement, et non par voie de génération, diffusible comme la parole parlée ou écrite, se montrant et disparaissant à notre gré, selon notre caprice, variant avec les circonstances, subissant les conditions de la civilisation dans laquelle nous vivons, là exclusive ou dominante, ici fugitive ou subordonnée, ailleurs nulle ou impossible.

Que d'obscurités répandues ainsi sur la notion de l'idée dont il fallait au moins étudier les rapports avec l'ensemble des phénomènes physiologiques !

L'idée se présente sous deux aspects généraux que nous sommes dans la nécessité de rappeler ici.

Elle est d'abord l'image intérieure, fidèle et toujours présente de ce qui a été aperçu extérieurement. On peut même dire que les êtres extérieurs conservent sous cette forme spirituelle, insaisissable aux sens, le privilége d'exercer sur nous une influence que l'éloignement dans le temps et dans l'espace eût rendue impossible. C'est par l'esprit que les choses du monde matériel ont le pouvoir de nous émouvoir, alors même qu'elles ont disparu de notre sphère sensoriale, en s'asseyant avec nos propres conceptions au foyer de notre intelligence. L'émotion qui a été une fois produite par le spectacle

des choses extérieures, est reproduite par la seule idée de ce spectacle. Nous pouvons ainsi, à notre gré, appeler ou éloigner l'émotion en rappelant ou en repoussant cette idée.

Mais l'idée est loin d'être toujours l'image intérieure et fidèle de ce qui est aperçu hors de nous, dans le monde physique. L'idée échappe à cette fatalité, à ce cercle de fer dans lequel la liberté et l'activité de l'homme disparaîtraient. L'idée est plus que cela, elle est l'affirmation d'un nombre infini de rapports entrevus par la fantaisie ou par le génie, au moyen d'associations capricieuses ou savantes, véritables jouets de notre imagination créatrice. C'est considérée surtout sous cet aspect que l'idée constitue l'élément radical de la liberté de l'homme. Il peut en disposer pour le bien et pour le mal, pour le sublime et pour le hideux, car l'un n'existe que par l'autre, et la liberté n'existe que moyennant cette double possibilité d'agir. A l'aide d'une idée noble et généreuse, il peut se laisser volontairement mourir, il peut subir toutes les tortures de la faim et de la soif, il peut imposer à sa chair les plus cruels sacrifices; à l'aide d'une idée égoïste et abjecte, il peut dépraver ses instincts, leur commander d'infâmes exigences, en obtenir les plus abominables voluptés. Et des forces physiologiques si distinctes, si opposées, ont pu être confusément

exprimées par la formule des réactions sympathiques des viscères ou du cerveau !

Sachons donc reconnaître que l'idée est le levier à l'aide duquel l'homme peut mouvoir son organisme dans le sens de ses devoirs ou de son égoïsme ; sachons y voir une virtualité physiologique spéciale, comme nous en voyons une dans les circonstances extérieures qui ont le privilége de nous émouvoir. Dans le premier cas, la virtualité dont nous parlons est l'expression d'un rapport préétabli entre une influence de l'ordre spirituel et les conditions générales de l'organisme. Dans le second cas, elle est l'expression d'un rapport préétabli entre une influence de l'ordre physique et les besoins ou les penchants de chacun. Appelez réaction sympathique du cerveau l'émotion qui complique une idée, et nous acquérons logiquement le droit d'appeler réaction sympathique de la rétine l'émotion provoquée par la vue d'une personne aimée. Vous aurez ainsi pris un soin infini à envelopper dans les ténèbres les plus profondes ce qu'il importait le plus de connaître, c'est-à-dire la cause spéciale de l'émotion, l'objet ou l'idée qui nous ont affectés.

L'idée est donc une force physiologique dont l'activité spirituelle dispose pour agir sur l'organisme, et dont la société est en possession pour agir sur chacun de ses membres. Il n'appartient point

aux aveugles exigences, moins encore aux obscurs penchants de la vie viscérale, de créer ni de mouvoir cette force psycho-cérébrale. Si l'idée d'une satisfaction à obtenir ne préexiste pas, ou n'est pas associée à ces exigences et à ces penchants, si elle ne fait point partie du domaine de la pensée, si elle n'a pas impressionné déjà la matière cérébrale, l'émotion sentimentale et, dans plusieurs cas, l'émotion sensuelle restent isolées, vagues, obscures; il y a de l'agitation, mais il n'y a pas d'action coordonnée; des mouvements instinctifs ou expressifs peuvent y correspondre et les trahir, mais le concours de l'intelligence, la coopération synergique de l'appareil psycho-cérébral sont impossibles.

Notre doctrine n'est donc pas celle de Cabanis, malgré l'emprunt que nous faisons à sa théorie des phénomènes affectifs. Pour lui, les forces physiologiques si distinctes qui se répandent dans le monde sous forme d'idées se confondent dans une opération commune du cerveau. Semblable aux philosophes de l'Inde qui, niant la réalité des forces et des phénomènes de la nature, les font disparaître dans les profondeurs de l'Être, accessible aux seules intuitions de l'esprit, Cabanis, niant la réalité des forces et des phénomènes du monde spirituel, les fait disparaître dans les profondeurs du cerveau, accessible aux seules impressions des sens. Avec une

pareille manière de voir, on supprime l'élément intellectuel qui doit s'associer à l'élément affectif pour constituer un sentiment, un désir, une passion ; et, tout en voulant réduire le cerveau au rôle d'un viscère de la vie de nutrition, on élève les viscères de la vie de nutrition au rang d'un appareil intellectuel. Nous ne pouvions adopter une doctrine qui implique logiquement d'aussi étranges conséquences. Évidemment, Cabanis, subissant, comme la plupart de ses successeurs, le joug de la méthode matérialiste, n'a pas été fidèle à la maxime que nous avons rappelée en commençant cette introduction.

Selon nous, les impressions sensoriales et ganglionnaires échappent, chez l'homme, aux lois qui régissent le mécanisme nerveux des animaux ; elles y échappent en traversant la centralité sensorio-motrice pour atteindre l'appareil psycho-cérébral et pour s'y associer aux idées dont l'esprit est mis en possession au moyen de l'enseignement par le langage et par les institutions sociales (1). C'est en atteignant

(1) Si l'on nous demande quel est le rôle de l'appareil cérébral chez les animaux, nous répondrons que cet appareil est destiné à servir d'instrument à l'éducabilité animale, qui, comme nous le ferons voir dans le chapitre sixième, consiste principalement dans l'association souvent renouvelée de diverses impressions sensoriales entre elles et avec une impression affective. L'élément intellectuel, ou l'idée, dont nous venons d'indiquer le caractère physiologique et qui constitue une force dont l'homme, qui en est une fois en possession, dispose à son gré, n'existe point chez l'animal. Aussi s'accorde-t-on à refuser aux bêtes

cet appareil que l'impression affective se transforme en sentiment, et l'impression sensoriale en sensation, comme c'est en atteignant l'appareil ganglionnaire que l'impression produite dans l'appareil psycho-cérébral, sous l'influence d'une idée, se transforme en émotion sensuelle ou sentimentale.

Ainsi se trouvent représentés dans le système nerveux de l'homme, et par des appareils distincts, les trois ordres d'influences qui interviennent dans les fonctions et les maladies nerveuses. Les influences de l'organisme, désignées par les noms de tempérament, de prédispositions générales, originelles ou acquises, de troubles fonctionnels de la vie de nutrition, de besoins, de penchants, etc., sont représentées par l'appareil ganglionnaire. Les influences du monde physique, ou les sensations, qui ont joué un si grand rôle dans la théorie des sensualistes, sont représentées par les appareils sensoriaux. Les influences du monde spirituel, ou les idées, sont représentées par l'appareil psycho-cérébral, dans lequel chacune d'elles imprime une modification distincte.

la liberté qui distingue l'homme ; aussi les voit-on manifester leurs émotions par des mouvements expressifs qui sont, jusqu'à un certain degré, semblables à ceux à l'aide desquels l'homme manifeste les siennes, sans jamais exprimer des idées au moyen de signes analogues à ceux qui, chez l'homme, sont appropriés uniquement aux relations intellectuelles.

Ces trois appareils concourent à la production des phénomènes de la vie morale et intellectuelle, au moyen de connexions établies entre eux et avec l'appareil de la locomotion, par la centralité méso-céphalo-rachidienne ou sensorio-motrice. Telle est la conclusion destinée à la fois à résumer les pages qui précèdent, et à donner la formule anatomo-physiologique des phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation, « embrassés dans leur ensemble, et considérés sous tous les points de vue. »

DES FONCTIONS

ET DES

MALADIES NERVEUSES

CHAPITRE PREMIER

DU SYSTÈME NERVEUX CONSIDÉRÉ DANS SES RAPPORTS AVEC LE LANGAGE ET LES INSTITUTIONS SOCIALES.

L'éducation puise les nombreux éléments qu'elle fait concourir à son œuvre de création et de perfectionnement, dans l'enseignement traditionnel dont la société est en possession. Le langage et les institutions sociales qui servent à transmettre et à appliquer cet enseignement, sont les deux moyens généraux à l'aide desquels l'éducation des générations humaines est possible.

Tout le monde conviendra aisément que l'éducation morale, au moins, si ce n'est l'éducation physique, réclame l'intervention de la tradition sociale par le langage et par les institutions. Or, ainsi que nous le verrons dans le cours de cet ouvrage, l'éducation morale est appelée à agir profondément sur le développement et sur les fonctions du système nerveux ; elle

est, sous ce rapport, aussi nécessaire à l'homme que l'éducation physique. L'éducation physique elle-même, sans le secours de la tradition sociale, par le langage et par les institutions, est également impossible. Comment, en effet, sans l'admirable instrument à l'aide duquel les choses sont nommées, discernées, qualifiées; sans les moyens à l'aide desquels nos connaissances se répandent, se réalisent et se perfectionnent, saurions-nous recourir aux soins du régime, des exercices? comment saurions-nous choisir nos vêtements, nos habitations, et nous livrer à toutes les recherches que réclame le développement de l'organisme? comment, en un mot, serions-nous en possession d'une tradition hygiénique et des arts utiles dont elle suppose toujours un certain perfectionnement? Qui ne sait, d'ailleurs, que l'instinct, chez l'homme, n'offre ni l'étendue ni la durée de l'instinct chez les animaux, et que, dès les premiers mois de son enfance, cet instinct tend progressivement à s'effacer pour faire place à l'intelligence? Sans l'intervention de l'enseignement, celle-ci ne saurait apparaître; et l'enfant, privé de son instinct, n'ayant point conquis l'intellect, présenterait un spectacle que notre imagination peut à peine concevoir.

Le langage et les institutions sociales sont inséparables; leur règne est simultané; le pouvoir de l'un ne se manifeste qu'au moyen des autres. Toutefois, aux yeux du physiologiste, le langage occupe, parmi les moyens de l'enseignement traditionnel, une place réservée; il joue dans l'éducation de l'homme un rôle spécial qu'il importe de parfaitement déterminer.

Nous devons le considérer, en effet, non-seulement comme un instrument destiné à recevoir et à transmettre les idées dont l'ensemble constitue l'enseignement social, mais encore comme un instrument approprié à rendre faciles et énergiques les opérations cérébrales, nécessaires à l'accomplissement des actes de la vie morale et intellectuelle et au développement de l'organisme. Une étude aussi nouvelle ne saurait être abordée sans être précédée de quelques données générales. Nous les exposerons rapidement, dépouillées de toute formule métaphysique. Nous éviterons même d'entrer dans le domaine de l'idéologie.

Les opérations de l'organisme nerveux de l'homme, dans la production des phénomènes de l'impressionnabilité et de l'innervation, correspondent à trois ordres d'excitations, et s'alimentent à trois sources distinctes. Ce sont d'abord les excitations viscérales, celles qui prennent naissance au sein de l'organisme, et que nous appellerons affectives ou *ganglio-cérébrales*. Ce sont ensuite les excitations qui sont sous la dépendance du monde physique, par l'intervention des organes des sens, et que nous appellerons sensoriales ou *physico-cérébrales*. Ce sont enfin les excitations qui sont sous la dépendance du monde moral et intellectuel, par l'intervention de l'esprit, et que nous appellerons spirituelles ou *psycho-cérébrales*. Celles-ci équivalent, pour le nombre, non-seulement à tous les mots d'une langue, ou, si on l'aime mieux, à tous les mots du dictionnaire, mais encore à toutes les combinaisons auxquelles ces mots peuvent être soumis pour exprimer des idées. Il

en résulte, comme on le voit, une source abondante d'excitations qui doit fournir une part considérable aux opérations et au développement du système nerveux de l'homme. C'est cette part dont il s'agit d'apprécier l'étendue.

Quelle que soit l'origine des idées dont la société est en possession, quelle que soit la doctrine idéogénique adoptée par les physiologistes, il est incontestable que l'homme, tel que nous le voyons aujourd'hui sur toute la surface du globe, non-seulement reçoit ces idées, mais encore les conserve et en dispose dans les diverses opérations de sa sensibilité, de son entendement et de sa volonté. Nous ne pouvons nous refuser à reconnaître ce fait universellement observé et positivement affirmé par tous les voyageurs. Il existe donc entre la vie sociale et la vie individuelle, un ordre de relations que le physiologiste ne peut s'empêcher d'étudier. Or, cette étude implique celle de l'intervention des signes du langage dans les fonctions cérébrales.

Les actes moraux et intellectuels de l'homme, comme tous les actes de la vie, réclament, pour avoir lieu, le concours de l'organisme. Ce concours doit être regardé comme le résultat d'un rapport préétabli entre l'appareil psycho-cérébral et les signes du langage. Ces signes sont des formes propres à l'esprit à l'aide desquelles il agit sur le cerveau, afin que celui-ci puisse fonctionner aisément dans les actes compliqués de l'entendement. Ils sont destinés non-seulement à fournir aux idées un moyen de transmission et de conservation, mais encore à fournir aux opérations psycho-cérébrales un instru-

ment précieux, un secours indispensable. L'appareil psycho-cérébral, dans ses merveilleuses fonctions, réclame, en quelque sorte, l'intervention de ces signes, comme l'appareil respiratoire dans l'hématose réclame l'intervention de l'air ; comme l'appareil digestif, dans l'alimentation, réclame l'intervention des aliments ; comme les appareils sensoriaux, dans la sensation, réclament l'intervention des couleurs, des sons, de la température, de la résistance, etc., des divers corps de la nature. Sans le verbe, par exemple, qui est à la fois l'élément radical du langage et la forme la mieux appropriée aux actes de l'esprit, l'homme pourrait conserver l'image vague et confuse d'une action isolée dont il aurait été témoin, mais il ne saurait en acquérir une idée précise ; il lui serait surtout impossible d'acquérir celles qui concernent les êtres et les rapports soustraits à sa sphère sensoriale. Ces diverses idées qui interviennent si nombreuses dans les raisonnements, sont acquises et conservées au moyen du verbe. De là cette importance attachée au *Verbe* ou au Λογος, dont les traditions religieuses et philosophiques ont conservé d'éclatants témoignages, importance que nous devons nous contenter de rappeler, en énonçant cette loi physiologique : *Dans les phénomènes complexes de la vie morale et intellectuelle de l'homme, le concours de l'organisme est le résultat de la matérialisation dans le cerveau des signes parlés et figurés du langage* (1).

(1) Le rapport préétabli entre le cerveau et les signes du langage sera l'objet d'une appréciation spéciale dans le chapitre VI.

Abordons, dans une première section, l'étude physiologique de l'influence exercée particulièrement par l'enseignement, au moyen des signes du langage, sur les fonctions et sur le développement du système nerveux. Nous pourrons ensuite, dans la section suivante, nous rendre plus aisément raison de l'influence exercée par l'enseignement, au moyen des institutions sociales, sur les phénomènes généraux d'impressionnabilité et d'innervation qui jouent quelque rôle dans l'histoire des peuples.

SECTION PREMIÈRE.

DE L'INFLUENCE DES SIGNES DU LANGAGE SUR LES FONCTIONS ET LE DÉVELOPPEMENT DU SYSTÈME NERVEUX.

Pour étudier convenablement l'influence des signes parlés ou figurés du langage sur les fonctions et sur le développement du système nerveux, nous les considérerons successivement, non-seulement dans leurs rapports avec les phénomènes de la vie animale, mais encore dans leurs rapports avec ceux de la vie organique. Il nous sera facile, en nous conformant ainsi, pour un instant, au langage que les physiologistes nous ont fait, d'en faire ressortir l'inexactitude et la stérilité. L'empire exercé par les excitations psycho-cérébrales sur les opérations physiologiques de l'organisme sera rendu évident pour tous.

Les signes du langage, considérés dans leurs rapports

avec les phénomènes de la vie soit animale soit organique, interviennent : 1° dans les faits de sensibilité dite animale ; 2° dans les faits d'entendement ; 3° dans les faits de volition ; 4° dans les faits de contractilité dite animale ; 5° dans les faits de circulation, de nutrition et de sécrétion ; 6° dans les faits de développement de l'organisme en général et de l'organisme nerveux en particulier ; 7° dans les faits de sympathie, d'impressionnabilité et de contractilité organiques.

§ Ier. De l'intervention des signes du langage dans la production des faits de sensibilité dite animale.

Les faits de sensibilité dite animale sont nombreux et divers. Grâce à l'abus vraiment prodigieux que les physiologistes ont fait de ce mot, sans jamais en donner une définition rigoureuse, il n'est pas aisé d'en déterminer la signification. Quoi qu'il en soit, nous supposerons qu'ils aient compris sous cette dénomination : 1° les faits d'impressionnabilité sensoriale ; 2° les faits d'impressionnabilité affective ; 3° les faits de conscience. Nous oublierons un instant qu'ils sont allés jusqu'à y comprendre les faits d'entendement et de volition, quoique cette confusion soit très-généralement répandue, même de nos jours.

De l'intervention du langage dans les sensations.

Sans les notions acquises par le langage, les sensations, telles que l'homme les éprouve, seraient-elles possibles?... Question grave et délicate que nous croyons

pouvoir résoudre négativement. Voici pourquoi. Le caractère de la sensation chez l'homme consiste dans la faculté de discerner et de nommer des groupes d'impressions confuses, dans la faculté d'appliquer les notions acquises de temps, d'espace, de distance, de genre, d'espèce, de qualités, de formes, de couleurs, etc., à la détermination des impressions diverses. Dans la sensation, l'homme est actif; il fait une opération tout à fait semblable à celle que, dans la logique, on appelle un *jugement primitif*. Laromiguière a jeté une grande lumière sur ce fait, en démontrant, contre les prétentions de l'école sensualiste pure, l'activité de l'âme dans la sensation. Pour se convaincre de cette vérité, il faut se rendre compte des impressions multiples et variées qui naissent d'un seul objet mis au contact d'un des organes des sens, et de la confusion qui devrait en résulter pour l'homme, s'il n'était en possession d'un principe d'unification (qu'on nous pardonne ce mot qui ne nous appartient pas), en vertu duquel il coordonne toutes ces impressions et les transforme en une idée distincte (1). Expliquons-nous à l'aide d'un exemple.

Que l'objet mis au contact d'un des appareils sensoriaux, de l'appareil de la vision par exemple, soit un homme. Vainement les impressions de forme, d'étendue, de volume, de couleur, de position, de distance, de mouvement, etc., frappent-elles simultanément la rétine et sont-elles transmises à la portion cérébrale de

(1) Cette vérité a été mise hors de doute par M. le docteur Buchez, dans son *Essai d'un traité complet de philosophie*. Voy. tome Ier.

l'appareil visuel, la sensation distincte n'aura pas lieu. Elle n'aura pas lieu, parce que ces impressions visuelles étant nombreuses et diverses, lors même qu'elles seraient simultanées, déterminent nécessairement dans le cerveau des modifications multiples qui ont besoin, pour donner naissance à la sensation, d'être ramenées à l'unité dont le substantif *homme* est la représentation.

Or, cette multiplicité de modifications peut encore être accrue de celles qui résultent des impressions tactiles, auditives, etc.; il en résulte que, loin de ressembler à une sensation unique et distincte, elle ressemblera à une pluralité d'impressions confuses dont celles qui ont lieu dans quelques rêves peuvent à peine nous donner une idée; il en résulte que nous n'aurons point cette sensation nette et positive que nous éprouvons lorsque nous groupons toutes ces impressions diverses sous une dénomination générale et que nous disons dans notre pensée : Voilà un homme (1). Ce qui a lieu

(1) Nous ne serions pas surpris que cette assertion parût un paradoxe à quelques esprits. L'habitude, en créant une *seconde nature*, rend les opérations dans lesquelles nous intervenons le plus activement, tellement rapides, tellement inaperçues, que nous les confondons aisément avec celles qui résultent de l'instinct ou de notre *première nature*. Il est pourtant des faits dans lesquels, bien que nous n'en ayons pas conscience, nous ne pouvons douter que notre activité n'intervienne. Évidemment, lorsque nous *voyons* un *ami*, un *parent*, un *étranger* ; lorsque nous voyons une *lettre* de l'alphabet, un *tableau*, un *livre*, nous faisons un acte qui témoigne un enseignement préalable et un système de nomenclature préexistant. Il en est de même d'un nombre que nous déterminons en disant : *J'en vois un*, *deux*, *trois*, etc. Il est certain qu'on n'apporte pas au monde la notion innée d'un parent, d'un ami, d'un étranger, d'une lettre, d'un livre, d'un tableau, pas plus qu'on n'apporte celle des nombres un, deux, trois. Il en est de même des autres

pour les impressions visuelles a lieu encore pour les autres impressions sensoriales (1).

Il faut donc reconnaître que notre activité réagit sur la pluralité des modifications cérébrales qui résultent de la pluralité de ces impressions; qu'elle leur imprime, à l'aide d'un signe du langage, le caractère de l'unité; et que cette unité, qui n'est autre chose qu'une idée, est une véritable affirmation. Or, cette affirmation n'est, en définitive, que l'acte de l'esprit désigné par les philosophes sous le nom de perception, et qu'ils font intervenir dans la sensation, comme si sentir et percevoir, dans l'homme, étaient deux opérations distinctes. Citons encore un exemple.

Lorsque les lettres d'un mot écrit frappent nos regards, la vue de ce mot n'est pour nous une sensation que parce que nous affirmons que la disposition des lettres dont il est composé constitue réellement un mot. Pour l'homme, dans l'esprit duquel les lettres diverses qui constituent un mot ne sont point transformées en une unité, et c'est ce qui arrive à celui qui n'a point appris à lire, il n'en résultera qu'une suite, ou si l'on veut, un ensemble d'impressions confuses de couleur blanche, de couleur noire, de forme ronde ou allongée, etc.; mais il n'en résultera point la sensation distincte d'un mot.

notions indispensables à la sensation, dans lesquelles l'intervention de l'enseignement, pour être moins évidente, n'est pas moins incontestable.

(1) Voyez le mémoire de M. le docteur Belfield-Lefevre, intitulé : *Recherches sur la nature, la distribution et l'organe du sens tactile*, in-4°, 1837.

La vérité de cette doctrine est confirmée par l'expérience. Qu'un opérateur donne la vue à un aveugle, ou l'ouïe à un sourd, les impressions sensoriales qui résultent, pour l'un, des couleurs et des formes, et pour l'autre des sons et des tons, seront confuses et stériles, et elles ne pourront être converties en sensations distinctes, qu'au fur et à mesure d'un enseignement préalable. Ce fait est signalé par tous les observateurs.

La sensation et la perception sont donc un seul et même phénomène de l'activité humaine réagissant sur des groupes d'impressions sensoriales, et les transformant, à l'aide d'un signe, en une idée ou en une affirmation positive. Nous insistons sur ce point de doctrine, parce qu'il nous fournit de précieux renseignements sur le nombre et l'étendue des opérations cérébrales que l'intervention des signes du langage détermine dans le phénomène de la sensation, chez l'homme.

Mais ce n'est pas tout ; la sensation n'a pas toujours le même degré d'intensité, ni la même étendue. Lorsque les impressions sur lesquelles notre activité opère pour les transformer en sensations, nous arrivent imprévues, elles donnent lieu à une sensation moins parfaite que lorsqu'elles sont prévues et recherchées. Dans ce dernier cas, nous ne nous contentons pas de distinguer et de nommer un groupe d'impressions, nous allons au delà : nous détachons de ce groupe une ou plusieurs des impressions qui le composent : nous les distinguons des autres, et nous les nommons successivement. En d'autres termes, après avoir discerné un objet, nous en discernons les parties ou les attributs. Ainsi un bota-

niste, en examinant des fleurs qu'un horticulteur a souvent contemplées, y voit des organes, des couleurs et des formes que celui-ci n'y a jamais aperçues. Ainsi un médecin instruit, en auscultant la poitrine d'un malade, entendra et discernera des sons que n'aurait point entendus ni discernés un homme étranger à la science des observateurs. Quelle est la raison de ce fait? Évidemment, il y a, dans l'esprit des uns, un but, ou, si l'on aime mieux, une prévision et une attention qui manquent chez les autres, et grâce à cette prévision, à cette attention, des choses dont ceux-ci ne soupçonnent même pas l'existence sont découvertes par ceux-là.

Or, cette prévision et cette attention ne sont possibles qu'à l'aide de notions préalables, formulées par le langage. Ce fait démontre les procédés à l'aide desquels l'homme pénètre dans le domaine de la science. En vain nous dira-t-on que pour connaître, pour découvrir, il suffit de se laisser conduire par les impressions sensoriales; nous répondrons que cette maxime, associée d'une façon si routinière au nom de Bacon, et proclamée, dans les préfaces des traités scientifiques, avec une emphase qui souvent n'est que ridicule, n'est nulle part suivie dans les travaux des savants, pas même dans les travaux de ceux qui la répètent sans cesse. Toujours, dans ce cas, la pratique donne un démenti complet à la théorie. Pour découvrir, il faut chercher; pour chercher, il faut avoir un but, il faut prévoir; pour prévoir, il faut avoir une notion préalable, une idée, une hypothèse; or, pour posséder cette notion, il faut avoir été enseigné par le langage. Tel est le raisonnement sans

réplique que nous opposons, en toute simplicité, aux objections que nous ne pouvons ni ne devons discuter ici. Concluons :

Il ne faut pas confondre les impressions sensoriales dans lesquelles nous sommes passifs avec les sensations dans lesquelles nous sommes actifs, grâce à l'intervention du langage. Cette intervention appelle un concours d'opérations cérébrales nombreuses et diverses dont nous devons tenir compte dans l'étude du développement, des fonctions et des maladies du système nerveux.

De l'intervention du langage dans les phénomènes affectifs.

Les faits d'impressionnabilité affective sont loin d'avoir été exactement définis. A cet égard, le langage des philosophes et celui du vulgaire se sont réunis dans une commune confusion. Les physiologistes eux-mêmes ne cessent de confondre les émotions avec les sentiments, les désirs et les passions. Ainsi nous les voyons tous les jours désigner, sous le nom de passions, la colère, l'ennui, le chagrin, l'espérance, le désespoir, etc. Il suffisait, pour éviter cette confusion, de se donner la peine d'analyser les faits et de ne les nommer qu'après avoir discerné les effets de la cause qui les produit; il suffisait d'ailleurs de se rappeler le langage des maîtres qui distinguaient très-bien les impressions affectives, qu'ils appelaient *animi pathemata*, de celles qu'ils nommaient *cupiditates*.

Les faits d'impressionnabilité affective se distinguent, chez l'homme, en désirs et en émotions. Les passions

ne sont autre chose que les désirs portés au plus haut degré. Les appels instinctifs, comme nous le verrons, sont transformés chez l'homme en véritables désirs. Les sentiments se rapportent à la fois aux émotions et aux désirs; mais les émotions ne méritent cette dénomination que par leur association à un désir plus ou moins déterminé. Ainsi, la pitié, qui est une émotion sympathique occasionnée par l'aspect ou par le récit d'une souffrance, est en même temps un sentiment, parce qu'elle s'associe à un désir plus ou moins vif de soulager la douleur qui nous émeut. L'espérance, le regret, l'envie, la jalousie, la crainte, etc., sont encore des émotions sentimentales, parce qu'elles sont en quelque sorte la forme d'un désir. Il n'en est pas tout à fait ainsi de la colère, de la terreur, de la gaieté, de l'étonnement, de l'ennui, etc. Nous croyons pouvoir affirmer que plus une émotion se rapproche d'un désir, plus elle prend le caractère d'un sentiment.

Le désir est un ensemble d'impressions affectives qui prend dans notre pensée le caractère d'un sentiment déterminé, et qui nous fait rechercher une satisfaction connue et définie. C'est, comme on le voit, un phénomène affectif associé à un phénomène intellectuel. L'émotion est un ensemble d'impressions affectives qui résulte d'un désir contrarié ou favorisé dans la satisfaction qu'il réclame. L'émotion est, comme on le voit, un phénomène exclusivement affectif dont la cause prédisposante est dans un désir préalable, habituel ou accidentel, et dont la cause occasionnelle est dans une circonstance funeste ou favorable à la satisfaction dési-

rée. Nous reviendrons dans le chapitre suivant sur l'appréciation physiologique de ces divers phénomènes d'impressionnabilité affective.

Les impressions affectives qui ont pour objet la conservation de l'individu et de l'espèce sont communes à l'homme et aux animaux. Chez l'homme seul se manifestent les sentiments qui résultent de l'influence du milieu éducateur que nous nommons la société. Tels sont les sentiments qui nous portent à aimer Dieu, l'humanité, la patrie et la famille, qui nous rendent pudiques, charitables, bons citoyens. Tels sont encore les sentiments qui nous portent à rechercher la gloire, le pouvoir, la renommée, le luxe, l'opulence, les émotions voluptueuses. Tels sont enfin les besoins factices que nous nous créons. Évidemment, ces sentiments, qui ont sans doute leur condition d'existence dans les profondeurs de l'organisme, ne se manifestent que par le contact éducateur de la société, dans laquelle nous puisons une seconde vie, la vie réellement humaine. Bien plus, les appels instinctifs eux-mêmes, qui sont communs aux hommes et aux animaux, trouvent dans l'intervention des idées par le langage, une source d'excitations énergiques et persévérantes qui manquent chez les animaux. Ainsi, l'homme et l'animal subissent l'un et l'autre l'empire de la faim ; mais dans l'animal cet appel instinctif est nécessairement le résultat, ou d'une excitation viscérale primitive, ou d'une excitation sensoriale produite par la vue ou par l'odeur d'un aliment présent ; tandis que chez l'homme cet appel peut avoir lieu indépendamment de ces deux ordres

d'excitations. Un mot qui désigne un aliment, qui en caractérise l'odeur ou la saveur, la description d'un mets, le souvenir d'un repas, suffisent pour produire dans l'homme le groupe d'impressions affectives que l'on appelle la faim. Il en est de même des autres appels instinctifs. C'est ce qui explique pourquoi les hommes sont capables d'excès inconnus chez les animaux (1). On sait toute l'influence qu'exercent sur les organes de l'appareil sexuel les excitations psycho-cérébrales qui ont lieu sous l'empire d'un récit, d'une description, d'une pensée, d'un souvenir, sous l'empire même d'un seul mot. Ces faits nous démontrent que les phénomènes de la vie spirituelle s'engagent tellement dans toutes les opérations de l'organisme humain, que les instincts les plus profondément enfouis dans les viscères de la vie de nutrition ne peuvent s'y soustraire.

Si, d'un côté, les émotions sentimentales sont le résultat de désirs contrariés ou favorisés dans la satisfaction qu'ils réclament ; si, de l'autre, ces désirs sont en grande partie le résultat d'excitations psycho-cérébrales qui ne sont possibles que par les signes du langage, on est bien en droit de conclure que l'intervention de ces signes dans la production des émotions est très-réelle. Ils interviennent, en effet, en augmentant le nombre et l'intensité des sentiments et des désirs qui en sont la source. Plus les désirs sont violents et passionnés, plus les émotions qui en résultent sont vives et nombreuses.

(1) Nos lecteurs se rappellent la définition de l'homme mise par Beaumarchais dans la bouche de Figaro.

L'homme, dans le cours de sa vie, n'est pas seulement impressionné par les objets ou par les événements qui s'offrent au contact de ses appareils sensoriaux; il est encore impressionné par les objets et par les événements qui sont hors de la portée de ses sens, dans le temps et dans l'espace. Il a la faculté d'être informé des existences et des actions que des intervalles immenses séparent de lui. Il en résulte des désirs, et, par suite de ces désirs, des émotions, qui portent le caractère de la prévoyance, de la mémoire et de la connaissance de faits éloignés. Telles sont les émotions de l'espérance, de la crainte, du désespoir, etc., qui résultent de la pensée d'un fait à venir. Telles sont les émotions du regret, du repentir, du remords, qui résultent de la pensée d'un fait accompli. Telles sont les émotions de colère, de joie, de terreur, de pitié, d'envie, de jalousie, etc., que nous pouvons éprouver à la nouvelle ou à la pensée d'un fait qui s'accomplit, ou que nous croyons s'accomplir loin de nous. Il est en effet des événements qui nous intéressent au plus haut degré, qui sont pour nous un sujet d'effroi, d'horreur et de crainte, et dont nous ne nous préoccuperions point, si par le langage, nous n'en avions une connaissance positive. Telle est la mort, dont la pensée nous émeut si profondément et nous inspire souvent de si vives sollicitudes pour nos amis et pour nous-mêmes. Les animaux sont exempts de ces préoccupations, parce qu'ils ne sont point mis par le langage en possession de l'idée que seuls nous pouvons en avoir. Notre activité morale et intellectuelle n'atteint pas seulement les objets et les

événements qui sont en dehors de notre sphère sensoriale, sur le globe que nous habitons ; elle s'étend encore au delà dans les régions de l'infini, source féconde d'excitations psycho-cérébrales, que fait jaillir et qu'alimente l'enseignement religieux. C'est ainsi que la tradition du passé, la prévision de l'avenir, et les relations sociales du présent, semblent réunir le ciel et la terre dans le vaste domaine de la pensée humaine ; elles deviennent une triple source de désirs et d'émotions qui accroissent d'une manière prodigieuse le nombre et l'étendue des opérations cérébrales de l'homme.

Un désir, avons-nous dit, est un sentiment déterminé qui nous fait rechercher une satisfaction connue et définie. Le désir, en effet, suppose toujours la connaissance de l'objet ou de l'événement désirés. Lorsque cette connaissance n'existe pas, il peut bien y avoir une série d'impressions affectives plus ou moins vagues, plus ou moins pénibles, mais il n'y aura point un sentiment déterminé. On a un exemple de cette sorte d'impressions dans les jeunes personnes dont la puberté précède la connaissance des fonctions nouvelles à l'exercice desquelles elle semble les convier. Des émotions ont alors lieu qu'on nomme tristesse, ennui, dégoût, abattement, et qui se transforment en un sentiment, lorsque ces émotions, appréciées dans leur cause, reçoivent leur véritable nom. Or, le sentiment ne prend toute son intensité, il ne donne en quelque sorte un génie inventif à celui qui l'éprouve, que lorsqu'il est nommé, que lorsque l'objet ou les moyens en sont connus et discernés. Souvent la connaissance seule de

ces moyens suffit pour le faire naître et pour le tenir en éveil. Ainsi les entrepreneurs industriels, en répandant leurs pompeuses promesses par la voie des journaux et des annonces, dans le but d'attirer les capitaux, ont eu, dans ces derniers temps, le triste résultat de faire naître les rêves et le désir de fortune chez des hommes qui, sans la connaissance des moyens offerts à leur crédulité, n'eussent jamais songé à sortir de leur médiocrité. Or, la connaissance des satisfactions désirées et celle des moyens de les obtenir, sont le produit du langage. Et qui ne sait combien le langage peut prêter de charmes puissants à l'objet de nos désirs, combien il peut ajouter de prestiges et d'illusions au sentiment qui nous le fait rechercher, jusques à quel point il peut nous aveugler sur la nature des obstacles, sur la facilité des moyens, sur l'étendue et la réalité des jouissances! Examinez l'homme dont le désir, grâce à tant d'excitations, est transformé en passion ; examinez son regard, ses gestes, son attitude, sa physionomie, sa démarche, etc. Vous verrez que des pensées l'agitent, que des idées tantôt riantes, heureuses, tantôt tristes, désespérantes, se succèdent dans son esprit ; c'est un flux et un reflux d'images qui se pressent les unes après les autres ; il en est qu'il veut retenir, fixer ; il en est qu'il s'efforce de repousser et qu'il voudrait anéantir. On s'aperçoit que les unes précipitent sa marche, font rougir son front, briller ses yeux, battre ses artères, et que les autres le clouent immobile sur un siége, la tête baissée, le regard terne, le front pâle, l'aspect morne et silencieux. Ces agitations, tour à tour expansives et op-

pressives, sont le résultat d'opérations cérébrales qui n'auraient point lieu sans les signes du langage. Ils jouent alors un rôle tellement évident que la pensée, cette parole tout intérieure, se trahit par des paroles extérieures, vives et rapides. Par ces signes, d'ailleurs, il est en possession d'un monde d'êtres et d'événements qui sont hors du domaine de son impressionnabilité sensoriale ; c'est dans ce monde tout intellectuel, forme idéale d'un monde plus ou moins réel, qu'il puise les excitations psycho-cérébrales dont ses mouvements, son attitude, sa physionomie, son agitation, sont l'expression extérieure.

Les désirs étant des sentiments déterminés dont les objets sont connus, définis et nommés, ne sauraient enchaîner notre liberté qui, grâce à cette intervention de notre intelligence par le langage, persiste pleine et entière. En présence d'un désir, l'homme se constitue juge de l'opportunité d'y satisfaire ou de s'abstenir. Cela a lieu, même pour les appels instinctifs. Or, là où l'intelligence intervient, l'instinct subordonné prend le caractère d'un désir.

Il nous reste à parler d'un résultat des impressions qu'on désigne d'une manière générale sous le nom de plaisir et de douleur. Ici le raisonnement est superflu ; laissons parler les faits. L'influence des relations orales ou, en d'autres termes, des excitations psycho-cérébrales sur les faits d'impressionnabilité de ce genre, est tellement réelle, tellement incontestable, qu'elle n'a pu échapper aux regards des observateurs. On a pu remarquer, à cet égard, une différence très-grande entre les

sourds-muets, même ceux d'entre eux qui ont reçu l'enseignement mimé et écrit, et les autres hommes, lors même que ceux-ci ne savent ni lire ni écrire. Comme les faits de ce genre nous semblent se rattacher plus particulièrement à l'action des signes du langage sur les relations sympathiques du système nerveux, nous rapporterons les observations de M. Itard qui les constatent, lorsque nous apprécierons l'influence du langage sur les phénomènes de la vie organique. Concluons :

Les signes parlés et figurés du langage donnent aux faits d'impressionnabilité affective chez l'homme une étendue, une intensité et un caractère de liberté qu'ils ne sauraient avoir chez les animaux. Ces faits d'impressionnabilité affective que la possession du langage détermine chez l'homme, correspondent à un grand nombre d'opérations cérébrales qui doivent puissamment concourir au développement fonctionnel et aux relations sympathiques du système nerveux.

De l'intervention du langage dans les faits de conscience.

Afin que notre activité fût libre, il était nécessaire que nous eussions connaissance, non-seulement des faits dont la production est le résultat évident de notre activité morale et intellectuelle, mais encore de ceux dont la production paraît être le résultat de notre impressionnabilité nerveuse. C'est par cette connaissance que nous pouvons apprécier la moralité de nos actions, celle de nos sentiments ; c'est par elle que nous pouvons apprécier l'opportunité ou le danger de nos émotions.

Il est deux ordres de faits intérieurs dont l'homme a la conscience. Ce sont, d'un côté, les actes volontaires, c'est-à-dire, ceux qu'il appelle directement, en vertu d'une détermination propre, et de l'autre, les faits involontaires d'impressionnabilité et d'innervation qui se produisent spontanément dans l'organisme nerveux. Dans les uns, l'esprit intervient en les provoquant; dans les autres, il intervient en les nommant. C'est surtout à cette dernière condition que les faits intérieurs deviennent des faits de conscience. Ainsi, pour avoir conscience d'une émotion indépendante de la volonté, de la colère par exemple, il faut que les faits tumultueux et confus d'impressionnabilité et d'innervation qui tendent à se produire dans la colère, soient compris et distingués sous une dénomination générale. Alors seulement la *colère* sera *sentie*, lorsque la série des impressions affectives, désordonnées et multiples, qui remuent l'organisme entier, sera caractérisée par l'esprit, disposant d'un signe particulier pour la nommer. L'homme a conscience de sa colère, de sa pitié, de son amour, comme il a conscience de son ennui, de son indifférence. Évidemment, pour avoir la conscience des divers états affectifs, pour avoir, par exemple, la conscience distincte de son indifférence, de son ennui, de son courage, de sa poltronnerie, de sa honte, il faut en avoir une idée préalable, il faut que chacun de ces états affectifs soit perçu, discerné et nommé par l'esprit. Il nous semble qu'il n'y a rien à objecter à ces faits; ils sont irrécusables.

Mais, nous dit-on, les animaux ont la conscience de

leurs impressions et de leurs mouvements. Telle est au moins l'opinion généralement accréditée par suite de l'erreur vulgaire qui fait intervenir les phénomènes de la vie humaine dans l'appréciation des opérations fonctionnelles de la vie des bêtes. Pour discuter cette assertion, nous serions d'abord dans la nécessité de combattre l'usage d'un grand nombre de mots que les erreurs des philosophes ont fait prévaloir, et qui sont l'image fidèle de la confusion des idées en physiologie. Ce serait préluder par une longue polémique à une dissertation qui, elle-même, nous conduirait trop loin. Bornons-nous à l'énoncé de cette donnée générale, résultat de la plus rigoureuse observation : la netteté et l'étendue de la conscience des faits intérieurs sont en raison directe de l'intensité des efforts qui en déterminent la production et du degré d'attention dont ils sont l'objet. Lors que notre activité reste étrangère aux faits d'impressionnabilité et d'innervation qui se produisent dans notre organisme, nous n'en conservons point le souvenir. Or, le souvenir, dans ce cas, donne la mesure de la conscience que nous avons de nos impressions et de nos mouvements.

Il est des faits d'habitude, des mouvements, qui constituent un véritable automatisme ; il est des opérations très-compliquées que nous faisons dans le moment d'une profonde préoccupation, quand nous sommes distraits, inattentifs, qui ne laissent après elles aucun souvenir, parce qu'elles se produisent sans conscience. Voyez le musicien instrumentiste qui est parvenu à coordonner les mouvements les plus délicats

et les plus variés de sa main, avec la signification littérale de chacune des notes de l'œuvre qu'il exécute. Examinez la rapidité, la précision des mouvements, je dirai presque l'intelligence de ses doigts. Ces mêmes mouvements qui, dans le début, lors des premiers essais sur l'instrument, avaient toujours lieu avec conscience, parce qu'ils étaient produits avec effort, avec attention, se succèdent maintenant avec une rapidité et une précision qui étonnent, sans qu'il en ait conscience, parce qu'ils sont produits sans effort, en vertu d'une habitude créée dans son organisme. Il en est de même des lettres que nous traçons en écrivant. Plus l'organisme a été approprié par l'exercice à opérer certains actes qui résultent évidemment de l'enseignement, moins notre activité intervient dans la production de ces actes, moins nous en avons la conscience, et moins nous en avons le souvenir.

On a dit que l'homme a la conscience innée ou naturelle de ce qui est bien et de ce qui est mal. Nous ne dirons que quelques mots sur cette grave question. Si l'homme n'a conscience des faits les plus intimes qui se passent en lui que lorsqu'il y applique son intelligence, à l'aide des notions reçues par le langage, comment peut-il avoir, par lui-même, conscience d'une loi qui est proclamée extérieurement, qui n'existe pour lui que par l'enseignement, qui n'est sensible qu'au moyen d'un ensemble d'influences éducatrices propres à la lui faire connaître et à la matérialiser en quelque sorte dans son organisme? S'il a la conscience de l'immoralité d'une action, c'est que cette action a été décla-

rée mauvaise, ou se trouve en contradiction avec la loi qui lui a été donnée dès son enfance. Il applique à un acte qu'il discerne et qu'il nomme, une qualification qui lui a été enseignée. Si ce fait de conscience est accompagné d'une émotion pénible, s'il y a horreur, remords, etc., c'est que l'enseignement a créé en lui une habitude, c'est-à-dire une condition physiologique profonde, et, en quelque sorte, une logique organisée qui n'est jamais troublée sans souffrance. Alors on confond aisément, ainsi que cela se fait souvent, la seconde nature avec la première, ou, en d'autres termes, l'habitude avec l'innéité. Un Indien, sectateur de la terrible déesse Cali, est en proie aux remords lorsqu'il a épargné la victime humaine qu'elle réclame, et il ne les apaise qu'en trempant froidement ses mains dans le sang. Un chrétien, au contraire, est en proie aux remords lorsqu'il a commis, nous ne dirons pas un meurtre, mais une légère injustice, ou lorsqu'il n'a fait que manquer de charité. Pour apaiser ses remords, il s'occupe non-seulement de détruire le mal qu'il a fait, mais encore d'accomplir le bien qu'il a négligé de faire. C'est ainsi que l'habitude, fruit de l'enseignement, varie avec les civilisations, tandis que l'innéité se présente partout avec des conditions d'impressionnabilité et d'innervation qui sont approximativement les mêmes. Ajoutez à cette habitude, fruit d'un enseignement préalable, la permanence de cet enseignement par tous les moyens dont la société et la famille disposent; ajoutez encore la présence dans l'esprit, par la mémoire, des notions qui le représentent et des faits qui le rappellent;

ajoutez enfin les conditions physiologiques reçues et transmises héréditairement, conditions créées dans les générations précédentes, et maintenues dans les générations actuelles par l'action combinée de toutes les influences éducatrices.

La conscience du *moi* a été attribuée, dans le langage des physiologistes, aux animaux comme à l'homme. Cette confusion ne nous surprend point; elle est la conséquence de la méthode vicieuse qui est employée par eux dans l'étude de l'homme. Nous avons résolu d'éviter toute discussion à ce sujet. Il nous suffit de faire observer que les faits d'impressionnabilité et d'innervation qui se produisent en nous, étant nombreux, confus, simultanés et successifs, ne sauraient être rapportés, dans notre esprit, à une activité continue et identique, ou, en d'autres termes, à une personnalité, si la conscience de cette personnalité n'était le résultat d'une mémoire. La mémoire de nos actes, au moyen de signes qui servent à les nommer et à les discerner, est l'élément le plus certain de la conscience que nous avons de notre personne une et indivisible. La conscience du moi nous semble impossible sans la mémoire des efforts qui sont accomplis par notre activité, soit lorsqu'elle détermine elle-même les opérations qui ont lieu dans l'organisme, soit lorsqu'elle nomme, qualifie, modère, arrête, dissimule, favorise ou permet celles qui s'y produisent sans son concours. Concluons :

La conscience des actes volontaires est d'autant plus parfaite que la part de la volonté est plus grande en les produisant; la conscience des faits involontaires est

d'autant plus étendue que la part de notre intelligence est plus grande en les qualifiant. La conscience de nos actes et de nos sentiments, élément de cette mémoire qui constitue notre personnalité, n'existe que par le concours de notre activité morale et intellectuelle, au moyen du langage.

§ II. De l'intervention des signes du langage dans les faits d'entendement.

Ici, l'action du langage se montre avec une évidence qui doit rendre notre tâche très-facile. Néanmoins, malgré cette évidence, le silence des physiologistes exige que nous entrions à ce sujet dans quelques développements.

L'intelligence, ainsi que nous venons de le voir, apparaît déjà, avec tout son cortége de signes parlés ou figurés, dans les faits de sensibilité dite animale; elle est déjà une des conditions indispensables de la sensation, des sentiments et de la conscience chez l'homme. Nous ne reviendrons point sur ce que nous avons dit à cet égard. Il nous reste à examiner la part que lui fournit le langage dans l'exercice des diverses facultés dont l'ensemble est désigné plus particulièrement sous le nom d'*entendement*. Nous nous servirons, dans cet examen, de la nomenclature généralement reçue dans les écoles, quelque inexacte qu'elle soit, parce qu'elle nous offre l'occasion de passer en revue les principales opérations de l'intellect. Ces opérations sont les diverses formes de la pensée que l'on distingue par les noms

d'idée, de jugement, d'abstraction, de raisonnement, de réflexion, d'attention, de mémoire, d'imagination, de vocation ou de talent, etc.

L'*idée* est loin d'avoir reçu des philosophes une même définition. Nous ne pouvons entrer dans les développements critiques et dogmatiques que réclamerait une bonne définition de l'idée. Il nous suffira de rappeler que, en général, on n'y voit qu'une image ou la représentation d'un objet, ce qui réduit à de bien mesquines proportions l'acte qui est considéré comme la forme la plus générale de la pensée. Cette définition exclut de l'idée ce qui la constitue réellement, elle exclut la conception des rapports entre les êtres; or, c'est précisément cette conception qui est l'élément de toute opération intellectuelle. Toute existence, pour notre esprit, n'est déterminée que par les rapports que nous y apercevons; un être quelconque ne nous est jamais connu dans son essence. L'idée même la plus élémentaire est l'affirmation d'un rapport. Or, ce rapport, pour être l'objet d'une idée, pour être affirmé dans un être, réclame, en général, une notion préalable dont la source est dans l'enseignement par le langage. Quoi qu'il en soit, sans nous engager dans une discussion idéologique, nous pouvons bien dire que, pour recevoir et pour transmettre une idée, il est très-utile de posséder 1° le signe qui sert à désigner un être, surtout lorsque cet être est placé hors du domaine des sensations; 2° celui qui permet d'en affirmer l'existence; 3° celui qui sert à en exprimer l'activité ou les rapports passés, présents et futurs; 4° celui qui en détermine les qualités

ou les attributs, etc. Qui ne sait d'ailleurs que la transmission des idées générales précède dans l'enseignement celle des idées particulières, et que celles-ci nécessitent par conséquent des notions préalables et un système de nomenclature déterminé! Ainsi se manifeste sous divers aspects l'intervention du langage dans la production de l'idée.

On appelle *jugement* l'affirmation d'un rapport de convenance ou de non-convenance entre un sujet et un attribut. Cette définition est loin d'être exacte, mais peu importe. Nous n'avons point à discuter ici les conséquences qu'on en a tirées, afin de faire entrer toute affirmation dans la catégorie des jugements ainsi définis. Nous dirons du jugement ce que nous avons dit de l'idée : une notion préalable est nécessaire pour qu'il ait lieu, quelque simple qu'on le suppose. Pour affirmer, par exemple, que Dieu existe, il faut appliquer l'idée de l'existence en général à un être qu'il est impossible de concevoir sans en connaître le rapport avec le monde qu'il a créé, qu'il dirige et qu'il conserve, rapport qui correspond à celui qui existe entre un sujet et un régime, entre une cause et un effet, et qui est déterminé par le verbe. C'est ce qui fait qu'empruntant à un verbe le signe qui sert d'abord à nous le faire concevoir, on l'appelle *Créateur*, *Tout-Puissant*, etc. Quand on dit : *Dieu est bon*, on fait un jugement qui réclame la possession de l'idée de bonté en même temps que l'idée de l'existence et celle de Dieu, etc. En général pour appliquer un attribut à un sujet, il faut avoir la connaissance et de l'existence du sujet et de l'attribut qu'on

affirme. Or, cette existence et cet attribut, lorsqu'ils sont pensés séparément, sont des idées abstraites qui ne préexistent au jugement que par l'intervention du langage.

L'*abstraction*, en effet, n'est autre chose que l'acte d'affirmer un attribut séparé de son sujet et transformé en un être, à l'aide d'un substantif. Tous les philosophes conviennent que le langage est le moyen indispensable de la conception des idées abstraites. Ce sont ces idées que les partisans eux-mêmes de la doctrine sensualiste regardent comme le résultat de l'enseignement et, par conséquent, comme impossibles sans le langage.

Quant au *raisonnement*, il serait assez difficile de concevoir qu'il pût avoir lieu sans l'intervention des signes du langage et des notions qu'ils représentent. On a dit que la pensée n'est autre chose qu'une parole interne; évidemment, le raisonnement, considéré comme une forme de la pensée, ne saurait être autre chose qu'un discours intérieur, un véritable monologue. Supposez un syllogisme sans signes, supposez une induction ou une déduction, une synthèse ou une analyse, une hypothèse ou une vérification, sans l'intervention du langage, qu'aurez-vous? le néant; ce qui n'empêche pas les physiologistes et même certains psychologistes de faire raisonner les bêtes comme si elles possédaient le verbe, cet instrument indispensable de toute pensée, comme il est l'élément de toute proposition, de tout discours. D'un autre côté, si nous allons au fond d'un raisonnement, qu'y voyons-nous? une affirmation déduite d'un principe ou induite d'une série d'observa-

tions, affirmation conforme par conséquent à des notions reçues, servant à coordonner les faits, à les faire entrevoir, à les faire rechercher, à en déterminer les relations de successivité, d'activité, de passivité, etc. Comment ces opérations qui constituent le raisonnement, peuvent-elles avoir lieu, si la connaissance d'un principe, si la possession de quelques faits généraux ne les précèdent et ne leur servent de point de départ? Or, toutes ces richesses intellectuelles sont devenues la propriété de l'homme, parce que, à l'aide des signes du langage, elles ont pu en quelque sorte se matérialiser dans son cerveau. La mémoire et la réflexion qui offrent leur concours obligé à tout raisonnement, n'existent d'ailleurs qu'à la condition de disposer des idées précédemment acquises, en renouvelant ou en fixant, à son gré, les excitations psycho-cérébrales déterminées antérieurement par les signes du langage.

La *mémoire* doit être distinguée en mémoire sensoriale et en mémoire spirituelle. La première est le résultat d'un phénomène organique semblable à celui de l'habitude que nous étudierons dans un autre chapitre. Elle est commune à l'homme et aux animaux. Chez l'homme, toutefois, elle est soumise à la volonté qui, en possession de la mémoire spirituelle, rappelle à son gré les faits de mémoire sensoriale. Ainsi, lorsque nous avons conservé le souvenir d'une famille, souvenir tout intellectuel, nous pouvons nous rappeler successivement les traits de toutes les personnes qui la composent. La mémoire spirituelle est celle de rapports qui existent entre les êtres, rapports dont l'idée ne peut

être conçue et rappelée qu'au moyen d'un signe qui les exprime.

L'*attention* est un acte de la volonté appliquée à l'examen des faits extérieurs, comme la *réflexion* est un acte de la volonté appliquée à l'examen des faits intérieurs. Pour être attentif, pour réfléchir, il faut au moins entrevoir la possibilité de découvrir des existences ou des rapports encore inaperçus. Pour avoir cette prévision, il est hors de doute que les notions préalables sont un puissant secours. D'ailleurs est-on attentif sans raisonner, sans se rendre compte de ce que l'on désire apercevoir, sans rechercher les moyens d'y parvenir, sans écarter les obstacles qui peuvent s'y opposer?... Nous en appelons, à cet égard, au souvenir et à l'expérience personnelle des observateurs et des penseurs.

L'*imagination* est cette faculté que manifeste l'homme lorsque, sous l'empire d'un sentiment, d'un désir, il fait surgir de sa mémoire un grand nombre d'éléments divers qu'il combine, et qu'il coordonne de manière à les transformer en une création idéale, forme plus ou moins riante de la satisfaction désirée, forme plus ou moins sombre de la déception redoutée. Où serait l'instrument des merveilles opérées par l'homme, dans l'acte si compliqué, à la fois affectif et intellectuel, de l'imagination, s'il ne se trouvait dans le langage? Grâce au langage, il dispose d'une moisson si abondante d'idées, qu'il parvient à imaginer des rapports inconnus, à créer des êtres aux mille formes, grotesques ou sublimes, qui nulle part ne frappent ses sens, qu'il peut

assister à des spectacles variés, brillants ou lugubres, gais ou tristes, admirables ou terribles, qui n'ont de réalité substantielle que dans son esprit, etc.

S'agit-il des aptitudes qu'on désigne par les noms de talents, de vocations?... Quelque favorable que puisse être une condition physiologique à l'exercice d'un art ou d'une profession, on avouera que le contact de la société et des enseignements dont elle dispose par le langage, est indispensable à la détermination, non-seulement des actes, mais encore des désirs qui la manifestent. Sans ce contact éducateur, les plus brillantes dispositions seront comme des germes non fécondés; tandis que, moyennant ce contact, de grandes difficultés pourront être vaincues. D'ailleurs, les arts et les professions ne réclament-ils pas, même pour les talents les plus spontanés, l'intervention des nombreuses opérations intellectuelles que nous venons de passer en revue? N'oublions jamais, dans l'étude des phénomènes de la vie humaine, de donner à l'activité dont la manifestation nécessite l'enseignement, ce qui appartient à cette activité, et aux aptitudes organiques dont les opérations nécessitent le langage, ce qui appartient à ces aptitudes. Concluons :

L'activité intellectuelle de l'homme exige pour se manifester, dans les faits d'entendement, le concours d'opérations cérébrales nombreuses et diverses, et ces opérations, pour avoir lieu, réclament un enseignement préalable par le langage parlé ou figuré.

§ III. De l'intervention des signes du langage dans les faits de volonté.

Les philosophes, lorsqu'ils traitent ce sujet dans leurs traités de morale, ne manquent jamais de mentionner les sentiments, les désirs, les passions, les émotions elles-mêmes, en les considérant comme des formes de la volonté. Cette erreur nous étonne, surtout de la part des moralistes chrétiens. Les physiologistes, qui sont loin d'être meilleurs logiciens, vont jusqu'à donner le nom de volonté aux faits de contractilité musculaire, et en général, à tous les faits d'innervation qui ont eu lieu, chez les animaux, à la suite des impressions dont ils leur attribuent la conscience. Cette déplorable confusion ne peut ni ne doit être acceptée.

La volonté est une manifestation directe, immédiate, personnelle, de notre activité morale et intellectuelle. C'est cette activité elle-même choisissant entre deux ou plusieurs désirs, prononçant entre deux ou plusieurs raisons d'agir. Tel est le véritable caractère de la volonté, à moins que l'on veuille absolument que la volonté ne soit pas un acte libre, à moins que l'on veuille absolument que cet acte libre n'ait pas de nom dans le langage. Or, lorsqu'un homme se détermine à rechercher un objet éloigné dans le temps et dans l'espace, hors du domaine de ses sens, c'est que non-seulement il en connaît l'existence, les rapports et les attributs, mais c'est encore qu'il possède un principe en vertu duquel il se détermine à entreprendre cette recherche de préférence à toute autre. Vouloir, ce n'est pas cor-

respondre fatalement, aveuglément, par un fait d'innervation à un fait d'impressionnabilité ; c'est s'arrêter aux impressions, les juger, en permettre ou en empêcher les résultats, en vertu de ce jugement. Voilà pourquoi on dit d'un acte de la volonté qu'il est méritoire ou coupable, tandis qu'on ne peut qualifier les émotions autrement qu'en disant qu'elles sont bonnes ou mauvaises. On n'est pas coupable de *sentir*, ou pour parler exactement, d'être impressionné, mais on l'est de *consentir*, c'est-à-dire d'agréer ces impressions et les faits d'innervation qui en résultent. Telle est la maxime vulgaire ou morale. Si l'on dit d'un sentiment qu'il est coupable, c'est que d'un côté, il implique par sa présence une moralité déjà suspecte dans celui qui l'éprouve, c'est que, de l'autre, il constitue déjà un désir. Or, un désir, ainsi que nous l'avons démontré plus haut, n'appartient plus au domaine exclusif de l'impressionnabilité affective, il entre dans le domaine de l'activité morale et intellectuelle, fécondée par l'enseignement. Pour désirer, en effet, il faut déjà connaître la satisfaction désirée. C'est en présence de cet appel, à la fois affectif et intellectuel, qu'on appelle le désir, que l'homme se détermine en pleine connaissance de cause, de moyens et de résultats. Soit qu'il cède, soit qu'il résiste, il y a manifestation de la volonté. Si le désir se transforme en une violente passion, c'est que la volonté abdique. Dans tous les cas, le désir apparaît extérieurement à la volonté comme un appel auquel elle se détermine à offrir ou à refuser son concours. Confondre la volonté avec les sentiments, avec les pas-

sions, avec les émotions, c'est donc méconnaître les données les plus simples et les plus rigoureuses de l'observation; car la volonté est un acte extérieur aux faits d'impressionnabilité affective, un acte tout à fait moral et intellectuel, exclusivement humain. Concluons :

Le langage intervient dans les opérations cérébrales qui ont lieu dans la volonté, en donnant la possibilité de connaître : 1° le but que l'homme se détermine à atteindre; 2° la moralité et l'opportunité de ce but; 3° la moralité et l'opportunité des moyens qui y conduisent, la moralité et l'opportunité des sentiments qui le font rechercher, etc.

§ IV. De l'intervention des signes du langage dans les faits de contractilité musculaire.

D'après ce que nous venons de dire de la volonté, il est évident que la contractilité dite volontaire ou animale n'est réellement volontaire que chez l'homme, parce que l'homme seul peut, en vertu d'une détermination raisonnée, en suspendre, en permettre ou en produire à son gré les phénomènes. Ce qui caractérise un fait de la volonté, c'est la facilité de le produire directement, sans qu'il soit réclamé par une impulsion organique, par une excitation ganglio-cérébrale; ou bien de l'empêcher ou de le permettre, lorsqu'il tend à se produire sous l'empire des faits d'impressionnabilité affective. Les mouvements qui sont dans cette condition sont seuls des mouvements volontaires.

Les phénomènes de contractilité musculaire qui

dépendent de la volonté, sont les mouvements d'expression, ceux de locomotion, et ceux dont résultent la production de la voix et la parole.

Les mouvements d'expression sont ceux qui semblent le plus se soustraire à l'empire de la volonté. Tels sont le geste, l'attitude, la physionomie, le regard, l'accentuation, etc., qui traduisent extérieurement un sentiment ou une émotion. Ces mouvements sont le résultat d'une innervation correspondant logiquement à des faits d'impressionnabilité, et y correspondant de telle sorte que, à l'aspect de ces mouvements, on reconnaît toujours l'émotion et le sentiment dont ils sont l'expression. Mais entre ces faits d'impressionnabilité et ces faits d'innervation, l'homme, ainsi que nous l'avons dit plus haut, a la faculté d'intervenir pour nommer les premiers, et pour prévenir ou permettre les seconds. Il sait aussi les simuler ou les dissimuler, selon les circonstances, ce qui constitue une des facultés dont l'homme seul peut user ou abuser. Il lui est donné de produire spontanément, par un acte de sa volonté, une expression vraie et capable de vivement impressionner ceux qui en sont témoins. C'est cette faculté qui caractérise le talent de l'artiste dramatique, et un des principaux éléments de l'art oratoire. Tous ces faits de contractilité musculaire sont donc en relation intime avec l'activité morale et intellectuelle qui, comme nous l'avons si souvent répété, ne se manifeste extérieurement qu'au moyen de l'enseignement parlé ou figuré. Il est inutile de revenir à ce sujet sur ce que nous avons dit en parlant de la volonté. Il doit nous

suffire d'ajouter que l'éducation morale, en faisant prédominer un sentiment ou un désir sur tous les autres, appelle, à la fois, et les faits d'impressionnabilité affective et les faits d'innervation expressive, qui correspondent les uns et les autres à ce désir ou à ce sentiment. Cet appel, sans cesse reproduit, crée une habitude, une condition organique se traduisant extérieurement par la physionomie et par l'attitude qui caractérisent souvent une famille, une caste, une nation.

La locomotion consiste dans une grande variété de mouvements que nous ne devons point énumérer ici. Il ne s'agit que de ceux qui sont coordonnés dans un but déterminé ; parmi ceux-ci nous choisissons ceux qui constituent la marche, la préhension, l'expectoration, etc.

A voir la manière dont certains animaux jouissent de la faculté de se mouvoir sans avoir besoin d'un enseignement préalable, on est porté à croire qu'il en est de même chez l'homme. Or, il n'en est point ainsi : l'homme a besoin qu'on l'instruise, nous ne dirons pas à se mouvoir, car les mouvements irréguliers ne constituent point la locomotion, mais à opérer les mouvements réguliers qui constituent la marche. C'est là un fait incontestable. On sait que l'instinct, chez l'enfant, s'efface au fur et à mesure que l'on voit apparaître, par le concours de l'enseignement, les premiers rayons de l'intelligence. Or, c'est précisément lorsque tout annonce l'éveil de l'intelligence, que nous admirons le plus ces efforts, déjà hardis et souvent stériles, à l'aide desquels il prélude à la station et à la marche.

On connaît au reste la manière dont les nourrices ou les mères appellent à elles les petits enfants, la manière dont elles provoquent et encouragent leurs pénibles essais, les signes nombreux, parlés ou figurés, à l'aide desquels elles les excitent, les rassurent, les félicitent ou les consolent.

S'agit-il de disposer de ses doigts, de ses mains, de ses bras pour agir? l'enfant a encore besoin de son intelligence. Pour que les mouvements propres à un acte déterminé se produisent régulièrement, il faut qu'il connaisse le but qu'il veut atteindre ; et ses efforts seront d'autant mieux combinés qu'il possède davantage la prévoyance, la mémoire, la connaissance du milieu sur lequel il doit opérer. Qui le croirait? l'enfant ne porte ses aliments à sa bouche que s'il a été enseigné. La mastication elle-même est dans ce cas, si l'on n'a pas le soin d'introduire dans sa bouche des aliments de consistance de moins en moins molle jusqu'à l'entière évolution des premières dents. Par cette précaution, on crée en quelque sorte une habitude, ménagée, d'ailleurs, par un instinct puissant; si cette précaution est en défaut, si, par exemple, une alimentation liquide est donnée exclusivement pendant les trois premières années de l'enfance, la mastication aura besoin d'être aidée par un véritable enseignement. Ce fait est assez commun dans les pays où l'on nourrit les enfants pauvres avec de la bouillie. Nous avons vu des crétins, auxquels cet aliment seul avait été donné, arrivés déjà à un âge avancé, sans être capables de mâcher les aliments solides ; ils les rejettent, chaque fois que la déglutition

en est impossible sans le secours de cette opération. Nous avons pu constater que, chez ces malheureux, la mastication n'est possible qu'à la condition de la faire intervenir au moment où les instincts sont encore dans toute leur force, c'est-à-dire dans la première année de leur enfance, âge où le crétinisme ne se manifeste presque jamais.

L'expectoration n'est autre chose qu'une énergique expiration associée aux mouvements synergiques d'un grand nombre d'organes, et provoquée dans le but d'expulser les obstacles qui s'opposent à la respiration. Quoique l'expectoration soit intimement liée aux phénomènes sympathiques de la vie organique, elle a encore besoin d'être enseignée. Il suffit, pour se convaincre de la vérité de cette assertion, d'observer les enfants atteints d'un catarrhe bronchique, auxquels nous sommes dans la nécessité d'administrer l'émétique pour provoquer, à l'aide des efforts du vomissement, l'expulsion des mucosités qui les menacent d'asphyxie. M. Itard a observé que, chez les sourds-muets, l'expectoration a besoin d'être enseignée lorsqu'ils sont atteints, pour la première fois, d'une affection catarrhale ou pulmonaire. Quant aux crétins (il s'agit de ceux dont l'éducation intellectuelle a été complétement négligée dans les premières années de l'enfance), l'impossibilité de l'expectoration se traduit extérieurement par la respiration bruyante, véritable ronflement bronchique, qui la caractérise.

Quant à la parole, il est inutile de rappeler qu'elle a besoin d'être enseignée. La voix elle-même a très-peu

d'étendue chez les sourds-muets qui ne sont pas aphones.

Nous n'avons pas besoin de mentionner les mouvements dans lesquels la force, l'adresse, l'agilité, sont réclamées. Nous avons dû ne nous occuper que de ceux qui semblent le plus se confondre, dans l'esprit des observateurs vulgaires, avec les mouvements instinctifs, et dans lesquels, néanmoins, l'influence de l'enseignement, celle des idées et du langage, celle des excitations psycho-cérébrales, apparaissent d'une manière incontestable. Concluons :

Le défaut d'enseignement, empêchant la production des mouvements réguliers, nombreux et divers, qui constituent les actes de la locomotion, chez l'homme, le développement des systèmes musculaire et osseux ne saurait avoir lieu. Telle est la conséquence à laquelle nous conduit le raisonnement, et que l'examen des faits, ainsi que nous le verrons bientôt, ne fait que confirmer.

§ V. De l'intervention des signes du langage dans les phénomènes de circulation, de nutrition et de sécrétion.

Des considérations qui précèdent, il résulte que les signes du langage interviennent dans tous les phénomènes de la vie dite animale, et qu'ils y impriment le caractère de la vie spirituelle qui distingue l'homme. Ils appellent dans le système nerveux en général, et dans le cerveau en particulier, des opérations étendues et nombreuses qui sont non-seulement nécessaires à la

production des phénomènes de la vie dite animale, mais encore à la production des phénomènes de la vie organique. Nous pouvons donc nous borner, pour la question dont il s'agit dans ce paragraphe, aux inductions que légitiment les faits rapportés dans les paragraphes précédents.

Les faits d'impressionnabilité sensoriale et affective, les faits de conscience, ceux d'entendement, de volonté et de contractilité musculaire, se produisant, grâce à l'intervention du langage, avec l'étendue, l'intensité et la multiplicité qu'ils manifestent, chez l'homme, il est évident que les phénomènes de circulation, de nutrition et de sécrétion, doivent en être influencés et en recevoir une série de modifications plus ou moins profondes.

Partout où une opération physiologique a lieu, quelle que soit d'ailleurs cette opération, il y a nécessairement un fait de circulation. Lorsqu'une opération physiologique réclame souvent un fait de circulation, il y a nutrition augmentée ; dans le cas contraire, la nutrition diminue et s'appauvrit. Dans les excitations psycho-cérébrales et les opérations innombrables qui en résultent, l'organisme trouve une cause sans cesse renouvelée de circulation et de nutrition, et sans doute aussi de déperdition. Bien plus, ces excitations déterminent l'éveil des appels instinctifs, tels que la faim, l'appétit vénérien ; et il en résulte que les organes de sécrétion, qui concourent à la production et à la satisfaction de ces appels, entrent en fonction, et que, jusque dans les profondeurs des viscères, l'action de ces excitations

témoigne l'empire du langage et des idées qu'il représente.

Nous nous arrêtons à l'exposé de ces généralités qui suffisent pour le moment à l'intelligence des pages qui suivent immédiatement.

§ VI. De l'intervention des signes du langage dans le développement de l'organisme en général, et du système nerveux en particulier.

Si nous observons l'enfant dès sa naissance, nous voyons que les trois ordres d'excitations dont nous avons parlé en commençant ce chapitre, se succèdent de manière que le premier semble préparer la scène au second, et celui-ci au troisième. En effet, les excitations instinctives ou ganglio-cérébrales se montrent immédiatement au moment de la naissance ; elles précèdent les excitations sensoriales ou physico-cérébrales qui, à leur tour, précèdent les excitations spirituelles ou psycho-cérébrales. Chose remarquable : la force de formation qui préside à l'évolution organique, coordonne toutes les opérations fonctionnelles en vue du développement ultérieur qui en résulte pour les divers appareils qui doivent les exécuter. Ainsi, les mouvements de succion de l'enfant précèdent le contact du sein maternel qui doit fournir à son alimentation et développer son appareil digestif ; ainsi, par ses essais de locomotion, il concourt au développement du système musculaire et osseux ; ainsi, en fixant le regard, en prêtant l'oreille, en étendant ses mains sur tous les objets, il recherche les impressions qui doivent déve-

lopper ses appareils sensoriaux. De même, plus tard, son appareil cérébral, déjà en exercice, en partie au moins, sous l'influence des excitations instinctives et sensoriales, est sollicité à rechercher les excitations spirituelles qui sont appropriées à en amener l'évolution définitive. A l'aide de ces excitations, la société est appelée, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à y mettre la dernière main, en y imprimant, par l'enseignement parlé ou figuré, le cachet de sa création, les traces indélébiles de son intervention éducatrice. Admirable harmonie entre les appels de l'organisme, les facultés de l'âme et les éléments extérieurs, soit matériels, soit spirituels! Que ces éléments soient en défaut, que les excitations qui en résultent soient refusées, cet organisme s'arrêtera dans son développement, cette âme ne manifestera point son activité, et l'homme restera inachevé. Ce défaut d'excitation, s'il s'agit seulement des facultés que nous appelons spirituelles, donne lieu à deux faits remarquables qu'il importe de rappeler.

1° Il y aura arrêt de développement de l'appareil cérébral, par suite du défaut de circulation, de nutrition et d'accroissement organique qui résulte de la privation des excitations appropriées.

2° Cet arrêt de développement ne se limitera pas au cerveau. Il s'étendra à toutes les parties de l'organisme auxquelles l'innervation cérébrale est destinée à porter son influence, dans les diverses opérations physiologiques qui dépendent de cette innervation.

Ces deux faits s'expliquent par deux lois incontes-

tables; ils sont d'ailleurs l'expression des résultats observés et parfaitement connus.

Le premier correspond à une donnée très-vulgaire. Tous les physiologistes savent que l'interruption trop prolongée des excitations auxquelles un appareil est approprié, l'amoindrit dans sa nutrition et dans sa capacité fonctionnelle ; il en résulte même un véritable décroissement. Or, si le décroissement a lieu dans un appareil qui a atteint son plus haut degré d'évolution organique, on prévoit ce qui doit avoir lieu dans un appareil dont l'évolution définitive est encore attendue. Cette évolution sera arrêtée dans son progrès. On sait, par exemple, que le nerf optique de l'œil qui a été, chez un animal, soustrait par l'expérimentation à l'influence de la lumière, offre un volume moindre que celui de l'œil qui, ayant été respecté, a pu fonctionner : deux ou trois semaines suffisent pour constater ce phénomène sur le lapin. On sait aussi que, lorsque la vue a été rendue à un aveugle, et l'ouïe à un sourd, l'appareil de la vision et de l'ouïe réclame, outre les enseignements dont nous avons parlé plus haut, des ménagements particuliers, et en quelque sorte, une éducation organique spéciale qui n'ont d'autre objet que d'opérer graduellement l'évolution de l'appareil appelé à fonctionner. De ces faits et de tant d'autres analogues, nous pouvons induire que l'appareil cérébral auquel seraient refusées les excitations spirituelles qui doivent en favoriser et en compléter le développement, ne saurait atteindre le degré d'évolution auquel il est destiné ; il y aurait incontestablement un arrêt de

formation. S'il nous est permis d'émettre notre opinion sur ce sujet, nous dirons que cet arrêt de formation porterait particulièrement sur les surfaces cérébrales dont l'étendue dépend de la profondeur des circonvolutions. Ce sont en effet ces surfaces qui sont le dernier terme du développement cérébral de l'enfant, et qui prennent leur dernière forme lorsque, sous l'influence des premiers enseignements, il commence à comprendre et à manier les signes du langage.

Quant au second fait que nous avons représenté comme étant un résultat général et sympathique de la privation des excitations spirituelles ou psycho-cérébrales, nous verrons bientôt qu'il s'explique comme le premier par une loi physiologique incontestable, et qu'il est également l'expression rigoureuse des phénomènes observés. La démonstration de ce fait trouve sa place dans le paragraphe qui suit.

§ VII. De l'intervention des signes du langage dans les relations sympathiques et dans les faits de sensibilité dite organique.

Lorsqu'un organe ou un appareil quelconque sont arrêtés dans leur développement, il en résulte pour les organes et pour les appareils qui sont avec eux en relation fonctionnelle, un effet qui se traduit extérieurement par un amoindrissement dans les aptitudes physiologiques. Ce phénomène tient à ce que l'intensité des irradiations sympathiques est en raison directe du degré d'énergie des organes d'où elles se répandent. Cette loi physiologique, évidente pour tous les organes

d'un appareil, l'est au plus haut degré pour les diverses parties du système nerveux et surtout pour le cerveau dont la part d'innervation est appelée à exercer un si grand empire sur l'organisme (1). Aucun appareil, chez l'homme, n'est appelé à étendre plus loin que l'appareil cérébral, l'action de ces irradiations sympathiques qui font vivre tous les organes d'une vie commune. Il est aisé de prévoir, lorsque l'on connaît cette prééminence fonctionnelle du cerveau, quels doivent être les résultats généraux de la privation des excitations qui en favorisent le développement et l'énergie physiologique. Voici d'ailleurs les faits observés qui sont propres à nous confirmer dans la prévision de ces résultats.

Parlons d'abord des sourds-muets qui sont reçus dans nos établissements. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer que ceux d'entre eux qui ont été l'objet des observations des médecins, avaient reçu un enseignement figuré dont nous devons tenir compte. Voici le résultat des observations de M. Itard : Non-seulement les phénomènes de la sensibilité animale, mais encore ceux de la sensibilité organique, se produisent chez les

(1) Les médecins ont fait plusieurs observations qui démontrent cette influence des irradiations cérébrales. Ils ont remarqué, par exemple, que les règles paraissent plus tôt, toutes choses égales d'ailleurs, chez les jeunes filles appartenant aux classes aisées, dont l'intelligence a été cultivée de bonne heure, que chez les jeunes filles des conditions inférieures, dont l'intelligence a été moins cultivée, et qui habitent la campagne. Nous avons vu de nombreux exemples de cette action du développement cérébral, indépendante de toute cause dite morale, de toute fâcheuse influence

sourds-muets avec une intensité moindre que chez les autres hommes. Laissons-le parler lui-même (1).

« L'homme est principalement redevable du déve-
» loppement de la sensibilité morale et physique à
» l'extension des relations orales qui s'établissent entre
» lui et ses pareils. Ce qui le prouve, c'est le peu de
» développement de cette faculté vitale chez les hommes
» exclus de ce commerce intellectuel par la privation
» native de la parole, en un mot chez les sourds-muets.
» J'ai énoncé ce fait, il y a longtemps, dans mon ou-
» vrage sur les maladies de l'oreille et de l'audition.
» Depuis cette époque, de nombreuses observations
» n'ont fait que le confirmer. J'ai pu voir maintes
» et maintes fois de jeunes sourds-muets soumis aux
» opérations les plus douloureuses, telles que l'arra-
» chement d'un ongle carié, la réduction répétée d'une
» fracture difficilement maintenue, l'extirpation et la
» dissection de quelque tumeur, la compression exercée
» sur d'énormes furoncles fortement enflammés, l'ap-
» plication répétée de moxas, et je puis affirmer que
» chacune de ces opérations, supportées sans signes
» manifestes d'une vive douleur, n'a fait qu'ajouter
» une preuve de plus à ce que j'ai dit ailleurs de la
» torpeur et de la sensibilité animale chez le sourd-
» muet. »

Quant aux phénomènes de la sensibilité dite organique, M. Itard fait remarquer que l'action des médi-

(1) *De la parole considérée comme moyen de développement de la sensibilité organique*, par M. Itard (*Revue médicale*, juin 1828).

caments, celle des purgatifs, par exemple, est tellement faible chez les sourds-muets qu'on est toujours obligé d'en doubler les doses ordinaires. Il ajoute, d'après ses propres observations, que les irradiations sympathiques qui donnent en quelque sorte la mesure de l'intensité de la sensibilité dite organique sont tellement amoindries chez les sourds-muets, que la phthisie parcourt souvent ses périodes sans donner lieu aux accidents consécutifs qui la compliquent ordinairement, et, quelquefois, sans donner lieu à la toux. Les irradiations sympathiques sont si limitées, que, la fièvre hectique n'ayant pas lieu, les troubles qui en résultent ne se montrant point, la guérison de la phthisie est plus fréquente chez eux que chez les phthisiques ordinaires. M. Itard cite trois cas de ce genre sur soixante-deux phthisiques qu'il a soignés; et dans ces trois cas la maladie était très-avancée. Cette remarquable diminution dans l'intensité des sympathies se montre encore chez les sourds-muets, lorsqu'ils sont atteints d'autres maladies graves dans lesquelles ces sympathies sont précisément la source des phénomènes les plus redoutables. Le délire qui, chez eux, n'a lieu que dans les affections essentielles de l'encéphale, ne ressemble en rien au délire ordinaire des adultes. Tandis que, dans le délire ordinaire, à l'agitation des mouvements se mêle l'agitation des idées, manifestée par la loquacité des malades; chez les sourds-muets on n'aperçoit que l'agitation des mouvements, sans qu'aucune expression par les doigts et par les mains vienne s'y joindre, sans qu'il y ait production des signes figurés qui remplacent

les signes parlés. Ils se trouvent, sous ce rapport, ainsi que le fait observer M. Itard, parfaitement semblables aux enfants, et, comme ceux-ci, ils sont exempts de la manie. De ces faits remarquables et nombreux M. Itard conclut : « que dans l'espèce humaine, le développe-
» ment de la sensibilité a pour agent principal la civi-
» lisation, et en particulier le commerce intellectuel
» des hommes entre eux, au moyen du langage parlé
» ou écrit; que l'influence puissante de ces commu-
» nications sur le développement de la sensibilité a pour
» preuve ou pour mesure la torpeur de cette faculté
» chez les hommes que l'isolement et le mutisme
» placent en dehors du mouvement social; qu'une des
» grandes conséquences du développement de la sensi-
» bilité est l'activité des rapports sympathiques entre
» les fonctions de l'économie, et que ces sympathies
» organiques, considérées sous le rapport de la santé
» et de la vie, avantageuses dans certaines circon-
» stances, multiplient, dans beaucoup d'autres, les
» chances de la maladie et les causes de la douleur
» et de la mort. »

Les choses se passent ainsi chez les sourds-muets, auxquels les soins de l'enseignement et ceux de l'éducation physique sont loin d'avoir failli; on les observe chez ceux qui sont parvenus à ce haut degré de culture intellectuelle qui leur permet d'être en relation avec les hommes, par la lecture, par l'écriture, qui leur permet de disposer d'un langage mimique savamment organisé. Il est facile de concevoir ce qui doit arriver chez certains peuples dont la vie est soustraite, pendant une

longue suite de générations, à cette atmosphère bienfaisante des excitations psycho-cérébrales que répand autour d'elle une civilisation avancée. Que l'on consulte les voyageurs, et que l'on cherche la raison de la dégradation à la fois morale et physique des populations qui semblent avoir perdu jusqu'aux dernières lueurs d'une lointaine civilisation. Faibles, impuissantes, difformes, elles traînent une existence appauvrie et misérable, moissonnée par les maladies et les besoins. Leurs muscles sont effacés, incapables d'efforts, leurs membres inférieurs sont grêles, leurs bras très-longs, leur taille petite, leur cavité abdominale très-étendue, leur poitrine étroite, leur tête allongée et difforme, etc. Nulle part, toutes choses égales d'ailleurs, l'empire des influences que nous signalons ne se montre avec plus d'évidence. On peut même affirmer que la dégradation physique des hommes appelés sauvages, est en raison directe de la disette des idées dont ils disposent et des signes du langage qui les représentent (1).

Que l'on s'imagine après cela l'absence totale de relations intellectuelles, dès les premières années de l'enfance, alors même que tous les soins de nutrition générale seraient prodigués avec le plus grand zèle. Il est aisé de concevoir que les irradiations sympathiques étant presque nulles, les phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation étant en quelque sorte frappés

(1) Voyez les Voyages de Bougainville, de Lapeyrouse, de Dumont d'Urville, etc. Il ne faut d'ailleurs pas s'imaginer qu'il existe une seule peuplade sans langage, absolument privée d'institutions religieuses et politiques, où il n'y ait ni culte, ni hiérarchie plus ou moins régulière.

d'inertie, il y aurait un arrêt de développement, non-seulement du système nerveux, mais encore du système musculaire et du système osseux ; la vie se réduirait bientôt à un hideux automatisme inférieur mille fois au mécanisme des bêtes : l'homme ne saurait prolonger son existence sans le secours d'une nourrice qui voulût bien protéger sa longue et misérable enfance. Heureusement, ce spectacle n'est offert nulle part, car l'atmosphère sociale ne lui manque jamais ; plus ou moins riche, plus ou moins abondante, elle l'entoure dès sa naissance comme l'air qu'il respire (1). Mais il est des malheureux qui apportent au monde une condition organique qui les prédispose à l'idiotie ; ceux-là ont besoin de recevoir d'une manière plus particulière les soins de l'éducation. On connaît le sort de ceux d'entre eux qui n'ont pas reçu le contact modificateur, et jusqu'à un certain point thérapeutique, des excitations psycho-cérébrales dans le cours de la première ou de la seconde année de leur vie. Ils présentent le spectacle le plus hideux qu'il soit permis à l'homme de donner et de voir (2). Ce spectacle, dans certaines

(1) L'histoire de ces hommes prétendus sauvages, trouvés dans les bois, a été, on le sait, faite à plaisir dans le XVIIIe siècle. Quant à celle qu'on a publiée au commencement de ce siècle, à l'occasion du sauvage de l'Aveyron, bien qu'elle soit empreinte des préjugés du temps, elle ne nous laisse point de doute sur la *folie* de ce Français, prétendu *homme des bois*.

(2) En général, pendant les premiers mois de leur vie, les crétins ne manifestent point les caractères de l'idiotie qui impriment plus tard un cachet particulier à leur physionomie. Ces caractères commencent à se dessiner à mesure que le rôle des instincts tend à céder la place à celui de l'intelligence. Si l'éducation n'a pas doublé ses soins pour préparer

contrées des Alpes où il était fréquent, il y a un demi-siècle, est visiblement plus rare aujourd'hui, que le mouvement social, imprimé par la révolution française, en a pénétré les vallées les plus profondes et les plus ignorées. Les décrets de la république et de l'empire, en ouvrant des routes nouvelles, ont aplani les montagnes et rallié sous un même drapeau des populations qui s'ignoraient complétement. Les camps ont été des écoles d'enseignement mutuel, qui n'ont pas été sans avantages pour les contrées abandonnées aux vieux préjugés, lorsque la paix y ramena, mieux instruits, les habitants que la guerre en avait fait sortir.

le règne de celui-ci, les soins ultérieurs sont superflus. C'est ce qui a précisément lieu trop souvent. L'enfant enveloppé de langes pendant des journées entières, est abandonné dans son berceau au silence et à l'obscurité d'une misérable demeure, et rien, absolument rien, n'est adressé à son intelligence. Voici le tableau que présentent les malheureux arrivés, grâce à cet abandon, au plus haut degré d'idiotie. Parvenus à l'âge adulte, ils sont étendus sur de la paille, petits, difformes et immobiles. Leur ventre est volumineux, leur poitrine étroite se dilate avec peine, leur tête, souvent énorme, est sillonnée très-fréquemment de profondes dépressions susorbitaires et temporales. Une chevelure épaisse, roide et hérissée, qui s'implante sur le front, sans toutefois l'effacer toujours, couvre leur crâne, quelquefois régulier, souvent inégal. Ils laissent s'écouler de leur bouche une bave dégoûtante; leur langue pendante est assaillie par les mouches à l'invasion desquelles ils ne cherchent point à la soustraire. Leur regard est terne, fixé sans intention, muet. Leurs mouvements se bornent à une respiration bruyante, qui n'est autre chose qu'un grognement; leurs membres sont grêles et inertes. Ils reçoivent pour nourriture une sorte de bouillie qu'on introduit dans leur bouche et qu'ils ne refusent jamais d'avaler; ils ne manifestent point leur satiété. Ils rendent sous eux leurs excréments, transformant en peu d'instants leur litière en un puant cloaque. Ils succombent le plus souvent parce qu'ils n'ont pas éprouvé le besoin ni pu avoir la pensée d'expectorer les mucosités accumulées dans leurs bronches.

C'est ainsi que les données les plus positives de la physiologie, celles de l'observation et de l'induction, se réunissent pour démontrer l'action de l'enseignement par le langage, sur les fonctions et le développement du système nerveux. Il existe donc une relation préétablie, un rapport fonctionnel déterminé entre l'organisme nerveux de l'homme et la tradition sociale qui l'enveloppe et le pénètre de toutes parts, au moyen des institutions. C'est par ce rapport merveilleux que peuvent s'expliquer les diversités intellectuelles et affectives qu'on remarque chez les hommes des différents pays et aux différentes époques de l'histoire; c'est par ce rapport que peut s'expliquer la faculté possédée par l'homme de s'établir et de vivre dans toutes les régions du globe. Il dispose ainsi d'une source spirituelle d'influences physiologiques et d'agents modificateurs qui assouplissent en quelque sorte son organisme, selon la nécessité des temps et des lieux, à l'aide desquels, d'ailleurs, il transforme puissamment les influences physiques qui pourraient lui nuire.

En présence des faits que nous venons d'exposer, que dire de ces physiologistes qui, ne voyant dans l'action du milieu social qu'une influence accessoire et en quelque sorte supplémentaire, semblent ne pas s'apercevoir que cette action, exercée au moyen de l'enseignement par le langage et par les institutions, est aussi puissante, aussi profonde, aussi indispensable que celle du milieu physique qui nous entoure? Que dire de ces physiologistes qui, étonnés de cette action qu'ils ne comprennent point, osent entreprendre d'en

expliquer les résultats merveilleux par ces phrases banales : « *La sensibilité de l'homme est, par rapport à celle des autres espèces animales, la plus souple et la plus mobile* (1). » « *L'homme doit à la flexibilité de sa constitution l'avantage d'être cosmopolite* (2). » « *Les facultés intellectuelles résultent de l'ampliation qui se fait insensiblement dans la masse et dans les fonctions de l'encéphale* (3). » Que signifie, dans une question aussi grave, aussi difficile, cette *sensibilité plus souple et plus mobile*, cette *flexibilité de la constitution*, cette *ampliation dans la masse et dans les fonctions de l'encéphale?* C'est ainsi que des médecins célèbres, tout en étant frappés de faits généraux qui caractérisent l'humanité, recourent, pour les expliquer, à des assertions stériles et vagues, à des formules pitoyables et indignes de la science, tandis que la relation physiologique établie entre l'organisme nerveux et l'enseignement social reste oubliée. En vérité, nous ne comprenons point comment il n'a été tenu aucun compte, en physiologie, de cette atmosphère spirituelle dans laquelle l'homme puise, en vertu d'une loi positive, incontestable, les éléments indispensables à l'exercice de ses facultés et au développement de son organisme. Il était si important, non-seulement dans l'intérêt de la physiologie, mais encore, ainsi que nous le verrons plus loin, dans celui de la pathologie, que l'homme fût mieux étudié et mieux connu !

(1) Cabanis, *Rapports du physique et du moral.*

(2) *Dictionnaire des sciences médicales,* art. HOMME.

(3) Broussais, *De l'irritation et de la folie.*

Il nous reste à compléter cette rapide démonstration par une appréciation générale de l'influence des institutions sociales. L'histoire doit servir à compléter les enseignements de la physiologie humaine.

SECTION II.

DES INSTITUTIONS SOCIALES CONSIDÉRÉES DANS LEURS RAPPORTS AVEC LES PHÉNOMÈNES D'IMPRESSIONNABILITÉ ET D'INNERVATION.

Montesquieu a dit des législateurs de la Chine « qu'ils » furent très-sensés lorsqu'ils firent leur religion, leur » philosophie et leurs lois toutes pratiques. Plus les » causes physiques, ajoute-t-il, portent les hommes au » repos, plus les causes morales doivent les en éloigner (1). » Il était difficile à un publiciste qui venait d'exalter l'influence des climats sur les conditions physiologiques des peuples, au point d'en faire dépendre leurs institutions, leur esclavage et leur liberté ; il était difficile à Montesquieu de faire une rétractation plus exemplaire, et de proclamer plus hautement la puissance éducatrice de la société, s'exerçant au moyen des institutions, au moyen « de la religion, de la philosophie et » des lois ».

Bodin, qui a fourni à Montesquieu les éléments et presque le texte de ses considérations physiologiques

(1) *Esprit des lois*, liv. XIV, chap. X. Ce chapitre est intitulé : *Que les mauvais législateurs sont ceux qui ont favorisé les vices du climat, et les bons ceux qui s'y sont opposés.*

sur l'action des climats, avait déjà offert l'exemple d'une semblable rétractation. Ce publiciste, préoccupé, en dépit de ses propres théories, de l'influence exercée par les institutions, reproche à Polybe et à Galien d'avoir attribué « à la nature du ciel et à celle du soleil une influence fatale sur les mœurs des hommes (1) ».

Hippocrate lui-même, dont le traité *Des eaux, des airs et des lieux*, a fait en grande partie les frais des élucubrations physiologiques de Bodin et de Montesquieu, a proclamé hautement la puissante influence des institutions sociales sur les conditions de l'organisme (2). Il est même assez singulier que l'illustre médecin grec ait cru devoir recourir, soit au climat, soit aux institutions, ou comme il dit au *gouvernement d'un seul*, pour expliquer la lâcheté des Asiatiques et l'esclavage qui en résulte, lorsque chacun sait que la Grèce, malgré son beau climat, malgré son *gouverne-*

(1) « Ex quibus intelligitur non modo cœli naturam ac regiones universales, sed etiam singularis et regionis cujusque propria intueri opportere ; quid ab aquis, quid ab aere, quid à montibus, quid à vallibus, quid à ventorum naturâ, quid *a religionibus*, quid *ab institutis*, quid *à disciplina*, quid denique *ab ipso statu reipublicæ* in animis cujusque ingenerari possit. Quibus explicatis *quantum disciplina valeat ad immutanda hominum ingenia* disseretur ; *nec tamen illud assentiemur Polybio et Galeno qui cœli et solis naturam necessaria quadam vi mores hominum immutare contendunt.* Ut enim, e naturalibus causis vitia nasci possint, extirpari tamen et omnino tolli, at is ipse qui ad ea propensus fuerit à tantis vitiis avocetur, non est id positum in naturalibus causis, sed in *voluntate, studio, disciplina*, quæ tolluntur omnia si necessitati locum demus. » (*De Republica, libri sex.* Lib. V, cap. IV.)

(2) Cabanis, malgré sa doctrine toute matérialiste, a cité avec honneur le passage fameux du traité d'Hippocrate ; nous ne le reproduisons point ici, car il est suffisamment connu ; il est d'ailleurs plus célèbre qu'important.

ment de plusieurs, était peuplée d'esclaves, ainsi que nous le rappellerons bientôt.

Il n'est pas un écrivain ancien ou moderne qui n'ait été frappé, à l'aspect des phénomènes généraux qui se produisent dans la vie des peuples, de la puissance des influences éducatrices dont la société et la famille disposent, de la puissance de l'enseignement traditionnel et des institutions qui répandent et réalisent cet enseignement. Pourquoi les physiologistes auxquels il appartenait de faire surgir ce fait, de le produire dans tout son éclat, de le faire entrer en quelque sorte dans le domaine du sens commun, semblent-ils avoir pris l'engagement de l'obscurcir, de le rendre douteux, incertain; pourquoi semblent-ils n'y attacher qu'une faible importance? Pour eux, l'homme isolé, en dehors d'une tradition sociale, ou, comme on le dit, *à l'état de nature*, est une chose possible, une hypothèse parfaitement admissible, quoiqu'elle ne soit vérifiée nulle part, pas même chez les peuplades les plus *sauvages*. En considérant l'homme moral et intellectuel comme le produit d'un organisme fécondé par le contact des influences physiques, ils devaient négliger l'étude des rapports qui existent entre les opérations de son système nerveux et les enseignements de la tradition. L'homme devait, dans leur pensée, subir fatalement l'empire des circonstances géographiques et des conditions physiologiques. Nous espérons que les données exposées dans la première section de ce chapitre, rapprochées de certains faits importants révélés par l'histoire et fort connus d'ailleurs, que nous

allons rappeler, leur permettront de mieux apprécier et de mieux résoudre un des problèmes les plus graves et les plus élevés de la physiologie humaine.

Les institutions sociales ont pour objet de perfectionner, d'appliquer, et de distribuer en quelque sorte à chaque citoyen les enseignements traditionnels que le langage sert à recevoir et à transmettre. Nous réunissons sous ce nom tous les moyens généraux d'action éducatrice dont la société dispose dans tous les temps et dans tous les lieux. Tels sont la religion, le culte et les institutions religieuses; la constitution ou la *coutume* et les institutions politiques; la législation civile, les institutions judiciaires et les arrêts des tribunaux; la police, ses règlements concernant l'hygiène publique et les mœurs; les institutions scientifiques et les décisions des corps savants; les systèmes de récompenses; les institutions en faveur des beaux-arts; les institutions pénales; les méthodes en usage dans les établissements consacrés à l'éducation et à l'instruction publiques; les mœurs des gouvernants et des classes dirigeantes; leurs discours et leurs actes; les nouvelles publiques répandues par la presse quotidienne; les restrictions ou les encouragements apportés à la liberté individuelle, religieuse, commerciale, industrielle ou littéraire; les moyens restreints ou abondants, offerts ou refusés au plus grand nombre, de conquérir par le travail la possibilité de satisfaire les besoins légitimes; par-dessus tout, le but proposé à l'activité nationale, but guerrier ou pacifique, civilisateur ou égoïste, etc. Tels sont les nombreux et divers éléments de l'enseignement par

les institutions sociales. Il ne faut pas oublier que, rigoureusement parlant, tout gouvernement, se manifestant nécessairement par des doctrines ou par des actes connus de tous ou du plus grand nombre, est nécessairement une source d'impressions et de raisonnements, d'enseignements et d'exemples; et que dès lors toute manifestation de la puissance publique, la plus étrangère en apparence à l'éducation, devient indirectement un élément éducateur.

Évidemment toutes ces influences diverses, soit qu'elles persévèrent, soit qu'elles soient passagères, font irruption dans les familles pour y porter leur empire. Pour le plus grand nombre des habitants d'un pays, pour les classes inférieures qui ne peuvent lutter, par les soins de l'éducation privée, contre ces influences quand elles sont mauvaises, et qui ne peuvent recevoir toujours celles qui sont réellement bienfaisantes ; pour cette classe nombreuse, l'enseignement par les institutions sociales exerce une puissance sans contrôle. Ceux qui restreignent aux seules ressources de la famille les moyens qui constituent l'éducation n'ont égard, dans leurs recherches, qu'à un petit nombre de privilégiés pour lesquels il y a possibilité de modérer ou de diriger, selon leurs vues, les influences du milieu social. Le médecin manquerait à ses devoirs s'il se rendait coupable de cette prédilection pour la classe la plus heureuse de la société. Qu'on nous pardonne donc si nous faisons remonter jusqu'aux institutions sociales et à la tradition la source de toutes les influences qui s'exercent par la famille dans l'éducation privée. En

vérité, nous ne saurions en fixer les limites dans l'enceinte du foyer domestique, reflet trop souvent fidèle de ce qu'on appelle les *mœurs publiques*, dans lequel l'action sociale pénètre sans cesse et de toutes parts, pour y porter l'empreinte de ses vicissitudes, quelquefois de son uniformité, toujours de sa puissance. La famille ne peut s'isoler des influences sociales, pas plus que la société ne peut anéantir la famille qu'elle est dans la nécessité de maintenir, de protéger et de surveiller (1).

Deux faits généraux nous frappent d'abord dans l'étude de l'histoire. Si les institutions religieuses et politiques sont analogues dans deux sociétés qui diffèrent de climats, de circonstances physiques, de conditions physiologiques, ces deux sociétés, malgré ces diversités matérielles, manifestent des résultats semblables non-seulement dans les mœurs, mais encore dans l'impressionnabilité et dans les aptitudes générales des populations qui les composent. Sparte et Rome, d'une part, l'Égypte et l'Hindoustan, de l'autre, en

(1) Ce qu'il importe de constater ici, c'est que les institutions sociales enveloppent à la fois la vie des nations, celle des familles et celle des individus. Les influences qui échappent à cette action générale, par l'intervention de quelque cause indépendante, doivent être regardées comme des faits exceptionnels. Les institutions sociales et religieuses régissent les mariages, les devoirs et les droits des parents, les obligations civiles, les successions, les systèmes d'éducation, en même temps qu'elles répandent leurs enseignements par tous les moyens qui leur servent de cortége. C'est ainsi que Rome et Sparte, dont le but d'activité sociale était la conquête, intervinrent par les institutions dans le régime intérieur des familles, de manière à faire prédominer la force physique, l'énergie, le courage et le dévouement à la cité.

offrent deux exemples souvent cités. Si, d'un autre côté, les institutions sociales viennent à changer dans le cours de l'existence de la même nation, elles amènent des résultats différents dans les mœurs, dans l'impressionnabilité, dans les aptitudes organiques du plus grand nombre, sans qu'on puisse en accuser l'action des climats, des races, etc., qui sont toujours les mêmes. Les Romains des premiers temps de la république et les Romains de l'empire, au IIe siècle de l'ère vulgaire, en offrent un remarquable exemple (1). Certes le sol, l'air et le sang des Romains s'étaient transmis fidèlement. Qu'y avait-il donc de changé? Nous répondrons : Le sénat, cette institution des rois pontifes qui avaient dirigé les destinées de Rome en vertu d'une antique organisation traditionnelle, était devenu le jouet des empereurs. Tandis qu'un cheval en était proclamé le chef annuel par le caprice d'un César, les esclaves devenaient de grands personnages, la volupté était regardée comme le plus sûr des triomphes, l'impunité était la plus grande des préoccupations. Les vieilles croyances romaines, déjà si vacillantes dans Cicéron, avaient disparu; les augures méprisés ne pouvaient se regarder sans rire; ceux d'entre les vieux stoïciens de la république qui ne se laissaient ni intimider ni corrompre, étaient égorgés; les patriciens, conservateurs trop énergiques de la tradition, étaient décimés. Au-dessus de tout cela, l'épicurisme prome-

(1) Tout le monde connaît le récit qu'Ammien Marcelin, historien honnête et véridique, nous a laissé de la faiblesse morale et physique, je dirai presque de la convulsibilité des Romains du deuxième siècle.

nait triomphalement ses doctrines abrutissantes dans les rues de la ville éternelle. Dans cette vaste cité, le silence de la terreur n'était troublé que par les bruyantes orgies et par les cris des victimes.

Il est un troisième fait général qui nous frappe dans l'étude de l'histoire. Des doctrines religieuses, politiques ou philosophiques, après avoir pris naissance dans une contrée, sous l'empire d'institutions sociales particulières, au sein d'un peuple ayant ses conditions physiologiques déterminées, se sont répandues au loin, dans des contrées et chez des peuples divers, et elles y ont apporté des modifications semblables à celles qu'elles avaient produites dans les nations où elles avaient pris naissance. L'histoire du mysticisme, attribuée par les uns aux climats chauds, par les autres à l'action prédominante de prétendus organes cérébraux, démontre la vérité de ce fait par l'ascendant que certains enseignements, nés du panthéisme hindou, au sein du brahmanisme, et répandus à la suite d'un grand conflit social, ont exercé sur les peuples les plus éloignés. Des rives du Gange, où elles règnent encore dans toute leur force, les doctrines mystiques et les pratiques ascétiques ont gagné, au moyen d'un prosélytisme opiniâtre et ardent, le Thibet, la Tartarie, la Chine, le Japon, Ceylan, la Perse, l'Égypte, etc. Sous les noms de Lamisme, de Bouddhisme, de Fohisme, de Soufisme, de Gnosticisme, de Néo-platonisme, etc., elles ont envahi le septentrion et le midi, l'orient et l'occident, les races et les latitudes les plus opposées, les montagnes et les plaines, les continents et les îles,

les vallées profondes et les plateaux élevés. Elles ont porté leur empire sur les peuples les plus divers qui occupent l'espace compris entre la Russie et le Japon, entre la Tartarie et les déserts de l'Afrique !

Il est un quatrième fait général révélé par l'histoire et démontré par l'observation ; nous nous contenterons de le rappeler. Un peuple, après sa dispersion dans le monde, s'il conserve fidèlement ses institutions et ses mœurs, manifeste partout et toujours les caractères physiologiques, nous pourrions dire les formes extérieures, qui le distinguaient lorsqu'il était réuni dans un même pays. Tels sont les Juifs, les tribus dites de Bohémiens, ou les *Zingaris*, et les *Parsis*. Ceux-ci, descendants peu nombreux des anciens disciples de Zoroastre, se sont répandus dans quelques cités de l'Inde ; ils y ont conservé, depuis leur émigration, avec leurs antiques croyances, le type originel qui les distingue des populations au milieu desquelles ils vivent (1).

Ces faits généraux sont incontestables. Si nous examinons maintenant les faits particuliers, c'est-à-dire les phénomènes intellectuels ou affectifs que l'on observe chez un peuple plutôt que chez un autre, nous verrons que les enseignements religieux et politiques, que les institutions, les croyances et les mœurs qui en

(1) On nous objectera, et avec quelque raison, que la transmission des dispositions organiques par voie de génération, contribue puissamment à les maintenir chez les Juifs et chez les Parsis ; mais n'est-ce pas à leurs institutions qu'ils obéissent en excluant de leurs familles les personnes étrangères à leur nation ?

résultent, planent au-dessus de toutes les manifestations de la vie des nations. Loin de subir le joug des forces physiques ou physiologiques, les sociétés les dominent et les transforment au moyen des institutions. L'histoire de leurs coutumes et de leurs mœurs, celle de leurs passions dominantes, celle de leurs grandeurs et de leurs misères, nous démontrent que les choses se passent ainsi. Parmi les phénomènes intellectuels et affectifs qui semblent se produire plus généralement ou plus fréquemment dans une contrée que dans une autre, choisissons ceux qui ont été plus particulièrement, de la part des physiologistes, l'objet des appréciations les plus arbitraires et les plus erronées. Ce sont, après le mysticisme dont nous avons déjà parlé, les tendances au suicide qu'on a remarquées à certaines époques, chez certains peuples; l'ardeur guerrière et le courage propres à certaines nations; la dégradation morale et intellectuelle manifestée, dans quelques pays, par l'esclavage. Qu'il nous soit permis de jeter un regard rapide sur chacun de ces faits et de les apprécier ainsi qu'ils doivent l'être, de manière à mettre en évidence les préjugés et les incroyables erreurs répandus par les physiologistes.

S'agit-il du suicide? On l'a fait dépendre des climats chauds, quoiqu'il soit fort rare, nous dirons presque inouï, chez les nations musulmanes des contrées les plus méridionales, chez les Arabes par exemple, et chez les mahométans de l'Inde. Le suicide ne saurait régner là où règne la doctrine du fatalisme. Dans d'autres pays, dans l'Inde non musulmane par exemple,

le suicide devient, pour plusieurs, une obligation religieuse, ou au moins la conséquence obligée des doctrines qui y sont enseignées depuis des siècles. Il est quelquefois accompagné de circonstances tellement horribles, de souffrances tellement opiniâtres et tellement prolongées, que la foi seule a pu le commander. Ainsi, d'une part, le suicide est inconnu dans les climats chauds, si les peuples qui habitent ces climats possèdent la doctrine du fatalisme ; de l'autre, il est fréquent dans ces mêmes climats, si les peuples qui les habitent possèdent la doctrine du renoncement mystique. L'aspect des monomanies homicides, si fréquentes en Angleterre à la fin du dernier siècle, fit succéder les brouillards épais aux climats chauds dans l'étiologie de cette affection. C'est à Cabanis, je crois, qu'appartient cette nouvelle appréciation. Aujourd'hui que, depuis 1830, plus de vingt mille suicides ont eu lieu en France, on commence à en accuser les influences sociales. On sait que, depuis la réforme introduite dans les institutions et dans les coutumes de l'empire ottoman par le dernier sultan, depuis surtout la prise d'Andrinople par les Russes en 1828, les suicides, qui y étaient extrêmement rares, s'y produisent avec une intensité croissante. Les suicides, à certaines époques, s'expliquent par le trouble jeté dans les idées, dans les croyances, sous l'influence des réformes sociales ou des malheurs publics qui ébranlent les convictions et les fortunes les mieux établies.

S'agit-il du courage, de la bravoure militaires ?... On a fait dépendre l'ardeur guerrière des climats froids,

point de départ obligé des conquérants passés, présents et futurs des contrées méridionales. Or, les Mahrattes, peuple du sud de l'Inde, où l'on ne veut voir que des hommes efféminés, lâches et paresseux, ont montré, pendant plusieurs siècles, une bravoure et une énergie militaires que les Anglais ont éprouvées à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci. Chez eux, une sorte d'organisation féodale existe de temps immémorial avec le cortége des institutions militaires qui la caractérisent. Les races guerrières, dans les sociétés anciennes, ne sont-elles pas le produit des institutions, et ne résultent-elles pas d'une fonction sociale assignée à un nombre déterminé de familles? Qui ne connaît d'ailleurs la bravoure personnelle des Arabes? Qui ne sait combien de jeunes conscrits, nés dans les climats les plus divers, à Varsovie, par exemple, et à Naples, le contact éducateur des armées de Napoléon transforma en soldats également braves et disciplinés? Il n'est point nécessaire, ce nous semble, pour expliquer ces faits, de recourir, ainsi que l'ont fait certains physiologistes, à l'influence prédominante d'un ou de deux organes cérébraux, ni à celle d'une température plus ou moins élevée, d'un régime plus ou moins succulent, plus ou moins excitant, etc.

S'agit-il de l'esclavage? On a expliqué l'esclavage par l'influence des climats chauds qui énervent les hommes, ou par des conditions physiologiques en vertu desquelles l'infériorité native des uns assure la domination des autres. Nous demanderons à ceux qui osent donner l'une ou l'autre de ces explications, si c'est

le climat chaud qui, dans les États septentrionaux de l'Union américaine, fait regarder l'homme de couleur comme un être étranger à l'humanité, infâme, indigne d'un regard de l'Anglo-Américain? Est-ce le climat, est-ce un vice de constitution organique, qui font qu'un homme dont l'origine serait impossible à reconnaître par les signes extérieurs, dont le caractère, les talents, la physionomie ne le feraient point distinguer d'un blanc de race pure, devient en abomination parmi ses concitoyens, s'ils apprennent que le sang qui circule dans ses veines est mêlé à du sang de nègre, par l'impureté d'un de ses aïeux? Est-ce le climat ou toute autre cause physique qui font que, tandis qu'une caste se maintient puissante, éclairée, dominatrice, une autre caste reste avilie, humiliée, amoindrie? N'est-ce pas la société qui, par ses institutions, maintient, au profit soit des préjugés, soit des intérêts d'une seule classe, ces différences déplorables, ces scandaleuses incompatibilités? C'est surtout en leur refusant les bienfaits de l'éducation commune que les maîtres conservent les esclaves; ils se réservent ensuite d'expliquer leur abaissement, leur dégradation physique et morale, par leur prétendue infériorité originelle. Il est impossible aujourd'hui de croire à la sincérité de pareilles insinuations. Le Code des esclaves, dans plusieurs colonies, a déclaré coupable de mort tout homme qui aurait catéchisé ou baptisé un malheureux nègre. C'est là un fait sans réplique. Nous ne pouvons faire ici une leçon d'histoire à l'usage de ceux qui semblent ignorer que, sous le beau climat de la Grèce, dans les faubourgs

et dans les campagnes de la brillante et patriotique Athènes, aux pieds de ces orateurs qui ne parlaient que des grandeurs de la liberté athénienne, l'esclavage se montrait dans toute son horreur et régnait dans toute sa force (1). Il suffit de lire quelques chapitres de la *Politique* d'Aristote, pour savoir si l'esclavage était produit principalement, ainsi que le prétend Hippocrate, par *l'eau, l'air et les lieux*. Ce philosophe clairvoyant a bien soin de recommander d'éloigner tout enseignement des esclaves, *afin*, dit-il, *qu'ils soient comme des bêtes dont la destinée est de nous servir*. En défendant de catéchiser les noirs, les colons n'ont fait que suivre la doctrine d'Aristote. Rome est assez connue par l'autorité sans limites que les lois accordaient aux maîtres sur leurs esclaves. En Égypte, dans l'Hindoustan, tout homme qui n'avait pas reçu de la société le sacrement de la naissance, ou, en d'autres termes, qui n'avait pas été consacré membre de la société par une cérémonie religieuse et par l'enseignement, était déclaré *Barbare*, comme à Rome, comme en Grèce, comme en Chine, comme chez tous les peuples anciens, et à ce titre il était tenu en servitude. La Chine conserve encore de nos jours l'institution de l'esclavage; il y est toujours organisé et maintenu avec les mêmes sollicitudes. Le Code pénal en vigueur dans cet empire nous en fournit de terribles preuves. Le christianisme, d'ailleurs, n'a subi tant de persécutions

(1) L'Attique renfermait quatre cent mille esclaves et vingt mille citoyens. A Lacédémone, le nombre des esclaves était encore plus considérable.

de la part des débris du patricial romain et des parvenus de l'empire, que parce que le grand apôtre avait dit : « Il n'y a plus de maîtres ni d'esclaves, de Juifs ni de Gentils ; car tous sont frères en Jésus-Christ. » En effet, avec le triomphe de l'Église, l'institution de l'esclavage disparut des pays où elle avait été respectée pendant des siècles. La cupidité, favorisée par de coupables condescendances, la fit revivre sous une forme nouvelle dans les colonies ; mais qu'on se rappelle le mot fameux de la Convention nationale : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe !* Ce vœu chrétien s'accomplit aujourd'hui par des voies plus lentes, plus réfléchies, mais sûres et pacifiques.

Arrêtons-nous. Cette démonstration par l'histoire des enseignements de la physiologie, pour être complète, réclamerait des volumes entiers. Les données que nous avons exposées dans la première section de ce chapitre, et les faits que nous venons de rappeler dans celle-ci, doivent suffire pour appeler l'attention des médecins sur la méthode qu'il convient de suivre dans l'étude physiologique et pathologique du système nerveux.

CONCLUSION ET RÉSUMÉ ANALYTIQUE DU CHAPITRE PREMIER.

I. La société est dépositaire d'un enseignement traditionnel, source des notions indispensables à la manifestation de la vie humaine.

II. Le langage et les institutions sociales sont l'élément fondamental de toute direction éducatrice ; c'est

par le langage et par les institutions sociales que l'enseignement traditionnel, dont la société est en possession, peut être reçu et transmis, distribué et appliqué dans l'éducation publique et privée, morale et physique.

III. La manifestation, par les actes, de la virtualité morale et intellectuelle qui est en nous, réclame, pour avoir lieu, le concours de la société et celui de l'appareil encéphalique. L'un et l'autre ne sont possibles que par l'intervention du langage parlé ou figuré dont l'homme dispose, soit pour être enseigné, soit pour déterminer les opérations cérébrales indispensables à la production de ses actes moraux et intellectuels. Le nombre et l'étendue de ces opérations sont en raison directe du nombre et de l'étendue des idées représentées par le langage.

IV. Les opérations cérébrales, chez l'homme, correspondent à trois ordres d'excitations et s'alimentent à trois sources. Ce sont : 1° les excitations instinctives ou *ganglio-cérébrales ;* 2° les excitations sensoriales ou *physico-cérébrales* ; 3° les excitations spirituelles ou *psycho-cérébrales.* Ces dernières sont le résultat de l'enseignement par le langage.

V. Les opérations cérébrales, déterminées par le langage, sont nécessaires, non-seulement à la production des phénomènes de la vie animale, mais encore à la production des phénomènes généraux de la vie organique. Par elles le système nerveux en général et l'appareil encéphalique en particulier acquièrent l'évolution nécessaire à l'harmonie des fonctions, à l'énergie des

relations sympathiques, nécessaire même au développement régulier des autres systèmes et des autres appareils de l'organisme.

VI. Le langage intervient dans tous les phénomènes de la vie dite animale, dont il accroît le nombre et l'intensité d'une manière vraiment prodigieuse ; il les transforme en phénomènes exclusivement humains. Il en résulte pour le système nerveux de l'homme des fonctions et des maladies inconnues chez les animaux.

VII. Par l'intervention du langage dans les phénomènes de l'organisme humain, la société est appelée à en compléter le développement et à l'assimiler, en quelque sorte, à sa propre vie, en lui imprimant le cachet de sa puissance éducatrice.

VIII. Par les institutions religieuses et politiques, la société apporte dans l'organisme non-seulement des générations actuelles, mais encore des générations futures, des modifications physiologiques transmissibles héréditairement. Par ces modifications, elle parvient à modérer les influences physiques et organiques qui dominent exclusivement les animaux.

IX. Les physiologistes, en étudiant l'homme d'après des principes et une méthode qui sont applicables seulement à l'étude des animaux, n'ont pu se rendre raison des caractères qui distinguent l'humanité. De là ces formules bizarres et vagues : *La sensibilité de l'homme est mobile et souple ; la flexibilité de sa constitution le rend cosmopolite ; l'ampliation insensible de la masse cérébrale produit les facultés intellectuelles*, etc.

X. Les enseignements de l'histoire complètent ceux de la physiologie humaine. Ils nous démontrent que la prédominance de quelques phénomènes déterminés d'impressionnabilité et d'innervation, qu'on représente comme étant, chez certains peuples, le résultat de causes physiques et organiques, est due en général à l'influence des institutions religieuses et politiques. L'histoire du mysticisme, celle du suicide, celle du courage militaire, celle de l'esclavage, fournissent une preuve irrécusable de ce fait si souvent méconnu par les physiologistes.

XI. Dans l'étude physiologique et pathologique du système nerveux de l'homme, il convient donc de suivre une méthode différente de celle qui est généralement suivie de nos jours.

CHAPITRE DEUXIÈME

DE L'EXCITATION NERVEUSE, OU DES PHÉNOMÈNES D'IMPRESSIONNABILITÉ ET D'INNERVATION, CONSIDÉRÉS DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'ÉDUCATION PHYSIQUE ET MORALE.

L'éducation doit être définie : L'emploi de tous les moyens dont la société et la famille disposent, dans le but d'éclairer et de diriger l'activité de l'homme et de développer convenablement son organisme, en agissant, soit sur les populations en général, soit sur chaque individu en particulier. En définissant ainsi l'éducation, nous élargissons les limites qui lui sont ordinairement assignées. Nous la présentons avec le cortége des influences à l'aide desquelles l'homme exerce son empire, non-seulement sur l'organisme des individus, mais encore sur celui des générations qui nous suivent immédiatement, bien plus, sur celui des générations les plus éloignées. Dans l'appréciation des phénomènes physiologiques qui en résultent, on ne saurait séparer, sans erreur, l'éducation privée de l'éducation sociale. Dans le chapitre précédent nous avons fixé l'attention des lecteurs sur ce point, nous n'y reviendrons pas. Ayons soin, plutôt, de déterminer les caractères qui distinguent l'éducation morale et l'éducation physique.

Nous nous sommes fait une loi, dans l'intérêt de la clarté et de la rigueur des inductions que nous avons à faire valoir, d'éviter toute dénomination qui n'aurait pas été nettement définie.

La vie de l'homme est une et indivisible. Les distinctions que nous faisons de vie spirituelle, de vie animale, de vie organique, sont des procédés de notre esprit, des conceptions nécessaires à la coordination méthodique des phénomènes physiologiques ; mais elles n'existent point, dans la réalité, avec cette séparation qu'elles semblent exprimer. D'une part, les opérations cérébrales, déterminées par les excitations spirituelles, sont nécessaires à la vie animale et à la vie organique de l'homme ; elles portent leur action dans tout l'organisme ; de l'autre, les opérations des divers organes sont indispensables à la vie spirituelle ; elles portent leur influence sur tous les actes de la vie morale et intellectuelle. Il résulte de cette action réciproque, si générale et si profonde, que l'emploi des moyens éducateurs ne saurait être considéré sous deux aspects complétement distincts, complétement différents. Nous voyons l'éducation dite morale, qui a pour objet d'éclairer et de diriger l'activité spirituelle de l'homme, concourir au développement et à l'exercice régulier de son organisme. Nous voyons l'éducation dite physique, qui a pour objet principal le développement fonctionnel des aptitudes organiques, donner lieu à des conditions physiologiques plus ou moins nécessaires, plus ou moins appropriées à la vie morale et intellectuelle. L'éducation morale et l'éducation physique se confon-

dent donc dans un résultat général et commun : dans la production régulière et normale des phénomènes de la vie humaine.

Toutefois une distinction méthodique est nécessaire. Si nous croyons devoir en établir une entre l'éducation morale et l'éducation physique, il faut avoir égard au but que nous avons plus particulièrement en vue dans l'une ou dans l'autre, plutôt qu'à la nature *physique* ou *morale* des moyens employés. Il nous importe, en effet, malgré les conditions d'unité et d'indivisibilité qu'il faut sans cesse avoir présentes à l'esprit, dans l'étude de la vie, de discerner le but particulier que nous nous proposons dans l'emploi des divers moyens éducateurs qui sont à notre disposition. Il est bon, par exemple, que, tout en tenant compte des conditions physiologiques qui résultent de l'éducation morale et qui se manifestent par la santé, par la force, nous ne confondions pas ce résultat avec le but spécial que l'éducation morale a pour objet d'atteindre (1). Nous savons que celle-ci commande, dans des circonstances déterminées, les privations pénibles, les souffrances vives et prolongées, la mort elle-même. Il en est de même de l'éducation physique. Bien qu'elle prête un concours indispensable à l'exercice des facultés morales et intellectuelles, il ne s'ensuit pas que ce concours soit toujours le but recherché par l'éducation physique. On voit tous les jours que la santé et l'énergie des

(1) Nous ne sommes pas de l'avis de Sénèque, qui condamnait la colère parce qu'elle donne des maux de tête. Ce n'est pas une considération de cet ordre qui nous fait condamner l'ivrognerie.

fonctions les plus indispensables à la vie ne sont point incompatibles avec des sentiments égoïstes et des conceptions étroites. L'éducation physique et l'éducation morale qui, ainsi que nous l'avons vu, se confondent, en réalité, dans un résultat général et commun, sont donc séparées dans notre esprit par la considération d'un but spécial et distinct. Aussi, restituant aux mots *physique* et *moral* la signification qui leur appartient dans la pratique de la vie et dans la logique du langage, préférerions-nous distinguer l'éducation en éducation *organique* et en éducation *spirituelle*. Indiquer le but sans préjuger la nature des moyens qui peuvent être indifféremment moraux ou physiques, tel est l'avantage de ces dénominations. Par l'une, nous indiquons le but de l'éducation dite morale qui s'adresse à l'esprit et qui est appelée à féconder notre activité morale et intellectuelle ; par l'autre, nous indiquons le but de l'éducation dite physique qui s'adresse à l'organisme et qui est appelée à en développer les aptitudes. Bien que nous soyons disposé à ne recourir à ces expressions qu'avec une grande réserve, il nous importe de les maintenir dans la pensée de nos lecteurs, car elles se lient étroitement à l'ensemble de nos vues sur le sujet que nous traitons (1).

(1) Comme l'enseignement peut être bon ou mauvais, vrai ou faux, comme le but d'activité peut être placé dans la satisfaction de l'égoïsme, aussi bien que dans l'accomplissement de la loi de charité, il en résulte que l'éducation que l'on appelle *morale*, peut être fort *immorale*. C'est encore une raison, si l'on veut donner au langage la précision que les idées réclament, pour préférer à un mot qui emporte avec lui sa qualification de *moralité*, celui qui sert à examiner le but le plus général de

SECTION PREMIÈRE.

DE L'INFLUENCE EXERCÉE PAR LES MOYENS PROPRES A L'ÉDUCATION ORGANIQUE SUR LES CONDITIONS PHYSIOLOGIQUES DE L'EXCITATION NERVEUSE.

Toute manifestation de la vie humaine réclamant, pour se produire, le concours de l'organisme, développer convenablement, à l'aide des moyens appropriés, les aptitudes de cet organisme, c'est contribuer avec l'éducation spirituelle à assurer à l'activité de l'homme le libre exercice de ses facultés morales et intellectuelles.

C'est dans cette pensée que nous définissons l'éducation physique : l'emploi des moyens qui ont pour objet, en dirigeant convenablement le développement de l'organisme, de rendre faciles et énergiques les opérations fonctionnelles auxquelles il concourt, afin que l'activité humaine, éclairée et dirigée par l'éducation spirituelle, soit moins limitée dans sa liberté, afin que l'homme puisse sentir, raisonner et agir avec ordre, facilité et énergie.

Nous n'avons pas besoin de rappeler que l'éducation physique n'est pas seule en mesure d'agir sur l'organisme et d'en développer les aptitudes, et que l'éducation spirituelle exerce sa part d'influence sur la pro-

l'enseignement. Le mot que nous proposons exclut d'ailleurs toute application aux animaux, à l'égard desquels l'expression d'éducation morale est fréquemment employée, grâce à l'effroyable confusion qui règne dans le langage des physiologistes.

duction des phénomènes de la vie soit animale, soit organique. Les moyens dont l'éducation morale dispose doivent donc être signalés comme jouant un très-grand rôle dans l'éducation organique. Ces moyens sont ceux que nous croyons devoir énoncer en première ligne. Tels sont les enseignements qui donnent, au moyen du langage, les idées premières sans lesquelles toute opération cérébrale, dans les actes de l'entendement, étant impossible, l'organisme nerveux s'arrêterait dans son développement. Tels sont les enseignements religieux et sociaux qui donnent à l'activité humaine un but déterminé, un code de devoirs, une règle générale de conduite. Tels sont les moyens auxiliaires de ces enseignements, les exemples, les arts d'expression, les récompenses et les peines, qui déterminent dans le système nerveux des phénomènes d'impressionnabilité affective, en même temps qu'ils rappellent les prescriptions morales, etc. Telles sont, en un mot, toutes les notions qui servent, d'une part, à rendre possibles les opérations de l'appareil cérébral, et, de l'autre, à faire prédominer les impressions favorables à la santé, à l'harmonie des fonctions, au développement régulier des aptitudes organiques.

A la suite de ces influences dont l'emploi constitue l'éducation dite morale, viennent celles qui appartiennent plus particulièrement à l'éducation dite physique. Tels sont les soins hygiéniques exigés pendant la gestation et l'allaitement, ceux qui sont exigés par l'enfance, par l'adolescence, jusques après l'époque de la puberté. Ces soins peuvent se réduire à ces deux

faits généraux de l'hygiène : le *régime* et les *exercices*.

Le régime consiste dans les soins concernant le choix des aliments, des boissons, les conditions de l'air et de la température, les vêtements, les habitations, la propreté, etc. Ces soins ont pour objet de veiller à l'accomplissement normal de l'hématose et de la nutrition générale.

Les exercices consistent dans le renouvellement gradué et convenablement dirigé des opérations organiques qui dépendent de la volonté. Nous pouvons les distinguer en exercices sensoriaux, musculaires et intellectuels ou *logiques* (1). Les exercices ont pour but de rendre plus faciles et plus énergiques les opérations fonctionnelles de l'organisme, en même temps que de déterminer des diversions salutaires que la loi de balancement ou d'antagonisme nous permet d'obtenir. A ce dernier titre, nous pourrions ajouter les exercices *affectifs* ou, comme on dit, la *gymnastique morale*, qui auraient pour objet de provoquer, de combattre ou de modérer, dans l'intérêt de la santé, des émotions plus ou moins vives, agréables ou pénibles.

(1) Les aptitudes dites intellectuelles sont dans le domaine de l'éducation physique comme toutes les aptitudes fonctionnelles de l'organisme. Nous ne faisons donc point la faute de confondre avec les moyens propres à l'éducation spirituelle les exercices à l'aide desquels l'éducation organique développe l'appareil cérébral. Nous regardons comme appartenant à l'éducation spirituelle ou morale les notions qu'elle transmet ; mais lorsqu'il s'agit des opérations qui en résultent, elles appartiennent au domaine de l'éducation organique, ou, en d'autres termes, à l'éducation physique de l'appareil encéphalique. C'est ainsi que ressort de toute part l'opportunité de nommer l'éducation en énonçant le but qu'elle tend à atteindre, plutôt que la nature des moyens dont elle dispose.

Nous ne croyons pas nécessaire de présenter le tableau complet de l'influence exercée par les divers moyens de l'éducation physique dont l'ensemble constitue le régime et les exercices, sur les fonctions et le développement de l'organisme en général et du système nerveux en particulier. Ce sujet a été suffisamment étudié et convenablement traité par plusieurs auteurs. De ce que les pages que nous consacrons à l'appréciation physiologique et pathologique des moyens de l'éducation physique doivent figurer dans le cadre qui nous est tracé, il n'en résulte pas que nous devions les destiner à reproduire des détails suffisamment connus. Nous nous bornerons donc à l'énoncé des faits généraux qui doivent servir de base et de point de départ aux inductions théoriques que nous ferons ressortir plus loin.

§ Ier. Du régime considéré dans ses rapports avec l'excitation nerveuse.

Deux éléments inséparables et pourtant distincts sont appelés à concourir à la production des phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation. Ces deux éléments sont le tissu nerveux et la circulation artérielle. Les changements qu'on obtient dans les conditions physiologiques du premier de ces éléments sont plus particulièrement sous la dépendance des exercices et des moyens propres à l'éducation morale ; ceux qu'on obtient dans les conditions physiologiques du deuxième de ces éléments, dépendent plus particulière-

ment du régime. C'est de ces derniers qu'il s'agit dans ce paragraphe.

L'intervention du sang dans les opérations du système nerveux est un fait incontestable que nous devons nous contenter de signaler ici, sauf à y revenir plus tard. Nous le regardons, pour le moment, comme étant accepté par nos lecteurs. C'est par l'appréciation de ce fait que nous pouvons concevoir l'empire exercé sur les phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation par les diverses fonctions de la vie de nutrition. Grâce à cette intervention de la circulation artérielle, toutes les influences qui concourent directement au renouvellement du sang et dont la direction constitue le régime, peuvent être étudiées dans leurs rapports avec les excitations nerveuses. L'étude de ces rapports offre un grand intérêt. Il ne faut pas craindre de s'y engager, car elle peut faire jaillir de vives lumières, non-seulement sur les plus hautes questions de la physiologie, mais encore sur les problèmes les plus importants de l'hygiène et de la thérapeutique. Les données de la physiologie, celles de l'observation et de l'expérience cliniques, doivent nous servir de guide dans cette étude. Nous les exposerons rapidement.

On a toujours présenté les faits d'impressionnabilité et d'innervation comme variant dans leurs manifestations avec les diverses conditions physiologiques qui constituent les tempéraments. Dans le tempérament sanguin, par exemple, dans lequel la circulation artérielle semble prédominer, ces faits se produisent avec un caractère qui diffère de celui qu'on a remarqué

dans d'autres tempéraments, dans les tempéraments dits nerveux, mélancoliques, lymphatiques, etc., dans lesquels le sang artériel est loin d'être regardé comme prédominant. Dans le tempérament sanguin, l'impressionnabilité et l'innervation tendent à devenir désordonnées par l'excès de l'élément artériel de la névrosité (1), qui intervient dans l'excitation nerveuse. Quant aux autres tempéraments, la plupart des troubles de l'impressionnabilité qui en résultent tiennent à ce que cet élément est en défaut et ne répond point, par sa quantité ou par sa qualité, au développement du tissu nerveux ni aux opérations souvent sollicitées de ce tissu.

Lorsque le principe actif du sang artériel est en défaut, ainsi que cela a lieu chez les personnes faibles, lymphatiques, anémiques, chlorotiques, à la suite d'une violente hémorrhagie, d'abondantes saignées, d'une diète prolongée, etc., les opérations du système nerveux sont en souffrance et deviennent désordonnées. On dit, dans ce cas, d'un enfant, qu'il est non-seulement faible, mais encore très-surexcitable, très-mobile, très-impressionnable, *très-nerveux* enfin, disposition qui, comme on le sait, se rencontre en même temps qu'un grand appauvrissement de nutri-

(1) Nous entendons par *névrosité* la force développée par le contact de l'élément médullaire et de l'élément artériel, dans l'excitation nerveuse, ou, en d'autres termes, dans la production des phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation. Il en sera plus spécialement question dans les chapitres consacrés à exposer notre doctrine de l'éducabilité et de la surexcitation du système nerveux. Nous nous bornons ici à énoncer les faits généraux.

tion. Il y a des constitutions très-chétives qui manifestent précisément un très-haut degré de convulsibilité. En effet, toute excitation dans un appareil nerveux, pour se produire sous l'influence d'une stimulation appropriée, doit dépenser une somme déterminée de névrosité, ou, si l'on veut, une somme déterminée d'éléments nerveux et d'éléments artériels. Cela étant, l'élément artériel qui concourt à la production de la névrosité, dans l'excitation nerveuse, ne saurait être fourni, si la constitution est chétive, si la nutrition générale est appauvrie, par la même quantité de sang qui suffirait pour la fournir dans une constitution plus riche. Il en résulte que l'excitation réclamerait le concours d'un volume plus considérable de sang, que ce concours, étant disproportionné avec les conditions congénitales du tissu nerveux, ne peut être offert et que tous les symptômes de la surexcitation ont lieu. Aussi peut-on affirmer que, dans certains cas, la surexcitabilité nerveuse est en raison directe de l'appauvrissement artériel.

Lorsque les principes actifs du sang sont en excès dans le fluide artériel, il devient une stimulation toujours présente et sans cesse renouvelée. Il peut aller jusqu'à occasionner dans les tissus environnants et dans le tissu nerveux lui-même, tous les phénomènes de la surexcitation désignés sous le nom d'inflammation, d'irritation, d'hypérémie, d'hypersthénie, de congestion active, etc.

C'est ainsi que deux conditions opposées, l'excès et le défaut de l'élément artériel de la névrosité, tendent

à donner naissance à des phénomènes analogues, mais non identiques, qui se présentent à nous sous la forme de troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation. Les dispositions physiologiques dont nous parlons présentent, au reste, dans leurs résultats, des différences nombreuses dont nous devons signaler les principales.

Dans les circonstances où l'élément artériel de la névrosité est en défaut, ou se trouve altéré dans sa nature, de grands désordres nerveux peuvent avoir lieu et présenter des symptômes apparents de vive irritation, de congestion violente, sans offrir de traces bien évidentes d'une altération anatomo-pathologique dans les organes qui en sont le siége. Il n'en est pas de même dans les circonstances où les principes dont nous parlons sont en excès : les désordres qui en résultent sont presque toujours accompagnés des altérations plus ou moins évidentes qui caractérisent l'inflammation.

Dans le premier cas, les symptômes de l'anémie ou de la prédominance du sérum dans le sang, les formes grêles, la pâleur, un pouls petit, très-variable, la faiblesse musculaire, etc., se montrent à l'observateur. Souvent les troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation, qui figurent dans le cortége de ces symptômes, suivent de près une hémorrhagie grave ou des saignées abondantes. Dans le second cas, tous les signes de l'hypérémie et de la pléthore, les formes arrondies, l'incarnat des joues, un pouls plein et uniforme, la vigueur des mouvements, etc., se font remarquer, et les troubles nerveux qui surviennent accusent plutôt

une alimentation trop succulente, l'abus des liqueurs alcooliques, etc.

Lorsque la nutrition est appauvrie dans son élément principal, et que le sang est dépourvu d'une quantité suffisante de principes actifs, le repos et le sommeil sont plus vivement réclamés, que lorsque ces principes abondent. Or, le sommeil et le repos, en interrompant plus ou moins complétement la production des phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation, constitue un état physiologique dans lequel la déperdition de la névrosité est suspendue en grande partie, dans lequel les éléments nerveux et artériel qui concourent à la produire, se réparent et s'accumulent.

Quant aux manifestations effectives, elles sont plus prononcées, plus vivement produites, plus soudaines, chez les personnes anémiques, toutes circonstances égales d'ailleurs ; mais elles persistent moins longtemps et se succèdent plus rapidement que chez celles qui sont douées d'une constitution moins défavorable à l'exercice normal des fonctions nerveuses ; elles sont incontestablement moins vives, moins désordonnées chez les personnes dont le tempérament plus heureux présente toutes les conditions d'une riche et abondante nutrition. On remarque, à la vérité, les personnes faibles et mobiles, qui semblent incapables de grands efforts intellectuels, d'une grande énergie de sensibilité, lorsqu'elles sont vivement sollicitées par un puissant mobile, ou lorsque la nécessité les y contraint, lorsque de grandes circonstances les excitent, déployer des ressources qu'on n'attendait pas et des résultats qui

étonnent. C'est que, dans ces cas, elles sont sous l'empire d'une condition en quelque sorte fébrile ; c'est que la circulation s'est réellement accrue ; c'est que, dans un même temps donné, une quantité plus considérable de sang est appelée dans l'appareil encéphalique ; c'est enfin que la névrosité, produite ainsi, réagit à son tour sur la circulation et lui communique une énergie vitale qui lui manquait. Il en résulte qu'après avoir prolongé plus ou moins longtemps ce surcroît de vie auquel les Anglais ont donné le nom d'*over exertion*, les personnes dont nous parlons tombent dans un épuisement qui réclame les plus grands ménagements.

Ces personnes se distinguent encore de celles dont la surexcitabilité nerveuse dépend d'une condition opposée, en ce que les unes éprouvent, dans l'inaction, l'impression pénible d'une lassitude générale, d'un abattement invincible, que n'éprouvent pas les autres. Il en est qui n'osent essayer les plus légers mouvements, pour lesquelles toute détermination, tout exercice, toute activité, sont un effort douloureux, et qui, lorsque sur de pressantes sollicitations les premiers pas ont été faits, se trouvent ranimées en peu d'instants, deviennent pleines de vigueur et paraissent presque infatigables. Il en est que quelques gouttes d'une liqueur stimulante disposent admirablement aux opérations intellectuelles, aux manifestations affectives, à l'agilité musculaire, et qui, lorsque l'effet désiré a atteint son terme, retombent ensuite, plus profondément que jamais, dans toutes les conditions de l'apathie

et de l'épuisement. On voit rarement de pareils phénomènes se produire chez les personnes dont la nutrition est plus riche, plus active. Il y a dans les cas dont nous parlons, production et déperdition excessive de névrosité occasionnée, d'une part, par l'activité augmentée de la circulation, et de l'autre, par l'activité accrue de l'élément nerveux. Or, comme les conditions physiologiques préexistantes restent les mêmes, comme elles ne sont pas améliorées, cette production, en quelque sorte factice de névrosité, est suivie nécessairement d'un état d'énervation plus pénible qu'auparavant. Le même phénomène a lieu à la suite de certains mouvements fébriles pendant la durée desquels l'excitabilité nerveuse est accrue d'une manière remarquable. L'usage des narcotiques donne naissance à des effets analogues. Ces effets se montrent avec une intensité plus grande chez les personnes faibles, mobiles, anémiques ou *nerveuses*, que chez les personnes douées d'une constitution mieux équilibrée.

Les différences que nous venons de signaler se montrent sous un nouvel aspect dans les moyens employés pour diminuer et combattre les inconvénients de ces deux conditions opposées. Ainsi pour les enfants mobiles et faibles on conseille, en même temps qu'un sommeil prolongé, des aliments très-riches en éléments nutritifs, des boissons excitantes et toniques, la lumière solaire, des affusions froides, un air oxygéné et d'une température plus ou moins élevée ; tandis que pour les enfants doués, comme on le dit, d'un tempérament plutôt sanguin que nerveux, forts et vivement colorés,

on recommande des évacuations sanguines, des aliments mucilagineux, des boissons acidulées, des bains tièdes, des exercices prolongés, etc. Ainsi la diète qu'on ordonne à ceux-ci est souvent nuisible à ceux-là. En général, la prédisposition des uns aux désordres nerveux avec inflammation détermine l'emploi des moyens antiphlogistiques, tandis que les prédispositions des autres aux désordres nerveux sans inflammation, détermine l'emploi des moyens hygiéniques propres à accroître l'énergie des fonctions assimilatrices, et, comme on le dit, à donner du ton aux organes. En d'autres termes, dans la surexcitation nerveuse, avec excès des principes actifs dont nous parlons, les moyens dits contre-stimulants sont conseillés, tandis que dans la surexcitation nerveuse avec défaut de ces principes, ce sont au contraire les moyens dits stimulants. La plupart des antispasmodiques sont de ce nombre.

Il résulte de ces données diverses de la physiologie, de la pathologie, de l'hygiène et de la thérapeutique, que nous pouvons apprécier l'action des diverses conditions du sang, et par conséquent celle des influences dont l'emploi constitue le régime, sur les phénomènes de l'excitation nerveuse, de l'impressionnabilité et de l'innervation. Évidemment ces phénomènes varient tantôt avec l'activité de la circulation artérielle, tantôt avec les conditions du sang. Ils sont d'autant plus énergiquement produits, toutes choses égales d'ailleurs, que le sang parcourt plus rapidement les artères et intervient plus activement dans les opérations céré-

brales (1). Concluons que ces opérations ont lieu au moyen d'une combinaison qui s'établit entre le sang artériel et la substance nerveuse, lorsque celle-ci est excitée par une cause appropriée. Le sang rouge, dans cette combinaison mystérieuse, fournit un de ses principes les plus actifs dont la nature ou l'essence nous échappent, et qu'il nous est peut-être refusé de jamais connaître. Mais ce principe varie dans ses proportions ou dans son intensité d'action, avec les conditions physiologiques des individus. Il en résulte des différences dans les phénomènes de l'impressionnabilité et de l'innervation qui ont frappé les médecins, et qui ont dicté leurs prescriptions hygiéniques et thérapeutiques.

Les conditions du sang, considérées dans leurs rapports avec les opérations générales du système nerveux, doivent donc être l'objet d'une étude spéciale, si l'on veut apprécier l'influence des moyens propres au régime sur les phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation. Il est inutile de rappeler que ces moyens consistent dans les soins hygiéniques qui ont pour objet

(1) D'après nos observations personnelles, on doit, dans la pathogénie et dans l'étiologie du crétinisme, tenir compte non-seulement des influences sociales, climatologiques et hygiéniques, mais encore des conditions congénitales de l'organisme en général et du sang en particulier. Nous avons examiné les pulsations artérielles d'un grand nombre de ces malheureux, de ceux surtout qui nous semblaient atteints au plus haut degré de cette affreuse maladie ; nous avons toujours remarqué que, à l'âge adulte, elles étaient aussi faibles, aussi peu développées et aussi fréquentes que le sont ordinairement celles des enfants. Le calibre de leurs artères est loin de répondre au volume apparent de leur organisme nerveux dans les proportions qui sont observées chez les autres hommes.

les conditions de l'air et de la température, celles des aliments, des boissons, le choix des vêtements et des habitations ; la propreté, l'emploi de certains médicaments, etc. ; tous les soins, en un mot, qui ont plus particulièrement pour objet de diriger l'accomplissement normal et régulier des fonctions dont le concours est nécessaire à l'hématose et à la nutrition générale. Telles sont la respiration, la circulation, la digestion, l'absorption, les sécrétions, les excrétions, etc. Nous nous abstenons d'entrer dans des détails superflus touchant chacune de ces fonctions. Il en sera question lorsque nous apprécierons plus particulièrement les troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation dépendant de la mauvaise direction du régime.

§ II. Des exercices considérés dans leurs rapports avec l'excitation nerveuse.

Le régime comprend l'ensemble des moyens de l'éducation physique propres à agir sur les opérations du système nerveux, en déterminant les conditions de circulation, de déperdition et de nutrition générales. Nous verrons que les exercices constituent l'ensemble des moyens de l'éducation physique propres à agir sur les opérations du système nerveux en déterminant les conditions de circulation, de déperdition et de nutrition locales. Par le régime, l'éducation intervient dans les conditions de l'élément artériel de la névrosité ; par les exercices, elle intervient plus particulièrement dans les conditions de l'élément nerveux (1).

(1) Il est des substances qui semblent exercer une action immédiate

Nous avons divisé les exercices en sensoriaux, intellectuels ou logiques, et musculaires. Nous avons ajouté les exercices affectifs qui, dans certains cas, ont un caractère exclusivement hygiénique et thérapeutique. Les exercices sensoriaux sont ceux qui servent à développer convenablement et à perfectionner les appareils de la vision, de l'audition, de l'olfaction, de la gustation et du toucher. Les exercices intellectuels sont ceux qui ont pour but le développement fonctionnel de l'appareil cérébral, considéré comme l'instrument des aptitudes physiologiques indispensable à l'esprit, dans l'œuvre du raisonnement, et que, à ce titre, nous appelons quelquefois appareil logique. Les exercices musculaires sont ceux qui ont pour objet de développer les appareils locomoteurs, celui de la marche, de la préhension, de la parole, etc.

Les exercices affectifs consistent dans l'emploi de certains moyens que nous désignons sous le nom d'impressions affectives et qui ont pour but de donner lieu à des modifications organiques, réclamées dans l'intérêt de la santé et de la force, en même temps que dans celui du caractère. Il est des cas où le renouvellement des impressions affectives a pour résultat des modifications exclusivement organiques. C'est à l'aide de ces moyens, associés avec art aux divers mouvements

sur la pulpe nerveuse, indépendamment de la circulation artérielle. Bien que l'emploi de ces substances regarde particulièrement le régime, nous n'en n'avons point parlé dans le paragraphe précédent. Elles constituent une exception trop peu importante aux faits généraux que nous avions à exposer, pour que nous ayons cru devoir les mentionner.

instinctifs, que l'homme parvient à dompter et à rendre domestiques des animaux que la nature semble avoir placés, par leur férocité et par la force dont elle les a doués, hors du domaine de son activité éducatrice. Il suffit que nous ayons sous les yeux l'exemple de cette puissance des exercices affectifs sur les animaux pour que nous les regardions comme appartenant, dans quelques circonstances, à l'éducation organique. Chez l'homme, toutefois, le renouvellement des impressions affectives, associées aux actes divers de son enfance, trouve dans l'éducation spirituelle une source d'influences tellement féconde, un concours si efficace, une direction morale et intellectuelle si importante, que l'on doit, en ayant égard au but auquel ils sont généralement consacrés, regarder les exercices affectifs comme des moyens propres à l'éducation morale. Ils appartiennent exceptionnellement à l'éducation physique dans le cas où il s'agit : 1° d'opérer des diversions salutaires, en vertu de la loi d'antagonisme ou de balancement qui régit les divers appareils du système nerveux, diversions réclamées par la santé, dans les affections occasionnées par les chagrins, par les vives préoccupations intellectuelles, etc. ; 2° d'opérer une excitation générale, stimulant sympathiquement tout l'organisme nerveux, dans les affections résultant de l'ennui, de l'oisiveté, de l'inaction, ou même dans quelques cas de faiblesse et d'apathie générales ; 3° de modifier certaines conditions héréditaires ou acquises du système nerveux, en provoquant des faits d'imitation sympathique, en ébranlant vivement l'imagination, etc. ;

4° de modifier certaines prédispositions, soit en associant des émotions agréables aux manifestations physiologiques que l'on veut provoquer, soit en associant des émotions pénibles aux manifestations physiologiques que l'on veut empêcher. Ainsi, on parvient, par des moyens habilement ménagés qu'on appelle récompenses ou châtiments, à faire prédominer le courage sur la poltronnerie, la sensibilité sur l'indifférence, l'activité sur l'apathie, la douceur sur la violence, etc. Mais nous touchons, on le voit, à l'éducation morale, à laquelle appartiennent particulièrement les exercices affectifs. Il nous suffit d'en avoir signalé les résultats physiologiques les plus généraux, tels que nous les montrent l'observation et l'expérience hygiéniques. Comme ces résultats échappent à la loi commune aux autres exercices, nous ne devons pas les examiner dans ce paragraphe.

Il est inutile de nous arrêter à décrire les avantages qui résultent des exercices des divers appareils de l'organisme nerveux. Ces choses sont suffisamment connues. Tout le monde sait que les sensations sont d'autant plus nettes, d'autant moins confuses, d'autant plus étendues, que les appareils sensoriaux ont été mieux exercés. On n'a qu'à observer ce qui a lieu chez les coloristes, chez les musiciens, chez les expérimentateurs physiciens et chimistes, chez les observateurs astronomes et médecins, chez les ouvriers qui se livrent à des travaux manuels très-délicats, chez les gourmets, les cuisiniers, etc. Il en est de même de la mémoire et des faits logiques d'innervation intra-cérébrale qui

ont lieu dans les opérations de l'entendement. L'appareil cérébral se développe par l'exercice intellectuel, comme les appareils sensoriaux se développent par le renouvellement des sensations, comme les appareils de la locomotion se développent par l'exercice des mouvements volontaires. Le renouvellement des excitations sensoriales, intellectuelles et musculaires accroît l'intensité des phénomènes qui résultent de ces excitations, en appelant dans les appareils qui en sont le siége le concours fréquent de la circulation artérielle. L'interruption prolongée, ou la privation habituelle de ces excitations, amoindrissent ces appareils en les abandonnant aux seules ressources de la nutrition générale. Il est inutile de démontrer ces faits vulgaires; bornons-nous, ainsi que nous l'avons fait pour le régime, à des considérations physiologiques et pathogéniques propres à jeter quelque jour sur les problèmes que nous avons à résoudre dans cet ouvrage.

Les exercices donnent lieu à quelques résultats généraux qu'il importe le plus d'apprécier, dans l'étude de leurs rapports avec les phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation. 1° Ils engendrent une forme de l'habitude, celle qui est l'expression d'un accroissement de nutrition et d'énergie locales, ou mieux, d'une condition organique acquise et spécialement déterminée par les excitations renouvelées qui constituent les exercices. 2° Ils donnent lieu à une fréquente déperdition de névrosité, et par conséquent des éléments dont elle résulte, déperdition qui s'exprime par la lassitude, par l'épuisement, par le besoin

de repos et de sommeil. 3° Ils produisent, lorsqu'ils sont disproportionnés avec les conditions des appareils qu'ils mettent en action, une intensité de circulation artérielle qui en trouble les opérations, et qui se manifeste par des phénomènes de surexcitation, par des désordres de l'impressionnabilité et de l'innervation. 4° Ils servent à déplacer la névrosité et les éléments névro-artériels dont elle résulte, à les répartir convenablement lorsque, accumulés dans un appareil, ils font défaut dans un autre. Examinons-les successivement sous ces quatre divers aspects.

Considérés dans leur action sur le développement fonctionnel de l'organisme nerveux, les exercices sont des moyens propres à appeler un accroissement de circulation modérée et sagement graduée dans un appareil spécial, accroissement qui donne lieu à un fait de nutrition vasculo-médullaire en même temps qu'à un fait de déperdition névro-artérielle. Ce fait suffisamment connu n'a pas besoin de commentaire. Nous rappellerons seulement que l'inaction fonctionnelle d'un appareil nerveux, en même temps qu'elle en empêche l'évolution vasculo-médullaire, entraîne un arrêt de développement dans les appareils qui sont avec lui en relation de synergie ou de sympathie.

Considérés dans leurs rapports avec les faits de déperdition névro-artérielle, les exercices sont des moyens qui exercent un très-grand empire sur les phénomènes généraux de l'organisme, par la manière dont ils servent à dépenser les éléments nerveux et artériels de la névrosité. Les divers exercices diffèrent

entre eux à cet égard. Les exercices musculaires, par exemple, se distinguent des exercices intellectuels, en ce que ceux-ci donnent lieu à une déperdition, en apparence moins considérable; mais cette déperdition est plus énervante, elle réclame des intermittences de repos et de sommeil plus prolongées. Les hommes qui se livrent habituellement à de violents exercices musculaires ont besoin de prendre souvent des aliments; mais ces aliments leur conviennent d'autant mieux, qu'ils sont moins délicats, moins succulents, c'est-à dire qu'ils renferment, sous un plus grand volume, une somme moindre de principes excitants et nutritifs; tandis que les hommes qui se livrent habituellement aux exercices intellectuels doivent faire des repas moins fréquents, moins copieux, et choisir des aliments plus succulents. Les boissons doivent également varier dans les deux cas : à ceux-là les boissons délayantes, à ceux-ci les boissons légèrement excitantes, toniques, prises avec mesure. Ces faits peuvent s'expliquer par l'antagonisme existant entre l'appareil digestif et l'appareil cérébral, et n'existant pas entre l'appareil digestif et l'appareil musculaire; mais ils trouvent aussi leur raison dans un phénomène de circulation cérébrale qui, sous l'influence des excitations intellectuelles souvent renouvelées, entraîne une déperdition plus continue, plus précieuse, plus énervante. Les exercices intellectuels ne reçoivent d'ailleurs pas cette compensation que donnent les exercices musculaires, en ménageant la sensibilité, en favorisant l'assimilation, la digestion, les sécrétions. Loin d'offrir

cette compensation, les exercices intellectuels tendent au contraire à rendre l'impressionnabilité plus vive, les relations sympathiques plus actives, et les fonctions générales de la vie de nutrition moins énergiques.

Le sommeil est en général d'autant plus nécessaire, et doit être d'autant moins refusé, que les exercices sont plus pénibles et plus énervants, et rien n'ajoute plus à l'épuisement que les veilles prolongées et habituelles. Ce résultat est produit par la déperdition excessive de névrosité et des éléments dont elle résulte, éléments que le sommeil est destiné à réparer. On ne peut s'empêcher de reconnaître que les personnes livrées aux travaux intellectuels ont besoin d'un sommeil plus prolongé que les personnes qui se livrent aux exercices de la locomotion. Il ne faut pas oublier que les opérations de l'entendement n'ont point lieu, d'une manière un peu suivie, sans une déperdition abondante et précieuse ; et que l'alimentation et la respiration ne réparent efficacement cette déperdition qu'à la condition des intermittences de repos plus ou moins longues. Or, le repos, pour l'appareil cérébral, c'est le sommeil. Lorsque cet appareil est exercé, la pensée, plus ou moins régulière, plus ou moins vague, est inévitable pour celui qui veille. Il n'en est pas de même pour les exercices musculaires dans lesquels la déperdition est moins considréable, et qui, d'ailleurs, activent l'assimilation de manière à rendre cette déperdition moins sensible. Le sommeil, pour l'appareil de la locomotion, c'est le repos, l'immobilité, le relâchement des muscles habituellement contractés dans

le mouvement. Aussi peut-on dire que les exercices intellectuels réclament plus particulièrement le repos au moyen du sommeil, et que les exercices musculaires réclament plus particulièrement le repos au moyen de l'inaction.

Considérés dans leurs rapports avec les troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation, ou, en d'autres termes, avec les faits de surexcitation nerveuse, les exercices présentent deux ordres de résultats. Le premier est relatif à la privation habituelle ou à une interruption prolongée des excitations, ou, comme on le dit, au défaut d'exercice : le second est relatif au renouvellement trop fréquent, ou à l'intensité trop grande des excitations, ou, comme on le dit, à des exercices excessifs. Pour rendre raison des résultats que ces deux causes tendent à produire, il nous suffira pour le moment d'énoncer ces deux données, qui seront développées lorsque nous traiterons de l'habitude : 1° la privation ou l'interruption des exercices a pour résultat de maintenir et d'accroître la surexcitabilité des appareils nerveux, en empêchant le développement vasculo-médullaire qui est nécessaire pour que le concours du sang ait lieu sans trouble, dans les opérations de ces appareils ; 2° Le renouvellement trop fréquent ou l'intensité trop grande des exercices, a pour résultat de produire la surexcitabilité des appareils nerveux en les épuisant, et d'y déterminer même une véritable et permanente surexcitation, en y appelant un concours trop fréquent du sang artériel, lorsqu'ils ont atteint le summum de leur développement, et que, par consé-

quent, les excitations ne doivent plus être renouvelées avec une intensité progressive.

Considérés sous le rapport de la loi de balancement et d'antagonisme, les exercices sont des moyens d'excitations partielles, plus ou moins souvent renouvelées, et ayant pour objet de détourner d'un appareil nerveux surexcité l'excès de circulation et de déperdition locales qui y deviennent une cause de troubles. Ces moyens d'excitations provoquent dans un autre appareil appelé, à cause de cela, antagoniste, les opérations fonctionnelles qui doivent servir à le développer, ou simplement à y produire une diversion névro-artérielle. C'est cette répartition des éléments de la névrosité, dépendants des excitations antagonistes, qui a fait dire à Cabanis, dans un langage plus poétique que scientifique, que l'exercice *attire l'attention vitale* sur les organes musculaires. Les exercices musculaires, en effet, sont ceux qui sont le plus en mesure d'agir favorablement sur l'organisme nerveux, par leur antagonisme avec les exercices de l'appareil cérébral. Les exercices de la locomotion, mettant en action un grand nombre d'appareils et d'organes, comme le font la marche, la course, divers exercices gymnastiques, l'équitation, la danse, etc., déterminent une série d'excitations synergiques qui activent la nutrition générale, la circulation dans les tissus fibreux, membraneux, osseux, etc. Cette série d'excitations a le double avantage d'accroître l'énergie des forces assimilatrices, et de ménager une issue salutaire à l'élément nerveux de la névrosité, élément fort incommode lorsqu'il est

en excès dans certaines constitutions dites nerveuses, chez les individus dont le système nerveux est très-développé.

Ces données générales sur les relations physiologiques et pathogéniques qui existent entre les moyens propres, à l'éducation physique et les excitations du système nerveux, recevront leur confirmation et trouveront leur application, lorsque nous exposerons les faits cliniques destinés à mettre en saillie l'influence d'une mauvaise direction du régime et des exercices sur la production de la surexcitation nerveuse.

SECTION II.

DE L'INFLUENCE EXERCÉE PAR LES MOYENS PROPRES A L'ÉDUCATION SPIRITUELLE SUR LA PRODUCTION DES EXCITATIONS NERVEUSES.

L'éducation morale qui, selon l'expression vulgaire, s'adresse à la fois à l'esprit et au cœur de l'homme, agit sur l'organisme nerveux à l'aide de deux ordres de moyens qui se prêtent un mutuel appui, lorsqu'ils sont dirigés vers le même but. Le premier ordre de moyens consiste dans cet ensemble d'influences éducatrices que nous avons désignées sous le nom général d'*enseignements ;* le second consiste dans cet ensemble d'influences éducatrices que nous appellerons *moyens auxiliaires des enseignements*. Les uns s'adressent à l'esprit par le *langage*, les autres s'adressent à la fois à l'esprit et à l'impressionnabilité affective par les

exemples, les *arts d'expression*, les *récompenses* et les *peines*.

Les notions dont la transmission est l'œuvre spéciale de l'enseignement ou de l'éducation dite morale, sont celles qui ont pour objet la connaissance des rapports établis entre les êtres en général, et en particulier entre l'homme et Dieu, entre l'homme et l'humanité ou la société de ses frères, entre l'homme et le monde, entre l'activité spirituelle et l'organisme ; notions fondamentales que l'individu doit recevoir pour être en possession d'un principe générateur de ses sentiments, de ses conceptions et de ses actes. Elles révèlent à l'activité humaine et le but auquel elle doit apporter son concours et les moyens à l'aide desquels ce but doit être recherché et réalisé. Elles transmettent, en un mot, à la loi morale qui doit diriger la volonté, et les idées générales qui doivent servir de point de départ aux opérations de l'entendement. C'est grâce à l'action de cet enseignement que l'humanité s'élance, par une voie de transformations progressives, hors du cercle éternel et toujours identique que parcourent les générations animales. En vain le matérialiste cherche-t-il dans le développement spontané de l'organisme la raison des phénomènes de la vie humaine ; en vain le panthéiste les cherche-t-il dans l'évolution spontanée de la virtualité de l'âme ; erreur de part et d'autre ; car l'homme n'est une activité disposant d'un organisme qu'à la condition de recevoir de la société le contact vivifiant de l'enseignement. La virtualité de l'âme, la virtualité de l'organisme sont stériles par elles-

mêmes ; elles restent isolées, et, par conséquent, sans manifestation, si le souffle éducateur ne vient donner à l'une les moyens d'agir sur l'autre par les signes du langage et par les notions que ces signes représentent. Telle est la vérité. La science, en nous la révélant, ne fait que reproduire, sous une forme plus rigoureuse, les antiques traditions génésiaques des peuples qui l'ont racontée dans de magnifiques épopées.

Les moyens auxiliaires des enseignements consistent dans un certain nombre d'influences qui agissent sur l'esprit en affectant d'une manière particulière l'organisme nerveux. Telles sont les impressions qui déterminent des phénomènes d'innervation imitative ou sympathique, et qui sont le résultat de l'exemple, des récits qui en tiennent lieu, des beaux-arts qui expriment et idéalisent les sentiments des hommes, leurs émotions, leurs actions, etc. Telles sont encore les impressions qui déterminent des phénomènes d'innervation affective, douloureux ou agréables, et qui sont le résultat des récompenses et des peines, phénomènes d'innervation dont la société et la famille disposent à des degrés divers. Sans les enseignements préalables, ces impressions seraient sans doute utiles comme moyens d'associer une douleur à une manifestation désirée, et un plaisir à une manifestation condamnée : elles seraient à ce titre un moyen précieux d'éducation ; mais elles n'exercent une puissance très-grande sur l'homme que moyennant les enseignements qui les ont précédées ou qui les accompagnent. Aussi les deux ordres de moyens sont-ils inséparables dans toute

société. Si le premier manquait, ainsi que cela a lieu chez les bêtes, l'éducation humaine, réduite au rôle de l'éducation animale, aurait pour résultat unique un mécanisme dans lequel disparaîtrait toute liberté, toute moralité. Ces deux ordres de moyens se prêtent un mutuel appui dans les institutions sociales de tous les peuples de la terre.

Examinons-les successivement dans leurs rapports avec l'excitabilité du système nerveux.

§ Ier. Des enseignements considérés dans leurs rapports avec l'impressionnabilité et l'innervation.

En présence d'un sujet aussi vaste, aussi difficile, nous sentirions notre courage défaillir si nous n'étions parvenu à saisir un fait général qui pût nous servir de guide à travers l'encombrement des détails auxquels nous étions exposé. Il était nécessaire, dans l'intérêt de la clarté, que nous eussions à notre disposition une méthode d'investigation et d'exposition qui nous permît de préciser les divers aspects sous lesquels l'action des enseignements sur le système nerveux se montre à notre observation. Quel serait notre embarras s'il s'agissait, pour parvenir à ce résultat, de passer en revue tous les enseignements religieux et philosophiques qui ont eu leur retentissement dans le monde ; s'il s'agissait de montrer les erreurs et les vérités qui sont répandues chez un peuple ; s'il s'agissait seulement d'énumérer les préjugés, les superstitions qui sont transmis traditionnellement aux générations qui se succèdent sur la terre ! Quel serait, en un mot, notre

embarras, s'il s'agissait de parcourir l'immense fleuve qui prend sa source dans le dogme religieux, qui traverse toutes les institutions sociales, et qui aboutit à une multitude d'enseignements isolés, de toute nature! Fleuve aux mille bras qui donne issue au bien et au mal, à la vérité et à l'erreur, qui comprend dans ses longs et innombrables replis les enseignements les plus différents et les plus opposés, depuis la révélation divine jusqu'aux doctrines des bagnes, depuis les récits généssiaques jusqu'aux contes de bonnes femmes sur les revenants, les loups-garous, les vampires et les sorciers! Heureusement nous avons pu nous soustraire à cette terrible nécessité; heureusement nous avons pu saisir le fil qui doit nous guider sans péril dans les détours d'un labyrinthe aussi inextricable.

Il est un fait général qui domine tous les faits particuliers et dont l'étude approfondie nous permet d'apprécier dans leur ensemble, sans nous égarer dans la confusion des détails, l'action physiologique des enseignements. Ce fait général n'est autre chose que le *but d'activité* qui implique à la fois la connaissance des êtres existants et celle des rapports établis entre ces êtres; qui, en d'autres termes, contient la loi morale et les notions dont la possession est nécessaire à l'accomplissement de cette loi. Toute doctrine générale renferme, soit comme principe, soit comme conséquence pratique, un but d'activité plus ou moins évident, plus ou moins nettement formulé, plus ou moins sincèrement avoué. Il ne s'agit que d'invoquer la logique pour l'y découvrir et l'en faire ressortir. On peut

même, jusqu'à un certain point, regarder les principales doctrines religieuses et philosophiques comme des formes que l'enseignement d'un but d'activité a dû revêtir pour être accepté et proposé parmi les hommes (1).

Exposons d'abord les faits les plus propres à nous montrer l'action d'un but d'activité sur le système nerveux.

D'un but d'activité considéré comme source d'un grand nombre de phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation.

Un but d'activité, honorable et sérieux, préserve l'homme de l'oisiveté et de l'ennui, source de désordres affectifs et intellectuels ; il en résulte des habitudes qui, excluant les désirs coupables ou frivoles, préviennent les déceptions, la satiété et l'insatiabilité. Sans un but constant d'activité, l'homme est livré corps et âme aux influences extérieures et aux capricieux appels de son organisme nerveux.

Plus le but d'activité est élevé, moral, plus l'action qu'il exerce sur l'organisme est étendue. Que le but d'activité d'un homme soit d'offrir son concours à la réalisation de la fraternité chrétienne : la charité, les

(1) L'élément fondamental d'un enseignement consiste dans un commandement, dans un précepte. L'histoire de l'humanité, celle des nations et celle des individus en offrent la preuve. A cet élément correspond dans l'homme la faculté d'agir ou de s'abstenir, qui se manifeste la première chez l'enfant, dès l'âge le plus tendre. Or un commandement, un précepte, que sont-ils, sinon la proclamation d'un but d'activité destiné à correspondre à cette faculté ?...

émotions sympathiques qu'elle fait naître seront le mobile puissant de toutes ses pensées terrestres et de toutes ses espérances célestes. Que le but d'activité soit un triomphe sur les ennemis de la patrie : il en résultera un guerrier, avec l'audace et la vigueur qui distinguent un soldat, avec la sagacité et l'énergie qui distinguent un capitaine. Que le but d'activité soit une découverte scientifique utile à la société : toutes les aptitudes sensoriales et intellectuelles qui doivent concourir à la réalisation de ce but seront particulièrement sollicitées, et se développeront de manière à fonctionner avec une énergie et une facilité croissantes. Que le but d'activité soit de produire une famille dans le monde, de l'orner de toutes les qualités qui la feront prospérer dans les voies de la vertu et du travail : les soins de l'éducation et l'exercice d'une profession partageront la sollicitude des époux. Qu'au lieu de cela, le but d'activité d'un homme ou d'une femme soit un succès de salon, un concours d'hommages flatteurs, une réputation d'esprit ou de beauté : il en résultera une existence dont les causes les plus futiles et toujours inévitables feront le malheur et le désespoir. Combien les femmes ont à souffrir, à cet égard, de l'éducation qu'elles reçoivent dans les classes aisées de la société ! Qui ne connaît tous les désordres nerveux auxquels les exposent les caprices ou les désirs frivoles qui tiennent lieu, dans leur esprit, des sentiments nécessaires à l'harmonie des fonctions autant qu'à la moralité ? Qui ne connaît les chagrins qui les accablent lorsque ces désirs leur apparaissent impuissants ; lorsqu'elles sont

convaincues de la stérilité des efforts qu'elles font pour paraître encore jeunes et belles ; lorsque, arrêtées au milieu de leurs illusions d'un jour, elles voient les hommages qu'elles recherchent s'éloigner pour jamais? Combien qui, dans leurs supplices inexprimables, n'ont trouvé quelque soulagement qu'en embrassant leurs enfants avec une tendresse fiévreuse et convulsive, en se livrant avec une ardeur inaccoutumée aux devoirs si apaisants de l'éducation maternelle ! Combien qui, ne pouvant se donner ce nouveau but d'activité, en recherchent un autre en se jetant tout à coup dans les pratiques bienfaisantes du culte, dans les émotions de la charité ou dans les embrasements paisibles du mysticisme ! Heureuses celles qui, s'attachant ainsi à une planche de salut, ne font pas naufrage dans de nouvelles aberrations ! Combien d'hommes placés dans les conditions les plus heureuses, auxquels il ne manque, pour échapper à des tourments nombreux, que le désir d'atteindre un but honorable difficile et éloigné ! Combien de jeunes gens que les commotions sociales ont arrachés à la destinée que l'éducation leur avait préparée, et qui, jetés tout à coup dans les orages de l'ambition politique, dans les illusions des triomphes littéraires, n'ont trouvé que dans des maisons d'aliénés les grandeurs qu'ils avaient si imprudemment rêvées ! Combien qui n'ont espéré et cherché le repos que dans le suicide?

Qu'on ne s'imagine pas qu'un but d'activité ne soit propre à agir que sur les sentiments, les pensées et les actes des individus ! Les destinées des nations en dé-

pendent ; car c'est dans un but commun d'activité qu'elles prennent naissance et qu'elles trouvent la source de leurs grandeurs, de leurs vicissitudes, qu'elles trouvent la raison de leurs mœurs, de leurs caractères généraux. C'est en imposant un but commun à ses Hébreux indociles, que le génie puissant de Moïse jeta les fondements de la nationalité juive, au milieu du désert, avant même qu'ils eussent conquis le sol sur lequel elle devait déployer ses merveilleuses dertinées. C'est en se ralliant à un but commun qu'une poignée d'hommes, étrangers les uns aux autres, s'étant réunis sur une colline du Latium, au milieu d'un pays insalubre, stérile, jetèrent les fondements de la nationalité romaine, avant même qu'ils pussent disposer de la plaine qui l'entourait. C'est en dirigeant les éléments divers de la société gauloise vers un but commun que les évêques jetèrent les fondements de la nationalité française, destinée à recevoir sous une bannière nouvelle les Gaulois, les Romains et les Francs. C'est le but commun, créateur des nationalités, qui respire dans l'histoire religieuse, politique et économique des peuples. Un but commun vivifie tout, il dirige tout, il se révèle partout ; nul n'est soustrait à l'empire qu'il exerce. C'est un but commun d'activité qui impose à la société l'obligation d'intervenir dans l'éducation privée, de la diriger, ou au moins de la contrôler. Dans une nation, d'ailleurs, qui a accepté et qui maintient avec fermeté son but d'activité, le milieu social qui en résulte et qu'elle a dû en quelque sorte façonner conformément à ce but, devient, pour chaque citoyen, un

milieu éducateur propre à engendrer des conditions organiques spéciales. Qu'une société déclare que la conquête est son but d'activité, toutes les institutions seront réglées d'après ce but. Hiérarchisée militairement, elle ressemblera à une armée disciplinée et sans cesse préparée au combat. La vigueur, le courage, l'adresse, seront les qualités réclamées des citoyens ; la mollesse, la volupté, la faiblesse, seront condamnées, flétries comme des vices honteux : témoin la Germanie, Rome, Sparte, etc. Qu'une société déclare que son but d'activité est l'extinction de l'idolâtrie et de l'hérésie, le triomphe de l'orthodoxie, il en résultera une armée de guerriers conduits par les prêtres ; témoin l'origine et le développement de la nationalité juive, témoin l'origine et le développement de la nationalité française. Chez les peuples à la fois religieux et guerriers, les beaux-arts exprimeront le courage, le triomphe, la gloire ; le culte, dans ses prières publiques, dans ses imposantes cérémonies, prodiguera des encouragements, de solennelles exhortations ; il décernera les palmes du ciel aux soldats de la nation. Que l'exploitation industrielle ou commerciale du besoin des autres peuples soit le but d'activité d'une société, toutes les institutions convergeront vers la réalisation de ce but, et l'or du monde entier sera convoité par des hommes calmes, hardis, infatigables, ingénieux, persévérants, par des hommes qui se montreront les plus habiles à transformer en instruments utiles la matière physique du globe. La puissance des arts d'expression sera méconnue ; car quelle œuvre d'art est appropriée à expri-

mer les émotions d'une association industrielle et commerciale, à exprimer l'amour des richesses, à peindre les immenses besoins d'exportation? Pour ces peuples, l'art est représenté par les récits des succès lointains, par le spectacle des prodiges de la mécanique appliquée, par les essais de navigation sur des mers inconnues, par la vue des richesses accumulées, par les moyens de rapide communication. Voyez Carthage, la Phénicie; voyez l'Angleterre, la Hollande, l'Amérique du Nord: chez ces peuples, comme chez les Chinois, les sollicitudes de la cupidité et les calmes préoccupations du bien-être matériel excluent de la masse des populations les nobles et généreuses émotions qui constituent, quoi qu'on en dise, la véritable grandeur d'un peuple. Ce qui est utile est préféré à ce qui charme et entraîne: les navires les plus propres à fendre les mers, les constructions destinées à recevoir les produits des pays étrangers et à déposer les produits de l'industrie intérieure, sont préférés aux monuments les plus admirables de l'architecture religieuse ou nationale. Qu'on consulte l'histoire des entreprises réalisées par les divers peuples du monde; que l'on consulte aussi les annales des vicissitudes sociales; que l'on consulte enfin les annales moins brillantes des vicissitudes des familles et des individus, on verra quel poids le but d'activité d'une nation jette dans la balance des forces physiologiques de l'homme. L'abandon d'un but d'activité met en péril l'existence des nations les plus célèbres, comme il perd, dans les pénibles agitations de l'ennui, un grand nombre de personnes placées, d'ail-

leurs, dans les conditions les plus heureuses. L'antagonisme des volontés individuelles, qu'aucun but ne rallie, expose l'État à tous les troubles civils, comme l'antagonisme des impulsions changeantes et contradictoires d'un organisme livré à ses propres excitations, expose l'individu à tous les désordres de l'impressionnabilité et de l'innervation.

Aux yeux du moraliste, l'enseignement d'un but d'activité est l'expression la plus générale de l'éducation spirituelle ; il est, aux yeux du médecin, un des moyens les plus efficaces de l'hygiène, et une des ressources les plus précieuses de la thérapeutique. Quelle est la raison de cette influence d'un but d'activité, qui est un fait de l'ordre moral, sur les phénomènes physiologiques et pathologiques du système nerveux ?... Pour répondre à cette question, il est indispensable d'entrer dans quelques développements. Nous devons considérer les diverses impressions qui résultent d'un but d'activité dans leurs rapports avec quatre ordres de phénomènes d'innervation, avec les phénomènes d'innervation cérébro-musculaire, cérébro-ganglionnaire, intra-cérébrale et cérébro-sensoriale. En d'autres termes, nous devons apprécier successivement les impressions psycho-cérébrales qui résultent d'un but d'activité dans leurs rapports avec les mouvements, les émotions, les raisonnements et les sensations.

Lorsque l'homme veut agir, quel que soit l'acte qu'il veut accomplir, quelle que soit la cause de sa détermination, un phénomème d'innervation prend naissance, qui correspond logiquement à l'impression psycho-

cérébrale produite dans l'appareil encéphalique, c'est-à-dire au désir et à la notion du but à atteindre. Or, cette innervation tend nécessairement à produire son effet dans les organes auxquels elle se propage. Elle y tend avec une telle force que, souvent, lors même que la volonté vient à s'y opposer en provoquant une innervation antagoniste ou contradictoire, si elle intervient trop tard, l'opération nerveuse qui correspond à la première impression sera impérieusement réclamée et inévitablement produite. Si, au moment où elle doit se produire, cette opération ne peut avoir lieu, si elle rencontre un obstacle insurmontable, une grande souffrance se fera sentir. Cette souffrance, expression fidèle d'une accumulation de névrosité qui demandait à être dépensée, sera d'autant plus vive que l'acte désiré aura été plus près de se produire; elle sera extrême, s'il vient à être interrompu au moment même où on l'accomplit. Cette donnée générale doit être méditée. Nous tâcherons de la rendre intelligible, au moyen de quelques exemples. Nous choisirons d'abord ceux qui représentent les faits les plus simples et les mieux connus, c'est-à-dire les faits d'innervation cérébro-musculaire.

Qu'un homme pratique une ligature sur un doigt, de manière à en fléchir la phalangette et la phalangine sur la phalange; qu'il maintienne cette ligature pendant quelques instants, jusqu'au moment où elle cessera d'être aussi incommode qu'elle l'était au commencement de l'expérience, jusqu'au moment où elle ne fixera plus son attention. Puis, lorsque ce moment

sera arrivé, que l'expérimentateur se détermine, dans sa pensée, à étendre le doigt et à lui rendre sa position naturelle. Cette détermination étant prise, lorsqu'il se trouvera aux prises avec l'obstacle occasionné par la ligature, qu'il essaye de prévenir, par un acte contradictoire de la volonté, la contraction musculaire qui résulte de cette détermination. Il sera alors tèmoin intéressé d'un étrange phénomène. Il sera en proie à un malaise inexprimable ; en vain la volonté interviendra pour prévenir le résultat de l'innervation déterminée, ce résultat tendra impérieusement à se produire ; les tentatives d'extension persisteront toujours, elles persisteront malgré l'effort de la volonté qui s'évertue à les faire cesser. Ces tentatives, d'une part, rendues impuissantes par le maintien de la ligature, et, de l'autre, vainement combattues par l'innervation contradictoire, seront accompagnées d'une douleur particulière, très-vive, et vraiment intolérable (1). Si de cette petite expérience nous nous élevons à des expériences analogues sur les membres pectoraux ou

(1) Tout le monde peut faire cette petite expérience et d'autres analogues, celle, par exemple, de *vouloir* diriger ses regards sur un objet et de *vouloir* immédiatement après s'en abstenir, celle de *vouloir* faire un mouvement violent, un effort, et s'arrêter tout à coup, etc. Nous ferons remarquer que les phénomènes dépendants de ces expériences se produisent avec d'autant plus d'énergie, que la prévision de ce qui doit avoir lieu a moins modifié les conditions primitives de l'innervation. Nous avons observé, quant à nous, que la prévision des résultats que nous venons de mentionner, rend ces expériences toujours moins satisfaisantes. Il importe néanmoins de les connaître, afin que l'observateur puisse en faire son profit toutes les fois que l'occasion lui en sera offerte par les circonstances.

abdominaux, en les maintenant fléchis à l'aide d'appareils appropriés, nous serons témoins d'un résultat tout à fait semblable. Ces phénomènes se reproduisent, d'ailleurs, spontanément toutes les fois qu'un effort commencé se trouve tout à coup arrêté dans son résultat, n'importe par quelle cause. Voyez ce qui arrive lorsqu'un homme s'élance, lorsqu'il prend, comme on dit, son élan, pour atteindre un but, à l'aide de violents et énergiques mouvements ; si cet élan est arrêté brusquement dans son effet, il en résultera non-seulement une vive souffrance, mais même un grave danger. Ces exemples suffisent pour éclairer la route que nous allons rapidement parcourir dans ce paragraphe. Ils permettent à nos lecteurs d'apprécier, dans leur manifestation la plus évidente, non-seulement la force d'innervation et l'accumulation de névrosité qu'engendrent les désirs et la volonté, mais encore les émotions occasionnées par les circonstances diverses qui troublent ou qui favorisent l'accomplissement de l'acte désiré, ou la dépense de la névrosité accumulée.

Élevons-nous, en effet, de l'examen des phénomènes propres à l'innervation cérébro-musculaire, présentés dans toute leur simplicité, à l'examen plus difficile des phénomènes propres à l'innervation cérébro-ganglionnaire. Nous découvrirons la raison des phénomènes affectifs dont les relations étroites avec l'enseignement d'un but d'activité rendent l'étude très-importante. Nous découvrirons la raison de ces émotions qui exercent une action si étendue, si profonde, quelquefois heureuse et souvent funeste, sur l'organisme, et

qui s'expriment extérieurement par un si grand nombre de manifestations. Nous verrons que les émotions douloureuses sont le résultat de désirs qui, après avoir déterminé des faits d'innervation correspondant à leur nature et à leur intensité, se trouvent troublés dans leurs effets physiologiques, par des faits d'innervation antagoniste. Nous verrons que les émotions agréables sont le résultat de désirs qui, après avoir déterminé des faits correspondants d'innervation, se trouvent favorisés par des faits d'innervation synergique. Expliquons-nous.

Les désirs sont soumis, dans les phénomènes affectifs, aux mêmes lois que dans les phénomènes de contraction musculaire. Dans les uns et dans les autres, ce sont des impressions psycho-cérébrales qui développent, dans l'appareil encéphalique, une force d'innervation destinée à produire une suite d'efforts, ou, en d'autres termes, une accumulation de névrosité destinée à être dépensée. Lorsque cette innervation reste frappée de stérilité, d'impuissance, soit par un obstacle invincible, en quelque sorte matériel, soit par l'action d'une innervation contradictoire résultant de la vue d'un danger, ou de l'intervention d'un désir opposé, il en résulte toujours une souffrance qui reçoit des noms divers, selon les circonstances. Cette souffrance varie de nature et d'intensité, d'une part, avec la nature et l'intensité de l'impression à laquelle l'innervation correspond, et de l'autre, avec les conditions anatomo-physiologiques qui constituent la prédisposition des individus qui l'éprouvent. Réfléchissons, en

effet, à ce qui se passe dans les agitations violentes et souvent convulsives auxquelles se livrent par instants, aux premiers moments de leur reclusion, des prisonniers qui se voient enfermés entre les murs d'un cachot ou retenus par une chaîne. Par intervalles, au moment où ils semblent le plus calmes, le désir de la liberté, que l'habitude rend plus vif et plus impérieux, se réveille soudain ; ils veulent franchir les limites de leur prison, déployer librement leurs facultés enchaînées ; ils tentent de violents et incroyables efforts ; ils se livrent à des mouvements de fureur et de rage ; et l'empire de l'innervation qui les agite est tel, qu'on peut comparer cet état à un véritable accès de délire maniaque. Puis tout à coup, lorsque l'esprit est frappé de l'impuissance de tant d'efforts, de la stérilité de tant d'agitations, ils tombent comme foudroyés dans un état qui exprime la stupeur et les angoisses du désespoir. Réfléchissons à toutes les circonstances de cette anxiété inexprimable que plusieurs personnes éprouvent à la seule pensée d'être enterrées vivantes, image fidèle de la torture des malheureux dont la sensibilité se réveille dans une tombe. Réfléchissons aux douloureuses vicissitudes qui ont lieu lorsque des désirs longtemps conservés et ranimés par l'espérance, sont tout à coup transformés en amères déceptions, en émotions de crainte et de désespoir. Réfléchissons, par exemple, aux douleurs de l'amour-propre humilié qui suivent les désirs scientifiques longtemps caressés sous forme d'hypothèses, lorsque la vérification, regardée comme assurée, vient tout à coup à faillir en présence de faits

contradictoires, positifs et certains. Réfléchissons aux diverses impressions affectives, désignées sous le nom de remords, qui viennent attester une opposition entre deux faits d'innervation, dont l'un résulte du désir d'accomplir un devoir, et l'autre du désir d'accorder une satisfaction à l'égoïsme. Réfléchissons, en un mot, à tout ce qui a lieu dans les émotions différentes qui résultent des désirs impuissants, émotions dont l'expression extérieure, la physionomie, le regard, l'attitude, etc., trahissent aux yeux de l'observateur la nature et l'intensité. C'est dans les troubles profonds, occasionnés par des faits opposés d'innervation, que se trouve la raison physiologique de ces mouvements d'égarement désignés sous le nom de colère, d'impatience ; de toutes ces émotions appelées, suivant les circonstances, envie, jalousie, regrets, crainte, déceptions, découragement, remords, honte, désespoir, etc. (1). Ces troubles nombreux et divers ont lieu, non-seulement sous l'empire d'influences individuelles, mais encore sous l'empire d'influences sociales, lorsque de grands efforts, commandés par un sentiment religieux ou national, sont arrêtés dans leurs résultats par de grands revers, par de grands et subits changements, par de grandes infortunes. L'application de ces données physiologiques à l'histoire des désordres

(1) C'est ainsi que nous comprenons les *attaques de nerfs* produites par des contrariétés, souvent frivoles, à l'aide desquelles quelques personnes parviennent à alarmer et à dominer celles qui veulent bien se regarder comme les ayant occasionnées par leurs refus, par leurs paroles, par leurs actes, et qui, dans leur naïve sensibilité, veulent bien s'avouer coupables en se faisant pardonner.

intellectuels et affectifs qui succèdent aux grandes commotions sociales, nous semble digne de l'attention du médecin autant que du philosophe.

Nous n'avons parlé que des émotions tristes ou oppressives. Il en est d'autres que nous devons mentionner. Lorsqu'un fait d'innervation succède à un autre, et qu'au lieu d'opposer à celui qui le précède des effets opposés, il favorise la production des résultats primitivement réclamés ; au lieu d'être antagoniste, il est synergique, et il en résulte une émotion agréable, ou, comme on dit, une émotion expansive. Telle est l'émotion, connue sous le nom d'espérance, qui a lieu, par exemple, lorsqu'une promesse, ou la présence d'une circonstance heureuse, viennent à l'appui d'un désir préexistant.

Il est des velléités d'un jour, des caprices d'un instant, des passions dont la destinée est d'être passagère, des désirs dont la raison est forcée de reconnaître, tôt ou tard, l'impuissance ou le danger, qui troublent l'organisme nerveux, au point de produire de violentes et dangereuses émotions, au point de produire quelquefois de véritables accès de fièvre et de délire, des congestions foudroyantes et la mort. Il est facile de concevoir, en présence de ces faits, quels doivent être les résultats affectifs d'un but d'activité ; il suffit de le signaler comme étant une source de désirs et de déterminations, fournie par l'enseignement dès l'âge le plus tendre, sans cesse ravivée par tous les moyens dont l'éducation morale dispose, toujours féconde, toujours abondante, enrichie même de toutes

les ressources d'une éducation physique appropriée.

S'il s'agit d'examiner l'influence d'un but d'activité sur les faits d'innervation intra-cérébrale qui ont lieu dans les opérations diverses de l'entendement, il suffit de remarquer les travaux intellectuels qui résultent d'une volonté persévérante et forte, d'un désir ardent, d'un sentiment énergique et passionné. Ces travaux, dans plusieurs circonstances où on ne les eût jamais espérés, étonnent par le nombre et l'étendue des raisonnements dont ils sont le résultat. Des hommes dont on n'avait jamais remarqué le talent, dont les aptitudes intellectuelles paraissaient médiocres, qu'on croyait incapables de grandes et fécondes conceptions, qui étaient regardés comme des hommes d'une intelligence fort ordinaire, se sont élevés, sous l'influence d'un vif sentiment, sous l'influence d'un désir ardent, à de grandes et magnifiques créations qui révèlent le génie. Qui ne sait que toutes les aptitudes intellectuelles d'un homme étant mises au service d'un but toujours présent à l'eprit, elles manifestent une fécondité inconnue à ceux dont les travaux n'ont pas un but constant ni nettement déterminé ? La connaissance du but et le désir d'atteindre sont un aiguillon puissant pour l'intelligence (1). Ce qui prouve, d'ailleurs, toute la puis-

(1) Le proverbe qui appelle la nécessité mère de l'industrie est l'expression vulgaire de cette influence d'un but d'activité sur les opérations de l'entendement. Ce proverbe, qui a son origine dans le sens commun, renferme une donnée que l'observation des physiologistes ne fait que confirmer, en l'appliquant à un ordre plus général de faits, soit affectifs, soit intellectuels. Ce qui a lieu pour le malheureux que le désir d'une condition meilleure aiguillonne et conduit à se créer les ressources

sance d'innervation intra-cérébrale qui résulte d'un sentiment énergique, c'est surtout la grandeur des résultats obtenus avec de faibles moyens, précisément par les hommes qui sont placés dans les conditions sociales les moins heureuses, au sein des préoccupations de la misère, entourés d'obstacles de toute sorte.

Il est surtout un ordre de faits dans lequel l'empire des sentiments résultant d'un but d'activité se manifeste d'une manière bien évidente. On sait combien nos idées, nos jugements, nos raisonnements sont influencés par notre état affectif, combien nos désirs, nos passions, nos émotions tendent à dominer, à subjuguer notre pensée. C'est l'écueil, signalé par tous les moralistes, contre lequel vient souvent se briser notre raison. La sagesse consiste à l'éviter sans toutefois tomber dans les orgueilleuses aberrations du stoïcisme. Combien de fois, dans le même jour, dans la même heure, l'homme se surprend subitement modifié dans les convictions qu'il croyait les mieux établies, et cela, tout naturellement, de bonne foi, et presqu'à son insu ! La même œuvre qui, hier, sous l'influence d'une émotion agréable, lui paraissait facile, bien coordon-

dont il sent vivement le besoin, est analogue à ce qui a lieu chez l'homme qu'un vif désir de résoudre un problème déterminé, sollicite et conduit au choix des moyens appropriés à la solution recherchée. Chez les animaux eux-mêmes, les impulsions instinctives sont la source de ces phénomènes d'innervation intra-cérébrale, qui simulent merveilleusement, aux yeux du moins de l'observateur superficiel, les opérations intellectuelles de l'homme, phénomènes automatiques auxquels il manque, pour être susceptibles de ce rapprochement, l'intervention de l'activité spirituelle qui nous distingue, et celle des impressions psycho-cérébrales qui en résultent.

née, admirable, sublime, aujourd'hui, sous l'influence d'une émotion triste, il la trouve hérissée de difficultés, confuse, détestable, vulgaire. Cette contradiction, qui nous choque dans plusieurs circonstances où nous devrions peut-être nous montrer plus indulgents, a sa raison dans l'empire exercé par les impressions affectives qui intéressent si profondément la vie viscérale et ganglionnaire, sur les phénomènes de l'innervation intra-cérébrale. Aussi sommes-nous sans cesse obligés, dans l'intérêt de la vèrité, dans l'intérêt de notre liberté, de lutter contre cette influence, souvent occulte, toujours puissante, de notre état affectif. Nous savons tous qu'il importe d'assurer le triomphe des principes sur les suggestions des sentiments dont l'instabilité et le danger nous sont connus. On voit par ces faits, qu'un but d'activité exerce un double empire sur nos pensées et sur nos jugements, puisqu'il est à la fois la source d'un grand nombre de désirs qui déterminent des raisonnements appropriés, et la source d'un grand nombre de notions et de principes d'actions qui nous dirigent dans la lutte que nous avons à soutenir contre nos propres impressions.

Ce n'est pas tout. L'imagination, qui réclame un si grand nombre d'opérations cérébrales, est particulièrement sous le joug des phénomènes affectifs. Les créations idéales qu'elle fait surgir dans notre pensée, sont appelées par les sentiments, par les désirs, à réaliser la satisfaction qu'ils réclament. On n'est puissant par l'imagination qu'à la condition d'être puissant par la sensibilité. Ces créations qui témoignent à la fois la

grandeur et la misère de l'homme, se manifestent tantôt comme l'œuvre du génie, tantôt comme le résultat de la folie. Combien d'hallucinations, combien d'illusions auxquelles d'ardents désirs finissent par donner naissance, chez les hommes qu'une folie heureuse rend possesseurs imaginaires des objets qu'ils ont vivement recherchés? Combien de visions terribles, désespérantes, sont produites chez les hommes qu'une folie malheureuse rend victimes imaginaires des obstacles qu'ils ont le plus vivement redoutés? C'est surtout dans l'étude de l'histoire et dans celle des aliénations mentales que nous devons trouver la démonstration de l'influence des sentiments sur les phénomènes d'innervation intra-cérébrale résultant de l'enseignement d'un but d'activité.

Quant aux faits d'innervation cérébro-sensoriale, il suffit de résumer ce que nous avons dit dans le chapitre précédent, en parlant de l'action de l'enseignement, par le langage, sur les sensations. Le désir de bien sentir une impression agrandit le domaine de la sensation ; 1° parce que ce désir suppose la connaissance préalable de l'existence et des attributs généraux de l'objet qui nous impressionne, la prévision de quelques attributs nouveaux ou de quelques parties que les sens ne nous ont pas encore montrés, prévision qui accroît l'intensité et l'étendue de la sensation ; 2° parce qu'il commande l'attention et la réflexion, qui sont un précieux auxiliaire de la sensation. Quelquefois l'innervation, dans les phénomènes sensoriaux, va si loin sous l'influence du désir, que l'on croit voir, toucher, etc.,

des objets qui n'existent pas. Un vif désir suffit pour en faire naître l'image et en faire affirmer la réalité matérielle. Sans parler des hallucinations à la fois intellectuelles et sensoriales qui sont déterminées par les troubles affectifs, et qui figurent dans la nosologie des maladies mentales, nous pouvons nous contenter de citer l'exemple des observateurs dont l'esprit accepte le joug d'une théorie, ou, comme on le dit, d'un système conçu *à priori*. On sait combien ils sont malheureux lorsque les faits destinés à en fournir la vérification, se montrent rebelles, et refusent de se présenter à leur appel ; il en est chez lesquels le désir de les voir s'associer docilement à leurs ambitieuses hypothèses est assez puissant pour les faire apparaître à leurs yeux, tels qu'ils les veulent, et non point tels qu'ils sont réellement.

C'est ainsi qu'un but d'activité, considéré, d'une part, comme l'expression la plus générale des enseignements, et de l'autre, comme la source d'un grand nombre d'impressions psycho-cérébrales, est appelé à agir sur les phénomènes d'innervation cérébro-musculaire, cérébro-ganglionnaire, intra-cérébrale, et cérébro-sensoriale. On peut comprendre comment, embrassant tous les enseignements, il s'adresse, à la fois, à la volonté et aux actions, aux idées et aux sentiments ; comment, résumé fidèle des notions et des préceptes donnés par l'éducation, il dirige en même temps les manifestations de l'activité morale et intellectuelle et les opérations physiologiques de l'organisme nerveux. Il nous reste toutefois à indiquer avec quelque précision

les diverses formes que peut revêtir, dans l'éducation sociale et privée, l'enseignement du but d'activité le plus général, du but qui comprend et domine tous les autres, qui est commun aux hommes de tous les temps et de tous les pays, qui renferme, en un mot, la solution du grand problème de la destinée de l'homme sur la terre.

Nous avons mentionné rapidement, en commençant ce paragraphe, quelques-uns des aspects individuels et sociaux sous lesquels se présente un but d'activité considéré dans ses rapports avec les phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation. Pour mieux saisir l'étendue de ces rapports et les effets qui en résultent dans les manifestations intellectuelles et affectives de l'homme, il faut s'élever à l'examen des doctrines religieuses et philosophiques qui renferment les éléments les plus généraux de l'éducation spirituelle.

Entre tous les éléments généraux de l'éducation spirituelle, il en est un qui exerce la plus grande influence sur les déterminations volontaires et sur les sentiments, et que nous devons nous hâter de signaler ici. C'est l'enseignement de ce but d'activité que les moralistes proclament comme étant commun à tous les hommes, quelles que soient les circonstances individuelles ou sociales dans lesquelles ils se trouvent placés, et qu'on appelle en philosophie et en religion *la fin de l'homme*. L'enseignement qui se fait à cet égard, nous semble déplorable. Tous les philosophes, tous les moralistes, qu'ils soient païens ou chrétiens, s'accordent à placer le but final dans le *bonheur*. Rien de mieux. Mais ce

n'est pas tout ; il faut bien qu'ils nous disent en quoi consiste ce bonheur dont ils nous parlent sans cesse. On ne peut pas nous proposer comme but de notre activité une conquête idéale, imaginaire, vague, insaisissable, protéiforme, sur laquelle chacun resterait maître d'avoir son opinion personnelle. Ce serait d'ailleurs, pour l'imagination qui est avide de tout ce qui se présente avec les charmes de l'inconnu et de l'infini, dans de lointaines et invisibles régions, un attrait plein de dangers, fécond en espérances chimériques et en déceptions positives. Que font les moralistes? Ils s'évertuent, dans de volumineux écrits, à donner du bonheur des définitions qui s'excluent les unes les autres ; si prompts à s'accorder quand il s'agit de le proposer comme la fin de l'homme, ils ne s'entendent plus quand il s'agit de nous dire en quoi il consiste ; à ce qu'il nous importait le plus de savoir, ils répondent par la controverse, mère du doute. Il en résulte que, comme le mot bonheur a un sens que tous les sophismes du monde ne sauraient parvenir à changer au gré des moralistes, chacun reste en définitive maître de l'entendre comme bon lui semble, et de choisir les moyens qui lui semblent les meilleurs pour réaliser la satisfaction personnelle et arbitraire que ce mot sert à exprimer. Épicure faisait consister le bonheur dans la pratique de la vertu, et l'on sait comment ses disciples de la Grèce et de Rome lui tinrent compte de ses bonnes intentions. Font-ils de nombreux prosélytes les moralistes qui nous enseignent que, pour être heureux, il faut résister aux attraits du plaisir, lutter contre l'or-

gueil et contre l'égoïsme, faire des sacrifices plus ou moins douloureux à la loi de charité et d'humilité? Voici ce que leur répond la pratique vulgaire: Si vous nous assignez le bonheur comme le but de notre activité, ne nous enseignez pas le sacrifice de nos jouissances. Mais, répondent les moralistes religieux, c'est au prix de ce sacrifice que le bonheur est assuré dans des régions meilleures. Tout en reconnaissant ce qu'il y a d'élevé et de vrai dans le sentiment qui dicte cette réponse, nous pouvons répliquer : Ce sacrifice que vous nous demandez avec raison ne peut être exigé qu'en vue d'un but auquel notre égoïsme reste étranger. A cette condition votre enseignement est sans péril ; il est parfaitement clair et parfaitement moral. Si ce but enseigné consiste dans l'accomplissement d'une loi de charité et de fraternité, auquel nous devons consacrer nos plus douloureux efforts, eh bien ! ne nous présentez pas notre bonheur personnel comme étant la fin pour laquelle nous sommes ici-bas. Pourquoi confondre le *but* général avec un *résultat* individuel, ou, si l'on veut, le devoir à remplir avec la récompense qui doit en suivre l'accomplissement? Pourquoi faire disparaître la moralité du but dans l'attrait de la rémunération? Que dirait-on d'un père qui croirait donner une éducation morale à son enfant en lui offrant, sans cesse, pour stimuler son zèle, la perspective des jouissances ardemment désirées qui accompagnent ou qui suivent les succès? On dirait de ce père qu'il immole la morale sur l'autel de l'égoïsme, et qu'il fait intervenir les attraits du mal pour encourager à pratiquer le bien.

Qu'on ne nous accuse pas légèrement de nous livrer, touchant ce sujet délicat, à une digression paradoxale. Le spectacle des désordres intellectuels et affectifs auxquels conduit la mauvaise direction des sentiments et des idées, nous a fait remonter comme à une source, malheureusement trop féconde, à l'erreur généralement répandue dans les écoles et dans le monde touchant le but général et commun de l'activité humaine.

Les doctrines religieuses et philosophiques, considérées à la fois dans la théorie qui les formule et dans la pratique qui en est la conséquence, peuvent se réduire aux trois systèmes généraux qu'on désigne sous les noms de matérialisme, de panthéisme et de spiritualisme. Nous passons sous silence les systèmes mixtes, qui sont innombrables. Ces systèmes, soit qu'ils reçoivent les noms d'éclectisme ou de syncrétisme, soit qu'ils usurpent des noms qui appartiennent à l'un des systèmes que nous venons de mentionner, échappent, par les contradictions qu'ils renferment, à toute appréciation logique. Toutefois, nous aurons occasion d'indiquer les conséquences pratiques qui se font jour, même à travers ces contradictions.

Le bonheur individuel et la jouissance des plaisirs temporels, enseignés ou non comme étant le but de l'activité humaine, constituent le principe générateur, et la conclusion logique des doctrines matérialistes. Il existe entre ce but et ces doctrines une relation étroite qu'aucune subtilité ne saurait parvenir à détruire, quoiqu'il ne soit pas très-rare de voir des individus,

grâce à une heureuse inconséquence, y échapper par leurs sentiments, par leurs pensées et par leur conduite, lorsqu'ils ont reçu, dans leur enfance, les bienfaits d'une bonne éducation. Voici en quelques mots, la théorie qui correspond au but d'activité matérialiste que nous venons d'énoncer. Pour le matérialiste, le monde est une coordination d'atomes éternels existant par eux-mêmes et fonctionnant en vertu de propriétés inhérentes à la matière, sous l'influence des impondérables ou des forces qui en règlent aveuglément les mouvements (1). L'homme est un *animal* destiné, en vertu des lois de son organisme, à trouver son bonheur dans la satisfaction de ses désirs et de ses besoins. Sa vie, comme celle des bêtes et des plantes, est le résultat des forces générales de la nature mises au service d'un mécanisme approprié, dont il est le jouet plutôt que le maître. Si de hautes facultés, que le matérialiste est forcé de reconnaître en dépit de sa logique et en quelque sorte malgré lui, temoignent en faveur de la dualité humaine, elles ne sont autre chose que le résultat d'un organisme perfectionné (2). Il doit les consacrer à accroître avec prévoyance et intelligence le nombre et l'intensité de ses jouissances terrestres, au delà desquelles il n'y a pour lui que le néant.

La délivrance des chaînes de ce monde, la contemplation éternelle de Dieu ou l'absorption dans son Es-

(1) Théorie de Laplace, reproduite par Broussais.

(2) Doctrine de Cabanis, de Lamark, de Gall, de Broussais, et se trouvant implicitement renfermée dans les écrits de presque tous les physiologistes, même à leur insu.

sence, enseignés comme étant le but de l'activité humaine, sont à la fois le principe générateur de la conclusion pratique des doctrines mystiques dont le panthéisme hindou est l'expression la plus pure, la plus complète. Ici encore, relation logique, évidente et incontestable, malgré les contradictions qu'imposent à tout mystique les nécessités sociales et les exigences de son organisme. Voici le résumé de la doctrine qui correspond à ce but d'activité. Pour le panthéiste mystique, le monde est tour à tour une manifestation matérielle et passagère de l'Essence divine, une apparence trompeuse qui empêche l'âme de contempler la Divinité et de s'y contempler elle-même comme dans son foyer éternel, une source d'illusions et d'erreurs. L'âme humaine est une émanation divine, emprisonnée dans un corps grossier qui ne saurait trop tôt tomber en poussière, une exilée qui ne saurait assez tôt briser les liens qui la retiennent sur la terre. L'organisme est un obstacle à la délivrance de l'âme, une source inépuisable de souffrances et de péchés. Les sens, en nous faisant croire à la réalité du monde extérieur, sont les causes principales de notre misère terrestre (1).

Le concours de l'individu à la réalisation d'une œuvre sociale, tel est le but d'activité enseigné par le spiritualisme en général. Il n'existe de société, il ne se

(1) Théorie de la philosophie hindoue, appelée le *sankia*, et introduite, sous le nom de *vedanta*, dans le brahmanisme, devenue, sous les noms de *wishnouvisme*, de *bouddhisme*, etc., la doctrine générale des théologiens de l'Inde au delà et en deçà du Gange, de l'île de Ceylan, de la Chine, du Japon, etc., et adoptée par quelques théologiens chrétiens, ainsi que nous le ferons voir dans un des chapitres suivants.

forme des nationalités qu'à cette condition. Le matérialisme et le panthéisme, logiquement appliqués, détruiraient toute société.

L'amélioration morale, intellectuelle et physique des hommes, la réalisation, par la charité, du grand principe de la fraternité humaine, enseignées comme étant le but de notre activité, constituent le principe générateur et la conclusion pratique du spiritualisme chrétien. Voici le résumé de cette doctrine. Pour le spiritualiste chrétien, l'univers est le résultat d'une création, il est l'œuvre ou plutôt une succession d'œuvres de Dieu. Des lois créées et préétablies en régissent les phénomènes. L'homme est une activité spirituelle qui, pour se manifester sur la terre, a besoin d'être en relation, d'une part, avec la tradition sociale, et de l'autre, avec un organisme approprié. En d'autres termes, l'homme est une activité disposant d'un organisme à l'aide du langage. Il est en possession d'un instrument de rapports avec le monde extérieur, instrument qu'il a le pouvoir de diriger, de perfectionner et de modifier par l'éducation (1). Sa loi est une loi de charité qui trouve son expression dans la parole qui a promis aux hommes qu'ils seraient un jour réunis *dans un*

(1) Le mot *organisme* correspond, comme synonymie, au mot *instrument*. Il témoigne de l'influence exercée par les doctrines spiritualistes sur la logique du langage. Si les panthéistes, qui n'ont rien négligé pour troubler cette admirable logique, avaient pu choisir un mot pour désigner le corps humain, ils l'auraient appelé *obstacle* ou *chose souillée*. Il existe, en effet, un mot composé sanscrit qui signifie *ce qui est dans la chose souillée*, et qui, dans quelques écrits de la théologie hindoue, sert à désigner l'âme.

même baptême, dans une même église, sous un même pasteur. C'est dans le concours de chacun à la réalisation de l'unité humaine que l'on doit reconnaître le but d'activité ou la fonction assignée à l'homme dans l'ensemble des choses créées. Quant à la récompense, il faut la regarder comme un effet de la bonté infinie de Dieu, qui a appelé au partage de sa gloire et de sa puissance les hommes qui ne résistent pas à sa grâce, ceux qui apportent leur faible tribut à la propagation et à la réalisation des enseignements chrétiens (1).

Concluons que dans le milieu social, dans cet immense domaine où se confondent tant d'influences éducatrices diverses, le but d'activité nous apparaît comme la formule la mieux appropriée à nous présenter l'ensemble des enseignements dans leurs rapports avec les phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation. Les notions de bien et de mal, de vrai et de faux, de devoir et de droit, en général, les sentiments et les idées, la morale et la science, bien plus, le langage lui-même, trouvent dans la différence des buts d'activité enseignés la raison de leurs diversités et de leurs vicissitudes.

Nous ne devons pas terminer cette appréciation sommaire de l'influence des enseignements sur le système nerveux, sans rappeler que les notions les plus étrangères, en apparence, à la direction des sentiments, in-

(1) Cette doctrine renferme, sans égard aux erreurs de quelques théologiens chrétiens, disciples obstinés de la philosophie grecque, représentée par Platon ou par Aristote, la pensée la plus générale du christianisme, celle que nous croyons être commune à tous les chrétiens qui ont secoué le joug de la sagesse païenne.

fluent plus qu'on ne pense sur la production des faits de sensibilité. Cette influence est d'autant plus grande que les notions dont il s'agit ont une relation plus intime avec les satisfactions qui sont le plus vivement ou le plus habituellement désirées. Ainsi, une idée fausse en physiologie, en hygiène et en thérapeutique, tend à donner lieu à des négligences ou à des abus funestes à la santé, par cela seul que tout le monde désire plus ou moins vivement la maintenir parfaite. Ainsi, la lecture, pour les gens du monde, des livres de médecine, et l'étude, pour les jeunes gens, de certains auteurs classiques, tels qu'Ovide, Horace, Lucrèce, ne peuvent manquer d'atteindre les uns et les autres dans leur impressionnabilité affective. Bien que les premiers ne cherchent qu'une instruction plus ou moins solide, bien que les instituteurs ne proposent aux seconds qu'un exercice littéraire et philologique, il se passe chez tous autre chose qu'un fait purement intellectuel. Ceux-là deviennent malingres et hypochondriaques ; et ceux-ci romanesques ou libertins.

Il existe entre les idées et les sentiments, entre la science et la morale, entre les notions de l'esprit et les faits de sensibilité, une relation logique, étroite et indestructible, qui repose sur les lois de la nature humaine, et que le physiologiste ne doit jamais oublier. Comme les sentiments mauvais préparent et assurent le triomphe des idées fausses qui offrent un abri contre les remords, de même les idées fausses préparent et assurent le triomphe des sentiments mauvais. L'erreur conclut au mal, et la vérité conclut au bien ; ainsi

le veut la logique. La voix de l'erreur, répondant mieux que celle de la vérité aux appels toujours renouvelés de l'égoïsme, est celle qui exerce le plus grand empire sur l'impressionnabilité affective. Associées l'une à l'autre dans les doctrines mixtes et contradictoires que nous avons mentionnées plus haut, la première trouve dans le cœur un écho qui domine et subordonne la seconde.

§ II. Des moyens auxiliaires des enseignements considérés dans leurs rapports avec l'impressionnabilité et l'innervation.

Les moyens auxiliaires de l'éducation spirituelle consistent dans les *exemples*, les *arts d'expression*, les *récompenses* et les *peines*. Ces moyens font partie du milieu social qui nous entoure ; il n'est pas de société qui ne les fasse servir, avec plus ou moins d'étendue et d'intelligence, à la direction morale et religieuse des générations qui se succèdent dans son sein. Chez les peuples les moins civilisés, ils se trouvent réunis dans le culte qui les résume dans l'ensemble de ses pratiques. Partout où il y a un enseignement par la parole, ces moyens sont appelés à une coopération active et, en quelque sorte, physiologique. Ils ont pour résultat particulier, tout en rappelant à l'esprit les enseignements préalables, de déterminer dans l'organisme nerveux les modifications les plus favorables à l'accomplissement des devoirs enseignés. Isolés des enseignements dont ils doivent former le cortége inséparable, ils se bornent à produire des phénomènes affaiblis d'innerva-

tion imitative ou affective, sans participation de l'intelligence, et, pour ainsi dire, à l'insu de notre activité morale et intellectuelle. Les faits d'impressionnabilité et d'innervation produits dans l'organisme nerveux par l'emploi de ces moyens, ne concourent à l'éducation spirituelle de l'homme qu'à la condition de recevoir un nom, une qualification, en vertu des notions précédemment acquises. Une douleur ne prend le caractère d'un châtiment, un plaisir ne prend le caractère d'une récompense que moyennant un enseignement préalable (1).

Des exemples.

Les exemples (2) se présentent à l'observateur sous trois aspects différents. Ils sont le résultat 1° d'actes accomplis réellement sous nos yeux ; 2° d'actes racontés ; 3° d'actes reproduits par la peinture ou la sculpture.

Les actes dont nous sommes témoins jouent un grand rôle dans l'éducation sociale et privée. L'innervation imitative qui résulte d'un spectacle souvent reproduit, manifeste surtout sa puissance, lorsque les actes que

(1) Il est inexact, par conséquent, de dire d'un animal qu'il *craint* le *châtiment*, qu'il *espère* une *récompense*, etc. Ce langage, doublement absurde, prouve combien est vicieuse l'interprétation donnée par les physiologistes aux phénomènes simples et exclusivement organiques de la vie animale, d'après l'observation des phénomènes complexes, à la fois organiques et intellectuels, de la vie humaine.

(2) Les exemples constituent un des moyens éducateurs les mieux appréciés par le vulgaire quand il répète ce vieux proverbe : *Dis-moi qui tu hantes, je dirai qui tu es.*

nous voyons nous sont proposés comme des exemples, ou lorsque, par la position des personnes qui les accomplissent, ils acquièrent à nos yeux un caractère éducateur. Les actes accomplis par des hommes que de hautes fonctions exposent aux regards des populations, par des hommes qui prennent une part active et spéciale à la direction morale de leurs concitoyens, par les ministres de la religion par exemple, ou par les magistrats, sont plus particulièrement revêtus de ce caractère. Les exemples donnés par les parents à leurs enfants, par ceux qui gouvernent à ceux qui sont gouvernés, par les princes à leurs sujets, par les représentants de la nation à leurs commettants, etc., exercent une influence dont chacun peut apprécier les résultats. L'influence des exemples est, en général, d'autant plus étendue, que l'autorité de ceux qui les donnent est plus grande. Il s'agit pour les hommes qui dirigent la société de montrer, par leurs œuvres, qu'ils croient à l'enseignement qu'ils répandent en son nom (1).

Les exemples dont le souvenir est conservé par la tradition orale ou écrite, religieuse ou politique, par le récit des historiens et des biographes, deviennent, entre les mains de la société, un des moyens éducateurs les plus généralement employés. Qui ne comprend toute l'importance d'une bonne histoire nationale dans l'intérêt de l'éducation d'un peuple? Source féconde en

(1) J. C. a dit expressément qu'il offrait les actes de sa vie, non-seulement comme un exemple à imiter, mais encore comme un témoignage de la vérité qu'il enseignait et de la loi de charité qu'il apportait.

exemples qui se perpétuent dans la pensée des citoyens, la tradition ne conserve pas seulement le récit des grands crimes et des nobles actions, mais elle offre encore le tableau touchant ou hideux du caractère, de la physionomie et des mœurs des hommes qui sont la gloire ou la honte de la patrie. Combien d'hommes illustres sont redevables de leur glorieuse destinée à l'influence exercée par ces souvenirs traditionnels! Combien d'hommes moins heureux ont dû à l'influence des coupables ou dangereuses narrations les désordres affectifs et intellectuels qui ont marqué leur passage sur la terre (1)!

Il est des actes qui sont reproduits par les arts d'imitation, et qui s'adressent, par cette voie, à notre esprit et à notre organisme nerveux. Telles sont les œuvres d'arts qui ornent les temples, celles qui, dans nos églises, font revivre sur les murs et sur les vitraux l'histoire de Jésus-Christ et celles des saints. Tels sont les monuments de la gloire nationale, appelés à offrir aux générations qui se succèdent la représentation figurée des actions nobles et généreuses qui ont honoré la patrie. Telles étaient les vignettes qui ornaient les manuscrits du moyen âge, etc. Il faut reconnaître, toutefois, que les œuvres d'art ne se bornent pas à reproduire les actes accomplis, à l'aide d'une sèche et aride imitation. Elles ont une autre mission que celle

(1) C'est ici que nous devons signaler les résultats funestes des récits et des descriptions par lesquels la presse quotidienne semble prendre plaisir à retracer chaque jour les criminelles tentatives, et les scandaleuses scènes de la veille.

de rappeler à l'esprit les événements historiques. Les œuvres d'art ont surtout pour objet de donner aux sentiments dont ces événements sont le résultat, une forme idéale, capable de vivement impressionner les hommes et d'agir profondément sur leur sensibilité.

Des arts d'expression.

Les arts expressifs sont des moyens éducateurs employés par la société pour compléter les enseignements religieux et politiques. Les phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation que ces moyens sont en puissance de produire, n'ont pas été étudiés par les physiologistes avec l'attention dont ils sont dignes. Nous ne songeons point à combler cette lacune par une dissertation qui nous conduirait fort loin ; nous nous bornerons à quelques considérations sommaires.

L'art doit être défini : L'ensemble des formes expressives à l'aide desquelles les sentiments humains se propagent *sympathiquement* parmi les hommes. C'est au moyen de cette propagation sympathique que l'art prête son appui à l'enseignement par le langage, enseignement qui constitue l'ensemble des préceptes et des notions générales à l'aide desquels un but d'activité est transmis *spirituellement* d'une génération à une autre. Les arts d'expression, si nous voulons apprécier les relations avec le système nerveux, doivent être étudiés : 1° dans leurs éléments et dans leurs résultats physiologiques ; 2° dans leurs formes littéraire, musicale et pittoresque ; 3° dans leur influence sur l'imagination ; 4° dans le culte.

Les *éléments* physiologiques des œuvres d'art sont les sentiments humains qui demandent à être exprimés. Ce sont, en d'autres termes, les phénomènes d'innervation expressive qui correspondent naturellement, chez tous les hommes, aux impressions affectives qui les ont émus. Les *résultats* physiologiques des œuvres d'art consistent dans l'influence exercée par cette expression sentimentale produite dans un homme, sur l'esprit et sur l'organisme nerveux de celui qui en est témoin, influence qui détermine chez ce dernier un phénomène d'innervation imitative correspondant au sentiment exprimé par le premier. Expliquons-nous.

Des éléments physiologiques de l'art. — En vain s'imagine-t-on que l'art est une fantaisie, un caprice ; qu'il n'est autre chose qu'une forme destinée à charmer l'œil ou l'oreille ; que l'artiste ne doit compte à personne de ce qu'il appelle son inspiration, etc. Élevons-nous au-dessus de ces mesquines appréciations qui semblent n'avoir d'autre objet que de faire excuser les bizarres et stériles productions d'une époque de décadence. L'art est un moyen puissant d'éducation religieuse et politique, puissant par le bien qu'il est appelé à opérer et par le mal qu'il est capable de produire. Quand les œuvres d'art sont sans expression, quand elles n'expriment aucun sentiment humain, bon ou mauvais, elles consistent dans un arrangement plus ou moins régulier ou plus ou moins fantastique, de couleurs, de formes, de sons, de tons, etc. Dans ce cas, elles peuvent bien être un exercice agréable, une *délectation*, comme disait le Poussin ; elles peuvent même, sous ce rapport,

exercer une influence favorable ou nuisible sur le système nerveux, en opérant d'utiles diversions, en préservant de l'oisiveté ou de l'ennui, en développant ou en surexcitant l'appareil cérébral. Mais comme de ces œuvres, ainsi dépourvues de toute expression sentimentale, il ne saurait résulter aucun fait d'innervation imitative, aucune émotion sympathique, nous devons les regarder comme tout à fait étrangères à l'éducation dite morale. De pareilles œuvres doivent être regardées comme une source d'excitations nerveuses dont le rang est marqué dans la catégorie des exercices sensoriaux intellectuels ou affectifs, dépendant de l'éducation physique.

Dans le paragraphe précédent, nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur les phénomènes d'innervation cérébro-ganglionnaire et cérébro-musculaire dont la source est dans les sentiments, les désirs, les passions, les émotions, qui impressionnent l'appareil cérébral. Ces phénomènes d'innervation donnent à l'homme une expression particulière qui traduit extérieurement son état affectif, au moyen de l'accentuation, du regard, de la physionomie, de l'attitude, du geste, etc. C'est dans la reproduction idéalisée et pourtant fidèle de cette expression que consiste une œuvre d'art appelée à exercer une influence éducatrice. Lorsque le sentiment est bon, l'expression en est belle ; lorsqu'il est mauvais, l'expression en est laide. Le beau, dans les arts d'expression, c'est la forme la mieux appropriée à faire aimer le bien. Le comble de la dépravation consiste à donner une expression aimable aux désirs

égoïstes et aux émotions qui en résultent, et à donner une expression grotesque ou hideuse à de nobles et généreux sentiments. Intéresser l'organisme lui-même, par de douces émotions, à la recherche du bien, et par des émotions pénibles, à la réprobation du mal, telle est la mission de l'artiste ; tel est le but auquel il doit faire concourir les moyens d'expression dont il dispose. En animant la matière inerte, à l'aide du génie créateur qu'il a reçu de Dieu et de la société, c'est en vain qu'il croit être fidèle à la loi du goût s'il est infidèle à celle de la morale. Il ne doit jamais oublier que l'élément physiologique de l'art consiste dans l'expression naturelle des sentiments humains, et que le secret de sa puissance consiste à idéaliser cette expression dans l'intérêt de l'éducation sociale.

Des résultats physiologiques de l'art. — On a beaucoup parlé de l'instinct d'imitation; on l'a signalé avec raison comme étant commun à l'homme et aux animaux. Mais la plupart des physiologistes ne sont pas allés bien loin dans l'appréciation de cet instinct. Ils y ont vu la source de certains mouvements automatiques plutôt que la propagation des sentiments et des émotions. Cabanis, il faut le reconnaître, ne s'est pas mépris sur la portée de cet instinct, lorsqu'il l'a fait intervenir dans l'explication des faits de sympathie et d'antipathie qui ont lieu entre les hommes et même entre quelques animaux.

> *Si vis me flere, dolendum est*
> *Primum ipsi tibi; tunc tua me infortunia lædent.*

a dit Horace. Ces mots du poëte latin résument tout le

phénomène d'innervation imitative que nous étudions. Ils indiquent à la fois l'élément et le résultat physiologiques de l'art; ils indiquent, d'une part, l'expression sentimentale qu'il doit reproduire, et de l'autre, l'innervation sympathique qui résulte de cette reproduction.

Dans la peinture, dans la sculpture, l'expression figurée d'une douleur fait naître dans le spectateur une souffrance analogue à celle que nous éprouvons en présence d'une douleur réelle. Dans la musique, les sentiments et les émotions qui, chez l'homme, se manifestent par les mille nuances de l'accentuation et par les mouvements variés de la parole, reçoivent une forme, une expression merveilleuse. Elle fait partie du cortége des guerriers, en les animant au combat; elle exprime dans les temples l'adoration, la prière, la reconnaissance; elle donne à la voix qui supplie ou qui rend grâces l'accent qui attendrit jusqu'aux larmes; elle apporte ses gémissements dans les lugubres cérémonies de la sépulture; elle raconte les joies du triomphe, les déchirements de la lutte, les agitations du remords, les angoisses du désespoir, le calme plaintif de l'innocence outragée. Elle est tour à tour céleste et satanique dans ses expressions d'amour ou de haine, de piété ou d'ironie, d'espérance ou de terreur. Dans la poésie, dans l'éloquence, la parole emprunte à la forme musicale et à la forme pittoresque de l'art, l'accentuation, le mouvement, le rhythme, l'harmonie imitative, le geste, le regard, etc., qui remuent les aptitudes sympathiques des auditeurs, qui peuvent les porter tour à

tour aux plus grandes et aux plus épouvantables actions. Dans le drame, les expressions successives et simultanées dont il dispose font passer les spectateurs par toutes les émotions les plus vives, les plus diverses. Là, l'artiste, véritable prêtre, s'adresse à l'esprit par la parole, aux oreilles par toutes les ressources de l'accentuation, aux yeux par la peinture, par la sculpture, par les costumes, par le geste, par les attitudes, par la physionomie, etc. Source abondante d'impressions destinées à retentir, par l'innervation cérébro-ganglionnaire, jusque dans les profondeurs de la vie viscérale, et à se manifester par les larmes, par les sanglots, par les soupirs, par le frisson, par l'anxiété, par le frémissement, etc. (1) !

L'innervation imitative résultant de l'expression des sentiments humains est agréable ou pénible ; en d'autres termes, pour parler le langage des médecins, elle consiste dans un état expansif ou oppressif. Dans le premier cas, elle reçoit le nom de sympathie ; dans le second, elle reçoit plus particulièrement celui d'antipathie. Les émotions dont l'expression nous frappe, répétées en nous, ayant leur retentissement dans les profondeurs de l'organisme, y occasionnent un changement mystérieux,

(1) C'est ainsi que les diverses formes de l'art reproduisent les expressions sentimentales de l'homme. Le geste, le regard, la physionomie, l'attitude, tous les mouvements, en un mot, qui constituent l'expression mimique, sont l'élément de l'art pittoresque. Les mille nuances de l'accentuation humaine, les mouvements variés de la parole, sont l'élément de l'art musical. Ces deux éléments, réunis dans l'artiste dramatique à l'expression des idées et des sentiments par le langage, constituent l'ensemble des éléments dont le drame lyrique dispose dans ses magnifiques créations.

mais réel, dont l'effet est pour nous un plaisir ou une douleur. C'est dans un changement analogue que nous trouvons le secret de cette aversion générale dont certaines physionomies sont l'objet, et de cette sympathie qui semble déjà commander l'intimité entre personnes qui se voient pour la première fois. Tel est précisément le phénomène physiologique dont l'appréciation doit nous servir à comprendre la puissante influence exercée par les arts d'expression sur la propagation des sentiments humains.

Les arts d'expression disposent de trois formes générales qui servent à les classer en autant de catégories distinctes. Ce sont la forme littéraire, la forme musicale et la forme pittoresque. Passons-les rapidement en revue, en les considérant dans leurs rapports avec les sentiments et les idées.

Des trois formes générales de l'art. — Entre toutes les formes que l'expression sentimentale peut revêtir, aucune n'exerce sur l'imagination un empire aussi grand que la forme littéraire. La raison en est simple. Non-seulement elle dispose, dans la poésie et dans l'éloquence, du rhythme, des mouvements, de l'accentuation, qui appartiennent à la forme musicale, ainsi que des moyens de description qui suppléent à la forme pittoresque, mais encore elle dispose des idées que nul instrument n'est mieux approprié à exprimer et à rappeler que le langage parlé ou écrit. Maniant avec la même abondance, avec la même facilité, les ressources de la fiction et celles de l'expression, l'artiste littéraire parvient aisément à dominer à la fois la

pensée et les aptitudes sympathiques de ses lecteurs ou de ses auditeurs. Toutefois, si nous avons égard plutôt à la plasticité de l'élément dont il dispose, qu'au nombre, à l'étendue et à la précision des idées que cet élément est en puissance de réveiller, nous devons reconnaître que la forme littéraire reste inférieure à la forme pittoresque, et surtout à la forme musicale. Mais n'est-ce pas dans les idées merveilleusement fécondées par le contact des sentiments, que les arts d'expression trouvent la raison de leur empire sur l'homme? La musique elle-même, dont les expressions ne reconnaissent aucune limite, qui a le pouvoir de nous transporter dans les régions de l'infini, n'exige-t-elle pas que notre esprit supplée, en quelque sorte, à ce qui y manque, en associant aux expressions qui nous émeuvent les idées qu'elles colorent et multiplient d'une manière si prodigieuse? L'imagination ne répond à l'appel des émotions sentimentales qu'à cette condition; aussi, la musique ne distribue-t-elle ses plus grandes faveurs qu'à quelques personnes privilégiées, douées à la fois d'intelligence et de sensibilité. Les idées et les sentiments sont inséparables; l'élément intellectuel et l'élément affectif sont destinés à parcourir ensemble les immenses domaines de l'imagination. Nulle forme expressive n'égale en puissance celle dans laquelle l'artiste, disposant de la parole, est entendu de tous les hommes sans distinction. La parole est loin d'être la forme la plus expressive d'un sentiment; mais elle énonce parfaitement les idées dont les sentiments réclament impérieusement l'association.

Le roman, l'épopée, le conte, la légende, etc., qui introduisent la fiction sous forme de récit et de description, tiennent la première place parmi les arts d'expression littéraire. Le discours vient ensuite, avec les nombreux ornements du style, avec les puissants moyens de persuasion, avec les touchantes et vives allocutions, riche, non-seulement des formes logiques qui lui sont propres, mais encore de formes expressives qu'il demande à la poésie, en mettant à profit les ressources de la fiction et de la description. Le discours réuni, sous forme de dialogue, au roman ou à l'épopée, au conte ou à la légende, donne naissance au drame. Et le drame propageant à la fois les idées et les sentiments, déployant ses moyens d'expression sur la scène, aux yeux de mille spectateurs, emprunte à la forme pittoresque le jeu des acteurs, et à la forme musicale le mouvement et l'accentuation des paroles. Ajoutez à ce merveilleux ensemble des diverses formes de l'art, l'intervention de la musique vocale et instrumentale, celle des décorations pittoresques et architecturales, et vous aurez le plus complet, le plus puissant, le plus synthétique des arts d'expression, vous aurez le drame lyrique.

L'expression musicale peint et raconte à la fois. Vague, parce qu'elle est infinie, elle acquiert un empire prodigieux lorsqu'elle est secondée par la parole dans le chant. C'est dans le chant, en effet, qu'elle déploie surtout sa grandeur et sa force. Elle prête à la forme littéraire, à la poésie et à l'éloquence, le concours de son rhythme et ses accents infiniment nuancés.

Elle ajoute à la magnificence du drame le cortége de sa mélodie et de ses accords. Rapide et bruyante, elle peint et raconte l'action; rapide et animée, elle exprime la joie, le mouvement et la vie; lente et suave, elle peint et raconte une douce rêverie; lente et sévère, elle exprime la tristesse, le deuil et la mort. Ses tons sont graves, lorsqu'elle est solennelle, pieuse, recueillie; ses tons sont doux, lorsqu'elle est tendre, miséricordieuse, reconnaissante; ils sont fortement accentués, lorsqu'elle est passionnée, caustique, railleuse. Le mouvement rapide et le mode majeur activent la circulation capillaire, comme le font les émotions gaies et expansives; le mouvement lent et le mode mineur refoulent dans les viscères la circulation capillaire, comme le font les émotions tristes et oppressives. Il est inutile d'ajouter que ces faits d'innervation cérébro-ganglionnaire sont produits avec d'autant plus d'intensité que l'expression musicale, destinée à ébranler vivement l'imagination, réveille un plus grand nombre d'idées dans l'esprit de celui qui en est ému.

Le nombre et l'étendue des sentiments humains sont infinis; ils débordent tellement les limites de l'impressionnabilité animale, qui se réduisent toutes à des sensations de plaisir ou de douleur; ils sont susceptibles, grâce aux phénomènes de la vie spirituelle qui nous distinguent, de se colorer de nuances si prodigieusement variées, que la musique devait exprimer autre chose que le plaisir et la douleur. Elle devait s'élever aux expressions les plus étendues et les plus nombreuses; elle devait idéaliser, en quelque sorte, les

émotions infinies que le langage ordinaire, avec sa précision logique, ne saurait jamais exprimer, et qui néanmoins sillonnent la vie de l'homme et celle des peuples. Grâce à cette puissance d'expression sentimentale qui caractérise la musique, ses effets prestigieux échappent à toute analyse.

La forme musicale est un précieux auxiliaire de l'enseignement, car elle dispose merveilleusement l'organisme à prêter son concours à l'accomplissement des devoirs que réclame l'éducation sociale. Aussi voyons-nous le culte s'en emparer et l'introduire dans toutes ses solennités, dans ses touchantes et majestueuses cérémonies.

La forme pittoresque sert, comme la forme musicale, à peindre et à raconter, avec cette différence, toutefois, que la forme pittoresque, limitée dans son expression, moins flexible et plus matérielle dans ses éléments, est en même temps moins vague, moins infinie, plus précise, plus fixe, plus nette. De là le danger des mauvaises productions de l'art pittoresque ; car elles s'adressent plus particulièrement aux sens ; elles reproduisent, devant tous les yeux, les objets et les actes les plus honteux et les plus coupables. On n'a point à redouter de pareils inconvénients de la forme musicale. Expression sentimentale par excellence, la musique ne saurait descendre à cet étalage d'objets matériels qui, dans les formes littéraires et pittoresques, correspondent aux appétits grossiers, aux passions basses et abjectes. La musique peut être orgueilleuse, caustique, voluptueuse même dans ses expressions,

mais elle ne saurait jamais être obscène ni infâme. Les conditions de cet art sont telles que, sans l'intervention de l'esprit et des idées dont il est en possession, l'imagination ne saurait jamais en recevoir aucune souillure, en supposant même que ses expressions pussent correspondre à des sentiments vils et méprisables. La musique est l'art approprié à exprimer les grands et nobles sentiments, les émotions religieuses et sociales; c'est ainsi que l'a conçu le génie de Beethoven; c'est à ce titre qu'elle est appelée, par la croyance des peuples, à réunir les anges dans un concert éternel d'amour et de reconnaissance. La forme pittoresque, plus individuelle, et appropriée davantage à exprimer les émotions vulgaires. C'est pourquoi, dans les sociétés bien gouvernées, cette forme de l'art est soumise au contrôle d'une autorité compétente. Les arts d'expression pittoresque sont la mimique, la peinture, la sculpture, la gravure, la mosaïque, etc. L'architecture est aussi un art d'expression pittoresque; mais cet art a un caractère qui l'en distingue. Ce caractère consiste en ce que l'œuvre de l'architecte doit non-seulement offrir, dans son ensemble, l'expression la plus générale d'un sentiment, mais encore recevoir le concours de toutes les œuvres d'art destinées à l'animer à l'intérieur et à l'extérieur, en variant sous mille formes diverses cette expression générale. L'œuvre monumentale de l'architecte comprend, dans sa composition synthétique, toutes les formes expressives de l'art; car il faut que celles-ci puissent s'y déployer à l'aise, et concourir toutes au même but. Nous citerons comme

exemple une cathédrale. Il en sera question lorsque nous parlerons du culte.

De l'action des œuvres d'art sur l'imagination. — Les œuvres d'art, soit qu'elles produisent un fait d'imitation sympathique, soit qu'elles produisent un fait d'imitation antipathique, n'agissent donc sur l'imagination que moyennant un appel à l'esprit, en réveillant une idée à l'aide d'une expression sentimentale, et en produisant un phénomène affectif à l'aide d'une idée. Séparez ces deux éléments, isolez ces deux formes de notre activité, vous aurez, d'une part, une émotion, et de l'autre, une pensée ; mais vous n'aurez point l'imagination, qui est une faculté complexe, à la fois affective et intellectuelle. Pour que l'imagination soit ébranlée par une œuvre d'art, il faut que l'esprit intervienne et que l'émotion sympathique soit transformée par lui en un désir déterminé. Alors seulement, sous l'empire des idées qui alimentent ce désir, l'innervation intra-cérébrale et cérébro-ganglionnaire vient apporter au sentiment le cortége des éléments intellectuels et affectifs qui constituent l'imagination. Alors, des images se forment, des événements se dessinent aux yeux de l'esprit, avec un caractère différent de celui qu'ils manifestent dans la sphère sensoriale, avec un caractère tout à fait conforme au désir qui les a fait surgir dans la pensée.

Pour bien comprendre cette influence éducatrice exercée sur l'imagination des hommes par les arts d'expression, choisissons un exemple qui la montre au grand jour, éclairée par le contraste : examinons l'ac-

tion comparée de la musique guerrière sur le cavalier et sur le coursier qui le porte aux combats. Que le but d'activité sociale exige, ainsi que cela a eu lieu dans plusieurs États anciens et modernes, que tous les citoyens soient voués à la vie des camps, le secours de la musique guerrière est invoqué et se distingue entre tous les nombreux éléments de l'éducation publique. Dans ce cas, la musique agira de deux manières : 1° en exprimant des émotions belliqueuses, elle portera dans tout l'organisme nerveux du cavalier un ébranlement, ou pour parler un langage plus physiologique, une excitation générale si vive qu'il sera entraîné, par un phénomène d'innervation involontaire, à l'action chaleureuse, bruyante, animée des combats ; 2° au moment où cette excitation aura été produite, l'esprit interviendra avec le souvenir des devoirs dont l'accomplissement est réclamé ; cette excitation deviendra pour lui un appel énergique de la patrie menacée ; elle lui rappellera les moyens qu'il doit faire concourir à la défense commune ; il jettera un regard sur le théâtre de la guerre, comme pour y diriger de rapides et savantes manœuvres ; il décidera comment de nombreuses phalanges doivent s'écouler sans bruit et sans obstacle. Toutes les vicissitudes d'une bataille se présenteront à sa pensée. Ses idées grandiront en face du danger qu'il aperçoit ; ses désirs et ses rêves de gloire se réveilleront ; il verra la victoire couronner son front, ses ennemis abattus, prosternés dans la poussière, implorer sa miséricorde ; il entendra les acclamations de la foule bénir son

triomphe ; il sera, en un mot, plongé dans l'enivrement anticipé du succès qu'il désire. Tandis que le cavalier parcourt ainsi les riches domaines de l'imagination, le cheval, pour lequel l'expression musicale est sans signification spirituelle, auquel elle ne saurait rappeler un but qu'il ne connaît pas et auquel il concourt comme une force maîtrisée par l'homme, se trouve placé dans des conditions physiologiques bien différentes. Pour le cheval, il y a impossibilité de régir l'agitation à laquelle il est en proie ; il n'oppose aucun frein aux mouvements fougueux et presque convulsif que déterminent en lui les sons bruyants de la musique des combats. Tout entier sous l'empire de l'excitation cérébrale, sous le joug de l'innervation qui en résulte, il s'agite, il s'épuise en vains hennissements, il piaffe, il veut avancer, il ne sait où. Pour lui, la musique n'a point pour résultat d'animer son courage ; car il ne connaît ni le danger, ni la nécessité morale de l'affronter. Mais le bruit des fanfares, le son de la trompette, celui des cymbales, le roulement du tambour, le cliquetis des armes, l'éclat foudroyant des bouches à feu, les cris des combattants, la poussière qui s'élève mêlée à des nuages de fumée, l'excitent, l'émeuvent, le portent à s'élancer au galop, à ajouter le retentissement de ses pas au bruyant spectacle qui l'entoure ; il est sous l'empire d'une commotion que le cavalier partage peut-être, mais qu'il sait diriger au profit de l'œuvre qu'il doit accomplir, et des sentiments dont il recherche la satisfaction. Tandis que le coursier n'est qu'agité, ému, ébranlé, celui qui

le monte est aux prises à la fois avec les exigences de sa conscience et avec les entraînements de son imagination.

C'est ainsi que les expressions sentimentales agissent sur l'imagination des hommes. Il était nécessaire de traduire en un langage plus rigoureux les lieux communs qui sont débités trop souvent à cet égard. Il ne faut pas oublier que, dans l'imagination, l'esprit, recherchant la satisfaction idéale d'un désir, sollicite, féconde, active la pensée, de manière à en faire jaillir les conceptions les plus variées, sources à leur tour des émotions les plus diverses : désir puissant qui, en impressionnant l'appareil encéphalique, y détermine à la fois d'énergiques irradiations intra-cérébrales, se traduisant par des faits inattendus de mémoire et de raisonnement, et de rapides irradiations cérébro-ganglionnaires, se traduisant par des phénomènes soudains d'impressionnabilité affective (1) ! Pour qu'un pareil désir prenne naissance sous l'influence d'une œuvre d'art, il faut que l'expression sentimentale fasse surgir dans l'esprit l'idée d'un but à atteindre, d'une satisfaction à rechercher. L'art est donc un moyen précieux de l'éducation spirituelle, parce qu'il est dans sa nature de correspondre, par les formes expressives dont il dispose, aux sentiments et aux idées qui résultent de l'enseignement.

(1) L'action d'une idée capable de réveiller ou de faire naître des sentiments et des émotions, sur le nombre et l'énergie des opérations cérébrales, est telle que nous trouvons très-sage et très-simple la pensée éducatrice qui appelle l'intervention des sentiments et des émotions pour développer les aptitudes intellectuelles des hommes.

Du culte. — Les œuvres d'art, regardées comme moyens auxiliaires des enseignements religieux, ajoutent à la puissance spirituelle du culte l'empire éducateur des formes expressives qui en constituent l'aspect temporel, nous dirions presque l'aspect physiologique.

Le culte, en effet, n'est pas seulement un ensemble de pratiques propres à attirer sur l'âme humaine les trésors de la grâce divine ; il doit encore être considéré comme un ensemble des moyens d'expression qui saisissent à la fois l'esprit et l'organisme nerveux, afin d'incarner en quelque sorte les sentiments et les croyances conformes à l'enseignement religieux, sentiments et croyances que le culte symbolise de mille manières, en leur donnant les formes les plus variées. Déjà nous avons mentionné le drame lyrique comme offrant l'ensemble de toutes les formes expressives.

Né dans les temples, sur le seuil des sanctuaires, le drame lyrique a été l'expression la plus générale du culte avant d'être un art profane et de régner sur la place publique ou dans les théâtres. Il a d'abord servi à la représentation figurée des mystères, symboles de l'histoire génésiaque de l'humanité. L'Église catholique a su apprécier la puissance de ce concours merveilleux d'expressions littéraires, musicales et pittoresques, lorsqu'elle a produit les merveilles de son culte, lorsqu'elle a déployé la magnificence de ses cathédrales, figurant sur le sol la croix du sacrifice, enceintes grandioses et imposantes, destinées à réunir les fidèles pour les y enseigner par la parole, pour les y émouvoir par la sculpture des bas-reliefs, par la peinture

des mosaïques, des vitraux et des fresques, par le chant des hymnes, par le retentissement expressif de l'orgue, par le drame sublime du divin sacrifice, par les éloquentes exhortations de la chaire, par tous les moyens, en un mot, qui servent à rappeler le but commun de l'activité chrétienne et à prédisposer l'organisme à toutes les émotions que commande la charité! Quelle est la forme expressive d'un sentiment humain que l'art catholique n'ait pas produite dans ses inombrables légendes, si riches en narrations naïves et sublimes, et malheureusement si peu connues! Admirez ces formes qui, au-dessus de la porte des cathédrales, expriment les vertus et les vices, qui figurent les élus et les réprouvés du jugement dernier; voyez combien les unes sont belles, ravissantes, aimables; combien les autres sont hideuses, repoussantes! Quelle vérité dans l'expression! Quel charme sympathique nous attire vers les formes qu'animent de pieuses et charitables pensées! quelle aversion nous éprouvons à la vue de celles qu'animent les préoccupations de l'égoïsme, désignées sous le nom de péchés capitaux! L'apologie et la satire se réunissent ainsi dans une sainte fraternité pour exprimer le sentiment chrétien de l'artiste et pour le propager parmi les hommes. Il nous semble qu'il est là, pontife suprême, invitant l'homme à faire son choix entre l'égoïsme et la charité, avant de franchir le seuil de l'enceinte sacrée, où doivent régner l'amour, la gratitude et l'oubli de soi-même.

Des récompenses et des peines.

Les récompenses et les peines ont pour but et pour résultat de rappeler à ceux qui en connaissent les applications autant qu'à ceux qui en sont l'objet, les obligations qu'ils doivent remplir, les actes dont ils doivent s'abstenir, les sentiments qui doivent les diriger, le but d'activité auquel ils doivent apporter leur concours. Elles constituent la sanction de la loi religieuse et civile ; elles forment le complément indispensable de l'éducation sociale et privée.

Considérées dans leurs rapports immédiats avec l'organisme nerveux, les récompenses et les peines ne sont autre chose que des émotions agréables ou pénibles, associées avec art aux actes que nous désirons provoquer ou empêcher. L'action physiologique qui est exercée par ces émotions habilement ménagées est commune à l'homme et aux animaux. Elle repose sur la loi de l'association des impressions, qui joue un grand rôle dans la production des phénomènes de l'habitude et dont nous parlerons plus loin. Mais cette action ne présente point, chez l'homme, ce caractère exclusif d'automatisme. Pour lui, et pour lui seul, les émotions agréables ou pénibles dont nous parlons prennent le caractère d'un enseignement ; car elles ont pour objet de lui rappeler ses devoirs. C'est à ce titre que les émotions agréables ou pénibles, dispensées en quelque sorte par la société et par la famille, deviennent, sous le nom de récompenses et de peines, des moyens auxiliaires de l'éducation spirituelle. Qu'elles cessent d'être

considérées comme l'application logique de la doctrine sociale du libre arbitre et de la responsabilité de chacun, comme la reproduction, sous une forme affective, de l'enseignement du bien et du mal; qu'elles cessent, en un mot, d'avoir une signification morale, elles ressemblent à des plaisirs et à des douleurs, dont on accuse la destinée plutôt que le mérite de ceux qui les éprouvent et dont le spectacle engendre l'envie ou la pitié plutôt que de salutaires avertissements.

Il est des époques, dans l'histoire des peuples, où toute croyance semble s'évanouir, où toute activité religieuse et morale disparaît devant les suggestions de l'intérêt et de la jouissance, où les enseignements, les exemples, les arts d'expression engagés dans la mauvaise voie, semblent laisser au tribunaux le soin de sauver les débris de la moralité sociale naufragée. Que l'indifférence générale envahisse alors les tribunaux, que les juges aient plus de tendresse pour les criminels que de pitié pour les victimes, que d'amour pour la société, c'en est fait de la moralité et de la sécurité publique. Ce qui donne au juge la force de frapper les coupables, c'est la pensée de la mission éducatrice qui lui est confiée. Dans cette pensée est le secret de l'énergie et du courage de l'homme qui est appelé à prononcer, dans le sanctuaire de la justice, sur le sort de ses concitoyens.

Quant aux récompenses, nous n'avons point besoin de dire ici tout ce que nous en pensons, lorsque, au lieu de porter le caractère d'une rémunération sociale, elles sont le résultat de faveurs capricieuses ou intéressées.

Les convoitises qu'elles excitent, dans ce cas, sont assez connues ; les troubles affectifs et intellectuels qui en résultent seront rappelés ailleurs.

Si, dans l'éducation privée, ces moyens auxiliaires de l'enseignement ne sont pas employés avec suite, avec intelligence, avec équité, ils peuvent occasionner de graves inconvénients pour la santé autant que pour la moralité des enfants. Lorsque les caresses et les flatteuses attentions qu'on leur prodigue ne sont pas le témoignage d'une approbation méritée, lorsque les menaces et la sévérité dont on les accable trop souvent sont plutôt des actes de brusquerie, d'impatience et de colère que le témoignage d'une désapprobation réfléchie, il en résulte pour ces enfants inexpérimentés une habitude d'hésitation, d'incertitude, qui nuit à la fois au développement de leur intelligence et à l'énergie de leur volonté. Ne pouvant prévoir, grâce à l'instabilité capricieuse de leurs parents, les traitements dont ils seront l'objet, ils deviennent inquiets, dissimulés ou indifférents. Ils se préoccupent surtout de consulter la physionomie des personnes qni les entourent, plutôt que les avertissements d'une conscience éclairée ; semblables, en cela, à ces courtisans qui, sur un plus vaste théâtre, cherchent dans les regards des dispensateurs de la fortune et de la renommée l'opinion qu'ils doivent embrasser, le parti qu'ils doivent prendre.

Les récompenses et les peines exercent, par les moyens nombreux qui, dans le culte, servent à en retracer l'image, une influence très-grande sur l'esprit et sur l'impressionnabilité des hommes. Les promesses et

les menaces de la religion, puissante comme la voix qui les prononce, donnent à ces moyens éducateurs le caractère solennel qui appartient à tout ce qui participe de la grandeur et de l'importance des dogmes religieux. Qui ne se rappelle, bien plus, qui ne sent se renouveler dans plusieurs circonstances de la vie, même la plus agitée par la préoccupation des intérêts et des plaisirs du monde, les idées et les émotions qui nous ont assaillis dans notre enfance, à la vue des peintures qui figurent le jugement dernier, au récit des événements qui doivent précéder et suivre ce grand jour où doit se dénouer le drame de l'humanité? C'est surtout dans l'admirable sollicitude avec laquelle le culte nous ramène sans cesse aux préoccupations de la vie éternelle, qu'il se montre entouré des moyens les plus propres à nous diriger et à nous émouvoir dans le cours de notre vie temporelle. La poésie, l'éloquence, la musique, la peinture, les récits dramatiques et légendaires, sont associés par lui, avec un luxe prodigieux de formes expressives, aux promesses de la parole divine. Dans l'emploi de ces moyens, l'artiste montre l'empire qu'il est appelé à exercer sur l'imagination ; les idées qu'il réveille, se transformant en désirs, source des espérances et des terreurs, ouvrent nécessairement la voie à un grand nombre de pensées, de sentiments et d'émotions. Combien il importe que l'emploi de ces moyens auxiliaires de l'enseignement religieux soit sagement dirigé, et que cette source de profondes et salutaires impressions ne soit pas changée, par d'imprudentes

exagérations, en une source de désordres affectifs et intellectuels !

Nous terminerons ici le chapitre que nous avons cru devoir consacrer à l'appréciation de l'influence exercée, par les moyens propres à l'éducation organique et à l'éducation spirituelle, sur les conditions physiologiques de l'excitation nerveuse, et sur la production des phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation. Les données générales que nous venons d'exposer devaient précéder l'association étiologique et clinique destinée à en compléter la démonstration dans les deux chapitres suivants.

CONCLUSION ET RÉSUMÉ ANALYTIQUE DU CHAPITRE DEUXIÈME.

I. Les moyens propres à l'éducation organique peuvent se réduire au régime et aux exercices. Toutefois, il faut reconnaître que l'éducation spirituelle concourt avec l'éducation organique au développement fonctionnel du système nerveux.

II. Le régime comprend l'ensemble des moyens capables de modifier l'excitabilité nerveuse en changeant les conditions de circulation, de déperdition et de nutrition générales. Ces moyens consistent dans le choix des aliments, des boissons, des vêtements, des habitations, dans les soins qui ont particulièrement pour objet de diriger le renouvellement du sang artériel par la respiration, par l'alimentation, par les sécrétions, etc.

III. Les données de la physiologie et de la pathologie, celles de l'hygiène et de la thérapeutique, concourent à déterminer les rapports qui existent entre les conditions de la circulation artérielle et celles de l'excitation nerveuse.

IV. Il est des individus dont la surexcitabilité nerveuse réclame un régime réparateur, excitant ; il en est dont la surexcitabilité réclame un régime opposé. Dans le premier cas, il y a surexcitabilité parce que l'élément artériel de la névrosité est en défaut ; dans le second, il y a surexcitabilité parce que cet élément est en excès.

V. Les exercices comprennent l'ensemble des moyens propres à modifier l'excitabilité nerveuse en changeant les conditions de circulation, de déperdition et de nutrition spéciales ou partielles.

VI. Les exercices consistent dans le renouvellement des excitations. Nous les distinguons en exercices affectifs sensoriaux, intellectuels ou logiques, et musculaires.

VII. Les données de la physiologie et de la pathologie, celles de l'hygiène et de la thérapeutique concourent à manifester l'influence exercée par le renouvellement et par l'interruption des excitations nerveuses sur la déperdition névro-artérielle et sur la nutrition vasculo-médullaire.

VIII. Il est des cas où la surexcitabilité des appareils nerveux réclame le renouvellement sagement gradué des excitations. Il en est d'autres où elle réclame un

repos prolongé, une interruption plus ou moins longue. Dans les premiers, il y a surexcitabilité par défaut de développement vasculo-médullaire ; dans les seconds, il y a surexcitabilité par suite d'une intensité fonctionnelle portée à l'excès.

IX. Les exercices affectifs se trouvent plus particulièrement placés sous l'influence des moyens propres à l'éducation morale, à l'aide desquels elle intervient dans la production des phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation.

X. Les moyens propres à l'éducation morale sont si nombreux, si variés, ils sont d'ailleurs tellement confondus dans l'atmosphère sociale qui nous entoure, qu'il est impossible même de les énumérer. Pour en étudier convenablement les résultats physiologiques et pathologiques, nous les avons distingués en enseignements et en moyens auxiliaires des enseignements.

XI. Il est un fait général à la suite duquel toutes les ressources de l'éducation morale viennent se ranger, et qu'il importe de mettre en saillie pour éviter la confusion des détails. Ce fait général, c'est l'enseignement d'un but d'activité qui comprend la direction des idées et celle des sentiments.

XII. Les données de la physiologie et de la pathologie, celles de l'hygiène et de la thérapeutique confirment l'importance éducatrice que nous attachons à l'enseignement d'un but d'activité.

XIII. Un but d'activité est une source d'idées et de sentiments qui déterminent la production d'un grand nombre de phénomènes d'innervation cérébro-muscu-

laire, cérébro-ganglionnaire, intra-cérébrale et cérébro-sensoriale.

XIV. Lorsque les actes réclamés par les désirs dépendants d'un but d'activité sont favorisés dans leur accomplissement par des faits d'innervation synergique, il survient une émotion agréable, expansive. Il survient une émotion triste, oppressive, lorsque ces actes sont empêchés par des faits d'innervation antagoniste.

XV. Le médecin ne doit pas seulement tenir compte de l'influence physiologique exercée par un but d'activité spécial et individuel; il doit encore tenir compte de celle qui est exercée par un but d'activité, général et social, fondateur et conservateur des nationalités. C'est dans un but commun d'activité que se trouve la raison principale des caractères généraux qui distinguent les peuples, les tribus et les castes.

XVI. Le but d'activité, enseigné par les moralistes et par les théologiens lorsqu'ils parlent de *la fin de l'homme*, consiste dans la conquête d'un bonheur idéal. La manière arbitraire dont chacun comprend le bonheur, les tendances égoïstes que ce mot semble exprimer, nous font regarder ces renseignements comme incomplets et dangereux.

XVII. Les idées sur le bonheur et les sentiments qui s'associent à ces idées, diffèrent avec les diverses doctrines religieuses et philosophiques qui sont répandues dans le monde. Ces doctrines peuvent se réduire au spiritualisme, au panthéisme mystique et au matérialisme.

XVIII. Le spiritualisme, en général, a pour point de

départ et pour conséquence pratique un but d'activité sociale. Le spiritualisme chrétien a pour point de départ et pour conséquence pratique un but d'activité qui consiste dans le concours de chacun à la réalisation de la fraternité chrétienne par la charité, aidée de la foi et de l'espérance.

XIX. Le matérialisme a pour point de départ et pour conséquence pratique un but d'activité qui consiste dans la conquête des jouissances temporelles.

XX. Le panthéisme mystique a pour point de départ et pour conséquence pratique un but d'activité qui consiste dans la conquête des jouissance éternelles par l'union suprême de l'âme à la Divinité.

XXI. Il est des notions qui, en apparence, sont exclusivement intellectuelles, et qui néanmoins sont destinées à produire des phénomènes d'impressionnabilité affective. En général les idées sont d'autant plus étroitement liées aux sentiments et aux émotions que ces idées ont un rapport moins éloigné avec les préoccupations habituelles de l'homme.

XXII. La direction des idées et des sentiments par l'enseignement d'un but d'activité, trouve de puissants auxiliaires dans les exemples, dans les arts d'expression, et dans les récompenses et les peines.

XXIII. Les exemples agissent sur l'organisme nerveux, d'une part en rappelant à l'esprit les enseignements préalables, de l'autre, en produisant des phénomènes d'innervation imitative.

XXIV. Il en est de même des arts d'expression ; avec cette différence que ceux-ci, idéalisant les formes sen-

timentales, exercent un empire plus étendu sur l'imagination.

XXV. Les arts d'expression agissent sur l'imagination en réveillant des idées et des sentiments en harmonie avec les émotions exprimées, idées et sentiments qui résultent de l'innervation intra-cérébrale et cérébro-ganglionnaire, déterminée par l'expression des formes littéraire, musicale, ou pittoresque de l'art.

XXVI. Les récompenses et les peines agissent sur l'organisme nerveux de l'homme, d'une part, en rappelant à l'esprit les devoirs prescrits, de l'autre, en produisant des phénomènes de sensibilité, agréables ou pénibles.

XXVII. Les exemples, les arts d'expression, les récompenses et les peines sont les moyens auxiliaires de l'éducation spirituelle; ils s'associent, dans les pompes du culte, aux enseignements de la tradition religieuse.

XXVIII. Les données physiologiques exposées dans ce chapitre doivent servir d'introduction à l'appréciation étiologique et clinique destinée, dans les deux chapitres suivants, à en compléter la démonstration.

CHAPITRE TROISIÈME

DE LA SUREXCITATION NERVEUSE, OU DES TROUBLES DE L'IMPRESSIONNABILITÉ ET DE L'INNERVATION, CONSIDÉRÉS DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA MAUVAISE DIRECTION DU RÉGIME ET DES EXERCICES.

L'excitation nerveuse réclamant, pour avoir lieu sans trouble, le concours normal de l'élément artériel et de l'élément nerveux, une perturbation apportée dans les relations fonctionnelles de ces éléments doit se manifester par des désordres plus ou moins graves de l'impressionnabilité et de l'innervation. La mauvaise direction du régime a pour résultat particulier d'apporter cette perturbation en troublant les conditions physiologiques de l'élément artériel. La mauvaise direction des exercices a plus spécialement pour effet d'apporter cette perturbation en troublant les conditions physiologiques de l'élément nerveux.

SECTION PREMIÈRE.

DE L'INFLUENCE EXERCÉE PAR LA MAUVAISE DIRECTION DU RÉGIME SUR LA PRODUCTION DE LA SUREXCITATION NERVEUSE.

La mauvaise direction du régime comprend les abus et les négligences dont le résultat est de vicier les con-

ditions du sang, celles de la circulation, de la déperdition et de la nutrition générales. Elle comprend 1° toutes les erreurs hygiéniques commises par la mère pendant la gestation et par la nourrice pendant l'allaitement (1); 2° les erreurs et les négligences relatives à l'air, à la température, aux habitations et aux vêtements; 3° les erreurs et les négligences relatives aux aliments et aux boissons, et en général aux soins que réclament les fonctions digestives; 4° l'abus ou la négligence de certains moyens hygiéniques ou thérapeutiques, etc.

§ Ier. De l'influence exercée par les émotions et par le régime de la mère pendant la gestation, par les émotions et par le régime de la nourrice pendant l'allaitement.

La sagesse des familles n'attend pas pour répandre les bienfaits de l'éducation physique que l'enfant ait vu le jour et qu'il ait poussé ses premiers cris. Elle commence à témoigner ses sollicitudes lorsque l'épouse a reconnu qu'elle va être mère, et que de nouveaux soins lui sont recommandés dans l'intérêt de l'enfant (2).

(1) Comme les abus et les négligences de la mère et de la nourrice atteignent l'enfant dans sa nutrition générale, nous devons les placer au nombre des causes qui dépendent plus particulièrement de la mauvaise direction du régime.

(2) Nous pouvons même ajouter que le jour où les parents s'occupent de donner un époux à leur fille, ou une épouse à leur fils, une sage prévoyance leur commande non-seulement de payer un dernier tribut à l'éducation physique des enfants dont ils renoncent à diriger les destinées, mais encore d'apporter un premier tribut à l'éducation physique des petits-enfants qui doivent naître de ce mariage. Il est de jeunes

L'influence exercée par les conditions physiologiques, le genre de vie, le régime, les habitudes, les mœurs, les émotions, etc., de la mère, se révèle de mille manières, qu'il est inutile de rappeler. En général, lorsque l'enfant doit à cette influence une constitution débile, une nutrition générale appauvrie, il lui doit aussi une prédisposition fatale à la surexcitation nerveuse. Mais comme les troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation qui manifestent cette prédisposition n'ont souvent lieu que longtemps après la naissance, c'est-à-dire longtemps après les fautes commises pendant la gestation, comme tant d'autres influences ont pu survenir et compliquer le problème des causes, il faut se garder de ces hardies interprétations étiologiques que les médecins adoptent en général trop légèrement. D'ailleurs, il est des circonstances qui, échappant à la libre prévoyance des familles, sont étrangères à l'empire de l'éducation physique. Ainsi une femme éprouve pendant sa grossesse une vive frayeur ; elle fait une chute, elle subit des revers imprévus, elle est atteinte d'une longue et grave maladie, elle est condamnée par la misère aux plus cruelles privations et

personnes qui ont à peine atteint une puberté précoce, et que d'imprudents parents songent déjà à marier. Il est des circonstances où, sans se laisser détourner par des conditions physiologiques qui semblent préparer d'amers regrets, on sacrifie la santé des familles à une étroite considération de fortune ou de position. Agir ainsi, c'est introduire volontairement, librement, les fatales conséquences de l'hérédité dans une génération. Le choix des époux est le seul acte dans lequel l'éducation, avec sa prévoyante sollicitude, et l'hérédité, avec son aveugle fatalité, se rencontrent et peuvent se combattre.

aux travaux les plus pénibles, etc. Il est impossible, dans ces cas, de faire peser sur l'éducation privée la responsabilité des maladies dont l'enfant peut porter le germe en naissant.

Parlerons-nous de l'influence de l'imagination de la mère sur les destinées de l'enfant qu'elle porte dans son sein?... Sans aborder ce problème, si souvent et si inutilement agité, il nous suffira de faire remarquer que lorsque la mère s'abandonne aux égarements de son imagination, comme ces égarements n'ont jamais lieu sans entraîner à leur suite des troubles affectifs, des faits désordonnés d'innervation cérébro-ganglionnaire, la nutrition générale de l'enfant doit en subir une influence plus ou moins nuisible. Que les émotions de la mère soient ou non le résultat de circonstances indépendantes d'une sage prévoyance, il est incontestable qu'elles figurent dans l'étiologie des affections nerveuses parmi les causes les plus certaines et les mieux connues. L'observation clinique ne laisse aucun doute à cet égard (1) ; mais il en est de cette donnée comme de la plupart de celles qui résultent de l'appréciation étiologique des influences éducatrices, elle ressort aisément de l'examen des faits généraux, mais elle ne saurait résulter aussi nette, aussi précise,

(1) Au rapport des médecins les plus expérimentés de ce siècle, et entre autres de M. Esquirol : « Plusieurs dames enceintes, aux diverses » époques de la révolution, ont mis au monde des enfants que la plus » légère cause a rendus aliénés. » Plusieurs exemples sont rapportés par les auteurs qui ne laissent aucun doute sur l'influence des émotions et des préoccupations affectives de la mère sur la production des diverses formes de la surexcitation nerveuse chez les enfants.

de l'examen des faits particuliers (1). Il est permis, néanmoins, de mentionner ici les capricieuses et frivoles agitations auxquelles se livrent certaines femmes pendant leur grossesse, l'emportement de leurs passions, leurs mouvements d'impatience, leurs habitudes irrégulières ; nous mentionnerons également les procédés dont elles sont l'objet dans leurs familles, les afflictions qu'on leur cause, l'indifférence qu'on leur témoigne, etc. Ajoutons les circonstances qui compliquent l'accouchement, les manœuvres ou les négligences qui peuvent nuire à la santé de l'enfant.

S'il s'agit d'apprécier l'influence des conditions physiologiques de la nourrice pendant l'allaitement, les faits se présentent quelquefois avec plus de précision. Il n'est pas rare de voir les effets tellement rapprochés de leur cause, les convulsions, par exemple, d'un enfant tellement rapprochées d'un accès de colère de sa nourrice, que l'on court moins le risque de se tromper, en faisant intervenir la modification du lait produite par l'émotion de l'une comme rendant raison des troubles qui surviennent chez l'autre. Les observations propres à jeter quelque lumière sur ce sujet abondent dans les auteurs.

Gilibert, cité par Beaumes, a vu expirer en deux jours et dans les convulsions les plus violentes un en-

(1) Ainsi, par exemple, lorsque nous voyons un homme dont la mère a éprouvé de vives émotions pendant sa grossesse, devenir aliéné à l'âge de trente ou quarante ans, nous ne pouvons affirmer, d'une part, que les émotions de la mère ont été la cause prédisposante de l'aliénation du fils, et de l'autre, que ces émotions ont été le résultat des égarements de l'imagination.

fant qui avait teté un lait *tout fumant encore* (ce sont ses expressions) par un travail de trois heures sous un soleil ardent. Si l'on croit quelques praticiens, des affections convulsives ou épileptiques auraient eu lieu chez les enfants parce que les nourrices leur auraient donné le sein immédiatement après le coït, pendant la grossesse ou pendant la menstruation. De pareilles appréciations nous semblent trop difficiles ; les observations cliniques de ce genre nous semblent trop aventureusement interprétées, pour que nous nous complaisions à les rapporter (1).

Si la nourrice est atteinte d'une maladie accidentelle, aiguë ou chronique, son lait doit nécessairement influer sur la nutrition de l'enfant, et occasionner de grandes perturbations dans les fonctions de son organisme. Or, le choix d'une nourrice étant du domaine de l'éducation physique, cette cause doit être signalée. Il en est de même des cas où une nourrice par sa conduite, par ses mœurs, par sa profession, peut altérer les qualités de son lait. Le lait d'une nourrice qui serait habituellement en proie à des passions violentes peut produire les résultats les plus fâcheux. Un auteur va même jusqu'à dire que ce lait est aussi virulent que le poison de ciguë. Heintoke raconte qu'une femme, craignant après un violent accès de colère, que son lait ne nuisît à son enfant se fit teter par un petit chien qui tout de suite fut attaqué de convulsions épi-

(1) La maxime des sophistes : *Post hoc, ergo propter hoc,* joue un grand rôle dans les appréciations étiologiques et thérapeutiques du vulgaire et de plusieurs médecins.

leptiques. Boërhaave rapporte qu'un enfant, ayant teté sa nourrice encore en proie à un accès de colère, eut immédiatement après une attaque d'épilepsie, et fut sujet à cette affection toute sa vie. Albinus rapporte qu'une cause de même nature occasionna des convulsions mortelles après avoir provoqué chez l'enfant une hémorrhagie soudaine, par le nez, les yeux, les oreilles, la bouche et l'anus. Un médecin a assuré à Beaumes qu'un de ses enfants, nourri dans un village voisin, avait expiré sous ses yeux dans les convulsions, parce que sa nourrice lui avait donné le sein immédiatement après un violent accès de colère (1). La colère n'est pas la seule émotion qui soit propre à vicier le lait des nourrices. Toutes les émotions vives, expansives ou oppressives, accidentelles ou habituelles, peuvent produire cet effet. On rapporte des exemples de convulsions nerveuses chez des enfants qui avaient teté leur mère ou leur nourrice au moment où elles venaient d'éprouver une vive frayeur (2). M. Esquirol place les vives commotions dites morales de la nourrice parmi les causes prédisposantes les plus ordinaires de l'épilepsie idiopathique (3).

Quant au régime des nourrices, il exerce sans doute, comme celui de la mère, une influence très-grande sur les qualités bonnes ou mauvaises de la nutrition de l'enfant. Raulin et Gilibert ont vu des convulsions survenir chez des enfants dont les nourrices avaient

(1) Beaumes, *Des convulsions de l'enfance.*

(2) *Éphém. des curieux de la nature*, 1er déc., 2e ann., obs. 41.

(3) *Des aliénations mentales*, t. I. *De l'épilepsie.*

mangé des raves, des raiforts, des fruits aigres, etc., qui sont sans inconvénient dans un grand nombre de circonstances. Le moyen, encore une fois, de reconnaître, entre toutes les causes mystérieuses de la surexcitation nerveuse qui peuvent se produire dans le cours de la vie d'un individu, la part qui appartient à l'alimentation de la mère ou de la nourrice ! Beaumes rapporte une observation qui démontre l'influence exercée sur la production des convulsions par le changement dans les habitudes et dans le régime qu'on impose aux femmes de la campagne lorsqu'elles nourrissent les enfants des riches. Il est inutile de rappeler les dangers de l'abus du vin et des liqueurs fortes. Tissot, Bërhaave, Fabre de Villebrune, Linné, la plupart des auteurs qui ont écrit sur l'éducation physique ou sur les affections nerveuses de la première enfance, ont signalé plusieurs faits de ce genre.

Toutes les causes qui peuvent atteindre la nutrition générale de l'enfant par la voie de la circulation placentaire ou de la sécrétion mammaire appartiennent donc à la mauvaise direction du régime lorsque, pouvant être combattues, elles n'ont été ni prévues ni écartées. Combien de fois la surexcitation nerveuse ne doit-elle pas être le résultat des conditions physiologiques de la mère et de la nourrice, sans qu'il soit possible, dans les cas particuliers, de déterminer avec précision et exactitude la part d'action qui leur appartient sans doute ! Nous avons dû puiser les faits les plus propres à jeter quelque lumière sur ce sujet dans l'histoire d'une affection nerveuse qui, atteignant la

première enfance, se présente le plus immédiatement sous l'influence des erreurs hygiéniques de la mère ou de la nourrice. Quelle lumière l'observation clinique des affections hystériques, hypochondriaques, mentales, etc., peut-elle répandre sur la question étiologique agitée dans ce paragraphe ? A un âge où tous les souvenirs qui se rattachent à l'influence de la gestation et de l'allaitement ont plus ou moins complétement disparu, il est difficile d'obtenir des renseignements aussi positifs que ceux que nous recueillons en présence des convulsions de l'enfance (1).

§ II. De l'influence exercée par les conditions vicieuses de l'air et par les troubles de la respiration.

La transformation du sang veineux en sang artériel, qui a lieu dans la respiration, peut être troublée de diverses manières. Qu'il nous suffise de mentionner la présence de substances étrangères dans le fluide respirable et le changement survenu dans la quantité proportionnelle des trois éléments de ce fluide. Nous ajouterons les conditions de température qui en modifient la densité. Nous ne parlerons pas des affections de l'appareil respiratoire qui peuvent troubler l'hématose.

Les convulsions de l'enfance doivent encore servir de base à l'appréciation étiologique et clinique qui est le sujet de ce paragraphe. « Celui qui n'a point vu,

(1) Les convulsions de l'enfance doivent d'ailleurs être considérées comme témoignant une prédisposition aux diverses formes de la surexcitation nerveuse. Esquirol et Pinel les regardent comme prédisposant à la folie.

dit Beaumes, cette espèce de respiration convulsive et d'angoisse spasmodique qu'éprouvent les enfants qui naissent et qu'on tient dans des appartements fermés et trop échauffés, ce qui n'est pas rare, parmi les gens riches quelquefois outrés dans leur manière de se conduire, aura peine à croire que cette cause est aussi propre à exciter des convulsions (1)... Puisque les lieux dont l'atmosphère est peu renouvelée, échauffée ou altérée, ajoute plus loin notre auteur, donnent naissance aux convulsions, on peut, sous ce dernier point de vue, ranger parmi les causes éloignées de ces maladies le séjour dans les grandes cités. Les abus sans nombre, qui en pervertissent l'atmosphère, sont connus. Aussi, Arbuthnot et Short ont vérifié que l'air des grandes villes (semblables à ces mères dont le lait ne vaut rien pour leurs enfants) ne devient supportable à ceux qui y naissent que quand ils y sont habitués. Raulin a fait la même remarque; et, s'il faut en croire Withers, il n'y a pas de plus puissante cause de l'abattement chronique ou des maladies nerveuses. » Tous les praticiens s'accordent à reconnaître que l'état habituel des conditions vicieuses de l'air, s'il ne produit

(1) Beaumes rapporte l'observation d'un nouveau-né, bien constitué et vigoureux, qui ne pouvait téter qu'avec des angoisses inexprimables, et qui respira librement aussitôt que, appelé auprès de lui, il eut fait ouvrir les fenêtres et retirer les personnes qui l'entouraient. Nous avons été nous-même appelé dans des cas semblables ; et le souvenir de l'observation de Beaumes nous inspira les mêmes moyens, qui furent couronnés par le même succès. Le même auteur cite le huitième volume des *Transactions philosophiques*, où M. Ballexserd raconte les convulsions dont furent attaqués quelques enfants pauvres qui avaient passé la nuit dans une chambre soigneusement fermée.

pas toujours une affection nerveuse aussi nettement déterminée que le sont les convulsions, « rend les malheureux qui y survivent extrêmement mobiles (1) ».

Les troubles de la respiration, occasionnés par la présence des substances délétères dans le fluide respirable, ont été mentionnnés comme pouvant donner naissance à plusieurs formes de la surexcitation nerveuse. Parmi ces substances, nous rappelons le gaz hydrogène sulfuré, l'hydrosulfure d'ammoniaque, l'acide carbonique, les émanations connues sous le nom de *miasmes*, celles qui proviennent de certaines essences, de l'essence de térébenthine, par exemple, ou de certains métaux, du plomb, du mercure, du cuivre, etc. Nous touchons, on le voit, au domaine de l'influence des professions (2).

L'homme peut se soustraire à un grand nombre d'affections résultant des conditions vicieuses de l'air

(1) Beaumes, ouvrage cité ; Tissot, *Traité des nerfs et de leurs maladies*. Esquirol signale une atmosphère impure parmi les causes de l'épilepsie. *Des maladies mentales*, t. I, p. 297.

(2) Selon M. Esquirol et plusieurs autres médecins distingués, les professions qui exposent l'homme aux vapeurs du charbon, à l'émanation des oxydes métalliques, sont au nombre des causes qui favorisent le développement de la folie. Les boulangers, les cuisiniers et les mineurs sont signalés par eux comme étant dans ce cas. « La vapeur de plomb, » dit M Esquirol, produit en Écosse une espèce de manie dans laquelle » les maniaques se détruisent à belles dents, et que les paysans écossais » appellent *mill-reek*. Les mineurs du Pérou, du Mexique, sont sujets » à une folie toute particulière. On prétend que les ouvriers qui em- » ploient l'indigo sont tristes et moroses. » *Des aliénations mentales*, t. I, p. 46. « La vapeur du charbon, dit M. Louyer-Villermay, a déter- » miné chez une dame à laquelle j'ai donné mes soins, une hypochon- » drie très-grave dont elle a parfaitement guéri. » *Traité des affections nerveuses*, t. I, p. 30.

par une sage disposition des habitations et par un choix éclairé des vêtements. Nous nous trouvons amené tout naturellement à considérer les habitations et les vêtements dans leurs rapports avec les diverses formes de la surexcitation nerveuse qu'ils peuvent concourir à produire ou à prévenir.

La privation des rayons solaires est une des causes les plus habituelles des maladies chroniques, parmi lesquelles la phthisie, les scrophules, l'herpès, etc., occupent la première place. Quoiqu'on n'ait pu encore déterminer exactement l'action de la lumière solaire sur l'organisme, il est permis, d'après les effets qui résultent des habitations obscures, d'affirmer que les opérations physiologiques les plus importantes, que l'hématose surtout et la nutrition générale en reçoivent une puissante influence. Aussi lorsque cette action salutaire est en défaut, la nutrition étant imparfaite et le sang étant appauvri, l'excitation nerveuse est troublée dans ses principaux éléments, et de nombreux désordres se manifestent dans l'impressionnabilité et l'innervation.

Une atmosphère froide et humide, lorsqu'elle est habituelle, produit les mêmes effets que la privation des rayons solaires. Lorsque cette atmosphère succède, la nuit, aux grandes chaleurs du jour, on remarque de graves accidents nerveux, surtout chez les enfants.

L'insolation a occasionné souvent des maladies cérébrales. Les observations qui en constatent la

funeste influence sont nombreuses et suffisamment connues (1).

L'éducation physique est responsable de ces résultats lorsqu'elle n'a aucun égard à l'insalubrité des habitations, lorsqu'elle ne sait pas recourir aux ressources hygiéniques qu'offrent les vêtements.

Les vêtements donnent lieu à quelques remarques étiologiques s'ils sont compressifs, trop chauds ou insuffisants. Les maillots, les béguins et les corsets occupent la première place parmi les vêtements compressifs. Nous ne rappellerons point tout ce qu'on a dit des obstacles qu'ils apportent à la digestion, à la respiration et à la circulation générale. Beaumes les accuse d'occasionner des convulsions idiopathiques et sympathiques, de donner naissance à la *mobilité* nerveuse, aux spasmes, etc. Tissot et Zimmermann les regardent comme jouant un grand rôle dans la production d'une « *mobilité extrême dans le genre nerveux* ». Les vêtements trop chauds ont l'inconvénient d'accroître l'impressionnabilité de la peau et d'exciter la perspiration cutanée aux dépens de la perspiration pulmonaire, et surtout d'activer la circulation générale et de provoquer des congestions cérébrales. Quant aux vêtements insuffisants, s'ils occasionnent la suppression de la transpiration, ils peuvent nuire à l'accomplissement régulier des fonctions de la vie de nutrition, et

(1) Sur quatre cent soixante-six aliénées de la Salpêtrière, M. Esquirol en a signalé douze qui devaient leur maladie à l'insolation. *Des aliénations mentales*, t. I, p. 192. — Voyey aussi Abercrombie, *Des maladies de l'encéphale et de la moelle épinière*, p. 213.

par là troubler l'excitation nerveuse dans ses éléments physiologiques.

§ III. De l'influence exercée par les aliments et boissons, et par les troubles de la digestion qui en résultent.

Les aliments et les boissons peuvent nuire par leur qualité, par leur quantité, et par l'irrégularité avec laquelle ils sont pris.

Il est impossible que nous nous livrions à un examen minutieux de l'action des divers aliments sur la production de la surexcitation nerveuse. Pour accomplir cette tâche, nous serions dans la nécessité d'envahir le domaine des recherches hygiéniques et étiologiques qui se rencontrent dans de nombreux et volumineux ouvrages. Que nos lecteurs se rappellent les généralités que nous avons exposées dans le chapitre précédent. Nous devons éviter également les détails suffisamment connus et le récit des faits exceptionnels. Nous ne dirons pas avec Tissot l'action du persil sur les nerfs d'une femme vaporeuse, celle des fraises et des écrevisses *sur un grand nombre de gens*, celle des yeux d'écrevisse, des boissons d'écrevisses, signalée par Van Swieten et Viridet, celle des moules, celle des sucreries *sur une femme à qui elles donnaient toujours un accès de vapeur*, etc. Nous ne raconterons pas le spasme dans les pieds occasionné par l'usage des corneilles, et le spasme dans les bras occasionné par l'usage des alouettes, rapportés par le docteur Reidlin (1). Nous

(1) Tissot, *Des nerfs et de leurs maladies.*

ne rapporterons pas davantage l'attaque d'épilepsie observée par Hildeshein à la suite d'un excès de fruits et de lait; l'épilepsie observée par Sennart et due à l'usage des champignons; l'épilepsie attribuée par Laforest à des anguilles; les convulsions épileptiques, dues, selon Dolée, à une compote de choux, et, selon Schenkius, à des lentilles, etc. Nous ne voulons point faire un traité de gastronomie à l'usage des idiosyncrasies. On lit dans un grand nombre d'auteurs des observations qui semblent avoir été recueillies en haine de certains aliments. On ne saurait imaginer quels anathèmes ont été lancés par Beaumes, par Camus, par Zimmermann contre la bouillie, contre la panade, etc., qu'ils regardent comme la cause des plus foudroyantes convulsions (1). Défions-nous de ces appréciations étiologiques qui encombrent malheureusement la tradition clinique.

La privation des aliments trop abondants, s'ils ne sont pas digérés, trouble également les conditions physiologiques de l'excitation nerveuse par l'appauvrissement artériel qui en résulte et par les désordres fonctionnels des organes digestifs auxquels donne lieu une mauvaise alimentation. Les aliments succulents, excessifs et parfaitement digérés, troublent les conditions physiologiques de l'excitation nerveuse par la pléthore qui en résulte, et par les désordres fonctionnels de la circulation auxquels donne lieu une alimen-

(1) Zimmermann expliquait, par l'indigestibilité de la bouillie, la mortalité qui envahissait, à la suite de convulsions, huit mille enfants, sur vingt-cinq mille morts dans la ville de Londres.

tation trop excitante. Tels sont les deux faits généraux qu'il importe de rappeler ici.

La profusion avec laquelle certaines nourrices donnent à téter à leurs nourrissons, un lait insuffisant, pauvre en principes nutritifs, un lait trop riche et trop abondant, sont des causes de surexcitation nerveuse qui se rapportent aux deux faits généraux que nous venons de rappeler. Quant à l'abus des aliments, à l'habitude d'une table trop recherchée, à la variété des mets qui excitent l'appétit, quant à tous ces écarts de régime qui font partie ce qu'on appelle *excès de tout genre*, on sait qu'ils figurent dans l'étiologie de toutes les maladies, dans l'étiologie surtout des aliénations mentales et de l'épilepsie. Quant à la privation des aliments, nous rappellerons avec M. Esquirol que le jeûne, la faim prolongée concourent à la production de la mélancolie. « Cette influence, dit-il, est même consacrée par le langage populaire, et l'habitude de surcharger l'estomac d'aliments de difficile digestion, particulièrement chez les hommes qui font peu d'exercice, dispose à la même maladie. » Les inconvénients qui résultent des aliments varient, au reste, avec les idiosyncrasies, les professions, le genre de vie, etc.

L'irrégularité dans les repas est chez plusieurs personnes une cause de ces troubles digestifs qui compliquent si souvent l'hypochondrie. Les personnes qui sont prédisposées à cette affection, les personnes dites nerveuses, en général, éprouvent dans leur estomac des sensations diverses plus ou moins pénibles qui simulent la faim et qu'elles croient apaiser en pre-

nant des aliments. Il en résulte une altération toujours plus grande des fonctions digestives et une nutrition toujours plus imparfaite (1).

Les boissons occupent dans l'étiologie des affections nerveuses une place qui est due en grande partie à la propriété dont plusieurs d'entre elles jouissent d'activer, pour un instant, les opérations cérébrales, soit en agissant directement sur le tissu nerveux, soit en introduisant des principes stimulants dans le sang artériel. Si les personnes qui abusent du vin et des liqueurs alcooliques savaient tous les maux que les médecins font marcher à la suite de leurs excès, et surtout si elles pouvaient y croire, il en résulterait peut-être, pour plusieurs d'entre elles, une frayeur salutaire. Nous mettrions volontiers sous leurs yeux ces lignes de Tissot : « L'abus du vin, dont l'effet est de produire une tension dans les vaisseaux du cerveau, le dérangement des facultés et des sens, le vertige, le tremblement, la faiblesse de tous les muscles, conduit nécessairement aux maux de nerfs et surtout aux tremblements, à la paralysie, à l'hypochondrie, quand on ne vient à en faire excès que peu à peu; mais si on se livre à ces excès tout à coup, il en résulte des épilepsies, des manies, des convulsions de toute espèce. » Beaumes se sert des mêmes expressions pour énoncer les mêmes données étiologiques (2). Dans l'âge adulte, l'abus du vin et des

(1) Les troubles des fonctions digestives agissent sur le système nerveux par les désordres sympathiques qui les accompagnent, et par l'appauvrissement de la nutrition qui en résulte.

(2) Le tableau de la *manière de vivre*, donné par M. Esquirol dans

liqueurs est une source assez abondante de désordres nerveux pour permettre un pareil tableau. Il doit exercer une bien funeste influence lorsqu'il est toléré à un âge qui réclame plus particulièrement les soins de l'éducation physique. On accuse les nourrices et les bonnes de donner du vin aux enfants qui leur sont confiés, afin de les endormir et de jouir de la liberté que procure leur sommeil. Beaumes assure avoir vu des effets déplorables de cet acte coupable. Il n'est pas nécessaire, pour comprendre les inconvénients de pareils abus, dans le jeune âge surtout, de s'imaginer avec un auteur que le vin *agace les nerfs par sa partie spiritueuse et racornissante.* Il suffit d'en voir les effets non-seulement sur la santé, mais encore sur les mauvaises mœurs, cette seconde source d'affections nerveuses qui se mêle à la première.

Le thé et le café ont subi de graves condamnations. « Les boissons à la mode qui tyrannisent tous les âges, dit Beaumes, doivent être rangées parmi les causes convulsifiques. » Rien de bizarre comme la théorie

la recherche des causes de la folie, indique vingt-six cas d'abus du vin sur deux cent soixante-quatre malades. On attribue à cet abus le grand nombre d'affections nerveuses qui règnent en Angleterre et aux États-Unis. Quoiqu'il y ait certainement quelque chose de vrai dans cette dernière hypothèse, il faut néanmoins se garder de l'accepter sans examen. En général, les auteurs attribuent les maladies qui règnent chez un peuple à toutes les causes qui *se trouvent sous la main* (qu'on nous pardonne cette expression). Pour l'un, c'est l'abus du vin; pour l'autre, ce sont le climat, les brouillards, la chaleur; pour un troisième, c'est le mouvement des affaires commerciales; pour un quatrième, c'est l'esprit de secte, ou l'exaltation religieuse, etc. Le moyen d'assigner à chacune de ces causes diverses la part exacte qui lui appartient dans la production des maladies qui règnent chez un peuple !

donnée par Tissot sur les effets de l'infusion chaude de thé. Pomme attribue les maux de nerfs qui règnent en Hollande, à l'usage du thé ou du café. « On ne saurait comprendre, ajoute-t-il, combien la dégénération actuelle, tant au physique qu'au moral, doit au grand usage de ces sortes de boissons. » Nous nous arrêtons devant ces exagérations ; des faits exceptionnels que nous avons pu observer, nous ne saurions conclure à des généralités aussi banales. Il est certain que chez les personnes dites nerveuses, jeunes et actives, ces boissons causent des insomnies et sont loin d'être sans inconvénients ; mais il est certain aussi que plusieurs n'en souffrent point. Elles sont funestes surtout quand elles ont pour résultat de faciliter les veilles et d'activer d'une manière factice les opérations intellectuelles.

Il est des boissons qui ont un résultat opposé à celui des boissons alcooliques ou aromatiques, et dont l'abus, cette fois, a pour complices les médecins eux-mêmes. Ce sont les boissons dites émollientes, délayantes ou rafraîchissantes, dont on inonde l'estomac des malades sans égard pour leur constitution, sans égard pour les troubles qu'elles apportent dans la nutrition générale et dans les organes digestifs. C'est grâce aux préjugés rendus populaires par les fausses théories des médecins et par leur pratique routinière que ces boissons sont aujourd'hui d'un usage général parmi nous, surtout chez les femmes. L'observation mieux dirigée fera bientôt cesser, nous l'espérons, ces déplorables préjugés, et les doctrines qui les sanctionnent. Déjà quelques médecins ont ouvert les yeux et reconnais-

sent que les tisanes prises à doses énormes, sans soif, dans l'absence de toute fièvre, sous le ridicule prétexte de *mûrir* un rhume, d'*adoucir la poitrine*, de *rafraîchir les entrailles*, etc., n'ont pour résultat que de paralyser la digestion, d'augmenter la faiblesse et le dégoût pour toute nourriture, de clouer sur un fauteuil des personnes qui ont besoin de respirer le grand air, etc. Qu'on s'étonne après cela des triomphes obtenus par des charlatans mieux avisés sur d'honorables médecins qui se traînent docilement dans l'ornière ! Les affections nerveuses, trop souvent méconnues, s'exaspèrent en général par toutes les causes qui nuisent à la nutrition générale. Certes, nous ne nous étonnerons pas que M. Louyer-Villermay ait signalé l'abus des tisanes comme une des causes les mieux constatées de l'hypochondrie. Cet abus est surtout nuisible aux jeunes filles disposées à la chlorose.

Les boissons excitantes et les boissons dites émollientes, données avec excès, altèrent donc également les conditions physiologiques de l'excitation nerveuse, les unes en troublant plus spécialement la circulation, et les autres en troublant plus spécialement la digestion. Les premières, font prédominer la circulation cérébrale, et déterminent une déperdition considérable de l'élément nerveux de la névrosité ; elle donnent lieu à un état de congestion habituelle. Les secondes appauvrissent le sang, altèrent l'appareil digestif et donnent lieu à tous les désordres qu'engendre une nutrition imparfaite.

§ IV. De l'influence exercée par la négligence ou par l'abus de quelques moyens hygiéniques ou thérapeutiques.

Nous ne parlerons point des assaisonnements qui, loin de rendre plus digestibles les aliments auxquels on les associe, troublent au contraire la digestion soit en stimulant trop vivement la muqueuse gastrique, soit en créant un appétit factice, soit en paralysant l'énergie de l'estomac, etc. Nous ne parlerons pas davantage des odeurs, qui pour certaines personnes sont une cause d'affections nerveuses graves et rebelles.

Un mot sur l'opium, sur le haschitt, sur les bains et sur certains médicaments.

Les narcotiques sont des substances dont l'emploi, dans l'état de santé, conduit rapidement à une des formes les plus graves de la surexcitation nerveuse. L'opium les résume tous. Quelle que soit la manière dont on le prépare et dont on en use, en infusion, en extrait, ou à l'état d'opium brut, qu'il soit fumé ou pris intérieurement, il produit toujours et partout les mêmes effets. La démence est le dernier terme de la carrière que cet incroyable abus ouvre devant les malheureux qui s'y livrent. Il semble que l'usage de l'opium provoque une déperdition considérable de l'élément nerveux de la névrosité et que, excitant sans mesure les opérations du cerveau, il en épuise la capacité *névrogénique* (qu'on nous pardonne de cette expression).

Le haschitt est une substance peu connue en Europe, qui, chez les Africains et chez les Asiatiques, concourt avec d'autres causes à la production de l'aliénation mentale. On l'obtient par la distillation des pistils du chanvre. D'après les renseignements qui ont été donnés sur l'effet de cette substance, elle produit un délire d'une gaieté bruyante, fantastique, grotesque, et vraiment extraordinaire. On fume quelquefois l'extrait enivrant qu'elle fournit; mais le plus souvent on le prend sous forme de boisson. Madden rapporte que, visitant l'hôpital du Caire, il y rencontra quatre fous sur treize, dont l'aliénation était attribuée à l'effet du haschitt (1).

L'abus des bains trop chauds et trop prolongés doit être signalée comme une cause qui concourt, chez quelques personnes, à la production de la surexcitation nerveuse. Ils rendent l'appareil tactile très-impressionnable ; ils troublent la circulation générale, et ils congestionnent le cerveau. Ils engendrent d'ailleurs la mollesse, ils amoindrissent l'énergie musculaire, et ils nuisent à la nutrition. Quand aux bains froids, sans avoir les mêmes inconvénients, il faut se souvenir qu'on a vu de simples affusions froides, administrées surtout à des individus atteints d'affections cutanées, donner lieu immédiatement à des accès de manie et d'épilepsie. (2).

L'abus des médicaments, de ceux surtout qui sont donnés aux enfants, avant que l'expérience nous ait

(1) Madden, *Travels in Turkey, Ægypt.*, etc.

(2) Maisonneuve, *Recherches et observations sur l'épilepsie.* Esquirol, *Des aliénations mentales.*

appris à en connaître l'idiosyncrasie, avant même que nous ayons prononcé avec quelque précision sur la nature de leurs maladies, est encore une cause de surexcitation nerveuse souvent mentionnée. Il est inutile de rappeler l'effet des médicaments narcotiques qu'on ne doit presque jamais administrer aux enfants. Quant aux purgatifs qui jouent un si grand rôle dans l'histoire de l'hypochondrie, on sait quel en est l'abus dans certains pays et quels en sont partout les inconvénients. Cet abus rend, en général, le ventre extrêmement paresseux ; et quand il détermine d'abondantes et fréquentes évacuations, il accroît l'affaiblissement général des personnes déjà malades qui s'y livrent (1).

Il faut bien que nous mentionnions encore l'emploi inopportun des médicaments qui ont pour but de faire disparaître un exanthème, les dartres, la teigne, les croûtes dites laiteuses, ou dans le but de faire cesser un écoulement du nez ou de l'oreille, le flux hémorroïdal, un ulcère, la goutte, le rhumatisme, etc. C'est un des mystères les plus effrayants de l'étiologie que l'influence des suppressions de ce genre sur la production de toutes les maladies du cadre nosologique.

Il faut bien que nous mentionnons aussi les chutes sur la tête, les coup violents qui sont suivis quelquefois d'affections fort graves, telles que l'aliénation mentale, l'épilepsie, etc.

(1) Le préjugé qui fait attribuer à la présence de vers intestinaux tous les dérangements qui surviennent dans la santé des enfants, est une des causes qui répandent le plus généralement l'abus des purgatifs dans les familles.

Il est des circonstances où la surveillance des habitudes des enfants réclame un soin particulier. L'onanisme figure parmi les causes les plus ordinaires d'un grand nombre d'affections nerveuses (1). L'épuisement et l'énervation que cette déplorable habitude tend à produire explique la surexcitabilité nerveuse de ceux qui l'ont contractée. L'éducation morale doit concourir avec l'éducation physique à la prévenir et à la combatre.

La première et la seconde dentition sont quelquefois pénibles et douloureuses. Elles donnent lieu aux convulsions et à cet état de surexcitabilité nerveuse dont les convulsions sont comme les signes précurseurs chez les enfants. La menstruation, lorsqu'elle s'établit difficilement, ou lorsqu'elle est trop activée, occasionne souvent des troubles nerveux. L'hystérie, la chlorose, l'hypochondrie, l'épilepsie elle-même, la chorée, sont déterminées dans certains cas par un désordre de la menstruation. Toute négligence de l'éducation physique à cet égard, doit être regardée comme une mauvaise direction du régime.

Plusieurs personnes se plaignent d'une constipation opiniâtre et habituelle. C'est même un des tourments les plus ordinaires des personnes dites nerveuses et mélancoliques, de l'hypochondriaque, de l'hystérique, etc. Il est certain que ce trouble fonctionnel du gros intestin tient souvent à la paresse de certains individus,

(1) M. Esquirol attribue à cette cause vingt-quatre cas d'aliénation sur quatre cent soixante-quatre malades. Voyez son tableau V.

et à ce qu'on n'a pas eu soin d'imposer aux enfants les habitudes régulières et périodiques que commande une bonne direction du régime.

SECTION II.

DE L'INFLUENCE DE LA MAUVAISE DIRECTION DES EXERCICES SUR LA PRODUCTION DE LA SUREXCITATION NERVEUSE.

La mauvaise direction des exercices comprend les abus et les négligences dont le résultat est de vicier les conditions du tissu vasculo-médullaire, celles de la circulation, de la déperdition et de la nutrition spéciales. Elle consiste à interrompre trop longtemps ou à provoquer trop fréquemment les excitations fonctionnelles qui, dans les faits d'innervation cérébro-sensoriale, intra-cérébrale, cérébro-musculaire et cérébro-ganglionnaire, sont soumises à l'empire de l'éducation. Tels sont les exercices sensoriaux, les exercices intellectuels ou logiques, les exercices musculaires et les exercices affectifs. Nous comprenons dans la mauvaise direction des exercices le sommeil trop prolongé et les veilles excessives. Comme nous avons vu la mauvaise direction du régime troubler les fonctions nerveuses par la perturbation apportée dans la nutrition générale, nous verrons la mauvaise direction des exercices donner lieu aux mêmes troubles par la perturbation apportée dans la nutrition locale.

§ Ier. De l'influence de la mauvaise direction des exercices sensoriaux.

Les excitations sensoriales, portées à l'excès, trop fréquemment renouvelées, donnent lieu à une surexcitation qui peut se propager, dans quelques cas, à la centralité cérébro-rachidienne. Les excitations sensoriales longtemps interrompues, trop rarement produites, donnent lieu à une surexcitabilité qui peut s'étendre à tout le système nerveux.

Des exercices de l'appareil tactile.

Les impressions reçues et transmises par l'appareil tactile sont celles de la température et de la résistance. Quant aux formes, aux diversités de surface, l'impression qui en résulte est l'œuvre de l'intelligence.

Nous avons peu de choses à dire touchant les inconvénients qui résultent d'un exercice immodéré de cet appareil, si nous le considérons indépendamment des fonctions de la peau. La souplesse et la finesse des vêtements, la soustraction habituelle de la peau au contact de l'air renouvelé, les bains chauds, les soins excessifs, la mollesse, etc., engendrent une surexcitabilité cutanée que les moindres causes rendent féconde en désordres nerveux (1).

Nous ne parlerons pas des hallucinations du toucher qui sont indépendantes de la surexcitation de l'appareil

(1) On sait que chez les riches habitants des Antilles, le tétanos survient après les blessures les plus légères.

tactile et qui sont plutôt la conséquence de la surexcitation de l'appareil intellectuel. Tels sont, par exemple, les hallucinations du toucher des incubes et des succubes.

Des exercices de l'appareil visuel.

Que la vision soit maintenue inactive pendant un temps plus ou moins prolongé, que la lumière du jour fasse place à une obscurité profonde ou à la pâle lueur d'une lumière artificielle, l'appareil visuel ne tardera pas à être modifié dans sa nutrition, dans son développement; il s'atrophiera en quelque sorte, et le résultat pathogénique de cette condition organique sera une surexcitabilité excessive, qui, au premier contact d'une vive lumière, produira tous les phénomènes de la surexcitation photophobique.

Que la fonction visuelle soit au contraire trop peu ménagée, qu'elle s'exerce dans des conditions défavorables, sur des objets placés à de très-grandes distances, sur des molécules extrêmement petites, avec une lumière trop intense ou trop faible, nous avons à redouter, non-seulement les symptômes de la surexcitation visuelle, mais encore ceux de la surexcitation cérébrale, grâce à l'étroite sympathie qui unit les appareils sensoriaux à l'appareil logique. C'est ainsi que les éblouissements, la berlue, etc., sont fréquemment accompagnés, précédés ou suivis de vertiges et de céphalalgie. Les formes de la surexcitation visuelle qui peuvent être déterminées par l'excès d'activité de cette fonction sensoriale sont assez nombreuses. Telles sont

la diplopie, l'héméralopie, la nyctalopie, l'amaurose elle-même, et certaines hallucinations.

Des exercices de l'appareil auditif.

Les diverses formes de la surexcitation de l'apparei auditif correspondent également à deux causes opposées, à l'inaction de la fonction et à un exercice trop violent, trop intense, trop prolongé. Tel est, par exemple, le tintoin qu'on a attribué soit à l'épuisement, soit à la pléthore, c'est-à-dire à une condition physiologique insuffisante et à une condition physiologique excessive. Les sons bruyants habituellement répétés, comme l'interruption plongée de toute impression sonore, sont propres à donner naissance à diverses hallucinations de l'ouïe (1), au tintoin, à la paracousie, à la dysécée et à la surdité dont la dysécée est déjà un symptôme précurseur, comme l'héméralopie est déjà un symptôme précurseur de l'amaurose.

De même que la surexcitation de l'appareil visuel donne lieu à des vertiges, la surexcitation de l'appareil auditif peut s'irradier au cerveau et s'y manifester par la céphalalgie et quelquefois par des symptômes plus graves. En général, les personnes qui, dans les études musicales, exercent leur appareil auditif de manière à apprécier toutes les plus légères différences qui existent entre les sons, ne se distinguent pas seulement par leur impressionnabilité auditive, mais encore par leur im-

(1) Il existe des hallucinations de l'ouïe indépendantes des troubles de l'intelligence.

pressionnabilité générale; tant est grande la sympathie qui unit le nerf acoustique à la centralité cérébro-rachidienne.

Des exercices de l'appareil olfactif.

Les deux appareils sensoriaux dont il nous reste à parler, se distinguent des trois précédents en ce qu'ils sont plutôt des instruments de la vie de nutrition que des instruments de la vie intellectuelle ou de relation. Ils sont impuissants à suppléer aux trois autres dans l'éducation spirituelle, parce qu'ils ne sauraient donner lieu à un système de signes, parce qu'il est impossible, avec leur secours, de créer un langage.

L'appareil olfactif, comme tous les appareils sensoriaux, est sujet à des hallucinations très-nombreuses dont la plupart appartiennent à des troubles intellectuels. Il en est quelques-unes qui dépendent exclusivement de la surexcitation de l'appareil lui-même; mais nous devons reconnaître qu'elles sont, dans ce cas, extrêmement rares et toujours très-passagères. Les impressions olfactives trop vives et trop souvent renouvelées, donnent quelquefois lieu à des hallucinations, elles occasionnent dans d'autres cas l'affaiblissement et l'anéantissement de l'olfaction. A ces inconvénients d'une mauvaise direction des exercices olfactifs se réunissent ceux qui résultent de l'irradiation sympathique de certaines impressions olfactives produites par des émanations plus ou moins agréables ou désagréables. On sait que la céphalalgie, les nausées, le vomissement, la syncope, l'invasion hystérique, etc., peuvent avoir

lieu sous l'influence des parfums les plus délicieux, des odeurs les plus suaves, des essences les plus recherchées, comme sous l'influence des odeurs les plus nauséabondes.

Des exercices de l'appareil gustatif.

Cet appareil est sujet à des hallucinations analogues à celles que nous venons de mentionner en parlant de l'odorat. La cause de ces hallucinations du goût est presque toujours indépendante de la surexcitation partielle de l'appareil gustatif. Elles sont dues à des troubles affectifs et intellectuels dans l'aliénation mentale, dans l'hystérie, dans l'hypochondrie, etc. En général, elles sont l'effet d'une perturbation apportée dans l'innervation cérébro-sensoriale sous l'influence des désordres de l'impressionnabilité ganglio-cérébrale.

L'exercice du goût étant intimement lié à la déglutition et à la digestion, il ne saurait être porté, excepté dans des cas fort rares, au delà de certaines limites. Il ne saurait produire les inconvénients qui résultent, pour les autres sens, d'un surcroît d'activité et d'intensité fonctionnelle. Il peut conduire à cet état désigné sous le nom de *palais blasé* qui permet à l'esprit de discerner les saveurs les plus délicates, sans que le cerveau en soit agréablement impressionné. Toutefois l'abus des saveurs épicées, âcres, finit par affaiblir et presque anéantir le goût.

Des exercices de l'impressionnabilité générale.

Quelques mots sur ce sujet. Les sollicitudes exagérées

de la tendresse maternelle ont quelquefois pour effet, en questionnant sans cesse les enfants sur leur santé, d'appeler leur attention sur les opérations de leur organisme ou, en d'autres termes, de les habituer à se *tâter* à chaque instant et sans nécessité. Nous croyons que les parents, par cette conduite, ouvrent la voie à des phénomènes morbides prétendus imaginaires et pourtant réels, qu'il importe au contraire de prévenir, car ils sont les signes précurseurs de l'hypochondrie.

§ II. De l'influence de la mauvaise direction des exercices intellectuels ou logiques.

Nous avons dit ailleurs quels sont les agents excitants qui jouent le principal rôle dans les opérations intellectuelles : de même que la résistance, la température, les couleurs, les sons, les substances odorantes et sapides sont les excitants spéciaux des appareils sensoriaux; de même les signes spirituels, parlés ou figurés du langage, sont les excitants spéciaux de l'appareil logique. Pour que l'homme sente et rappelle à son gré une impression, il faut que cette impression soit nommée. S'il ne la nomme pas, au moins dans sa pensée, il ne peut pas la reproduire, il cesse d'en disposer pour établir son raisonnement, pour s'élever à une conception. On pourrait dire de lui ce que nous disons des animaux, qu'il a été impressionné sans doute, mais qu'il n'a pas senti (1). Les exercices intellectuels, ceux de mé-

(1) L'impression pourrait se reproduire sans l'intervention des signes, sous l'influence d'un fait d'association, ainsi que cela a lieu

moire et de raisonnement consistent donc dans l'emploi régulier et en quelque sorte dans le difficile maniement (qu'on nous pardonne ce mot) des signes extrêmement nombreux, excessivement compliqués, combinés de mille manières, se rapportant à des êtres et à des rapports innombrables, la plupart abstraits. Aucun de ces signes ne peut être nommé dans le travail de la pensée sans produire, dans une fibre cérébrale, un phénomène correspondant d'excitation analogue à celui que chaque nuance colorée produit dans les fibres de l'appareil optique (1). Que l'on s'étonne après cela du développement cérébral de l'homme, de l'importance et de l'étendue des relations sympathiques qui existent entre son cerveau et les diverses fonctions de son organisme ! Que l'on s'étonne, après cela, de ces affections nerveuses, mentales ou convulsives, dont il est sans cesse menacé, affections inséparables de tant d'excitations spirituelles, trop souvent mal dirigées, et qui, sur la terre, sont les éléments de sa grandeur et de sa misère !

Les exercices de l'entendement varient en étendue et en profondeur ; ils ne sont pas tous également propres

lorsque la vue d'un objet en rappelle plusieurs autres, ou sous l'influence d'un fait spontané de circulation névro-artérielle, ainsi que cela a lieu dans certaines hallucinations ; mais elle ne saurait être reproduite avec volonté et intelligence.

(1) L'étude du mécanisme cérébral, dans l'exercice des facultés de l'esprit, est extrêmement difficile. Nous toucherons ce sujet délicat dans le chapitre cinquième. Nous prions nos lecteurs de ne pas oublier ces maximes vulgaires : *La pensée est une parole interne ; le discours est un raisonnement parlé* (logos) ; *la science est une langue bien faite*, etc.

à produire les divers symptômes de la surexcitation cérébrale. Ils diffèrent, sous ce rapport, en raison de leur intensité, en raison du sujet dont on s'occupe, du but qu'on se propose, des émotions qui les accompagnent. Comme nous ne voulons point nous appesantir à cet égard sur des détails que tout le monde connaît, nous les résumerons à l'aide de quelques propositions fondamentales.

1° La surexcitation cérébrale est d'autant plus aisée à produire, d'autant plus à craindre, que la volonté intervient avec plus de répugnance ou d'indocilité dans la direction de l'effort intellectuel, ou en d'autres termes, que l'attention et l'application, en vue d'un but déterminé, sont plus difficiles et plus pénibles (1).

2° La surexcitation cérébrale est d'autant plus à craindre, que le travail intellectuel auquel on se livre a pour but une coordination de faits plus nombreux et plus abstraits, ou une découverte d'un ordre plus général et plus élevé (2).

(1) La pensée n'est un véritable cxercice intellectuel que lorsqu'elle st commandée par la volonté, en vue d'un but déterminé. Il faut lae distinguer, dans ce cas, de la rêverie qui est la pcnsée des hommcs paresseux et oisifs, et qui conduit plutôt à des troubles affectifs qu'à la fatigue du cerveau.

(2) La science est comme un arbre dont tous les fruits ne peuvent pas être égalemcnt cueillis par tous lcs hommes. Il en est qui pendent aux branches élevées, et qui sont inaccessibles à plusieurs. Combien qui, feignant de mépriser les fruits qu'ils ne peuvent atteindre, les vouent, sous le nom dc *mysticisme*, au dédain universel ! C'est l'histoire du renard et du raisin. Toute opération intellectuelle qui a pour objet de combiner des idées abstraites, de les coordonner, de les maintenir présentes à la pensée, en même temps qu'elle s'occupe à en poursuivre les conséquences, fait intervenir un nombre prodigieux d'excitations céré-

3° La surexcitation cérébrale est d'autant plus à craindre, et elle étend d'autant plus loin ses influences sympathiques, que le travail intellectuel réclame et provoque un plus grand nombre de phénomènes affectifs, un plus grand nombre d'émotions (1).

4° La surexcitation cérébrale est d'autant plus à craindre, que le travail intellectuel a pour but un résultat plus vivement désiré, et que ce résultat doit être obtenu à une époque plus rapprochée (2).

brales simultanées et successives, qui se prolongent souvent fort longtemps. Il en résulte un effort désigné sous le nom de *contention d'esprit*, effort d'autant plus pénible que les raisonnements les plus compliqués s'appuient exclusivement sur des faits de mémoire laborieusement reproduits et laborieusement maintenus, sur des conceptions élevées au-dessus de l'étroite sphère sensoriale dans laquelle se meuvent les esprits ordinaires. Il est évident que des conditions physiologiques particulières sont exigées pour que de pareils efforts puissent avoir lieu. Aussi refuse-t-on, en général, le droit d'agiter les hauts problèmes de la philosophie aux femmes et aux très-jeunes gens. Aussi dit-on vulgairement que ces problèmes ne peuvent être compris et résolus, même parmi les hommes et les adultes, que par ceux qui sont doués d'une *puissante organisation intellectuelle* (c'est le mot consacré).

(1) Il s'agit ici surtout des travaux qui réclament à un très-haut degré le concours de l'imagination et l'exaltation plus ou moins factice de la sensibilité. Tels sont les travaux des romanciers, des poëtes, des musiciens, des peintres, des acteurs, etc. L'amour-propre ajoute à cette disposition à la surexcitation nerveuse ses plus douloureux aiguillons; un régime et des mœurs en harmonie avec les besoins d'une imagination exaltée ou épuisée font le reste. Voilà pourquoi les artistes sont signalés par les praticiens comme figurant dans une proportion considérable au nombre des aliénés et surtout des lypémaniaques. Voyez Esquirol, *Des aliénations mentales*, t. I, p. 431.

(2) Nous avons été consulté récemment par un jeune homme, âgé de vingt ans environ, du département de l'Aisne, qui nous fournit un exemple frappant des tristes effets des travaux intellectuels excessifs, accompagnés d'une émotion oppressive, d'une vive anxiété.

Jusqu'au mois de décembre 1838, ce jeune homme avait joui d'une

5° La surexcitation cérébrale est d'autant plus à craindre, que l'âge est moins avancé, que l'appareil logique est plus épuisé, moins exercé, plus surexcitable (1).

6° La surexcitation cérébrale est d'autant plus à craindre, que les excès intellectuels donnent lieu à des

très-bonne santé, et il vivait heureusement dans sa famille dont tous les membres sont sains, laborieux et honnêtes. Dans l'hiver de 1838 à 1839, il se préparait à un examen au succès duquel il attachait une grande importance, car ce succès lui ouvrait une carrière vivement ambitionnée. Il s'agissait d'être admis à exercer l'honorable profession d'instituteur primaire. Rien n'égalait, d'après ce qui nous a été dit par ses parents et par lui-même, l'anxiété à laquelle il était en proie dans ses veilles. Cette anxiété alla si loin que le malheureux candidat, avant que l'heure de l'épreuve eût sonné pour lui, fut atteint d'accès épileptiques qui se renouvelèrent très-souvent, et qui maintenant ont lieu jusqu'à trois ou quatre fois par jour. Cette grave affection ne cesse de faire des progrès, et malgré tous les soins éclairés dont ce malade a été l'objet dans son pays, il est arrivé à Paris dans un état qui nous fait craindre de le voir tomber bientôt en démence. Déjà nous apercevons les signes précurseurs de cette forme de l'aliénation mentale.

En général, les enfants qui, dans les premiers exercices de leur entendement, au début pénible de leurs études, sont sans cesse sous le coup des menaces de leurs parents et de leurs instituteurs, sont dans les conditions défavorables que nous signalons. L'émulation et la rivalité sont, on le sait, des mobiles à la fois puissants et dangereux parmi les élèves de nos écoles comme parmi les hommes qui, sur un plus vaste théâtre, se disputent les faveurs de la renommée et de la fortune. La perspective d'un insuccès qui compromet tout un avenir, imprime aux travaux de l'esprit un caractère d'inquiétude et d'agitation qui en accroît le péril. Aussi les jeunes élèves qui se préparent à un examen sont-ils plus exposés que les autres, toutes choses égales d'ailleurs, aux troubles dont nous parlons.

(1) Il est des enfants très-délicats, des jeunes gens très-faibles qui, dans la direction des exercices logiques, réclament les plus grands ménagements. Il arrive trop souvent que, sans égard pour leur constitution et leur santé, on exige d'eux une attention, une application, une contention d'esprit qui sont incompatibles avec la surexcitabilité de leur

troubles plus habituels de la digestion, et qu'ils sont davantage associés à la privation des exercices musculaires.

7° La surexcitation cérébrale est surtout à craindre lorsque les travaux de l'esprit ont lieu aux dépens du sommeil, et lorsqu'ils sont prolongés à l'aide des substances stimulantes, telles que le café, le thé, etc. (1).

§ III. De l'influence de la mauvaise direction des exercices musculaires.

La privation, plutôt que l'excès des exercices musculaires, exerce sur la production de la surexcitation nerveuse une influence bien connue et souvent démontrée. Le surcroît d'activité de l'appareil de la locomotion concourt néanmoins à produire cet état pathologique par l'épuisement qui peut en résulter, surtout lorsqu'il est accompagné d'émotions tristes ou de grandes privations; l'habitude du mouvement concourt encore à la produire lorsque l'inaction forcée, succédant à une grande activité musculaire, devient une cause de troubles fonctionnels. Mais, en général, la surexcitation nerveuse est moins à craindre à la suite des excès qu'à la suite de la privation des exercices musculaires. Les affections rhumatismales, l'arthritis, les ulcères vari-

organisme nerveux. On observe tous les jours les inconvénients de cette erreur d'éducation due quelquefois à la vanité des parents.

La privation des exercices logiques donne lieu à la surexcitabilité de l'appareil cérébral. Le plus léger travail devient une cause de surexcitation pour celui qui n'y a point été préparé par des efforts gradués.

(1) Consultez l'excellent ouvrage intitulé : *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, etc., par M. Reveillé-Parise.

queux, etc.; telles sont les maladies qui sont l'effet ordinaire des excès de la locomotion. Les phénomènes de déperdition générale que provoquent ces excès portent plus particulièrement sur les éléments plastiques du sang que sur l'élément artériel de la névrosité (1). Il y a d'ailleurs, dans les exercices musculaires, un accroissement de circulation générale qu'il ne faut pas confondre avec l'accroissement de circulation partielle qui a lieu dans les appareils nerveux, sous l'influence des exercices spéciaux. Toute analogie disparaît à cet égard devant la différence des résultats (2).

Pour éviter d'entrer dans d'inutiles détails touchant

(1) Suivant M. Dupuy, le sang pris sur des chevaux que l'on fait courir à dessein pendant quelques heures, contient beaucoup moins de fibrine après la course achevée qu'il n'en contenait auparavant.

(2) M. Nick, dans un mémoire couronné par la Faculté de médecine de Tubingen, a examiné les conditions qui modifient la fréquence du pouls dans l'état de santé. Ce travail eût pu être utile si, au lieu de prétendre déterminer avec une incroyable précision la marche des pulsations occasionnées par chaque degré de mouvement ou chaque genre d'émotion, il eût étudié les rapports de cette fréquence avec les phénomènes généraux de l'organisme. Au lieu de cela, il s'est borné à constater que l'application, l'étude, la colère, produisent une accélération du pouls de 4 à 6 pulsations par minute, que la marche au pas en donne une de 8 à 10, l'équitation au pas de 10 à 15, au trot de 40 à 45 (*Archives générales de médecine*, mai 1831). Ces faits n'ont aucune valeur, non-seulement parce qu'ils diffèrent, ainsi que le fait remarquer M. Londe, avec les différentes constitutions, avec les différentes heures de la journée, etc., mais encore parce qu'on ne saurait en tirer aucune induction physiologique.

Quant à nous, si nous tenions compte de l'exactitude très-problématique de cette observation, nous y verrions une vérification de ce que nous avons avancé touchant la nature de la déperdition qui a lieu dans les exercices musculaires.

Si une course élève le pouls à 45 pulsations au delà de l'état de repos, sans qu'il en résulte un épuisement aussi considérable que celui

l'influence exercée par la mauvaise direction des exercices musculaires, nous présenterons, sous forme de propositions, les données générales que l'observation nous fournit à ce sujet.

1° La surexcitabilité nerveuse est en général d'autant plus grande que l'appareil locomoteur est plus inactif (1).

2° La surexcitation nerveuse est surtout à craindre lorsque les personnes qui mènent une vie sédentaire sont douées d'une constitution faible, et comme on le dit, nerveuse (2).

3° La surexcitation nerveuse est d'autant plus à craindre, que les personnes qui se refusent un exercice suffisant de l'appareil locomoteur se livrent davantage aux travaux intellectuels (3).

qui a lieu après un accès de colère qui n'élève le pouls qu'à 6 pulsations, nous devons reconnaître que la déperdition dans l'émotion est beaucoup plus précieuse quoique moins considérable en volume, que la déperdition dans la locomotion.

(1) Cette proposition est devenue un lieu commun de l'hygiène : elle est d'ailleurs démontrée par les données de la statistique appliquée à l'étiologie de l'aliénation mentale. Voyez Esquirol, *Des maladies mentales*, tableau V, t. I, p. 45.

(2) Nous n'avons qu'à rappeler les avantages que les médecins ont obtenus de la prescription des exercices musculaires dans un grand nombre de cas de surexcitabilité nerveuse occasionnée soit par la prédominance du système nerveux, soit par l'appauvrissement de la nutrition générale, soit encore par l'épuisement et l'énervation qui succèdent aux fièvres graves, aux violents chagrins, dans les convalescences difficiles, etc. Il est aisé de concevoir que si, dans certains cas, l'inaction, la mollesse donnent lieu à la surexcitabilité nerveuse, elles doivent, dans les cas où elle existe déjà, l'augmenter et en multiplier les inconvénients.

(3) Cette donnée de l'observation s'explique par le balancement ou l'antagonisme qui existe entre les phénomènes de sensibilité et ceux de locomotion.

4° La surexcitation nerveuse est d'autant plus à craindre, que les personnes habituellement sédentaires sont en proie à des préoccupations affectives et plus tristes, et recherchent davantage la solitude (1).

5° La surexcitation nerveuse est d'autant plus à craindre, que les personnes dont l'appareil locomoteur reste inactif, dépourvues de toute activité et de toute règle de conduite, mènent une vie plus oisive, dans laquelle la rêverie tient lieu d'occupation, dans laquelle une imagination déréglée trouve une libre carrière et s'épuise en stériles émotions.

6° La surexcitation nerveuse est d'autant plus à craindre, que la vie sédentaire succède à une vie plus active, et qu'elle y succède d'une manière plus subite (2).

7° La surexcitation nerveuse est d'autant plus à craindre, que le lieu ou la maison habités par les personnes sédentaires sont dans des conditions moins salubres, et que les aliments dont elles font usage sont moins digestibles ou plus stimulants (3).

En terminant ce paragraphe, nous devons mention-

(1) Les exercices de la locomotion sont à la fois l'occasion d'utiles diversions névro-artérielles et d'agréables distractions. En général, les personnes affligées, tristes, en proie à de sombres pensées, fuient la société et le mouvement. Leur démarche est lente ; solitaires et sans cesse préoccupées d'une seule pensée, elles redoutent la lumière, le mouvement, le bruit. C'est ainsi que s'aggravent leurs maux et que se prépare le triste dénoûment par l'aliénation mentale ou par le suicide.

(2) Les militaires, les cultivateurs, les courriers, les marins, etc., sont dans ce cas. L'hypochondrie est l'affection qui survient le plus souvent à la suite d'une transition brusque de la vie active à la vie sédentaire.

(3) Les exercices du corps permettent de respirer un air frais et pur ;

ner les inconvénients et les accidents auxquels donnent lieu certains exercices de la locomotion destinés autant à l'amusement qu'au développement de l'organisme. Ce sont les chutes sur la tête, l'insolation, les congestions cérébrales qu'occasionnent quelquefois l'escarpolette, la natation, etc., lorsque ces exercices ne sont pas l'objet d'une active surveillance.

Quant à la danse, elle trouve, dans les circonstances compliquées d'un bal, une source de surexcitation nerveuse à laquelle l'exercice reste étranger. Nous en parlerons dans le chapitre suivant.

§ IV. De l'influence de la mauvaise direction des exercices affectifs.

Les phénomènes affectifs, considérés dans leurs effets physiologiques, se distinguent en émotions gaies ou expansives et en émotions tristes ou oppressives. L'éducation physique, dans toutes les circonstances où la morale ne s'y oppose point, doit favoriser celles-là et modérer, prévenir, dissiper celles-ci. Faire prévaloir les émotions tristes, dans l'enfance et l'adolescence, c'est commettre une grave erreur. Parmi les causes qui concourent le plus directement à faire prévaloir les émotions tristes, il faut surtout mentionner la solitude. Tous les auteurs s'accordent à regarder la solitude comme exerçant une grande influence sur la produc-

ils favorisent la digestion des aliments grossiers; ils préviennent, par la déperdition de fibrine qu'ils occasionnent, la pléthore résultant d'une alimentation trop succulente. Les axiomes hygiéniques sont l'expression des données étiologiques de l'observation.

tion de la mélancolie, de l'hypochondrie et d'autres formes de la surexcitation nerveuse. La vie solitaire dans l'enfance et la jeunesse est d'ailleurs nuisible au développement normal de l'organisme (1). Il faut aussi mentionner les rigueurs capricieuses ou brutales d'un pédantisme inintelligent et barbare. Combien de fois n'a-t-on pas à déplorer les conséquences de cet état de crainte, de terreur, dans lequel on entretient de jeunes élèves qui ne peuvent soutenir le regard de leurs maîtres ou de leurs parents sans un secret effroi !

C'est ici que nous devons signaler les inconvénients d'une éducation trop molle, lorsque loin de préparer les jeunes gens, par de prudents essais, aux émotions plus ou moins vives auxquelles l'homme le plus heureux d'ailleurs est nécessairement exposé dans le cours de sa vie, lorsqu'on les laisse dans l'ignorance complète des événements qui, tôt ou tard, viendront un jour les surprendre. Il est des enfants dont on satisfait tous les caprices, toutes les fantaisies. Les plus légères contrariétés deviennent alors pour eux l'occasion de graves inconvénients, de troubles affectifs plus ou moins sérieux. La crainte de leur causer des émotions

(1) On sait tous les désordres affectifs et intellectuels auxquels donne lieu l'usage encore en honneur dans certaines contrées de l'Europe, d'enfermer de jeunes personnes dans les cloîtres et de les y retenir dans la privation des douces relations de famille, sans avoir égard à leur vocation ni à leur constitution. La solitude et l'isolement sévère auxquels on les condamne aggravent les maux qu'engendrent déjà la privation de la liberté, l'interdiction des joyeux et tendres épanchements, et les émotions pénibles, toujours refoulées, dont une surveillance souvent hostile et cruelle est la source. Heureusement le sort de la femme s'améliore sous l'influence d'institutions qui protégent sa liberté.

tristes ne doit pas aller jusqu'à s'abstenir de les familiariser de bonne heure à la lutte que tout homme doit soutenir contre les tendances à la paresse et à la rêverie, contre le désir des déplacements et des voyages, contre l'irrégularité des habitudes, en un mot contre un grand nombre de phénomènes affectifs qui figurent parmi les causes de la surexcitation nerveuse. Négliger de donner aux enfants une volonté ferme, une logique rigoureuse, c'est les exposer à subir le joug de toutes les influences qui peuvent atteindre leur sensibilité.

Il est des impressions qu'il faut savoir les empêcher de recevoir, car elles sont souvent funestes. Telles sont les impressions qui résultent du spectacle ou d'un récit animé d'accès convulsifs, d'accès épileptiques, d'accès de manie, etc., et qui tendent à produire les phénomènes d'innervation imitative fort connus des praticiens. Il en est surtout qui exercent une influence, souvent obscure, mais positive et redoutable, et dont nous devons dire quelques mots, car elles jouent, suivant nous, un grand rôle dans la production de certaines formes de la surexcitation nerveuse.

L'association des impressions qui constitue, lorsqu'elle est normale, un des éléments fondamentaux de l'éducabilité humaine et de l'éducabilité animale, devient, lorsqu'elle est anormale, un des éléments principaux de la surexcitation nerveuse (1). Or, il est des personnes qu'une prédisposition semble avoir fatalement condamnées à subir, dans leurs impressions, les

(1) Nous développerons cette proposition dans les chapitres cinquième et sixième.

associations les plus bizarres, les plus vicieuses, les plus funestes. En voici un exemple qui fera comprendre notre pensée beaucoup mieux que toutes les explications.

Une jeune fille, âgée de huit ans, avait manifesté la résolution de tuer sa belle-mère. Conduite à M. Esquirol, elle fut soumise, par ce célèbre médecin, à une série de questions auxquelles elle répondit avec sincérité, sans hésitation, avec le calme parfait de l'innocence. Elle déclara qu'elle n'avait pour l'épouse de son père aucune haine, qu'elle était touchée de ses soins, mais qu'elle éprouvait, en la voyant, le besoin de la tuer. La présence de cette femme suffisait pour déterminer en elle cette horrible pensée. M. Esquirol, après un entretien poursuivi avec une habileté et une sollicitude qu'on ne saurait assez imiter, parvint à remonter à l'origine obscure et déjà oubliée de cette affreuse monomanie. Il apprit que des paroles de haine et de colère, accompagnées probablement de gestes véhéments, avaient été prononcées six ans auparavant par les parents de son père contre la personne qu'il devait épouser en secondes noces. L'enfant n'avait alors que deux ans; et cette scène violente avait eu lieu en sa présence. L'impression fut produite ; un fait d'innervation imitative vint correspondre à cette impression, et se renouveler chaque fois que sa belle-mère s'offrait à sa vue. Une association anormale, vicieuse, s'établit entre l'impression affective éprouvée à l'âge de deux ans, et l'impression sensoriale déterminée tous les jours par la présence de sa belle-mère; de là la reproduction

de l'innervation imitative pour laquelle on amenait cette enfant devant M. Esquirol. Ignorant sa haine, irréprochable dans sa conscience, pure dans ses sentiments et dans sa volonté, elle était mue par un aveugle automatisme, elle obéissait à une impulsion à la fois obscure et puissante dont le meurtre devait être le résultat. Quel sujet de graves méditations touchant la pathogénie de cette forme de la surexcitation nerveuse! Quel sujet de graves réflexions touchant l'impressionnabilité de l'homme dans sa plus tendre enfance ! M. Esquirol termine cette curieuse observation en appelant l'attention des parents sur les déplorables conséquences que peuvent avoir leurs discours et leurs actes « en présence de leurs enfants dont ils corrompent l'esprit et le cœur dès la première enfance (1) ».

§ V. De l'influence exercée par la mauvaise direction de la veille et du sommeil.

Le sommeil est surtout destiné à procurer aux appareils de la vie de relation l'intermittence de repos nécessaire à la réparation de la névrosité qu'épuisent les excitations nerveuses, dans l'exercice des fonctions sensoriales, intellectuelles, musculaires, et dans la production des phénomènes affectifs. Les veilles excessives et le sommeil trop prolongé concourent, à des degrés différents, à la production de la surexcitation nerveuse. Résumons, à l'aide de quelques propositions,

(1) *Des aliénations mentales*, t. II, p. 115.

les données fournies par l'observation de tous les médecins, et qu'il est inutile de développer longuement.

1° La surexcitation nerveuse est d'autant plus à craindre, que les personnes qui se livrent à des veilles excessives sont d'une constitution plus surexcitable, quelle que soit d'ailleurs la cause de cette surexcitabilité.

2° La surexcitation nerveuse est d'autant plus à craindre, que les veilles excessives sont consacrées : 1° à de plus graves excès du libertinage et de la débauche; 2° à des préoccupations affectives ou à des souffrances physiques plus douloureuses; 3° à des travaux qui réclament davantage le concours de l'imagination; 4° à des travaux intellectuels plus difficiles et dont le résultat est plus vivement désiré; 5° à des exercices musculaires plus violents, etc.

3° La surexcitation nerveuse est d'autant plus à craindre, que les personnes qui se livrent à des veilles excessives recourent davantage à des boissons stimulantes, et sont condamnées à respirer un air moins pur ou à se nourrir d'aliments moins assimilables.

4° La surexcitation nerveuse est d'autant plus à craindre, que le sommeil habituellement trop prolongé est accompagné d'un plus grand nombre de circonstances qui favorisent la mollesse.

5° La surexcitation nerveuse est d'autant plus à craindre, que le sommeil habituellement trop prolongé est associé à une alimentation plus succulente, à des exercices musculaires et intellectuels moins fréquents, à l'influence d'une atmosphère moins pure, etc.

Avant de terminer ce chapitre, nous devons communiquer à nos lecteurs une réflexion qui peut être utile. L'influence de l'éducation physique sur la production de la surexcitation nerveuse est en général évidente, incontestable ; mais il n'est pas aisé, dans les cas particuliers, en présence des faits cliniques qui se présentent individuellement à notre observation, de déterminer d'une manière précise les circonstances dans lesquelles la mauvaise direction du régime et des exercices doit être accusée.

Plusieurs raisons s'opposent à ce que cette détermination puisse avoir lieu dans tous les cas où l'influence de l'éducation est très-probable, dans les cas même où elle est incontestable. Ces raisons sont d'abord l'insuffisance des renseignements, l'obscurité des causes, les circonstances ignorées de la gestation, de l'allaitement, et de la première enfance qui, selon nous, exercent un pouvoir considérable sur la prédisposition aux maladies de l'âge adulte. Ce sont ensuite la combinaison et la complication des causes les plus diverses qui se mêlent et se confondent dans un même résultat.

L'éducation sociale et privée se mêle à tout, elle existe partout, elle entre profondément dans l'atmosphère soit spirituelle soit matérielle qui nous entoure. Il en résulte la difficulté d'atteindre cette précision et cette exactitude qui sont une des prétentions les plus vantées de notre époque. Nous avons dû, par conséquent, recourir à une méthode d'investigation et d'exposition qui nous permît de faire surgir les influences

éducatrices physiques et morales les plus cachées, pour les mettre au contact des diverses formes de la surexcitation nerveuse à la production desquelles elles apportent un concours incontestable.

Cette réflexion s'applique à la fois au chapitre que nous finissons et à celui qui suit. La méthode que nous avons adoptée pour faire ressortir les désordres nerveux favorisés par une éducation physique mal dirigée, nous servira de guide dans l'appréciation des troubles intellectuels et affectifs qui résultent de la mauvaise direction des idées et des sentiments dépendants de l'éducation dite morale.

CONCLUSION ET RÉSUMÉ ANALYTIQUE DU CHAPITRE TROISIÈME.

I. Les erreurs de l'éducation physique consistent dans la mauvaise direction du régime et des exercices.

II. La mauvaise direction du régime trouble les opérations du système nerveux en portant une perturbation fonctionnelle dans les conditions physiologiques du sang, dans celles de la circulation et de la nutrition générales; la mauvaise direction des exercices trouble les opérations du système nerveux en portant une perturbation fonctionnelle dans les conditions physiologiques du tissu nerveux, dans celles de la circulation et de la nutrition spéciales.

III. La mauvaise direction du régime comprend : 1° les abus et les négligences de la mère pendant la gestation, et de la nourrice pendant l'allaitement;

2° les abus et les négligences relatives à l'air, à la température, aux habitations et aux vêtements; 3° les abus et les négligences relatives aux aliments et aux boissons, et en général aux soins que réclament les fonctions digestives ; 4° l'abus ou la négligence de quelques moyens hygiéniques et thérapeutiques.

IV. La mauvaise direction des exercices comprend les abus et les négligences concernant le renouvellement des excitations sensoriales, intellectuelles ou logiques, locomotrices et affectives, concernant aussi les excès de la veille et du sommeil.

V. Pour apprécier avec quelque exactitude l'influence des conditions physiologiques, des abus et des négligences de la mère et de la nourrice sur la production de la surexcitation nerveuse, il faut s'attacher à examiner plus particulièrement les formes de cette surexcitation qui suivent le plus immédiatement les causes présumées. Les convulsions de la première enfance sont de ce nombre. On peut d'ailleurs les considérer comme offrant tous les caractères d'une prédisposition déterminée aux autres affections nerveuses. Or, l'influence des abus et des négligences de la mère sur la production des convulsions a pu être constatée par l'observation clinique.

VI. Un air vicié, une température très-élevée, des habitations insalubres, l'insolation, les vêtements trop chauds ou compressifs, exercent sur la production de ces affections une influence constatée également par les praticiens. Il en est de même du trouble des fonctions digestives, d'une alimentation insuffisante ou trop

succulente, de l'abus des boissons alcooliques, émollientes, etc. ; de l'abus des purgatifs et des narcotiques, des bains chauds ou froids, des chutes sur la tête, de la répercussion d'un exanthème, de l'onanisme, etc. L'observation clinique démontre que toutes les formes de la surexcitation nerveuse peuvent prendre naissance sous l'influence de ces causes qui, dans un grand nombre de circonstances, sont dans la dépendance de l'éducation physique.

VII. L'excès ou la privation des excitations sensoriales donnent lieu à la surexcitation des appareils de la vision, de l'audition, de l'olfaction, etc. ; elles peuvent concourir à la production des hallucinations sensoriales, et provoquer des désordres sympathiques.

VIII. Les excès intellectuels donnent lieu à la surexcitation cérébrale. Ce résultat est surtout à craindre si les travaux de l'esprit exigent une application forcée ; s'ils consistent dans des études abstraites ; s'ils sont associés, ainsi que cela a lieu chez les artistes, aux efforts de l'imagination, à des émotions factices ou réelles, à la vanité, etc. ; s'ils sont poursuivis avec anxiété, pendant la nuit, à l'aide de boissons stimulantes ; s'ils sont réclamés sans égard à l'âge et à la constitution ; si, enfin, exigeant une vie sédentaire, ils sont accompagnés de troubles permanents dans les fonctions digestives.

Quant à l'inaction des aptitudes intellectuelles, elle prédispose à la surexcitation cérébrale dans les cas où des circonstances impérieuses réclament des méditations inaccoutumées.

IX. L'inaction, plutôt que l'exercice excessif de l'appareil locomoteur, est une des causes qui concourent le plus directement à la production de la surexcitation nerveuse. Cette inaction est d'autant plus nuisible qu'elle est plus soudaine, moins habituelle, qu'elle s'associe davantage à des excès intellectuels, à une alimentation succulente ou grossière, à une habitation plus insalubre.

Les exercices musculaires excessifs doivent néanmoins être mentionnés dans l'étiologie de la surexcitation nerveuse, surtout lorsqu'ils sont associés à des privations et à des émotions tristes.

X. Les soins trop tendres, l'ignorance dans laquelle on entretient les enfants des peines qui peuvent les atteindre dans le cours de leur vie, etc., sont suivis quelquefois de malheurs qui permettent d'accuser la mauvaise direction des exercices affectifs. Il en est de même des émotions tristes auxquelles on les condamne par trop de sévérité, de la solitude qu'on leur impose, etc. Il est des impressions affectives produites dans la première enfance, qui donnent lieu à des faits d'innervation imitative et à des associations vicieuses dont l'étude intéresse au plus haut degré la pathogénie de la surexcitation nerveuse.

CHAPITRE QUATRIÈME

DE LA SUREXCITATION NERVEUSE OU DES TROUBLES DE L'IMPRESSIONNABILITÉ ET DE L'INNERVATION CONSIDÉRÉS DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA MAUVAISE DIRECTION DES IDÉES ET DES SENTIMENTS.

Les phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation étant placés sous l'empire des idées et des sentiments que concourent à propager les enseignements, les exemples, les arts d'expression, les récompenses et les châtiments, la mauvaise direction des idées et des sentiments doit porter dans les opérations du système nerveux une perturbation plus ou moins grave, plus ou moins durable. La mauvaise direction des idées a pour résultat particulier de troubler l'innervation intra-cérébrale ; la mauvaise direction des sentiments a plus spécialement pour effet de troubler l'innervation cérébro-ganglionnaire. Il ne faut pas oublier, toutefois, qu'il existe entre les idées et les sentiments, entre l'innervation intra-cérébrale et l'innervation cérébro-ganglionnaire une relation logique, étroite et indestructible, une sorte de solidarité physiologique qui empêchent de séparer d'une manière absolue le délire des passions du délire des conceptions, les désordres affectifs des désordres intellectuels.

Les troubles du système nerveux, dépendants de la mauvaise direction des idées et des sentiments, doivent être considérés dans leurs rapports : 1° avec l'absence d'un but d'activité honorable et sérieux ; 2° avec l'enseignement d'un but d'activité matérialiste ; 3° avec l'enseignement d'un but d'activité mystique ; 4° avec les diverses influences dont l'ensemble constitue le milieu social et que l'on désigne vaguement sous le nom de *civilisation*. Nous ne parlerons pas des enseignements contradictoires, car les effets qu'ils tendent à produire se confondent avec ceux qui résultent soit de l'absence d'un but d'activité, soit de l'enseignement d'un but d'activité matérialiste ou mystique.

SECTION PREMIÈRE.

DE L'INFLUENCE EXERCÉE PAR L'ABSENCE D'UN BUT D'ACTIVITÉ HONORABLE ET SÉRIEUX SUR LA PRODUCTION DE LA SUREXCITATION NERVEUSE.

L'homme est destiné à agir, à agir avec énergie et intelligence. Tout autour de lui et en lui, son esprit et son organisme, le milieu social et le milieu physique, le convient et l'excitent à l'action. Mille impulsions le sollicitent sans relâche à se manifester par des actes. L'oisiveté n'est pas seulement condamnée par la morale, elle l'est encore par l'hygiène. Elle n'est pas seulement *la mère des vices*, mais elle est encore la mère des maladies, des maladies nerveuses surtout. Combien de personnes s'infligent volontairement le supplice

de l'inaction et celui d'une agitation sans but? Il en est aux pieds desquelles la société étale avec complaisance les mobiles et les moyens d'action, les enseignements et les encouragements les plus propres à diriger leur activité vers la conquête d'un but honorable et sérieux, et que l'éducation privée livre sans pitié à tous les ennuis, à toutes les vicissitudes, à tous les tourments de l'oisiveté! Elles ne peuvent échapper aux souffrances qui les accablent qu'en abandonnant aux circonstances ou à leurs penchants le soin de faire naître un but d'activité frivole et dangereux. Il leur arrive alors d'échapper pour quelques instants aux agitations de l'ennui pour tomber dans l'abîme des passions où s'engloutissent à la fois la fortune, la santé, l'honneur et la raison. C'est ainsi qu'un grand nombre de désordres affectifs et intellectuels attribués par les praticiens à l'empire des passions, accusent, au delà de ces passions, et dans les négligences de l'éducation, une cause plus éloignée et plus profondément cachée.

« Le besoin de se déplacer, la manie des voyages, dit M. Esquirol, le mal-être qu'éprouvent quelques individus lorsqu'ils sont sans occupation, le défaut d'habitudes, en laissant le cœur et l'esprit dans un vague au milieu duquel l'homme roule sans pouvoir se satisfaire, prédisposent à l'aliénation mentale » (1).

(1) *Des aliénations mentales*, t. I, p. 46.

Nous trouvons un exemple frappant de l'influence exercée par l'absence d'un but d'activité, dans une observation d'hypochondrie, recueillie et admirablement racontée par M. Leuret qui la donne comme un témoignage de l'action étiologique de l'oisiveté et du luxe. Il est difficile

Voyez cette personne à laquelle tout autour d'elle semble sourire, et que dévorent les ennuis de l'oisiveté ; voyez comme elle s'agite, comme elle s'inquiète ! Voyez les allées et les venues, les déterminations soudaines, contradictoires et sans résultat qui se suc-

de rencontrer dans les annales de la clinique un fait dans lequel l'influence éducatrice que nous signalons se présente aussi complétement dépouillée de toute complication et de toute obscurité. Aussi ne résisterons-nous pas au désir de reproduire une partie de la spirituelle narration du médecin de Bicêtre.

« L'observation que je vais rapporter, dit M. Leuret, suffira pour donner une idée complète de l'hypochondrie dont je vais parler (de l'hypochondrie qu'engendrent le luxe et l'oisiveté). Le malade qui en fait le sujet est un homme parfaitement en état d'analyser les sensations et d'en rendre un compte exact. Comme la plupart des hypochondriaques de sa classe, il est riche, et sa principale occupation a toujours été de se rendre la vie douce et tranquille. Pour se soustraire aux embarras d'une famille, aux obligations qu'impose l'éducation des enfants, il ne s'est pas marié ; pour que l'administration de sa fortune ne lui donnât que le moins de soucis possible, il n'a conservé de son héritage aucune propriété foncière, et il a placé son argent en rentes sur l'État, dans les différents pays qui lui offraient le plus de garanties ; pour n'avoir à exercer aucune surveillance de ménage, il a presque toujours habité dans des hôtels garnis et mangé chez le restaurateur. Entièrement libre de ses actions, il aurait pu voyager, et son désir d'observer l'eût porté à visiter au moins les villes capitales de l'Europe ; mais le voyage, quelque commodément qu'on le fasse, n'est pas toujours sans fatigue, et puis l'on n'est pas sûr de trouver à chaque gîte un dîner bien servi, une chambre commode et un bon lit. Son esprit est très-cultivé, son jugement parfait, son cœur excellent, mais comme le repos lui est plus cher que tout le reste, dans chacune de ses actions ou de ses affections, il a grand soin de repousser tout ce qui pourrait l'inquiéter et seulement l'émouvoir. Sa règle politique est d'approuver tous les gouvernements, et de laisser faire ceux qui dirigent, fût-on serf en Russie ou esclave chez les Turcs... Je pourrais ajouter bien d'autres détails; j'en ai dit assez : on comprend que tous ses soins ont eu pour but le repos. Voici où l'amour du repos l'a conduit.

» Il n'a aucune relation au dehors de la maison qu'il habite : dans cette maison même, c'est à peine s'il en conserve quelques-unes. Il est

cèdent sans relâche! Elle cherche à se fuir et elle se trouve toujours en présence d'elle-même. Elle est en proie à des inquiétudes graves, à propos d'un malaise léger; elle recourt, pour dissiper ses inquiétudes, à mille moyens qu'elle abandonne bientôt pour y recourir encore. De là l'impatience, la colère, dont les explosions répandent le trouble et l'effroi dans les familles. Tout cela est extérieur; ajoutez maintenant le délire secret d'une imagination pour laquelle les événements de la vie ne sont que déception, désenchantement et misère. Aux prises avec un monde qui la brise par ses impitoyables et prosaïques réalités, cette personne qui avait convoité, dans ses rêves, l'empire de

quelquefois six mois sans sortir; lorsqu'il sort, c'est en voiture ou toujours accompagné d'une personne qui puisse lui porter secours dans le cas où il en aurait besoin. Pendant la promenade, il est très-rare qu'il descende de voiture, et quand cela arrive, il faut que la personne dont il est accompagné se tienne tout près de lui; il ne traverserait pas une place ou un pont; à peine s'il traverserait une rue. Sur une place, il est comme au milieu d'un désert, où tout manque à celui qui a besoin de tout.

» A défaut de douleur réelle, il a trouvé dans ses sensations des causes de souffrance auxquelles il a voulu échapper. Au lieu de réagir et de combattre, il a fui. La première impression que produit le froid est pénible : pour ne pas lutter, il est couvert de vêtements; bientôt un air seulement rafraîchi lui a paru aussi insupportable que le froid, et il lui a opposé le même préservatif; puis dans la crainte de se refroidir, il est resté habillé aussi chaudement l'été que l'hiver. La société impose des devoirs, ne fût-ce que de simple politesse : il a quitté la société et s'est enfermé dans une chambre de laquelle il ne sort presque pas. Dans sa chambre un homme qui a l'esprit cultivé, peut s'instruire encore, ou au moins se distraire par quelque occupation sédentaire; travailler, lire, exigent de l'attention et l'attention de l'activité; il est resté oisif. Que faire alors? s'ennuyer et dormir... S'il est éveillé, afin que la lumière ne puisse blesser sa vue, il ne laisse pénétrer chez lui qu'un demi-jour. Se déshabiller est une peine : d'abord il se déshabille aussi tard que

la beauté et l'éclat d'une brillante jeunesse, se livre à toutes les angoisses d'un véritable désespoir. En vain veut-elle cacher ses souffrances, tout, dans ses paroles, dans son silence, dans sa mise, dans ses actes, les trahit et les proclame. Tout nous avertit qu'un but d'activité frivole et fragile a semé autour d'elle l'amertume, l'agitation et l'ennui. Qui pourra jamais suivre dans toutes ses péripéties douloureuses une existence ainsi livrée aux hasards des influences que la civilisation multiplie chaque jour! Ce sont tantôt des préoccupations de vanité, ou des atteintes d'hypochondrie; tantôt des aspirations mystiques ou des agitations mondaines se montrant isolément ou se succédant les unes

possible, puis il se couche tout habillé, puis il ne se couche plus. Le jour et la nuit, assis sur un fauteuil, le coude appuyé sur une table, les pieds sur un tabouret, il reste immobile. Il mange pourtant, car il est obligé de manger lui-même, mais à des heures irrégulières, parce qu'il ne faut pas le déranger quand il dort; s'il demande son repas, on doit l'apporter à l'instant, fût-on au milieu de la nuit..

» La langue n'a pas de terme pour dire ses tourments... Il y a un mur d'airain entre le monde et lui; il n'est plus qu'un squelette, sa tête n'a que la charpente osseuse; il ne sait plus distinguer les odeurs; ce qu'il mange n'a aucune saveur; il respire comme un soufflet; s'il marche, il lui paraît qu'il a des jambes de coton; s'il repose, tout le gêne, son fauteuil, sa table, son tabouret, ses habits; s'il veut dormir, il n'a qu'un demi-sommeil pendant lequel sa maladie continue, s'aggrave et le poursuit; chaque jour apporte pour lui de nouveaux tourments; il est comme un vase qui se remplit goutte à goutte, et dont toutes les gouttes sont des torrents de maux... On ne veut pas le croire, mais il ne faut pas le contredire. Il doit mourir d'une mort horrible... Qu'on ne le tourmente pas, qu'on le laisse en paix....

» Pour se guérir.... il a consulté plusieurs somnambules, il s'est coiffé d'un bonnet de taffetas ciré, il a pris des remèdes homœopatiques et un bain égyptien; il s'est fait frictionner avec la brosse électrique... » *Fragments psychologiques sur la folie*, p. 390-396.

aux autres pour produire tour à tour les accès de colère, d'envie, de jalousie, de terreur, de remords, d'anxiété, de désespoir, etc.

La négligence de l'enseignement d'un but d'activité trouve dans les exemples un auxiliaire funeste. On sait que la fréquentation des oisifs est sous ce rapport un véritable fléau. La manie des déplacements, les vaines et stériles agitations se communiquent sympathiquement. Les œuvres d'art qui n'expriment aucun sentiment, ou dont les expressions sont contradictoires, concourent à propager cette disposition. Telles sont les productions futiles d'une littérature facile, dépouillée de toute logique, celles d'une musique coquette ou fantastique, ou celles d'une peinture capricieuse. Les faveurs qui semblent être accordées de préférence aux hommes de loisir et les afflictions qu'on n'épargne pas à ceux qui travaillent, ont la même influence. Nous ne parlerons pas des châtiments qui consistent dans un emprisonnement solitaire et inactif, et qui sont signalés par quelques observateurs comme produisant l'aliénation mentale. Nous ne voulons point intervenir, à ce sujet, dans une discussion qui est loin d'être close et qui est étrangère à notre travail.

Dans l'intérêt de la clarté et de la concision, nous résumerons les données de l'observation à l'aide des propositions suivantes :

1° L'absence d'un but d'activité honorable et sérieux influe d'autant plus sur la production de la surexcitation nerveuse que les individus se trouvent placés dans

des conditions de fortune plus propres à entretenir le luxe, la mollesse et la sécurité (1).

2° L'absence d'un but d'activité influe d'autant plus sur la production de la surexcitation nerveuse qu'elle succède plus brusquement à une vie active et occupée (2).

3° L'absence d'un but commun d'activité chez un peuple exerce une influence incontestable sur la production de la surexcitation nerveuse, et cette influence est d'autant plus grande que ce peuple est en possession d'une tradition plus brillante, d'un passé plus glorieux (3).

(1) Voyez l'observation rapportée par M. Leuret et reproduite dans la note précédente.

(2) Les praticiens ont observé que les personnes qui passent subitement d'une vie occupée à une vie oisive sont plus particulièrement exposées à la mélancolie, à l'hypochondrie, etc. Les militaires, les négociants, les marins, les hommes d'État, etc., sont dans ce cas lorsque tout but d'activité a disparu pour eux. « Le changement brusque d'état, dit M. Esquirol, le passage d'une vie active à une vie inoccupée, conduisent à la folie ; c'est ce qui arrive aux négociants qui, après avoir acquis une fortune honorable, se retirent des affaires ; c'est ce qu'on a pu observer chez les militaires français qui, après une vie errante, vagabonde, passée à travers les privations de tout genre et l'abondance de toutes choses, obtenaient la permission de se reposer. C'est ce que j'ai vu chez plusieurs officiers de 1815. »

(3) L'histoire de Rome et de ses patriciens, au temps des empereurs ; celle du Bas-Empire, celle des Turcs du XIXe siècle, celle de la France dans ces dernières années, offrent une démonstration presque vulgaire de cette influence.

SECTION II.

DE L'INFLUENCE EXERCÉE PAR L'ENSEIGNEMENT D'UN BUT D'ACTIVITÉ MATÉRIALISTE SUR LA PRODUCTION DE LA SUREXCITATION NERVEUSE.

Sous le titre général d'enseignement d'un but d'activité matérialiste, nous comprenons la propagation des doctrines qui ont pour résultat la négation de toute croyance religieuse, de toute obligation commune, et qui concluent logiquement à rechercher le bonheur individuel dans les jouissances temporelles. Telles sont non-seulement les doctrines matérialistes, mais encore les doctrines sceptiques ou éclectiques, toutes les doctrines en un mot qui abandonnent l'individu à l'empire de ses désirs et de ses penchants et qui lui confèrent en quelque sorte un droit de souveraineté en vertu duquel il n'accepte les lois religieuses ou sociales que comme des moyens de sécurité et de protection, ou comme des auxiliaires de la police. Si le matérialiste, le sceptique ou l'éclectique sont logiciens, ce qui heureusement n'arrive pas toujours, cherchant le bonheur là ou ils croient le trouver, ils ne peuvent avoir d'autre soin que celui de se placer en dehors des atteintes du Code pénal, des revers et de la maladie (1). Malgré

(1) C'est ce qui a fait dire à madame de Staël, en parlant de la doctrine de l'intérêt bien entendu : « Avec une pareille doctrine, il n'y a plus ni bien ni mal sur la terre. Si un homme commet un crime, on ne pourra que l'accuser d'avoir commis une erreur de jugement. Il y a pourtant loin d'un homme qui a le jugement faux à un homme immoral. »

toute leur habileté, ils échouent souvent contre l'un ou l'autre de ces écueils. Les enseignements matérialistes remontent à une très-haute antiquité. Chez les Hindous, existaient les écoles matérialistes des Tcharwakas et des Lokayatikas (1). Chez les Grecs, existaient celles de Dicéarque de Messine (2), de Leucippe, d'Épicure, etc.; à Rome, la doctrine de ce dernier philosophe fut enseignée par Lucrèce, par Sénèque le tragique, pratiquée par la jeunesse dorée de l'époque, et mise en honneur par les patriciens dégénérés. En vain le stoïcisme lui opposa une tradition méprisée, un panthéisme orgueilleux et, comme dernière démonstration, la mort volontaire par le fer ou le poison. Partout où la philosophie a surgi du sein des discussions théologiques, les enseignements matérialistes ont eu leurs propagateurs et leurs adeptes. Souvent ils ont pris naissance dans le désir de secouer le joug d'une théocratie tyrannique et des devoirs qu'elle multipliait à son profit. Partout, il faut le dire, l'immense majorité des membres d'une nation a refusé son assentiment; partout une minorité très-peu nombreuse a répondu à l'appel. Toutefois les enseignements matérialistes ont une virtualité souvent ignorée de leurs auteurs, qui peuvent être meilleurs citoyens que sévères logiciens; mais, au contact des penchants égoïstes, cette virtualité ne manque jamais de se transformer en redoutable et puissante influence.

(1) Colebrooke, *Essai sur la philosophie des Hindous.*
(2) Cicéron, *Tusculan., quæst.* 1.

L'idée du bonheur, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est loin d'offrir à l'esprit la connaissance d'une condition nettement définie, nettement conçue : elle se présente à l'imagination avec cet attrait puissant qui s'attache à tout ce qui alimente de chimériques espérances. En vain les plus favorisés de la fortune, ceux que l'on appelle les *heureux de ce monde*, croient-ils être en possession de l'insaisissable conquête, elle leur échappe pour les abandonner aux douleurs de la déception, à celles de l'insatiabilité. Tour à tour affligés du supplice de Tantale, des ennuis de Salomon et des agitations furieuses de Tibère, ils offrent un spectacle digne plus souvent de pitié que de mépris. Où est ce bonheur si longtemps rêvé, si obstinément recherché?... Quels sont ces désirs dont la satisfaction égoïste les préoccupe, quel est le but d'activité dont la pensée les excite à tout entreprendre pour l'atteindre?... Nous pourrions montrer, s'étendant et se multipliant à l'infini, les diverses formes que l'idée du bonheur peut revêtir dans l'imagination de l'homme placé sous l'influence des enseignements matérialistes. Une fois engagé dans la voie des désirs dont la satisfaction est une chimère ou une déception, l'homme ne sait plus où il s'arrêtera. Il ignore la limite où il s'inclinera fatigué, mais content et heureux. En proie au vague des espérances, à l'insuffisance des résultats, emporté par ses illusions, sous le joug des forces qui le meuvent, il n'aura ni paix ni trêve ; toutes les émotions tristes et violentes, toutes les formes du délire à la fois affectif et intellectuel, que font naître les désirs transformés

en passions aveugles, menaceront sa raison, sa santé et sa vie. Telles sont les conséquences logiques et trop souvent réalisées de la direction matérialiste des idées et des sentiments, et de cette doctrine, enseignée aux plus petits enfants, qui place dans la conquête idéale, indéfinie, d'un bonheur impossible, le but général de l'activité humaine.

Pour éviter l'obscurité et la confusion qu'entraînerait facilement l'inextricable complication des erreurs et des passions, des désirs immodérés et des émotions funestes qu'engendre une semblable doctrine, il est bon de réunir sous quelques chefs principaux, les diverses formes que l'idée du bonheur et les préoccupations de l'égoïsme matérialiste peuvent revêtir dans l'imagination de l'homme. Ce sont : 1° la jouissance de ce qu'on appelle les plaisirs, la variété et la multiplicité des émotions vives et sensuelles ; 2° la possession d'une position brillante et enviée, l'éclat de la réputation, du rang, de la fortune, du luxe et de la renommée ; 3° l'empire de la beauté, des grâces et de l'esprit, la durée indéfinie des émotions de l'amour ; 4° la conservation, au prix des sollicitudes les plus minutieuses, d'une santé inaltérable, d'une tranquillité et d'une sécurité idéales.

A ces quatre formes de l'insaisissable bonheur, correspondent le libertinage, l'ambition, la coquetterie et la mollesse ou la pusillanimité qui constituent les passions fondamentales autour desquelles se groupent les infinies nuances de l'égoïsme, les infinies nuances de la préoccupation de soi-même, considérées dans leurs

rapports, d'une part, avec la direction matérialiste des idées et des sentiments, et de l'autre, avec les diverses formes de la surexcitation nerveuse.

§ Ier. Du désir immodéré des plaisirs, des vives et sensuelles émotions, du libertinage et de la débauche.

Nous comprenons que sous ce titre tous les excès, toutes les passions, tous les égarements dont l'ensemble constitue le libertinage, la débauche, ou en d'autres termes, *l'amour du vin, du jeu et des femmes.*

Dire que le but d'activité d'un homme consiste dans la conquête des jouissances sensuelles, éphémères ou dangereuses du libertinage, c'est prévoir les souffrances, les maladies, les privations, la satiété, l'épuisement, l'impuissance, etc., qui en sont l'inévitable conséquence. C'est là un lieu commun, un fait trop vulgaire pour que nous y insistions. On sait qu'il n'est pas de maladies que les excès ne puissent occasionner. Aux données physiologiques qui permettent d'apprécier cette influence étiologique, s'ajoutent les observations cliniques qui la démontrent d'une manière positive (1).

La passion du jeu n'a pas davantage besoin d'être décrite dans ses symptômes ni dans ses conséquences. Les violentes émotions opposées qui se heurtent et se croisent sans cesse, l'ennui qui succède à ces émotions

(1) Les excès du libertinage et de la débauche figurent pour un tiers dans l'étiologie des aliénations mentales. Voyez *Recherches statistiques sur l'aliénation mentale faites à Bicêtre*, par MM. Aubanel et Thore. Tableau de la page 78.

devenues le plus impérieux des besoins (1), les vicissitudes de l'aveugle fortune qui jette tour à tour dans la misère et dans l'opulence (2), l'abîme dans lequel elles finissent par engloutir des familles entières, les excès de table, les plaisirs bruyants, les fastueuses jouissances dans lesquelles le joueur cherche à fuir son désespoir ou à escompter ses espérances, toutes ces agitations qui, comme le dit Aristophane, ont déjà leurs paroxysmes fébriles et leurs accès de délire, sont les signes précurseurs de ces déplorables catastrophes dont les annales du crime, de la folie et du suicide conservent le souvenir (3).

Quant aux grossières et sensuelles émotions de la débauche, est-il nécessaire de reproduire le tableau si souvent et si éloquemment tracé par tant d'écrivains, des désordres affectifs et intellectuels dont elles sont suivies? Ne pouvons-nous pas nous borner à dire avec Boèce : « *Tristes voluptatum exitus, ut quisquis voluptatum suarum reminisci volet, intelliget.* » Les émotions de ce genre se réunissent souvent à celles du jeu, dans les mêmes orgies. L'ivrognerie est de tous ces excès celui qui ouvre le plus souvent la voie aux autres (4).

(1) *Liberæ unius horæ insaniam æterno temporis tædio.* Sénèque.

(2) *Non munera fortunæ, sed insidiæ,* dit le même philosophe.

(3) *Alea, Scylla vorax, species certissima furti,*
Non contenta bonis animum quoque perfida mergit,
Furax, infamis, iners, furiosa ruina.

(PÉTRARQUE, dial. 27.)

(4) *Qui vino indulget, quemque alea decoquit, ille*
In venerem putris...

(PERSE, satire 5.)

La contagion de l'exemple, celle des expressions littéraires et pittoresques, l'impunité et l'indulgence, concourent avec les enseignements matérialistes à propager le libertinage et les maux qui en résultent. L'onanisme, par lequel le libertin prélude aux excès du libertinage, est une habitude dont la cause remonte souvent à l'une ou à l'autre de ces influences. Il est des œuvres d'art qui donnent aux émotions du libertinage une forme aimable et attrayante, et que la faveur publique accueille avec empressement. Il est des romans qui ont pour but de faire mépriser les liens du mariage chrétien, en les représentant comme enchaînant la personnalité de la femme, tandis qu'ils existent précisément pour la protéger contre le droit païen de la force. Il est des sculptures, des peintures, des gravures, etc., dont rougit la pudeur, et qu'étalent aux yeux de tous, non-seulement les marchands, mais encore les décorateurs officiels des lieux publics. Il est des circonstances où le libertin jouit d'une considération qu'on refuse à d'honnêtes et vertueux citoyens. Dans les classes supérieures, surtout, s'il est élégant, le vice est adoré; on ne le repousse que s'il est couvert de haillons, ou s'il a *mauvais ton*. Le mauvais sujet est un homme de bonne compagnie dont les triomphes, comme ceux de Lovelace et de Faublas, assurent la gloire; c'est un héros dont on raconte les aventures avec une grâce charmante, et dont la renommée multiplie les succès, etc. De là ce règne brillant d'un libertinage qui a conquis une existence presque légale. De là les troubles domestiques qui, au témoignage de tous

les praticiens, exercent une si grande influence sur la production de l'aliénation mentale (1).

§ II. Du désir immodéré d'une position brillante et élevée; de l'ambition, de l'amour des richesses et du luxe.

Nous comprenons sous ce titre toutes les préoccupations égoïstes qu'entraîne la recherche des triomphes réunis de l'orgueil, de l'ambition et de la vanité (1).

(1) Sur 472 cas observés à Bicêtre de 1831 à 1839, 173 sont attribués à des chagrins domestiques. Voyez l'ouvrage cité de MM. Aubanel et Thore.

(1) Un mot sur les diverses formes de l'orgueil qu'il importe de discerner pour en connaître les rapports avec la folie.

L'orgueil ne doit point être confondu avec l'ambition, la vanité, la fatuité, l'amour-propre, etc. Il s'associe sans doute à toutes les passions qui portent un homme à se distinguer des autres et à se montrer à eux avec un éclat plus ou moins brillant, plus ou moins envié ; mais il règne souvent seul, et alors il a une forme propre que nous devons mettre en saillie. Examinez l'orgueilleux : il n'est point agité par des désirs ambitieux ; il méprise les hochets dont se pare la vanité ; son attitude est calme, assurée ; il n'est point bercé par de fragiles espérances ; des craintes chimériques ne l'émeuvent point ; il est, dans sa pensée au moins, en pleine possession d'avantages que personne ne saurait lui contester ; sa physionomie, son geste, sa parole, son silence, expriment la certitude d'une supériorité qu'aucun nuage ne saurait voiler. Par l'élévation de son génie et par celle de sa race, il plane dans les hauteurs inaccessibles au vulgaire. Il n'a besoin de personne, sa démarche et son regard vous le disent à chaque instant. Tout en lui respire une inaltérable satisfaction. L'orgueilleux ne subit aucune influence ; sa passion ne peut être exploitée comme la vanité ou l'ambition, au profit de la société, au profit d'une idée ; la famille et la société sont sans empire sur lui. *C'est moi,* dit-il dans Isaïe, *et il n'y en a pas d'autres.* C'est l'égoïsme dans toute sa sérénité, dans la plénitude de sa jouissance. Il semble qu'il règne dans une sphère que n'atteignent pas les influences physiologiques de l'organisme, tant il se montre inaltérable, radieux et paisible. C'est en un mot l'égoïsme de l'esprit, celui qui, selon la tradi-

Ce sont : 1° le désir immodéré de la réputation et de la gloire ; 2° le désir immodéré du pouvoir ; 3° le désir immodéré des distinctions et des dignités ; 4° le désir immodéré des richesses et l'amour du luxe.

Le désir immodéré de la réputation et de la gloire constitue particulièrement l'ambition des artistes, des hommes de lettres, des savants, des écrivains en général. C'est aussi l'ambition des militaires ; mais chez ceux-ci le désir de la gloire prend un caractère tellement patriotique et national, il appelle tant de dangers, tant de bravoure et tant de sacrifices ; il se montre avec un tel éclat, à la brillante lueur du soleil, que nous devons nous garder de le confondre avec le désir immodéré de réputation, maladie endémique des artistes et des littérateurs. Chez ceux-ci, la vanité asso-

tion génésiaque des peuples de l'Orient, précipita les anges eux-mêmes dans les ténèbres profondes.

De cette forme, semblable à nulle autre, de l'orgueil sans mélange, se rapprochent quelques formes plus ou moins fortement nuancées par le contact d'autres sentiments. Signalons d'abord l'orgueil des stoïciens de Rome et celui des *yoguis* de l'Inde ; orgueil philosophique chez les premiers, et orgueil mystique chez les seconds ; ayant chez les uns et chez les autres le panthéisme pour doctrine et le suicide calme et solennel pour conséquence. Signalons ensuite l'orgueil des hommes humbles, le pire de tous, celui qui rappelle l'orgueil des cyniques. Signalons enfin l'orgueil qui, selon nous, joue dans la production de certaines variétés de l'aliénation mentale un rôle obscur mais réel. Telles sont, par exemple, ces monomanies intellectuelles, dans lesquelles le délire de l'entendement semble le plus complétement étranger à tout élément affectif, et qui consistent dans de bizarres et orgueilleuses hypothèses, dans des théories scientifiques extravagantes, dans des systèmes fantastiques, dans des recherches absurdes, dans les explications et les démonstrations les plus étranges, etc. Bornons-nous à indiquer ce problème étiologique dont la solution intéresse au plus haut degré la pathogénie des désordres de l'intelligence.

ciée à l'orgueil ambitieux, concourt à engendrer non-seulement d'incroyables ridicules, mais encore de graves maladies mentales.

Tout désir est suivi de deux ordres d'émotions qui lui donnent des formes différentes. Ce sont les émotions gaies aux formes expansives, et les émotions tristes aux formes oppressives. Quelquefois elles semblent régner ensemble, sous l'influence d'un même désir, chez le même individu. Souvent elles se succèdent plus ou moins rapidement, se manifestant, tantôt par les radieuses espérances, par les douces et agréables illusions, tantôt par la crainte silencieuse, par les soupçons inquiets. Mais il arrive que des conditions physiologiques particulières font prédominer les unes et semblent interdire tout accès aux autres. Ainsi deux hommes sont sous le joug d'une même passion : examinez la diversité des formes qu'elle semble revêtir chez chacun d'eux. Voyez celui-ci : il ne doute pas de son succès, il en jouit déjà, il entrevoit dans un avenir rapproché la satisfaction assurée qu'il désire et qu'aucun obstacle ne peut lui arracher. Son attitude exprime le contentement, la joie, le bonheur. Voyez celui-là ; il doute de son succès, il ne voit partout que des difficultés ; des hostilités menaçantes l'obsèdent. Son attitude exprime la méfiance, l'inquiétude, le désespoir. Le premier croit déjà posséder l'objet de ses désirs ; le second se voit déjà brisé sur des écueils. De là les deux formes de délire affectif, la forme expansive, la forme dite orgueillense, et la forme oppressive, dite lypémaniaque. Avec une même passion, avec un même senti-

ment, vous aurez ainsi deux manifestations diverses que vous devez rattacher à une cause identique (1). Cette réflexion, qui s'applique à toutes les passions en général, devait précéder l'appréciation étiologique qui nous occupe dans ce paragraphe.

L'ambition, ou le désir immodéré d'un triomphe de l'orgueil et de la vanité, expose celui qu'elle subjugue à ces deux formes du délire ; elle l'y expose par l'ardeur avec laquelle il recherche le succès désiré, et par la crainte que lui font éprouver d'irritants obstacles. Aussi l'ambitieux, dans certains cas, croit à la réalité d'un triomphe imaginaire ; dans d'autres, il croit à la réalité d'hostilités qui n'existent que dans son esprit.

Le désir immodéré de la réputation et de la gloire est donc, comme tous les désirs égoïstes, la source de deux formes opposées de l'aliénation mentale. La première caractérise ceux que des flatteries imprudentes ou perfides portent à se faire illusion sur les moyens dont ils disposent ou sur les résultats qu'ils attendent. La seconde caractérise ceux que les déceptions irritent, que des paroles indiscrètes ou trop sincères découragent, que les obstacles réels ou imaginaires assiégent, que les succès obtenus par d'autres rendent envieux, que les insuccès portent facilement au désespoir. A la première de ces deux formes sont prédisposés les hommes qui, dans leurs discours, dans leur attitude,

(1) Nous reviendrons sur cette appréciation dans le chapitre consacré à un essai de coordination des diverses formes de la surexcitation nerveuse.

sur leur physionomie, portent naturellement l'empreinte d'une satisfaction orgueilleuse dont rien ne rend raison, que rien ne justifie. A la seconde de ces formes, sont prédisposés les hommes qui, dans leur langage, dans leur attitude, sur leur physionomie, portent naturellement l'empreinte d'une sombre et soupçonneuse inquiétude dont rien ne rend raison, que rien ne légitime.

Ainsi s'explique la diversité des manifestations qui révèlent aux yeux de l'observateur le désir immodéré de la réputation et de la gloire. Il est, en effet, des écrivains et des artistes qui, à peine connus de leur village ou d'un cercle limité d'amis, s'imaginent avoir fatigué les cent voix de la Renommée ; il en est qui, ayant fait une œuvre médiocre, se persuadent aisément, sur la foi d'un compliment banal, qu'ils ont produit une œuvre admirée du monde entier. Il en est encore qui, en présence de l'indifférence générale avec laquelle leurs productions sont accueillies, se déclarent *incompris* et se hâtent de conclure de leur insuccès à la stupidité des uns et à l'envie des autres. Ambitieux vulgaires pour lesquels un échec éclatant est un triomphe de l'intrigue et de la routine, ils se donnent eux-mêmes les applaudissements qu'on leur refuse ; ils font plus ; ils sifflent le parterre qui n'applaudit pas. Ils s'écrient orgueilleusement avec Ovide :

> *Parte tamen meliore mei super alta perennis*
> *Astra ferar, nomenque erit indelebile nostrum.*

Il est d'autres ambitieux soutenus par la vanité plutôt

que par l'orgueil et qui succombent plus aisément devant les moindres contestations. Tristes, solitaires, ils s'abreuvent du fiel de la haine et de l'envie ; ils enveloppent la société entière dans leur proscription; ils désespèrent d'eux-mêmes et des autres, et le suicide vient souvent mettre fin aux angoisses de leur désespoir. Combien d'artistes, parmi lesquels il en est de très-célèbres, qui ont cherché dans la mort volontaire un abri contre d'incroyables tourments occasionnés soit par le spectacle d'un rival heureux, soit par les plus légers nuages répandus sur leur gloire ! Malheur à l'homme dont l'éducation a dirigé l'activité vers la conquête des triomphes de l'amour-propre ! malheur surtout à l'homme à qui les succès ont été présentés, dès son enfance, comme une proie facile et assurée ! Pour celui-ci, le triomphe sera sans charme et l'échec sans consolation ; les rivalités désespérantes, les luttes difficiles, les ennuis de la satiété, les agitations de l'insatiabilité, préparent à celui-là de terribles et d'inévitables souffrances.

L'éducation sociale et privée doit être regardée comme la source des désordres intellectuels et affectifs qui résultent du désir immodéré de la réputation et de la gloire, 1° lorsque, répandant des idées fausses, elle représente aux jeunes gens l'éclat de la renommée comme le but de leur activité, comme le plus grand bonheur auquel ils puissent aspirer ; 2° lorsque par des récompenses trop flatteuses pour la vanité et pour l'orgueil, elle exalte ces deux passions, satellites dangereux des désirs de l'ambitieux ; 3° lorsque, après avoir

fait naître de grandes espérances en intéressant la vanité et l'amour-propre des jeunes gens, elle les abandonne aux hasards des circonstances, sans ouvrir à leur activité une carrière laborieuse et honorable.

Le désir des distinctions, des honneurs et des dignités est soumis aux mêmes conditions que le désir immodéré de la réputation et de la gloire. Il conduit également aux deux formes opposées du délire de l'orgueil associé à la vanité (1). Dans le premier cas, le malade croit posséder le rang suprême ; sa splendeur n'est obscurcie par aucun nuage ; dans le second cas, on l'en a dépouillé ; c'est un prince trahi ou déchu, l'héritier méconnu et persécuté d'un grand personnage, etc. L'éducation sociale, en répandant les distinctions sans discernement, donne à ce désir ambitieux un aliment toujours nouveau. L'éducation privée le fait naître en montrant la conquête des dignités et des honneurs comme le plus heureux des triomphes, la recherche des hautes fonctions comme une grave et sérieuse préoccupation, la possession d'un rang élevé comme la réalisation du bonheur idéal. C'est surtout par les exemples que la société entretient et développe cette funeste passion (2).

(1) On a tort, à notre avis, de regarder le délire de l'orgueil comme étant toujours expansif ; l'orgueil, surtout l'orgueil associé à la vanité, peut revêtir la forme oppressive aussi bien que la forme expansive, en raison de la prédisposition des individus.

(2) Plus on prodigue les distinctions, plus on augmente le nombre des personnes qui les désirent, qui les exigent même, tout en diminuant le nombre de celles qui y attachent du prix. Les hommes ordinaires

Le désir immodéré du pouvoir doit être considéré comme la forme la plus générale de l'ambition politique.

Ce désir est d'autant plus répandu que les institutions sociales permettent à un plus grand nombre de citoyens d'en espérer la satisfaction. Il est plus généralement répandu dans les sociétés démocratiques que dans les sociétés aristocratiques. Dans les sociétés où règne une caste privilégiée, le pouvoir est une proie que se disputent quelques familles. Dans les sociétés gouvernées par un despote, le pouvoir, moins accessible à l'ambition vulgaire, ne tente guère que ceux qui en habitent les hautes régions; il est surtout convoité par les princes du sang, excités par de perfides courtisans. Ainsi se rétrécit et se limite toujours davantage le cercle des ambitieux, à mesure que les institutions abandonnent la forme populaire pour s'élever à la forme aristocratique et à la forme autocratique. Mais en devenant moins nombreux, leur fureur semble s'accroître et paraît plus insensée. A l'arme loyale du soldat, aux luttes publiques de la parole, ils font succéder les menées ténébreuses, les conspirations,

sont, en général, très-enclins à désirer vivement les succès dont le spectacle leur est offert tous les jours, à de très-petites distances. Ils les désirent avec d'autant plus d'ardeur que la facilité de les obtenir leur apparaît plus grande. Ils sont plus humiliés d'en être privés que fiers de les avoir obtenus. Les gouvernements croient apaiser les ambitions vulgaires en prodiguant les distinctions sans égard au mérite; ils ne font que les exciter sans profit pour eux-mêmes. Ils sèment la vanité et ils ne recueillent que vanité.

le poison et le poignard, les lâches assassinats, les terribles massacres. On a beaucoup parlé des désordres qu'entraîne l'ambition politique dans les États démocratiques ; jamais elle n'a enfanté les crimes que racontent les annales sanglantes de l'oligarchie ; jamais elle n'a produit les égorgements fratricides que raconte l'histoire honteuse des dynasties se dévorant elles-mêmes.

Le désir immodéré du pouvoir doit être regardé comme dépendant plus particulièrement des institutions sociales. Les désordres affectifs et intellectuels qui en sont la conséquence appartiennent autant à l'histoire des peuples qu'aux annales de la clinique.

Le désir immodéré des richesses se présente à nous sous deux aspects, sous celui de l'amour d'une position brillante et élevée, et sous celui de l'amour d'une oisive opulence. Nous devons le considérer sous l'un et l'autre de ces deux aspects.

Tout conspire, aux époques de décadence et d'incrédulité, à faire prédominer l'influence qu'assure la possession d'une grande fortune. A la conquête de cette influence on fait servir de marchepied la réputation que donnent la science et les chefs-d'œuvre, la gloire que donnent la victoire et les hauts faits d'armes ; les rangs et les dignités que distribuent la faveur populaire ou la faveur royale. Les uns convoitent l'éclat de la renommée et du rang comme un moyen d'arriver à la fortune ; les autres convoitent l'éclat de la fortune comme un moyen d'arriver aux positions élevées. Tel est le cercle dans lequel s'agite la foule des ambitieux

sous l'influence des enseignements qui se répandent et des exemples qui nous entourent (1).

Le désir immodéré des richesses a pour objet, dans quelques circonstances, la conquête plus ou moins rapide d'une oisive et paisible opulence, de cette aisance calme et assurée qu'on a appelée *otium cum dignitate*. Les hommes qui se proposent pour but de leur activité cette forme idéale de l'insaisissable bonheur, qui rêvent les douces émotions d'une sérénité inaccessible aux orages, ces hommes se bercent dans de bien chimériques espérances. L'habitude du travail, des laborieux efforts, crée une nécessité hygiénique à laquelle on ne se soustrait pas impunément. Un industriel enrichi, ne trouvant que souffrances et ennuis dans la réalisation d'un pareil bonheur, parvient souvent à soulager ses maux, en commençant de nouvelles entreprises.

Considérés sous l'un et sous l'autre aspect, le désir immodéré des richesses produit, en définitive, les mêmes résultats pathologiques lorsque des revers vien-

(1) Ce qui accroît surtout les dangers des exemples, c'est la presse quotidienne. Enregistrant chaque jour les événements vrais ou faux de la veille, redisant mille fois les noms, les succès, les actes, la position des hommes dont elle entretient le public, la presse quotidienne est la réalisation matérielle de cette Renommée aux cent voix dont l'antiquité ne possédait que l'idée allégorique. C'est elle qui donne aux désirs de réputation et de gloire, aux soucis ambitieux, aux rêves de fortune, etc., un aliment sans cesse renouvelé par les exemples qu'elle met sous les yeux de tous autant que par les moyens de satisfaction qui sont en son pouvoir. Le désir de faire parvenir au loin son nom, environné d'un éclat réel ou factice, est un des résultats les plus positifs de la toute-puissance des journaux.

nent accabler celui qui en subit le joug (1). Les procédés à l'aide desquels la cupidité des uns aiguillonne et exploite la cupidité des autres sont arrivés aujourd'hui à une infernale perfection. En présence des enseignements matérialistes qui pénètrent dans toutes les classes de la société ; en présence des exemples scandaleux qui montrent aux regards de la foule l'orgueilleuse opulence succédant en un jour à l'humble médiocrité ; en présence des hommages et des distinctions prodigués au riche que son habileté seule a pu soustraire aux atteintes du Code pénal; en présence de toutes ces influences, le moraliste et le médecin doivent également s'alarmer.

L'amour du luxe appartient à la fois à la mollesse, à l'orgueil ambitieux et à la vanité. Nous croyons qu'il doit en être fait mention ici, car il exerce une grande influence sur le désir immodéré des richesses dont nous venons de parler.

Le luxe consiste moins dans les jouissances d'une molle et voluptueuse existence que dans la possession d'un ensemble d'objets plus ou moins précieux, plus ou moins recherchés, qui ont pour résultat de donner la mesure du bon goût, de la fortune et de la position sociale de celui à qui ils appartiennent. Considéré sous ce rapport, il fait partie du cortége de l'ambition dont il sert les intérêts, de la vanité dont il caresse les pré-

(1) On sait que les revers de fortune fournissent un chiffre très-considérable à la statistique des causes de l'aliénation mentale : on compte 150 cas de revers de fortune sur 2012 malades reçus à Bicêtre et à la Salpêtrière. (Voyez MM. Aubanel et Thore, *ouvrage cité.*)

tentions, autant et plus peut-être que de la mollesse dont il multiplie les jouissances. Il est des familles pour lesquelles le luxe n'est autre chose qu'un riche manteau jeté sur des haillons; il en est chez lesquelles le luxe survit à la fortune dont il sert à la fois à dissimuler et à précipiter la ruine. Pour ces familles, le luxe est un véritable fléau. Le pauvre y recourt pour captiver et obtenir la confiance du riche, et les choses sont ainsi faites que souvent il simule l'opulence, au prix des plus grands sacrifices, pour pouvoir gagner son pain de chaque jour. L'amour du luxe est d'ailleurs descendu, avec les prérogatives politiques, des hauts rangs de l'aristocratie qui s'éteint, pour envahir la bourgeoisie qui s'élève sur ses ruines plus nombreuse et moins opulente. Celle-ci se recrutant dans toutes les conditions sociales et ne pouvant se retrancher dans une position inaccessible, répand, par ses fréquents contacts avec les familles peu aisées, la contagion du luxe qu'accroît encore le progrès du *bon marché*. Le faux luxe des riches devient le luxe réel des pauvres, et dans cette dangereuse carrière d'imitation, le nécessaire, chez les uns et chez les autres, cède souvent la place au superflu. De là les douloureuses préoccupations de la misère que cachent des rideaux d'or et de soie ; misère d'autant plus féconde en tristes agitations, qu'elle se pare davantage des dehors de l'aisance et qu'elle grimace avec plus d'efforts le sourire du bonheur. C'est dans le rang des faux riches que l'aliénation mentale va chercher ses plus malheureuses victimes. La pauvreté, qui se condamne à payer le tribut exigé de l'opu-

lence, est la plus féconde en souffrances morales et physiques (1). L'éducation sociale et privée qui propage une aussi déplorable passion est responsable des maux sans nombre qui en résultent.

§ IV. Du désir immodéré de plaire, ou de la coquetterie, et des romanesques émotions.

Nous comprenons sous ce titre le désir de charmer les personnes qui nous entourent, de captiver leur admiration par la beauté, par les grâces et par l'esprit. Nous y comprenons aussi le désir de régner sur les cœurs qui survit à la jeunesse et souvent à l'amour lui-même. Il s'agit, en un mot, de cette passion qui joue un grand rôle dans la vie de la femme et qui n'en occupe que quelques instants chez l'homme.

Le désir immodéré de plaire est en effet la passion dominante chez les femmes, et, il faut le dire, l'éducation qu'elles reçoivent semble n'avoir d'autre but que de la faire naître et de la développer. C'est pour elles qu'on a créé le mot coquetterie. Soins physiques, régime, exercices, usages, mœurs, tout concourt à faire des triomphes de la coquetterie le but dominant de leur activité; tout concourt à leur apprendre que leur destinée sur la terre est de plaire, que l'admiration

(1) Térence, en proie aux douloureuses agitations qui accompagnent cette situation, s'exila volontairement de Rome pour ne pas donner à ses amis le spectacle de sa misère. Il s'en alla mourir seul et abandonné dans une ville d'Arcadie. Il semble s'être peint lui-même dans ces vers :

Omnes, quibus res sunt minus secundæ, nescio quomodo
Suspiciosi; ad contumeliam omnia accipiunt magis:
Propter suam impotentiam se credunt negligi.

qu'elles excitent est la mesure des dons qu'elles ont reçus de la nature et de l'éducation. Voyez cette petite enfant qui s'occupe de sa poupée, avec quelle tendre sollicitude elle en dirige l'élégante toilette! Voyez cette jeune fille qui rend naïvement compte à ses compagnes des impressions qui l'ont assaillie dans un salon, des objets qui l'y ont frappée : avec quel habile coup d'œil elle a embrassé et discerné la diversité des parures, la nouveauté des costumes, la variété des ornements, etc. ; avec quelle exactitude elle en rapporte les moindres détails! Certes, la nature a beaucoup fait sans doute pour que le désir de plaire animât la jeunesse des femmes ; mais si ce désir devient une passion générale, s'il devient violent, déréglé, impérieux, ridicule même, c'est bien à l'éducation qu'il faut en faire l'honneur, à l'éducation, oublieuse de l'âge mûr et de la vieillesse, qui semble ne protéger que la jeunesse de la femme, comme si, n'étant plus jeune, elle devait mourir.

Les résultats de cette éducation sont étranges. Pour bien les comprendre, informez-vous de la valeur de certains mots dont l'influence des femmes a imposé ou détourné la signification. Le mot *aimable*, par exemple, signifie-t-il dans le monde la qualité d'un homme digne d'être aimé ? Non certainement. Un homme n'est-il que beau, poli, complaisant, honnête, dévoué, excellent, on ne dira pas pour cela qu'il est aimable. Pour obtenir cette flatteuse qualification, il faut qu'il sache témoigner son admiration par un mot habilement placé ; il faut qu'à ses qualités solides et agréables il

associe quelques *aimables* mensonges ; il faut qu'il s'occupe avec un art particulier de la personne à laquelle il parle. Un homme n'est aimable qu'à la condition de faire adroitement vibrer la fibre sensible. A ce prix, cet homme, fût-il un repris de justice, un espion, un flibustier, un libertin, est déclaré aimable. Il n'est pas rare de voir la sympathie des femmes les plus délicates, les plus élégantes, rayonner sur le front d'un criminel. Leurs raisonnements varient très-souvent avec des émotions qui suivent les triomphes ou les échecs de leur passion dominante. Leurs jugements portent visiblement l'empreinte de ces variations. Nous avons vu des femmes de beaucoup d'esprit professer sérieusement des doctrines religieuses et philosophiques ou embrasser chaudement une cause politique, par cela seul qu'un théoricien ou un chef de parti, élégant diseur et aimable convive, avait admiré, dans un accès de galanterie, leurs mains ou leurs petits pieds (1).

Il est facile de concevoir, après cela, tous les troubles affectifs et intellectuels, tous les désordres de l'impressionnabilité et de l'innervation, qui ont lieu lorsque les hommages se retirent, lorsqu'au désir de plaire on oppose une indifférence polie et glacée, lorsque les triomphes de la coquetterie apparaissent pour la première fois comme une chimère à laquelle il faut renoncer. Un désir qui a dominé dans l'enfance et la

(1) Il faut avouer que les hommes n'échappent pas plus que les femmes à cet empire de la flatterie sur le jugement. La différence porte plutôt sur la nature des prétentions, qui ne sont pas tout à fait les mêmes.

jeunesse, qui a façonné en quelque sorte un organisme, qui a créé des habitudes profondes, un tel désir, lorsqu'il doit succomber humilié et vaincu devant les déceptions cruelles de la réalité, et lorsque la vie compte encore de longues années, est une source de bien cruelles souffrances !

C'est ici le lieu de parler du bal qui doit être considéré comme un théâtre sur lequel le désir de plaire vient jouer le principal rôle. On songe rarement à toutes les circonstances que le bal réunit et aux troubles nombreux dont il est la source. Il importe pourtant d'y réfléchir sérieusement. Voyez ce costume qui permet à de jeunes filles de faire violence à leur pudeur et de soutenir les regards d'un nombreux entourage d'hommes, à la clarté de mille bougies, sous l'empire d'un orchestre qui dirige tous les mouvements, sous le prestige de flatteries inaccoutumées! Examinez cette danse qui rapproche les sexes, qui aventure une jeune personne dans les bras d'un danseur, à la causerie d'un inconnu! Observez les apprêts de toilette qui causent tant d'insomnies, ces émotions, ces anxiétés que fait naître l'attente d'un spectacle dans lequel on a un rôle à jouer; songez à ces hommages, à ces succès qu'on désire, qu'on espère, et qu'on a peur de ne pas rencontrer; à ces déceptions amères qui viennent troubler les triomphes; à ces souvenirs qui prolongent de cuisants chagrins toujours soigneusement cachés! Et cette atmosphère des salons, et cette exaltation qu'accroît la danse, et ces veilles qu'on fait durer jusqu'au matin et qu'on renouvelle si souvent! Combien toutes ces causes

doivent porter de troubles dans les fonctions du système nerveux, dans les phénomènes d'innervation cérébro-ganglionnaire se manifestant par les désordres de la menstruation et de la digestion!

L'amour est une passion dont les effets ont été souvent racontés par les médecins : mais il ne faut pas oublier qu'ils ne sont si redoutables dans le monde que par l'association de la coquetterie et de la vanité. Subjuguée par le désir de plaire, la femme coquette ne voit dans l'amour qu'elle inspire que le plus brillant et le moins douteux des hommages; souvent elle compromet son repos, elle risque son honneur pour avoir le cruel plaisir d'allumer une passion et de porter le trouble dans un cœur. Quelquefois elle succombe blessée par les traits qu'elle s'est amusée froidement à lancer. Il arrive que, lorsque sa beauté s'évanouit, dépouillée du prestige dont elle abusait, elle s'abandonne à des rêves d'amour : alors seulement elle semble sincère, passionnée, ardente ; mais il est trop tard. En proie aux agitations violentes du dépit, elle expie cruellement ses égarements passés par des égarements nouveaux. Mais tout cela, est-ce de l'amour ? non. Ce qui domine, c'est encore la coquetterie, la triste vanité. Qu'on y prenne garde ; la mélancolie amoureuse et l'érotomanie ne sont souvent que les formes oppressives et expansives du désir immodéré de plaire, qu'on aurait tort de confondre avec l'amour (1).

(1) On sait que la reine Victoria est devenue pour quelques Anglais des classes inférieures l'objet d'une passion insensée. Monseigneur le duc d'Orléans a été récemment réclamé à titre de fiancé par une pauvre

Le désir de plaire et l'amour ainsi associés trouvent dans les fictions de la poésie, dans le drame et dans le roman, un aliment inépuisable. Les héros et les héroïnes du roman et du drame, personnages sur lesquels le poëte appelle et concentre tout l'intérêt, sont doués de toutes les qualités qui font aimer un homme ou une femme. Or, ces prétendues qualités sont quelquefois des vices ; derrière ce brillant et trompeur cortége, se cachent des sentiments honteux auxquels le poëte donne une expression gracieuse et aimable. Habilement costumés, les héros et les héroïnes triomphent, l'amour leur sourit, la foule les admire et les fête ; on se sent entraîné vers eux par une secrète et puissante sympathie. Le lecteur et le spectateur subissent le joug de l'écrivain, et, sans s'en douter, ils se trouvent jetés sur la pente glissante des plus redoutables passions. Ainsi, avec Werther, René, Obermann, Childe-Harold, et leurs pâles imitateurs, ils rêvent les émotions du suicide devenues inséparables de celles de l'amour (1). Ainsi, avec *les Brigands* de Schiller, ils recherchent dans les expéditions aventureuses qui conduisent à l'échafaud, les triomphes de l'amour

fille de province qui ne l'avait jamais vu. Ces faits ne sont pas rares dans l'histoire de la folie amoureuse. La vanité et la coquetterie y ont une grande part. En général, les fous de cette catégorie sont convaincus qu'ils sont adorés et que de puissants ennemis s'opposent à l'union désirée.

(1) Voyez le rapprochement heureux fait par M. Falret entre les vagues et mélancoliques émotions de René, exprimées par M. de Chateaubriand, et les agitations qui précèdent le suicide. (*De l'hypochondrie et du suicide*, p. 47 et suiv.)

et du désir de plaire. Le désir de plaire, sous l'empire de certaines tendances littéraires, a revêtu, non-seulement les formes les plus coupables, mais encore les formes les plus grotesques. Il lui est arrivé d'abandonner celle du crime pour prendre celle de la phthisie. La phthisie a fourni pendant quelques années une expression sentimentale chérie des romanciers et des poëtes. Un amant pour être heureux, un héros de roman pour être intéressant, devaient être poitrinaires. Un jeune homme et une jeune personne dont la santé n'était point désespérée, considérés comme de grossiers portefaix, étaient repoussés des sphères du sentiment et de la poésie. Ces deux formes sentimentales de la poésie *intime*, le suicide et la phthisie, ont mis à la mode dans le monde ces hommes au visage pâle, aux joues creuses, à l'aspect sombre, au cœur de marbre, ces hommes et ces femmes grimaçant le farouche désespoir ou les sublimes *alanguissements*, prenant un costume en harmonie avec ces représentations théâtrales, imitation fidèle de celles que nous ont prodiguées nos littérateurs dont le règne est heureusement fini (1).

(1) A côté des héros du roman et du drame, à côté de leurs extravagants imitateurs, se présente la triste et terrible réalité. N'est-il pas déplorable de voir, dans les feuilles publiques, tous les détails les plus minutieux de la passion s'exprimant par le suicide ! Ces récits propagent à des distances éloignées, en les exagérant, toutes les conséquences réunies de l'exemple et de la fiction romanesque. La presse quotidienne, par l'avidité déplorable avec laquelle elle recueille toutes les scènes d'horreur, semble vouloir stimuler, par le récit d'épouvantables réalités, le zèle de ces dramaturges qui, pour émouvoir les spectateurs, à défaut de talent, multiplient les égorgements, les empoisonnements, les cadavres, les orgies de l'inceste et de l'adultère.

A une autre époque, l'amour et le désir de plaire trouvaient dans les romans de chevalerie, dans les chants des troubadours, dans les légendes merveilleuses, de plus nobles et de plus dignes expressions. Le sourire de la beauté était la récompense décernée publiquement à la valeur généreuse. Pour plaire à sa dame, pour être armé chevalier par la plus belle des femmes, il fallait avoir vaillamment combattu pour son Dieu, pour sa foi, pour le pauvre et pour l'opprimé ; il fallait avoir vaincu un musulman, délivré un prisonnier, arraché une victime à son persécuteur, etc. Époque singulière où l'ambition, la coquetterie, l'amour et la foi catholique se confondaient dans une même vie d'aventures guerrières et galantes, patriotiques et religieuses ! époque suivie bientôt d'extravagances sans nombre, lorsque, les prodiges de l'imagination chevaleresque n'existant plus que dans les souvenirs, les combats sérieux se changèrent en frivoles parodies, les vaillants preux des croisades en ridicules personnages, et les chants des poëtes en flatteries pitoyables. Alors Michel Cervantes, dans son immortel chef-d'œuvre, porta le dernier coup aux romans et aux folies d'une chevalerie posthume. Grâce à son admirable satire, le chevalier a perdu son prestige avec son masque ; il a revêtu, aux yeux du sens commun, la physionomie d'un Don Quichotte de la Manche, noble halluciné, squelette bardé de fer, pourfendant, par amour pour sa dame, d'innocents moutons et d'inoffensifs moulins à vent.

§ IV. De l'amour excessif de la vie; de la mollesse et de la pusillanimité.

Sous ce titre, nous comprenons cette sollicitude minutieuse et exagérée, ces précautions méticuleuses qui ont pour objet la conservation de la santé et qui ne servent qu'à la rendre plus fragile. A ce désir immodéré d'une santé idéale correspondent, avec la crainte de la maladie et la terreur de la mort, les hallucinations diverses qui caractérisent l'hypochondrie.

Cette forme de la préoccupation de soi-même se montre très-fréquemment, surtout dans les classes aisées et opulentes, où règnent l'oisiveté et la mollesse. Quel est l'homme, d'ailleurs, qui, s'écoutant sentir dans les diverses parties de son organisme, qui, occupé sans cesse et avec anxiété à constater un mal qu'il redoute, ne finit par découvrir une souffrance réelle ! Sous l'influence d'une semblable inquiétude, il ne tarde pas à produire un trouble analogue à celui qu'il craignait et à en accroître l'intensité si déjà il existait. Toute erreur d'éducation, toute direction des idées et des sentiments qui tendent à faire prédominer les sollicitudes de ce genre, peuvent engendrer à la fois la pusillanimité et la lypémanie hypochondriaque.

La lecture des ouvrages de médecine permise aux jeunes gens, à ceux surtout dont la santé délicate s'allie à une tristesse habituelle, aux femmes, aux oisifs, aux personnes qui vivent dans la solitude, dans les travaux de cabinet, etc., est suivie d'effets souvent déplorables. L'imagination effrayée transforme aisé-

ment le souvenir de toutes les maladies connues en symptômes plus ou moins menaçants. C'est ce qui arrive à quelques élèves en médecine, au début de leurs études.

Les erreurs pathologiques généralement répandues par les médecins eux-mêmes exercent sur la production de l'hypochondrie une influence dont il faut tenir compte. Chaque époque enfante ses théories médicales, et avec ses théories ses médicaments de prédilection. De nos jours, l'irritation, la gastrite, la gastro-entérite, ont envahi à la fois l'esprit d'un grand nombre de médecins et l'imagination d'un grand nombre de personnes oisives et inquiètes. Aussi l'on voit tous les jours des malheureux que les règles d'une sage et prévoyante hygiène auraient infailliblement ramenés à la santé, et qui ont été condamnés, sur la foi d'un préjugé dominant, à la diète, aux boissons émollientes, à l'inaction, aux saignées générales ou locales, etc. Ils ont recueilli, au terme d'un long et déplorable traitement, une faiblesse irréparable, féconde en désordres nerveux trop souvent regardés comme des irradiations sympathiques d'une inflammation primitive. On n'a pas encore oublié le règne des obstructions des viscères, ni celui des désobstruants qui devaient les guérir ; on n'a pas oublié davantage le règne des humeurs âcres et peccantes, ni celui des énergiques purgatifs dont elles imposaient l'emploi routinier. L'énumération de ces erreurs serait trop longue. Les personnes que préoccupe la conservation d'une inaltérable santé, émues par ces arrêts de la science, se hâtent de recourir à

l'emploi des moyens les plus divers, moyens toujours inutiles et souvent funestes. Sous l'empire des doctrines qui se succèdent, elles demandent la réalisation de leurs rêves aux sangsues et à l'eau de gomme, au calomel et à l'aloès, à la rhubarbe et au séné, selon les temps. C'est ainsi que l'hypochondrie, favorisée dans sa production par les erreurs pathologiques, est aggravée dans son intensité par l'abus des moyens hygiéniques et thérapeutiques.

La société des hypochondriaques a été signalée comme une des causes de cette maladie. Nous croyons que cette société a trop peu de charmes, et qu'elle est une source d'ennuis trop profonds, pour qu'on la recherche jamais avec une dangereuse prédilection. Toutefois, la répugnance étant vaincue par le devoir, par l'affection ou par l'habitude, l'exemple peut devenir funeste (1).

Il est de terribles épidémies qui fondent sur une contrée et qui moissonnent les populations. Il arrive alors que le culte intervient avec les solennités de ses

(1) Il y a danger, dit M. Dubois, pour des esprits prédisposés à vivre toujours près d'eux. Les pensées se mettent naturellement en harmonie, on compatit à leurs maux réels ou supposés ; on en cherche avec eux les causes ; on s'inquiète de leur violence, de leur durée, de leurs suites ; on peut aller plus loin, on peut aussi faire un retour sur soi-même. Ajoutons que les hypochondriaques ont cela de particulier qu'ils cherchent sans cesse à établir des comparaisons entre des sensations et les leurs, non pour y trouver des motifs de sécurité, mais comme pour faire naître en vous des craintes et des sujets d'inquiétude. C'est une sorte de contagion morale, une propagation amenée par une série d'idées et de réflexions particulières. Cette propagation est d'autant plus active qu'elle va droit à la source, au principe de l'hypochondrie. (*Histoire philosophique de l'hypochondrie et de l'hystérie*, p. 138.)

cérémonies pour apaiser la colère divine. L'imagination, déjà frappée par le spectacle et par le récit des scènes de mort et de désolation, trouve dans cette intervention inopportune un ensemble d'expressions sentimentales qui augmentent la terreur, qui redoublent l'effroi. Le glas des cloches, les chants funèbres, les prières publiques, les appels à la pénitence, les prédications, les marches processionnelles, toutes ces expressions de l'art religieux destinées à faire oublier les choses de ce monde, n'ont souvent pour résultat que d'appeler l'attention des fidèles sur les symptômes précurseurs de la maladie régnante. Chacun s'écoute sentir, s'émeut au moindre signal, et la contagion de la peur, comme dans d'autres cas la peur de la contagion, accélère, détermine l'invasion tant redoutée. On a pensé à réveiller les préoccupations salutaires de la vie future, et l'on ne fait qu'ajouter aux préoccupations de la vie présente ; on a présenté le tableau de la mort éternelle, et l'on est surtout frappé de la mort qu'amène l'épidémie. De là l'hypochondrie qui complique les justes alarmes des populations, et qui empêche les déterminations d'une sage et calme prévoyance.

Les enfants, auxquels les parents prodiguent les soins d'une tendresse exagérée, qui sont élevés dans la mollesse, dans la crainte des maladies, dans l'excessive préoccupation de leur santé, sont enclins à redouter tous les maux dont ils entendent parler ; ils deviennent souvent pusillanimes et quelquefois hypochondriaques.

SECTION III.

DE L'INFLUENCE EXERCÉE PAR L'ENSEIGNEMENT D'UN BUT D'ACTIVITÉ MYSTIQUE SUR LA PRODUCTION DE LA SUREXCITATION NERVEUSE.

Le bonheur, ce rêve qu'il cherche à réaliser dans les satisfactions temporelles, sous l'influence des enseignements matérialistes, l'homme désabusé le poursuit dans les satisfactions éternelles, sous l'influence des enseignements mystiques.

Le mysticisme doit être nettement défini. Il importe de ne pas le confondre avec les croyances et les pratiques de l'orthodoxie religieuse, comme le font très-souvent d'ignorants sceptiques pour lesquels, non-seulement toute croyance, mais encore toute formule métaphysique qu'il ne leur est pas permis de comprendre, sont enveloppées dans une réprobation commune sous le nom de mysticisme. Nous avons même soin, afin d'éviter toute confusion, de ne pas comprendre sous cette dénomination les doctrines fantastiques et bizarres, les explications *symboliques* et *figuriques*, les interprétations alambiquées des théogonies païennes ou de nos Saintes Écritures, qui sont répandues par des penseurs orgueilleux, par de prétendus prophètes, par des visionnaires et des illuminés tels que Swedenborg, Jacques Bœhm, Georges Fox, Saint-Martin, etc. En un mot, nous ne confondrons point le mysticisme avec la *mystiquerie* (Trévoux) (1).

(1) La mystiquerie, fruit de l'orgueil comme la plupart des concep-

Le mysticisme se présente sous deux aspects principaux qu'il convient de distinguer; mais auparavant il faut en signaler le caractère commun. Ce caractère commun est un immense désir de bonheur, accompagné d'un profond mépris pour les choses créées. Les joies du monde, dit le mystique, sont sujettes à l'instabilité, et la douleur en est inséparable; recherchez plutôt les joies d'une éternelle béatitude, les biens impérissables. Le corps est exposé à la souffrance, le monde est une source de douloureuses déceptions, de trompeuses illusions; méprisez le corps et le monde, pour vous attacher à Dieu seul qui est le bien suprême, inaltérable, indestructible. Telle est la forme la plus générale, empreinte d'un profond égoïsme, qui caractérise les enseignements mystiques. Posséder Dieu, s'identifier à Dieu, rentrer dans le sein de Dieu, telles sont les formules consacrées par ces enseignements à exprimer la fin de l'homme, le but de l'activité humaine!

Le mystique recherche la délivrance de l'âme par des œuvres de dévotion qui, loin d'être commandées par la religion orthodoxe et positive, sont en contradiction avec les devoirs qu'elle prescrit. Telle est l'erreur commune aux deux aspects du mysticisme. Mais

tions délirantes, est moins contagieuse que le mysticisme. Celui-ci est accessible au vulgaire parce qu'il s'adresse aux préoccupations de l'égoïsme cherchant le bonheur partout où il espère le trouver. Celle-là est accessible à quelques rares esprits, parce qu'elle s'adresse à l'orgueil intellectuel dégagé de la plupart des préoccupations affectives qui, en général, troublent la vie des hommes.

ces œuvres de dévotion qui sont pour l'un des pratiques méritoires ou expiatoires, sont pour l'autre de simples exercices propres à favoriser la contemplation. En d'autres termes, la délivrance de l'âme est pour l'ascète pénitent, le prix de ses prières et de ses mortifications intéressées ; tandis que, pour l'ascète contemplatif, cette délivrance n'est point le fruit des œuvres, mais plutôt le résultat des aspirations surhumaines auxquelles certains exercices élèvent son esprit. Le premier de ces deux systèmes consiste à renoncer au monde, à en braver toutes les séductions, à s'imposer toutes les souffrances de la vie ascétique pour purifier l'âme de la souillure du péché et pour mériter les récompenses divines ; le second consiste à renoncer au monde, à en braver toutes les séductions, à s'imposer toutes les souffrances de la vie ascétique, pour amoindrir les obstacles qui, du sein des choses créées, s'opposent à la conquête de l'ineffable ravissement et de la béatitude contemplative. Là, le désir du bonheur éternel prend la forme de la pénitence et des douloureuses préoccupations ; ici, il prend la forme de l'extase et de l'inaltérable sécurité. Là, pèsent les émotions oppressives, la terreur et l'effroi ; ici, rayonnent les émotions expansives, la joie et l'espérance.

Quoique les deux formes de l'égoïsme mystique que nous venons de mentionner présentent dans leurs origines et dans leurs développements des différences assez grandes, nous les confondrons dans une appréciation commune, en ayant plutôt égard à la diversité des résultats pathologiques qu'à celle des sources reli-

gieuses d'où elles émanent. Nous avons une tâche à remplir dans laquelle nous n'ambitionnons pas l'honneur de nous montrer très-habile théologien. Nous donnerons donc le nom de mysticisme à toutes les doctrines qui réclament soit des *pratiques* méritoires et expiatoires, soit des *exercices* contemplatifs dans le but d'opérer l'union de l'âme à Dieu (1). Nous verrons bientôt que cette union mystique n'est autre chose que la déification de l'âme humaine s'opérant même sur la terre.

Les moyens à l'aide desquels le mysticisme propage ses enseignements et subjugue les imaginations, consistent : 1° dans les idées du bonheur suprême répandues par les auteurs mystiques ; 2° dans les exercices de contemplation et dans les pratiques d'expiation recommandés comme conduisant au bonheur suprême ; 3° dans l'intervention des croyances et des pratiques

(1) « Il y a une théologie mystique qui est une connaissance infuse de Dieu et des choses divines, qui *émeut l'âme humaine d'une manière douce*, dévote et affective, et qui l'*unit intimement à Dieu*, éclairant l'esprit et échauffant la volonté d'une manière affective et extraordinaire. » (*Dictionnaire de Trévoux*, art. MYSTIQUE.)

« Theologia mystica, dit le Père Cordier, est sapientia experimentalis, Dei affectiva, divinitus infusa, quæ mentem ab omni inordinatione puram, per actus supernaturales fidei, spei et charitatis cum *Deo optimi conjungit... Sapidissima contemplatio, quæ suavissmo* (cujus quidem in hac vita capaces sumus) *sapore spiritali mentem imbuit, multo delectabilius eam afficit quam ab ullo spiritalium deliciarum inexperto concipi, aut credi possit*, etc. » (B. Corderii, societatis Jesu theologi, *Icologe ad mysticam theologiam*. V. *Opera S. Dyonisii Areopag.*, t. I.)

Nous voudrions pouvoir entrer dans quelques détails sur l'histoire du mysticisme, en montrer les origines et les développements ; mais nous devons épargner à nos lecteurs une digression qui pourrait ne pas être de leur goût. Nous serions dans la nécessité de leur exposer les destinées

superstitieuses; 4° dans les expressions sentimentales du culte et des œuvres d'art, dans les exemples, dans les promesses et les menaces concernant la vie future, etc.

§ Ier. Des idées du bonheur suprême répandues par les docteurs du panthéisme mystique.

Le mysticisme chez les païens va nous occuper d'abord ; nous parlerons ensuite du mysticisme chez les chrétiens. Il importe de montrer cette conformité de doctrines et de langage, qui caractérise les enseignements hétérodoxes du panthéisme mystique. Toujours et partout, mêmes exhortations, mêmes efforts, mêmes aberrations, mêmes raisonnements, mêmes préoccupations égoïstes, ayant pour effet de produire dans les esprits de merveilleuses transfigurations appelées en théologie *extase*, *union déifique*, *absorption*

du panthéisme surgissant au sein des sociétés anciennes, s'insurgeant au nom des castes révoltées contre la doctrine de la chute, et propageant au loin chez les païens, et plus tard chez les chrétiens, ses doctrines égoïstes et orgueilleuses. Or, tout cela nous éloignerait de notre sujet.

Toutefois, disons un mot à cet égard : La doctrine de la chute des dieux ou des anges ayant donné lieu à la doctrine de l'expiation par les œuvres, parce que les hommes représentaient ces mêmes dieux déchus et appelés par le Créateur à la réhabilitation, le panthéisme mystique eut pour objet de permettre aux castes inférieures condamnées à des travaux pénibles, le salut et la délivrance finale de l'âme, sans parcourir l'échelle des transmigrations, par la seule contemplation, par la science de l'unification, par la foi à l'identité de l'âme et de l'Être Suprême. Cette insurrection de l'orgueil contre la doctrine des œuvres remonte à plusieurs siècles avant l'ère du Rédempteur qui devait mettre fin aux deux systèmes opposés, en s'offrant en holocauste pour l'expiation de tous les hommes sans distinction de caste ni de nation.

suprême, etc.; et en pathologie, *catalepsie*, *hallucination*, *monomanie orgueilleuse*, etc. Il nous suffira de recourir à quelques citations des principaux docteurs du mysticisme ; elles serviront parfaitement, non-seulement à montrer les moyens à l'aide desquels l'éducation sociale et privée intervient, à certaines époques et dans certains pays, dans la production de l'exaltation religieuse, mais encore à faire voir cette exaltation elle-même s'exprimant dans des écrits didactiques avec toute l'exubérance d'une imagination en délire. Nous n'aurons que l'embarras du choix.

Que dit, en effet, le fondateur vénéré du panthéisme mystique enseigné sous le nom de Védanta (1)? « Le » sage qui a reconnu que Dieu réside dans toutes les » créatures, oublie toute idée de dualité ; *il est con-* » *vaincu qu'il n'y a qu'une seule existence véritable* » *qui est Dieu ;* alors il dirige ses sens vers Dieu seul, » l'origine de la connaissance de soi-même ; il con- » centre sur lui tout son amour, détachant son esprit » de tous les objets mondains, par une application » continuelle de l'âme sur Dieu ; une personne ainsi » dévouée à Dieu est estimée la plus parfaite parmi les » adorateurs de la Divinité..... Quand le sage aperçoit » l'Être tout-puissant, quand il aperçoit la cause éter- » nelle, alors, abandonnant la croyance des bonnes et » mauvaises œuvres, il devient parfait, il obtient l'*ab-* » *sorption entière*.

(1) Doctrine théologique enseignée dans les Oupanishadas, par Vyasa, le collecteur et le commentateur antagoniste des anciens Vedas.

» Il n'y a pas d'autre moyen, dit un autre disciple de
» l'antique doctrine du Védanta, d'obtenir la délivrance
» finale que la connaissance (1). Sans la connaissance,
» la béatitude ne peut être obtenue. *Celui qui comprend*
» *l'invisible essence, ayant rejeté l'idée de forme et de*
» *distinction, existe dans l'Être suprême vivant et*
» *heureux.* Absorbé dans ce grand esprit, il n'observe
» pas la distinction de percevants, de perception, d'ob-
» jets perçus; il contemple une existence infinie, heu-
» reuse, qui est rendue manifeste par sa propre nature.
» L'âme étant éclairée par la méditation attentive et
» brûlant du feu de la connaissance, est délivrée de
» toutes ses impuretés et *brille de sa propre splendeur*,
» comme l'or qui est purifié par le feu. Quand le soleil
» de la connaissance spirituelle s'élève dans le cœur,
» il chasse les ténèbres, il pénètre tout, il embrasse
» tout, il illumine tout. Celui qui a fait le pèlerinage
» de son propre esprit, un pèlerinage *dans lequel il n'y*
» *a rien concernant la place et le temps*, qui est par-
» tout, dans lequel ni le chaud ni le froid ne sont
» éprouvés, qui accorde une félicité perpétuelle et une
» délivrance de toute peine; celui-là est sans action,
» il connaît toute chose, et il obtient la béatitude éter-
» nelle (2). »

Telle est la théorie du bonheur suprême qui, dans l'immense littérature du panthéisme hindou, est ensei-

(1) Chez les chrétiens, les docteurs du mysticisme font prédominer l'élément affectif sur l'élément intellectuel, c'est-à-dire l'*amour* sur la *connaissance*, ainsi qu'on pourra s'en apercevoir.

(2) *Atma Bodha*, ou la Connaissance de l'âme, par *Sakara Atcharya*.

gnée de mille manières, avec une variété et une richesse d'expressions qui étonnent et qui subjuguent l'imagination (1). Malgré son origine païenne, cette théorie s'est introduite dans le christianisme, d'abord timide, se glissant à l'ombre des premières hérésies, puis hardie et protégée en quelque sorte par les envahissements du matérialisme. Pour opposer une barrière puissante à ces redoutables envahissements qui menaçaient la société, l'orthodoxie l'a accueillie avec une prédilection qui dure encore. Contentons-nous d'une seule citation empruntée à un traité de théologie mystique écrit en latin par le Père Cordier, et placé en tête des œuvres de saint Denis l'Aréopagite. Nous prions nos lecteurs de rapprocher la citation suivante, empruntée à un ouvrage de théologie chrétienne, de celles que nous venons d'emprunter à des ouvrages de théologie païenne.

« ..... L'intelligence naturelle, dit le Père Cordier, » étant éblouie par tant de splendeur, l'*âme ne voit*

(1) Le *Bagavatgita* tout entier est consacré à disserter sur l'excellence de cette doctrine et à recommander les exercices les plus propres à obtenir le bonheur suprême. Il s'attache surtout à montrer, dans l'intérêt de toutes les castes, que les œuvres ne sont pas mauvaises, qu'elles sont même bonnes, si elles ont lieu sans égard aux mérites qui y sont attachés dans la religion positive ou vulgaire. Le code de Manou fait un pompeux éloge de la doctrine de l'union suprême, mais il se garde bien de la recommander à tous les hommes, car une société ne saurait se conserver avec un pareil système logiquement appliqué. Il y eut transaction entre les deux doctrines, transaction qui dure encore au sein du brahmanisme comme au sein du christianisme. Une série de poëmes vénérés, appelés *Pouranas*, ont reproduit la doctrine de l'union suprême sous mille formes mythologiques. Cette doctrine a été reproduite à Alexandrie par Philon, par les Gnostiques, etc.

» *point ce qui est dans le temps*; *s'élevant au-dessus*
» *de l'espace et du temps*, elle acquiert un parfum de
» l'éternité. Dégagée de l'influence des images, *de la*
» *distinction et de la considération des choses*, elle
» sent que Dieu surpasse infiniment toutes les images
» corporelles, spirituelles et divines.... Elle ignore ce-
» pendant ce que c'est que ce Dieu qu'elle veut; mais
» lorsque par l'amour elle s'élance au delà de l'intelli-
» gence, au delà de toute pensée, lorsqu'elle s'élève
» au-dessus d'elle-même, *alors elle s'absorbe dans la*
» *Divinité* (a se defluens in Deum profluit), *et Dieu*
» *devient la paix et la jouissance suprême.* Dans cette
» heureuse exaltation, l'âme s'écrie avec le psalmiste :
» Que je repose en paix et que je dorme dans le Sei-
» gneur! Ainsi détachée d'elle-même, l'âme vivante, en
» quelque sorte anéantie, se répand dans l'abîme d'un
» éternel amour. Là, planant au-dessus de la science
» et de la sensibilité, elle ne sait, elle ne sent que
» l'ineffable amour qu'elle goûte. Elle se perd dans
» l'immense solitude et dans les profondes ténèbres de
» la Divinité (in vastissima caligine Divinitatis); mais
» se perdre ainsi, c'est plutôt se trouver. Là, dépouil-
» lant tout ce qui est humain, et revêtissant tout ce qui
» est divin, elle *se transforme, elle se change en Dieu*
» *comme le fer placé dans le feu prend la forme du*
» *feu et se change en feu.* L'essence ainsi *déifiée* per-
» siste néanmoins comme le fer qui, quoique tout en
» feu, ne cesse pas d'être le fer. Ainsi l'âme qui était
» froide devient ardente, qui était obscure brille, qui
» était dure devient molle. Elle se fait *déicolore* parce

» que son essence est pénétrée de l'essence divine. Tout
» entière transformée par la création de l'amour divin,
» toute liquéfiée, elle s'épanche dans la Divinité, et lui
» étant unie immédiatement, elle ne fait avec elle qu'un
» seul et même esprit, comme l'or et le cuivre, fondus
» ensemble, ne font qu'une seule et même masse. Au
» reste, toutes les âmes qui éprouvent ce bonheur ne
» parviennent pas au même degré d'exaltation et de
» ravissement (1). Elles pénètrent dans le sein de Dieu
» avec d'autant plus de profondeur et d'élévation,
» qu'elles se fixent sur lui avec plus d'ardeur et d'a-
» mour (2). »

C'est ainsi que la déification de l'âme humaine se trouve enseignée par les docteurs de la théologie mystique, que Dieu, disent-ils, a donnée à l'homme pour être le principe de cette déification (3). C'est ainsi que se trouvent énoncés, sous forme didactique, les principes de cette doctrine ascétique qui, sous la plume de saint François de Sales, a créé « *les extases ou les ravissements*, *les insensibilités*, *les unions déifiques*, *les élévations*, *les transformations* et autres telles perfections qui promettent d'élever l'âme jusqu'à la con-

(1) Les théologiens mystiques de l'Inde admettent quatre degrés d'union avec Dieu : la présence, la proximité, la ressemblance et enfin l'identité.

(2) Balthasaris Corderii, societatis Jesu theologi, *Icologe ad mysticam theologiam*. Opera sancti Dyonisii Areopagitæ, t. I.

(3) « ... Diximus itaque, cum sancto Dyonisio, Dei principalem beatitudinem, naturam Divinitatis, *principium deificationis* ex quo *deificandi deificantur*, mysticam theologiam in salutem et deificationem hominum... »

templation purement intellectuelle, à l'application essentielle de l'esprit et vie superéminente (1). » C'est ainsi enfin que nous voyons de pieux et saints personnages, vénérés par l'Église comme des docteurs de la foi, s'abandonner, sous l'empire de ces *amoureuses extravagances* dont parle Bossuet, à de dangereuses et délirantes conceptions.

§ II. Des exercices de contemplation et des pratiques d'expiation recommandés comme les plus propres à procurer le bonheur suprême.

Nous avons distingué les deux aspects sous lesquels le mysticisme se présente dans l'enseignement religieux. Les caractères différentiels que nous avons indiqués vont se montrer avec évidence dans les exercices et dans les pratiques propres à l'un et à l'autre.

La préoccupation de l'expiation et des mérites attachés aux œuvres, domine chez l'ascétique pénitent; les douces émotions d'une mysticité sans nuages dominent chez l'ascétique contemplatif. L'un est sur la pente qui conduit à la forme oppressive et mélancolique de la folie, l'autre est dans la voie qui mène plus particulièrement à la folie heureuse et expansive. Les pratiques de dévotion sont accompagnées, chez le premier, de sombres et continuelles terreurs ; les exercices de piété sont accompagnés, chez le second, d'un enthousiasme inexprimable.

Des exercices de contemplation et des pratiques

(1) *Introduction à la vie devote.*

d'expiation chez les païens. Nous lisons dans les Oupanichadas (1) : « Il faut retenir l'haleine, lier sa
» pensée à un objet particulier, raisonner en soi, selon
» les Védas, penser que l'âme est une avec Dieu.
» Retenir l'haleine, c'est l'attirer, ou la garder ou l'ex-
» pirer. Quand on l'attire, il faut s'en gonfler pleine-
» ment ; quand on la garde, il faut rester sans mou-
» vement et dire autant de fois le nom de Dieu AUM ;
» quand on l'expire, il faut penser que le vent est sorti
» de l'éther et va s'y absorber (2). Dans cet exercice il
» faut se rendre aveugle, sourd et immobile comme un
» morceau de bois... Voici le procédé indiqué : Avec
» un doigt on ferme une aile du nez, par l'autre on
» attire l'air, puis on la ferme avec un doigt, en pen-
» sant que le Créateur est dans tous les animaux, dans
» la fourmi comme dans l'éléphant. D'abord on dit douze
» fois AUM ; pendant chaque inspiration, on doit dire
» quatre-vingts fois AUM, puis autant de fois qu'il est
» possible, se représentant le Créateur comme un être
» parfait, et pensant qu'on peut le voir par le moyen
» de sa lumière. Faites cela pendant trois mois, sans
» crainte, sans paresse, mangeant et dormant peu. Au

(1) Livres complémentaires des Védas, attribués à Vyasa, le collecteur de ces livres sacrés et le fondateur du Védanta. Voyez dans l'extrait de la traduction d'Anquetil donné par Lanjuinais, le chapitre intitulé : *Méthode pratique d'unification* (*Journal asiatique*, vol. II, p. 213 et suiv.).

(2) Dans le panthéisme hindou, l'air subtil ou l'éther (akasa), partout répandu, est souvent considéré comme le véhicule de l'essence suprême ; il est l'emblème de l'Être unique et universel. Voilà pourquoi l'air doit être retenu ; voilà pourquoi il faut penser, quand il est expiré, qu'il rentre dans l'essence éthérée.

» quatrième mois, les bons anges vous apparaîtront ;
» au cinquième vous aurez acquis les qualités des anges ;
» au sixième vous serez devant Dieu. »

« Avec le talon bouchez l'anus, est-il dit encore dans
» un Oupanichad, puis tirez le vent de bas en haut, par
» le côté droit ; faites-le tourner trois fois autour de la
» seconde région, ensuite au nombril qui est la troi-
» sième, puis à la quatrième, qui est au milieu du
» cœur, puis à la cinquième, qui est à la gorge, puis à
» la sixième, qui est dans l'intérieur du nez. Là retenez
» le vent, il est devenu celui de l'âme universelle ; alors
» pensez au grand AUM qui est le nom du Créateur, la
» vie universelle, pure et indivisible, qui remplit tout,
» qui est le Créateur. »

Dans le Bagavatgita (1), il est prescrit « de se tenir
» dans la solitude, dans une contrée pure, sur un siége
» qui ne soit ni trop haut ni trop bas, qui soit couvert
» de vêtements ou d'une peau de gazelle ou d'un peu
» d'herbe sacrée, de dompter ainsi ses sens, ses pen-
» sées et ses actions, en se purifiant soi-même ; de se
» tenir le corps, la tête, la nuque immobiles ; de
» regarder fixement le bout du nez sans détourner les
» yeux (2), de rester calme, libre de crainte, chaste,
» de ne songer qu'à Dieu ; *c'est ainsi que le yogui*
» *arrivera à cette tranquillité voisine de l'absorp-*
» *tion.* »

(1) Liv. 6, 11 et 16, Traduction latine de Schlegel.

(2) Il existe dans d'autres livres sacrés des Hindous des passages où il est recommandé de tenir les regards constamment fixés sur le nombril. Cette recommandation, renouvelée dans l'Église grecque, au XIe siècle, a donné naissance à la secte des Palamites.

Ces sortes d'exercices doivent nécessairement produire de déplorables résultats chez les malheureux qui s'y livrent. « Les efforts physiques, la tension d'esprit nécessaire à ces sortes d'exercices, dit un auteur (1), doivent produire dans les sens et dans l'intelligence une irritation et une exaltation dont il est difficile de ne pas se faire une idée, surtout si l'on sait avec quelle persévérance les Hindous savent se soumettre aux plus cruelles pratiques de dévotion. » Voici, au reste, deux observations rapportées par un missionnaire (2). Il s'agit de deux Hindous qui lui racontèrent eux-mêmes le danger qu'ils avaient couru en se soumettant à ces pratiques dont l'origine remonte à une haute antiquité.

« Je fus, dit l'un d'eux, quatre mois novice sous un sannyasi (anachorète). Je passais une bonne partie de la nuit éveillé, m'appliquant à éloigner de mon esprit toute pensée quelconque. Je m'efforçais de retenir ma respiration aussi longtemps que possible. Un jour je crus voir en plein midi une lune fort claire qui me paraissait s'agiter. Une autre fois, je crus me trouver en plein jour au milieu de ténèbres épaisses. Mon directeur me félicita sur mes progrès, me prescrivit des pratiques plus pénibles ; enfin, fatigué de ces laborieuses contorsions, j'abandonnai le sannyasi et je repris mon premier état. »

(1) Bottinger, *La vie ascétique, monastique et contemplative chez les Hindous, etc.*

(2) L'abbé Dubois, *Mœurs, cérémonies, etc., des peuples de l'Inde*, vol. II, p. 271.

L'autre Hindou raconte que son gourou (directeur spirituel) l'obligeait chaque soir de regarder fixement le firmament, sans cligner des yeux et sans changer de posture, « ce qui, dit-il, me causait des maux de tête. Je croyais voir des étincelles de feu, des globes enflammés et d'autres météores ; mon maître était devenu borgne par cet exercice. J'en essayai un autre qui consistait à tenir toutes les ouvertures du corps exactement closes, afin qu'aucun des cinq *pranas* (vents) qui y sont ne pût trouver d'issue pour en sortir. A cet effet, il faut tenir les deux pouces dans les oreilles, se fermer les lèvres avec le petit doigt et l'annulaire de chaque main, les yeux avec les deux index et appuyer le doigt du milieu sur chaque narine, et pour boucher les ouvertures inférieures (l'anus), croiser les jambes et s'asseoir perpendiculairement ou sur un des talons. Alors tenant une des narines fortement comprimées et laissant l'autre libre, il faut respirer par celle-ci aussi longtemps que possible, et la fermant aussitôt, ouvrir l'autre et rendre l'air inspiré, en faisant des efforts prolongés de même. Il était d'une haute importance que l'inspiration ou l'expiration n'eussent jamais lieu par la même narine. Je continuais ce manége jusqu'à ce que, privé de sentiment, je tombasse en syncope. »

Voilà pour les exercices ascétiques, recommandés comme des moyens d'obtenir le souverain bonheur et l'union suprême. Voici maintenant les pratiques commandées comme des moyens d'expiation, comme des œuvres méritoires. Ouvrons pour cela le Code de

Manou, ce monument vénéré et respectable à tant d'égards de l'ancienne religion positive.

« Que l'anachorète... se roule sur la terre, ou qu'il
» se tienne tout un jour sur le bout des pieds ; qu'il se
» lève ou s'asseye alternativement et qu'il se baigne
» trois fois par jour. Dans la saison chaude, qu'il sup-
» porte l'ardeur de cinq feux ; pendant les pluies, qu'il
» s'expose tout nu aux torrents d'eau que versent les
» nuages ; dans la froide saison, qu'il porte un vêtement
» humide, augmentant par degré ses austérités..., et
» se livrant à des austérités de plus en plus rigoureuses,
» qu'il dessèche son enveloppe mortelle..., qu'il se
» dirige vers la région invisible du nord-est, et marche
» d'un pas assuré jusqu'à la dissolution de son corps,
» aspirant à l'union divine, ne vivant que d'eau et
» d'air (1). »

Il est une pénitence qui consiste à se couvrir entièrement d'une bouse de vache, à la laisser sécher, et à se laisser brûler avec elle ; par ce moyen, tous les péchés sont consumés et l'âme du pénitent va droit au ciel.

Dans le Ramayâna il est parlé d'une pénitence qui consiste à se tenir dans une même position, sans rien manger, jusqu'à ce qu'on meure d'inanition. Se brûler vif est une pratique ancienne, en grande vénération chez les Hindous. On en trouve des exemples dans le Ramayâna et dans les drames traduits par Wilson. On sait qu'un homme de cette nation se brûla à Athènes,

(1) Code de Manou, liv. VI, 31.

et qu'un autre se brûla à Pasavada, en présence de l'armée d'Alexandre, au grand étonnement des Grecs (1). Si de nos jours le suicide par le feu est moins usité, il n'est pas rare de voir des pénitents se noyer dans les fleuves sacrés ou se faire enterrer vivants. Il arrive ordinairement, à la fête qui a lieu tous les ans près de Calabhaïrana, que huit ou dix personnes se précipitent volontairement du haut d'un rocher (2). Turner (3), Moor (4) et Duncan (5) racontent qu'un pénitent ayant fait vœu de tenir ses bras en l'air pendant vingt-quatre ans, avait fait de grands voyages dans cette position. Déjà il était allé jusqu'à Astrakan et à Moscou, mais il mourut avant le terme fixé à sa pénitence. Il est fait mention d'un pénitent de Bénarès qui couchait jour et nuit sur un lit recouvert de pointes de fer ; dans les chaleurs de l'été il s'entourait de feux ; dans l'hiver il laissait tomber goutte à goutte de l'eau froide sur sa tête (6).

L'énumération des exercices et des pratiques recommandés aux païens par les enseignements mystiques nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à rappeler qu'ils ont été introduits, non-seulement dans l'Hindoustan, mais encore dans les deux presqu'îles de

(1) Diod. de Sicile, liv. XVII. Arrien, *Expédition d'Alexandre*, liv. VII, chap. I.

(2) *Asiatic researches*, vol. VII, p. 256.

(3) Ambassade au Thibet, t. II, p. 24.

(4) Moor, *Hindou Pantheon*, p. 162.

(5) *Asiatic researches*, vol. V, p. 37.

(6) *Asiatic researches*, loc. cit.

l'Inde, en Chine, au Japon, au Thibet (1), en Perse (2), en Égypte (3), en Palestine (4), etc.

Des exercices de contemplation et des pratiques d'expiation chez les chrétiens. — Parmi les exercices de contemplation, la prière ascétique occupe une place importante. C'est dans l'oraison que l'âme est sollicitée de mille manières à produire les prestigieuses représentations d'une imagination égarée. On la distingue en oraison mentale et en oraison verbale. Celle-là est la plus agréable à Dieu. Pour s'y préparer, dit un saint évêque (5), il faut 1° se mettre en présence de Dieu; 2° invoquer son assistance. Or, pour se mettre en présence de Dieu, quatre principaux moyens sont nécessaires. Ces moyens consistent à s'élever par degrés à cette « simple imagination nous représentant le Sauveur et son humanité sacrée, comme s'il était près de nous, etc. » L'âme ainsi préparée passe à l'invocation de l'assistance de Dieu dans laquelle il est bon de débuter par quelques paroles *courtes et enflammées*. *La fabrication de lieu* pourra servir efficacement à la méditation (6). Elle nous permet de nous représenter toutes les choses invisibles comme si elles étaient

(1) Chez les anachorètes bouddhistes.

(2) Chez les Soufis, mahométans hétérodoxes.

(3) Chez les Thérapeutes de la Haute-Égypte et de l'Éthiopie.

(4) Chez les Esséniens.

(5) Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, 2e partie. Voy. *Fragments psychologiques sur la folie*, par M. Leuret.

(6) Cette fabrication du lieu « n'est autre chose que de proposer à son imagination le corps du mystère que l'on veut méditer comme s'il se passait réellement et de fait en notre présence. »

visibles et sensibles. Ce n'est pas tout : « Il est bon, pendant l'oraison mentale, d'user de colloques et de parler tantôt à Notre-Seigneur, tantôt aux anges, aux saints et à soi-même, à son cœur, aux pécheurs et même aux créatures insensibles, comme on voit que David fait dans ses psaumes... » — « Que s'il plaît à sa divine majesté de nous parler et de s'entretenir avec nous par ses saintes inspirations et consolations intérieures, ce nous sera un très-grand honneur et un *plaisir très-délicieux ;* mais s'il ne lui plaît pas de nous faire cette grâce, nous ne devons pourtant pas sortir, et lors infailliblement il agréera notre patience, et une autre fois il nous favorisera et s'entretiendra avec nous, nous faisant voir l'aménité de la sainte oraison. » Ce n'est pas tout encore : « Il y a certains mots, aspirations et oraisons jaculatoires qui ont une force particulière pour contenter le cœur, comme sont les élancements semés si drus dans les psaumes de David, les invocations diverses au nom de Jésus et les traits d'amour qui sont inspirés au Cantique des Cantiques. »

Il y a trois présences de Dieu, dit un autre pieux écrivain (1). Il y a trois degrés de contemplation et quatre degrés d'oraison, dit un troisième (2). Le tout est couronné par l'*onction spirituelle*, les *visions*, les *révélations*, l'*apparition*, les *locutions*, les *commotions*, les *voix intérieures et extérieures*, l'*odeur spirituelle*, le *goût spirituel*, etc. Les trois degrés de contemplation sont la contemplation pure, la contemplation de Dieu

(1) *Introduction à la vie intérieure et parfaite.*
(2) *Lettres spirituelles sur l'oraison mentale.*

dans les divines ténèbres, la contemplation suprême ou de Dieu dans l'*union suprême*. Les quatre degrés d'oraison seront : 1° l'oraison du sommeil des puissances ou du sommeil spirituel ; 2° l'oraison de supension ou de ligature des puissances; 3° l'oraison d'extase, du ravissement ou de vol d'esprit; 4° l'oraison de *transformation* et de *déification*. D'abord l'âme qui, « par une grâce particulière de Dieu, s'élevant au-dessus des images et des fantômes que l'imagination s'est formés des choses sensibles, et au-dessus des idées et des caprices que l'entendement s'est formés des choses spirituelles et de Dieu même, considère Dieu par les idées spirituelles acquises qui sont arrangées surnaturellement, ou qui sont infusées de nouveau. » Puis l'âme considère la Divinité comme environnée d'une lumière inaccessible et lumineuse qui, par son éclat, l'offusque et l'éblouit, et le couvre de ténèbres lumineuses. » Ensuite elle « considère ses considérations, voit ses vues, discerne son discernement, examine si sa tranquillité est tranquille, si sa quiétude est quiète. » Cette tâche accomplie, « la quiétude et le repos de l'âme augmentent, les puissances de l'âme sont comme dans un doux et agréable assoupissement durant lequel l'âme *s'oubliant de toutes choses et de soi-même*, se repose tranquillement en Dieu et opère d'une manière si simple et si tranquille qu'elle ne s'en aperçoit pas. » Arrivée à ce terme, l'âme « se perd elle-même, ne sachant ni où elle est ni ce qu'elle fait..... L'extase se fait peu à peu; le ravissement avec violence, avec impétuosité, qui ravit et enlève l'âme ; et le vol avec

une si grande vitesse et facilité qu'il semble que l'âme est prête de se séparer de son corps et de s'envoler. » Enfin la déification commence, et l'âme « semble moralement *divinisée* et *transformée en Dieu;* alors toutes les puissances de l'âme sont remplies de délices. » Il y a « *jubilation spirituelle*, *ivresse spirituelle*, *écoulement spirituel et liquéfaction de l'âme*, *blessure ou plaie d'amour*, *recueil de l'âme ou éclair spirituel.* » C'est dans ce moment suprême que les hallucinations intellectuelles et sensoriales viennent abîmer l'âme déifiée dans les plus vives, les plus ineffables voluptés. Le corps lui-même « goûte des saveurs très-douces », — « il est quelquefois pénétré de parfums et d'odeurs très-agréables ». Le délire orgueilleux est ainsi produit pour le plus grand bonheur de l'égoïste mystique.

A ces sortes d'exercices de contemplation si vous ajoutez les pratiques d'expiation, les pénitences et les mortifications qui en augmentent merveilleusement la puissance, vous verrez le jeûne, les macérations, la solitude, la vie sédentaire, les lugubres cérémonies, les insomnies, les flagellations, les sombres préoccupations, etc., les terreurs superstitieuses associer à l'influence des enseignements mystiques celle de la mauvaise direction du régime et des exercices, celle d'un lent et stérile suicide.

Chez les protestants, cette dernière influence n'est pas à craindre, puisque, comme les anciens docteurs du panthéisme hindou, ils ont rejeté la doctrine du salut par les œuvres ; mais elle est remplacée par celle qu'exerce le principe de libre examen. « Les sectes

protestantes, dit l'abbé Grégoire, paraissent être celles qui ont produit le plus de théosophes auxquels conviendrait une autre dénomination. Peut-être en trouverait-on la raison dans la maxime d'interpréter l'Écriture d'après l'esprit privé. Une vaine présomption porte l'homme à se prévaloir de ses lumières et quelquefois à se croire favorisé d'inspiration immédiate... Cette situation de l'âme conduit souvent à la théomanie. » Il ne s'agit pas seulement, chez eux, des exercices spirituels ; mais il s'agit encore, chez quelques-uns, des exercices corporels les plus extravagants.

Il en est qui prenant à la lettre ces paroles de l'Écriture : « *le royaume des cieux veut être pris par violence, criez au ciel, levez les mains vers le ciel* », élevèrent en Amérique, dans une des nombreuses sectes du méthodisme, des sous-sectes, appelées plus tard *jerkers* et *barkers* (secoueurs et aboyeurs). « On voit des congrégations religieuses composées quelquefois de dix à douze mille personnes, de tout âge, de toute couleur, des deux sexes, qui sautent, chantent, dansent, crient, rient, pleurent, écument, se roulent, s'évanouissent par centaines ; dans une seule de ces assemblées, le nombre des maniaques tombés en pâmoison s'est élevé à huit cents (1). L'enthousiasme se communique par le rapprochement des individus. Les *rolling exercises* consistent à tourner rapidement comme les

(1) Les ministres pérorent avec véhémence. Les têtes se montent; les inspirés tombent à la renverse en criant : *Glory, glory !* Les *jumpers* ou *sauteurs* du pays de Galles font la même chose en criant : *Gononiant, gononiant !*

derviches, jusqu'à ce que, couverts de sueur, les figurants tombent par terre, quelquefois dans l'eau et dans la boue (1). Alors on les conduit dans un lieu convenable, on prie et l'on chante autour d'eux. Ces personnes tombées en pâmoison perdent la parole. A ces explosions se distinguent les *jerkers* ou *secoueurs*. Ils commencent par des branlements de tète en avant et en arrière ou de gauche à droite, qui s'exécutent avec une inconcevable rapidité ; bientôt le mouvement se communique à tous les muscles, et les secoueurs bondissent dans toutes les directions. Les grimaces sont telles que la figure est méconnaissable, surtout parmi les femmes qui n'offrent plus que l'aspect hideux d'un costume en désordre. Plusieurs fois on a remarqué que ces transports se communiquaient sympathiquement et prenaient le caractère d'une affection nerveuse. On cite un ministre presbytérien qui, en haranguant sa congrégation contre cette manie, en fut atteint subitement et devint lui-même jerker. Dans les tavernes on a vu des joueurs, des buveurs, jeter tout à coup les cartes, les verres, les bouteilles, et se livrer aux folies qu'on vient de décrire, et qui ne sont pas encore le dernier terme de dégradation auquel sont descendus des êtres à figure humaine ; car la prime est sans doute aux *barkers* ou *aboyeurs*, qui marchent à quatre pattes comme les chiens, grincent des dents, grognent, hurlent et aboient (2). » Lambert et Talbot, qui ont vu ces scènes étranges et qui les ont décrites dans les re-

(1) Les réunions ont lieu la nuit dans un bois.

(2) *Histoire des sectes religieuses*, par l'abbé Grégoire, t. IV, 2e édit.

lations de leurs voyages, ont cru être témoins d'*accès de rage*, c'est l'expression de l'un d'eux. Talbot vit lancer des chaises contre le plancher avec fureur ; il vit une femme étendue sur le dos, se tordant les mains, s'arrachant les cheveux, jeter ses bras autour d'une de ses voisines et la renverser avec violence. Ce voyageur ajoute qu'ayant interrogé des assistants sur le motif de cette farce religieuse, ils lui répondirent gravement que leurs assemblées se tenaient toujours de la même manière et qu'ils ne s'y plaisaient que quand l'esprit agissait sur eux aussi puissamment (1).

Il est, aux États-Unis, d'autres sectaires qui s'appuient sur un passage de l'Écriture pour prescrire la danse comme un moyen de glorifier Dieu. « *La langue*, disent-ils, *doit célébrer les louanges ; les pieds et les mains doivent remplir le même devoir*. Tels sont les *shakers*, secte fondée par Anne Lee, qui est en même temps *anti-générationiste* ou contraire au mariage et à la propagation de l'espèce. Les extravagances des shakers sont dignes de la doctrine qu'ils professent (2).

L'Angleterre et surtout le pays de Galles virent des scènes analogues à celles de nos convulsionnaires et des fanatiques des Cévennes (2). Dans son rapport sur l'épidémie convulsive de Cornouailles, le docteur Cor-

(1) *Cinq années de résidence au Canada*, par Ed. Allen Talbot, t. II, p. 147, 149.

(2) Voyez les notes de M. Gustave de Beaumont, à la suite de *Marie, ou l'Esclavage aux États-Unis*.

(3) *Voyage en Écosse*, par Necker de Saussure, p. 168 et suiv.

nisch cite un homme de quarante-huit ans, devenu fou par des prédications méthodistes. Un visionnaire se pend de peur de pécher contre le Saint-Esprit. Un autre, dans le paroxysme du délire, se suicide après avoir détruit toute sa famille. Le docteur Perfect, et d'après lui Pinel et Matthey, assurent que le méthodisme a multiplié le nombre des aliénés (1).

Il est, dans l'Église grecque, en Russie, une secte détachée du Raskolnisme, dont les membres sont appelés *égorgeurs* ou *tueurs*. C'est spécialement dans leur parti, dit Grégoire, d'après Sthall, que se manifeste la frénésie du suicide, qui est regardé comme un martyre conduisant à la suprême félicité. Il en est qui se coupent la gorge ; d'autres qui cherchent la mort en s'enfonçant dans des marais profonds.

Arrêtons-nous. Un sujet malheureusement si fécond ne saurait jamais être épuisé.

§ III. De l'intervention des pratiques et des croyances superstitieuses.

Les pratiques et les croyances superstitieuses servent plus souvent de cortége aux préoccupations de l'ascétique pénitent, qu'aux aspirations de l'ascétique contemplatif. La forme heureuse du mysticisme, dans les pays où elle a pris naissance, s'est distinguée par la négation de toute œuvre expiatoire ou méritoire, par le mépris de la doctrine de la pluralité des dieux

(1) Pinel, *De l'aliénation mentale*, p. 41, 270. — Mathey, *Recherches sur les maladies de l'esprit*, p. 456.

et des transmigrations de l'âme ; doctrine d'expiation et de pénitence qui fut abandonnée au vulgaire.

Ce fut, en effet, dans les masses que se conserva l'ancienne doctrine polythéiste, lorsque prévalurent, dans les classes élevées et en général chez les théologiens et les philosophes, la théorie panthéiste de l'identité universelle, et le principe de la délivrance de l'homme par la foi à cette identité.

Pour nous, les superstitions sont les débris épars ou incohérents d'un ou de plusieurs anciens cultes qui ont creusé de profonds sillons dans les traditions populaires. Ce sont les restes encore vénérés des enseignements païens qu'une religion nouvelle n'a pu anéantir. Tout enseignement qui propose une croyance ou une pratique dont l'existence est démontrée d'origine païenne, antérieure au christianisme et contraire à la doctrine de l'Église, est pour les chrétiens un enseignement superstitieux. Au sein du christianisme sont rangées, parmi les croyances superstitieuses, les erreurs de l'antiquité celtique ou hindoue, grecque ou romaine, etc., concernant la magie, l'astrologie, la divination, les présages, les augures, les aruspices, la nécromancie, la cabale, les oracles, l'interprétation des songes, les sibylles, les talismans, la présence des démons en chair et en os, les incubes, les succubes, les diables familiers, le vampirisme, la possession, la lycanthropie, les revenants, les lutins, les sylphides, les fées, le mauvais regard, les enchantements, etc. Ce sont, en un mot, toutes les croyances, sources de pratiques extravagantes, qui ont leur origine dans les

diverses couches religieuses qui se sont succédé dans la suite des temps, dont les débris se montrent encore épars sur la surface du globe et qui s'effaceront partout, à mesure que le christianisme étendra ses conquêtes sur le paganisme et l'idolâtrie.

Les superstitions occupent une trop grande place dans les annales de l'esprit humain pour que nous puissions en raconter ici les déplorables résultats. Bornons-nous à quelques considérations sur celles qui ont joué un grand rôle dans les sociétés européennes. Telles sont : 1° la croyance à la puissance et à la corporéité des démons, à la sorcellerie, à la possession, à la magie, à la lycanthropie ; 2° la croyance aux revenants, aux vampires, aux esprits, etc.

La puissance et la corporéité des démons sont une croyance superstitieuse, étrangère au christianisme, quoique, à l'imitation de quelques philosophes anciens, d'illustres Pères de l'Église aient contribué à la propager (1). Cette croyance, qui rappelle le manichéisme, et qui semble avoir sa source la plus éloignée dans la religion de Zoroastre, est néanmoins répandue dans les campagnes, chez la plupart des peuples chrétiens. Il

(1) Le mot *démon* avait chez les Grecs une signification bien différente de celle qu'il a aujourd'hui. Ce mot correspondait à ceux de génies, d'esprits, d'anges ; il était donné aux êtres divins chargés de s'occuper des choses du monde et de l'homme. Selon quelques auteurs, le soin de diriger les phénomènes de l'univers était confié aux dieux, et les démons étaient les intermédiaires entre ces dieux et les hommes. Ce fut pour faire disparaître cette tradition païenne que les démons furent enveloppés, comme anges déchus, bourreaux et tentateurs des âmes humaines, dans l'anathème chrétien qui pèse sur ces derniers.

n'est pas de village qui, si l'on en croit la tradition locale, n'ait été le théâtre de quelques exploits faits par le diable en personne, exploits semblables à ceux qui agitèrent la vie solitaire de saint Antoine. Nous ne répéterons point tout ce qui a été et est enseigné sur les qualités physiques des démons, sur leur nature aérienne, sur la subtilité de leur corps, sur leur agilité, sur leurs formes, sur leurs facultés de divination, sur l'étendue de leur pouvoir sur l'homme, etc. Nous ne voulons point rappeler les erreurs auxquelles les plus beaux génies du christianisme n'ont pu se soustraire, tant était profonde l'empreinte laissée dans les esprits par les doctrines du paganisme ! Le problème agité à ce sujet entre les théologiens fut souvent résolu dans le sens de la superstition. Le mysticisme a puisé dans ces erreurs ses plus douloureuses émotions et son plus extravagant délire. Plus le désir de s'unir à Dieu par l'expiation émeut et excite les hommes, plus ils sont épouvantés de l'aspect hideux, de la puissance terrible, des ressources formidables de l'éternel ennemi de la délivrance des âmes. Placés ainsi sous le joug d'une terreur que tout autour d'eux concourt à faire naître, l'esprit s'égare ; on croit voir, entendre, toucher le diable. Telle est l'origine de ces déplorables hallucinations qui ont régné universellement pendant plusieurs siècles qui règnent encore de nos jours dans plusieurs pays, et dont les exemples ne sont pas très-rares dans certaines contrées de la France (1). Telle est l'origine

(1) M. Esquirol en cite deux cas dans son article *Démonomanie*.

de ces hallucinations dont Luther lui-même, cet ardent réformateur des superstitions tolérées par l'Église romaine, fut le jouet avec la plupart des théologiens de son époque et de sa secte (1). De la croyance à la puissance et à la corporéité des démons à la doctrine de la sorcellerie, de la possession, de la lycanthropie, il n'y a qu'un pas. Ce pas a été aisément franchi.

Les démons furent représentés comme pouvant s'emparer de la personnalité de l'homme, enchaîner sa liberté, et posséder à la fois son âme et son corps, à son insu et malgré lui. On enseigna aussi que, moyennant un pacte infernal, ils pouvaient lui faire partager leur pouvoir surnaturel, leur agilité, leur omniscience, leur ubiquité, etc. C'est ainsi que, au sein du christianisme, se conserva, sous différentes formes, une ancienne croyance des païens, incompatible avec le dogme de la Rédemption. Malgré cette incompatibilité dogmatique, il est certain que les formules d'exorcisme existent encore dans le rituel de l'Église romaine, et que ces formules sont mises en usage (2). La croyance à l'intervention des démons dans les actes de la vie humaine,

(1) Les plus remarquables entre ces hallucinations sont celles qui ont donné naissance aux incubes et aux succubes ; ce sont encore celles qui ont fourni les procès-verbaux des séances du sabbat, les merveilleux récits de ce qui se passait dans les assemblées diaboliques, etc.

(2) Nous connaissons un exemple assez récent d'exorcisme, pratiqué solennellement, par délégation de l'autorité pontificale, dans la vallée d'Aoste, en 1838. Les détails nous en ont été rapportés sur les lieux, quelques mois après, par des personnes qui avaient pris part à la cérémonie. Il s'agissait d'une jeune villageoise, sujette à de fréquents accès d'hystérie. C'était une malade comme nous en voyons souvent à Paris, et comme on en voit sans doute fort rarement dans les Alpes. Il est

propagée ainsi par de déplorables enseignements, a été la source des plus grands désordres affectifs et intellectuels, désordres auxquels les bûchers et les échafauds furent loin de remédier. Des hommes, des femmes, des enfants, se persuadent qu'ils ont assisté au sabbat, qu'ils ont eu des entretiens avec le diable, qu'ils ont vu des personnes signer avec lui un pacte épouvantable. Des ecclésiastiques et des magistrats, ajoutant foi à de pareilles déclarations, condamnent aux supplices des milliers de victimes. Des hommes, célèbres par leur savoir, par leur indépendance, des jurisconsultes, des philosophes, venant en aide aux théologiens, couronnent cette œuvre d'erreur et de mensonge par des écrits où ils distinguent les cas de véritable sorcellerie des cas qui sont douteux, où ils règlent froidement la procédure à suivre à l'égard des sorciers.

L'origine de la lycanthropie comme celle de la sorcellerie, de la magie, de la possession, etc., remonte aux plus anciennes époques du paganisme. L'histoire de Nabuchodonosor a été souvent citée. Virgile parle des herbes vénéneuses qui avaient la propriété de transformer en loup et d'opérer d'autres prodiges (1).

inutile de dire le retentissement déplorable que cette solennité, propagatrice des terreurs superstitieuses et des extravagantes sollicitudes, a produit dans la contrée. Les esprits en étaient encore vivement ébranlés. Le gouvernement de la province avait dû intervenir par une proclamation destinée à les calmer.

(1) *His ego sæpe lupum fieri, se condere sylvis*
Vidi.

(Églog. 8.)

Pline, après Hérodote et Mela, qui avaient signalé ces transformations comme étant assez fréquentes, les nie positivement. Saint Augustin assure que certaines femmes, en Italie, se convertissaient en chevaux par une sorte de poison, etc. Au XIVe et au XVe siècle, la lycanthropie prit un caractère particulier, par son alliance avec les préoccupations de la sorcellerie et de la possession. Hecker raconte qu'un grand nombre de lycanthropes furent brûlés en Prusse. Bodin en cite des exemples, et les range parmi les possédés et les sorciers. Il est des cas de monomanie homicide et incendiaire que ce publiciste rattache à la lycanthropie. Probablement il en existe plusieurs que les observateurs n'ont pas su apprécier, par suite du préjugé qui les faisait regarder comme des crimes commandés ou commis par le diable (1).

Il est d'autres superstitions dans lesquelles le diable

(1) Leuret, *Fragments psychologiques sur la folie*, p. 106.
Il est bon de faire remarquer que la lycanthropie est souvent présentée comme étant occasionnée ou au moins précédée par l'emploi de différentes substances. Virgile parle de certaines herbes ; saint Augustin parle d'un poison ; Bodin parle de Michel Verdun et de Burgot comme s'étant oints, etc. Il importe de tenir compte de ces moyens à l'aide desquels l'imagination cherche elle-même à provoquer et à accroître son délire. Il est dit dans un vieux commentaire des *Brahma-Soutras*, en parlant des opinions professées par une secte sur la matérialité de l'âme : « Comme le bétel, l'arèque, la chaux et l'extrait de cachou, mâchés ensemble, acquièrent une propriété qui excite des *sentiments agréables*, qu'on trouve dans ces substances réunies, et qu'on ne retrouve pas dans chacune séparément, de même la pensée résulte de l'agrégation des éléments réunis, etc. » Il serait curieux de rechercher les diverses substances enivrantes dont l'emploi a été associé, dans les anciens cultes, aux pratiques de l'incantation, de la divination, etc.

cesse d'être en jeu, et qui sont moins directement associées aux sollicitudes inquiètes du mysticisme. Nous n'en dirons qu'un mot : ce sont des âmes en peine qui viennent réclamer les prières des parents et des amis ; ce sont des morts qui quittent leurs tombeaux pour sucer le sang des vivants ; ce sont des esprits qui nous sollicitent avec violence à agir ou à nous abstenir, etc.

La crainte des revenants est très-répandue dans les campagnes. Elle rappelle les apparitions souvent terribles des mânes de l'antiquité. L'effroi que cette superstition cause aux enfants, la pusillanimité qu'elle engendre, doivent être signalés comme des causes qui ont donné lieu à des accès d'épilepsie et de chorée. A cet égard, l'éducation est souvent coupable. Nous connaissons des personnes qui ne peuvent, grâce à ces terreurs imaginaires, s'habituer à rester seules dans une profonde obscurité.

Le vampirisme a étendu ses ravages dans une grande partie de l'Europe au commencement du XVIIIe siècle. Nous ignorons quelle est, dans l'antiquité, la source religieuse où la superstition a puisé les conceptions délirantes qui accompagnent cette singulière croyance.

Quant aux esprits familiers, ils rappellent les génies qui, selon une ancienne tradition païenne, sont préposés à la direction et à la protection des hommes. On sait l'histoire de Socrate dont on a fait un halluciné (1). On sait aussi l'histoire du Tasse dont les malheurs se

(1) Voyez *le Démon de Socrate*, par M. Lélut.

rattachent d'ailleurs à l'érotomanie, maladie caractérisée par le délire orgueilleux de l'amour.

C'est au nombre des désordres affectifs et intellectuels qui résultent des enseignements superstitieux que nous devons faire figurer les maladies nerveuses, dont l'invasion et la propagation ont épouvanté le monde. Que ceux qui compulsent les annales de ces maladies, jettent un regard sur l'atmosphère sociale qui enveloppe les malheureux qui en sont atteints; ils se convaincront que, au-dessus des faits d'innervation imitative qui, par eux-mêmes, exercent une action très-limitée, planent des influences qui égarent les imaginations et ajoutent à l'empire des exemples une puissance sans limite. Il y a autre chose que des faits d'innervation imitative dans ces égarements phrénétiques auxquels se livraient les thyades athéniennes pendant la célébration des mystères de Bacchus; dans les excès auxquels se livrent les lingamites, sectateurs de Siva; dans la danse de saint Guy, dans cette *chorea imaginativa* de Paracelse, si intimement mêlée aux scandales d'un clergé corrompu; dans la danse de la Pouille attribuée à la morsure d'une araignée; dans la danse de saint Jean des Abyssiniens chez lesquels règne encore le zoomorphisme, image vivante, dit Pearce, de la lycanthropie du moyen âge; dans les extravagances des convulsionnaires et des secouristes, qui eurent leur origine sur la tombe d'un diacre, antagoniste célèbre de la bulle *Unigenitus;* dans les extases des Cévennes; dans les possédées de Loudun; dans les convulsions de Cornouailles, des îles Shetland, dont le retour se

fait remarquer principalement le dimanche, etc., etc. Les faits d'imitation sympathique ne se propagent pas ainsi, à de grandes distances, en dehors des limites de la sphère sensoriale, loin du spectacle des malades, si l'empire des idées répandues ne vient troubler et subjuguer l'imagination des peuples (1). Il est, en effet, des idées qui sont mises en circulation et qui exercent

(1) La propagation sympathique d'un accès convulsif peut bien gagner, dans un moment donné, une salle d'hôpital, une assemblée, sans qu'on doive nécessairement en accuser l'imagination ; mais au delà de cette double limite dans le temps et dans l'espace, quand il s'agit d'une ville, d'une classe de citoyens, d'une province, d'une ou de plusieurs contrées, lorsqu'il s'agit d'un mois, d'une année, d'un quart de siècle, d'un demi-siècle, d'un siècle tout entier, évidemment il y a autre chose qu'une imitation sympathique. C'est ce qui résulte d'ailleurs de la lecture du savant mémoire sur la chorée épidémique au moyen âge, par le docteur Hecker (*Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, t. XII). Quoique cet auteur semble confondre ces deux ordres d'influence dans une seule, l'*imitation*, l'exposé des faits qu'il rapporte, confirme l'opinion que nous émettons ici. Il dit d'abord : « Les malheureuses victimes de cette contagion n'épargnent pas même leur propre vie, et de même qu'un troupeau de brebis se précipite dans un abîme en suivant aveuglément celles qui les précèdent, de même on voit des troupes de frénétiques (depuis les filles de Milet jusqu'aux sociétés modernes de suicide) courir au-devant d'une mort qu'ils se préparent eux-mêmes. » Il ajoute bientôt après : « L'*exaltation religieuse* est de toutes la plus féconde en maladies, et ce sont celles dues à cette cause qui se propagent le plus facilement par sympathie. » Plus loin, il conclut en disant que ces maladies « *sont trop souvent la suite d'une tendance perverse et fanatique qui, dans tous les temps, s'est maintenue sous le voile de la religion, tendance que nous retrouvons dans les réunions des ménades et des corybantes aussi bien que chez les chrétiens et les mahométans.* » Nous insistons sur ce point, parce qu'il se rattache aux données que nous avons exposées plus haut (voy. p. 54 et 55), touchant l'influence des enseignements par le langage, et celle des excitations psycho-cérébrales sur la production des phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation, que l'on est conduit ordinairement à expliquer par les lois de l'automatisme animal.

sur la production de ces maladies une funeste et souvent secrète influence, « idées dont il importe d'apprécier l'origine, en ce qu'elles ne naissent pas toujours spontanément, et qu'elles sont parfois le résultat d'une influence étrangère exercée sur la disposition monomaniaque de certains esprits faibles (1). »

§ IV. Des expressions sentimentales de l'art mystique.

C'est avec une fécondité vraiment merveilleuse que l'art s'est associé aux émotions expansives et oppressives du mysticisme. Il a déployé, pour exprimer l'extase, pour exprimer les ravissements de la contemplation, les plus admirables ressources, la plus grande magnificence. Il a créé, pour peindre les remords, la terreur de la damnation, les formes les plus horribles, les couleurs les plus sombres.

Dans les œuvres d'art du mysticisme païen, l'union de l'âme à Dieu a été exprimée quelquefois sous la forme de l'amitié et sous celle du chaste amour. C'est ainsi qu'elle paraît dans le magnifique épisode du Mahabharata, dans le Baghavatgita. Dans les Pouranas et en général dans les poèmes plus récents, cette union

(1) *Considérations médico-légales sur la monomanie* (*Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, t. I). Le docteur Marc, l'auteur de ce mémoire, cite, à l'appui de cette réflexion, les incendies qui, au commencement de 1830, désolaient plusieurs départements de la France, et en particulier le département du Calvados. Il rappelle le procès de la fille Bailleul, âgée de dix-neuf ans, condamnée à Caen, le 20 juillet 1830.

mystique est souvent représentée sous la forme grossière de l'union sexuelle. Ainsi, dans l'idylle dramatique Gitagovinda, composée par Djayadeva, cette union est exprimée par les amours de Crishna et de Radha, avec un luxe d'images qui touche quelquefois à la plus scandaleuse licence. Il est impossible, d'ailleurs, de donner une idée des légendes sans nombre, des peintures expressives, des sculptures colossales et des cérémonies extraordinaires qui figurent, chez les Hindous et chez les peuples de l'antiquité païenne, les préoccupations mystiques de la contemplation et de l'expiation.

Dans les œuvres d'art du mysticisme chrétien, l'union de l'âme à Dieu est en général représentée par les pieuses et douces émotions de l'amour. Cet amour mystique guida le pinceau du Pérugin et de l'admirable école de l'Ombrie, protégée par les souvenirs du *séraphique* François d'Assise. Symbolisé dans l'amour du Dante pour Béatrix, il inspira le poëte qui écrivit la *Divine comédie*; il fut chanté dans le Cantique des Cantiques, dans les Psaumes de David, dans les Mélodies de sainte Cécile; il anima les expressions de l'orgue, les figures des saints et des saintes, et il s'éleva vers le ciel en nuages odorants du plus pur encens. C'est surtout dans la composition des prières que la poésie mystique a déployé un luxe et une exubérance vraiment extraordinaires. Retiré loin du bruit, dans un pieux recueillement, le dévot mystique trouve dans la méditation et la prière une source de vives et nombreuses

émotions. Il transforme en une série d'images plus ou moins resplendissantes, plus ou moins sombres, les fictions de la poésie, les flots de métaphores et d'allégories qui s'échappent de son âme avec l'oraison favorite. Au lieu de formuler convenablement les vœux d'une humble charité, il s'abandonne tout entier aux émotions qui le captivent, à l'intuition d'un monde qui l'éblouit; il parle aux êtres célestes ou infernaux dont les images se succèdent devant son esprit; il s'épanche tour à tour en élans d'adoration et d'enthousiasme, en sombres et inquiètes agitations. Ce n'est qu'après avoir ainsi exalté son imagination qu'il va chercher le sommeil de la nuit; qu'on s'étonne s'il y trouve des rêves et des visions! « Étanchez à jamais la soif ardente de vie, s'écrie saint Augustin, de mon âme qui n'a soif que de vous..... *Remplissez mon esprit des seuls torrents de vos délices et daignez enivrer mon cœur de la sainte ivresse de votre amour*... Quand vous verrai-je, cher objet de mon amour et de mes désirs, ô mon Dieu dont les douceurs sont ineffables, les bontés infinies et les beautés sans prix!... Que ces différentes demeures de votre empire éternel sont admirables, magnifiques, délicieuses!..... Hélas! que mon exil est long!... Qui me donnera des ailes de colombe pour voler à cet heureux séjour!... Que mon âme ne soupire qu'après cet état de délices!... Percez mon âme jusqu'au vif des traits puissants d'un tel amour! Qu'uniquement pénétré du *désir ardent de votre beauté elle ne cesse jamais de gémir et de soupirer!*..... Qu'à la vue d'un tel objet je puisse, avec

tous vos élus, vous contempler et vous être complétement uni (1). »

La forme expansive et la forme oppressive du mysticisme ont chacune leurs expressions propres dans les œuvres d'art dont nous nous occupons. D'un côté, nous voyons les légendes raconter les délices des bienheureux, lors de leur vie terrestre, les apparitions surhumaines qui leur ont apporté des consolations et des encouragements, les miracles qu'ils ont accomplis, les rayons divins qui ont éclairé leur dernir soupir. Nous voyons les ministres d'un Dieu d'amour, invoquant en témoignage les légions d'anges et d'archanges, raconter les joies du ciel et les ravissements séraphiques des élus. Nous voyons la peinture exprimer les émotions d'une sainte et pieuse espérance qu'aucun nuage n'obscurcit ; les figures sont douces et calmes ; une divine lumière semble déjà briller sur leur front ; déjà l'éternelle béatitude est dans leur gracieux sourire ; déjà l'union suprême s'est accomplie et resplendit dans leurs regards. D'un autre côté, nous entendons des discours aux récits étranges qui répandent l'épouvante et l'effroi ; nous voyons les ministres d'un Dieu courroucé

(1) *Méditation* XXXVII. Cette première mystique est un modèle dont les autres ne sont que des variantes beaucoup moins parfaites. Elle nous offre un exemple de l'art poétique exprimant les émotions les plus vives du mysticisme expansif, et conduisant un saint et illustre docteur de l'Église aux aberrations du panthéisme hindou. Cet immense désir d'une jouissance individuelle, éclairé par l'expérience de l'insuffisance des jouissances terrestres, est plus souvent une erreur de l'imagination que celle de sa foi. Que de priéres, moins éloquentes sans doute, mais aussi ardentes et moins dépouillées de superstition, sont répandues dans le monde, et ont ajouté de folles terreurs à d'extravagantes amours !

faire retentir sous les voûtes des églises les noms redoutés des légions infernales, les accès de rage, les cruelles réjouissances de Satan. Nous voyons la peinture exprimer la terreur et le désespoir qu'aucun rayon divin né dissipe. Les figures sont soucieuses, inquiètes; il en est qui grimacent le sourire de l'ironie, et d'autres qui semblent faire entendre des grincements de dents; l'enfer est déjà dans le cœur. Il est d'ailleurs d'innombrables légendes qui propagent la terreur du démon dont elles racontent les exploits terrestres, les aventures galantes, les attaques nocturnes, les violences exercées sur de pieux anachorètes. Il n'est pas de prouesses, de stratagèmes dont les légendes ne fassent l'honneur à l'ennemi du genre humain. A cet égard, l'imagination a débordé, non-seulement dans la fiction littéraire, mais encore dans les créations de la peinture. On le voit se glisser tantôt sous la forme d'un reptile, tantôt sous la forme d'une femme séduisante; quelquefois il vole dans les airs comme un dragon ailé à la gueule enflammée; quelquefois c'est un homme charnu et grimaçant. Ici il emporte une âme sur son dos de bouc : là il s'assied comme un cauchemar sur la poitrine d'un pécheur qui cherche le sommeil. A ces récits dont on berce l'enfance, en présence de ces peintures qui attirent les regards de tous, comment les imaginations pourraient-elles ne pas être vivement ébranlées? Ajoutez à cela les menaces qui descendent de la chaire escortées du regard, du geste et de l'accentuation du prédicateur, les supplices de prétendus sorciers dé-

crétés par les tribunaux civils et ecclésiastiques, les bûchers élevés sur la place publique ! etc.

SECTION IV.

DE L'INFLUENCE DU MILIEU SOCIAL DÉSIGNÉ SOUS LE NOM DE CIVILISATION SUR LA PRODUCTION DE LA SUREXCITATION NERVEUSE.

Les influences éducatrices sont tellement confondues avec l'atmosphère morale et physique dans laquelle nous vivons, qu'il est impossible, dans le plus grand nombre des cas particuliers, de déterminer les limites où finit le domaine de la fatalité, et où commence celui de la libre et intelligente prévoyance de l'homme. Il est incontestable, et nous croyons l'avoir prouvé, que les institutions sociales, l'éducation publique et privée, considérées d'une manière générale, exercent un empire modificateur auquel n'échappent ni les conditions physiques ni les conditions physiologiques dont l'ensemble constitue le milieu naturel. Mais la sagesse et la sollicitude des nations, la sagesse et la sollicitude des familles varient avec les lumières que comportent les temps et les circonstances ; elles ne pouvaient être, il y a mille ans, ce qu'elles sont aujourd'hui ; elles ne peuvent être chez les peuples des terres australes ce qu'elles sont chez les peuples de l'Asie ou de l'Europe. Et, sans aller si loin dans le temps et dans l'espace, regardons autour de nous. Ne voyons-nous pas l'influence des révolutions religieuses et politiques qui ont

été faites par la volonté ou par les passions d'une ou de plusieurs générations, devenir, pour les générations suivantes, lorsque les conséquences de ces grandes réformes constituent l'état normal des sociétés, un milieu irrécusable, fatal, soustrait à l'action éducatrice des familles et des gouvernements? L'empire de l'éducation est sans pouvoir sur le passé; ce qui était un acte éducateur lorsque Luther ou Robespierre réalisaient les conceptions de leur temps, devient pour nous et sera pour nos neveux un fait accompli que chacun doit subir à sa naissance. Voilà pourquoi nous répétons souvent que, considérée d'une manière générale, l'éducation exerce un empire modificateur auquel sont soumis le monde physique et le monde moral ; voilà pourquoi nous ajoutons en même temps que, considérées dans les faits particuliers, plusieurs influences physiques et morales semblent échapper à cet empire en se confondant avec les forces providentielles ou fatales contre lesquelles notre faiblesse nous rend impuissants (1). Cette apparente contradiction pourra surprendre quelques esprits. Nous la livrons avec confiance à leur méditation. Il importe qu'ils apprécient la distance qui sépare les faits spéciaux, renfermés dans les

(1) Citons un exemple : la misère est certainement une source de maladies placée sous l'empire de l'éducation sociale par les institutions. Voilà le fait général. Mais que, dans un cas déterminé, la misère donne lieu, chez un pauvre, à l'invasion de l'aliénation mentale ; pouvons-nous affirmer que l'éducation sociale est responsable du sort qui afflige ce malheureux ? Il en est de même de toutes les causes qui figurent dans l'étiologie : des secousses politiques, des réformes religieuses, des chagrins, des excès, des revers privés, etc. Il existe donc dans le milieu éducateur lui-même des causes qui échappent à l'empire de l'éducation.

limites étroites de la sphère sensoriale de l'observateur, des faits généraux qui, franchissant ces limites, embrassent les phénomènes dans leur ensemble et dans leurs plus lointaines relations.

Ne nous étonnons donc point que les praticiens, dans l'énumération des causes de la surexcitation nerveuse, aient rarement pu remonter aux sources éducatrices pour y discerner celles qui en émanent de celles qui n'en émanent point. Ils ont mentionné une foule de circonstances comme étant propres à produire les troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation ; mais lorsque ces circonstances semblaient accuser une cause éloignée, se rattachant en quelque manière à l'action de l'éducation, ils ont eu garde de s'aventurer dans une analyse toujours ardue et souvent stérile. Ils se bornent, dans le plus grand nombre des cas, à nommer vaguement tantôt l'éducation physique, tantôt l'éducation morale, sans rien préciser, sans entrer dans aucun détail : quand ils veulent aller plus loin, leurs appréciations étiologiques manquent de base. Les observations dans lesquelles ils prétendent mettre en relief une erreur déterminée d'éducation, sont loin de ne laisser aucun doute dans les esprits, tant est grande la complication des causes, tant il est difficile de séparer celles qui appartiennent au domaine de la prévoyance humaine et celles qui appartiennent au domaine de la seule Providence divine ! Ces considérations ont dû être présentes à notre pensée dans tout le cours de ce travail ; elles expliquent pourquoi nous avons attaché une extrême importance et consacré une grande

place à l'examen des faits généraux. Il nous était d'ailleurs impossible, avec la meilleure volonté du monde, de multiplier les données trop souvent incertaines de l'étiologie clinique ; il était impossible surtout de recourir aux ressources en apparence si précises de la statistique. Plus les faits que l'on étudie sont complexes, plus ils échappent à ces appréciations rigoureuses qui doivent servir de base aux procédés numériques et qui seules permettent d'en admettre avec confiance les résultats.

Il existe dans le langage un mot destiné à exprimer cet ensemble de causes éducatrices et accidentelles, morales et physiques, qui constituent le milieu social qui nous entoure. Ce mot est celui de *civilisation*. Or, la question de l'influence de la civilisation sur la production des affections nerveuses, en général, et de l'aliénation mentale, en particulier, a été souvent agitée, sans qu'elle ait reçu, à nos yeux du moins, une solution satisfaisante. Malgré le haut intérêt qui est attaché à cette question, elle nous semble insoluble, et cela, pour plusieurs raisons. D'abord elle a le défaut d'être mal posée. Que signifie ce mot civilisation?... Tous les peuples du monde ont une civilisation quelconque, c'est-à-dire des institutions, des lois, des coutumes, des mœurs, un culte, etc., etc. A quel signe recourir pour établir une classification des divers peuples, pour établir entre eux un ordre hiérarchique, pour assigner à l'un d'eux la première place, à l'autre la seconde, etc. ? On parle de la civilisation européenne, de la civilisation orientale : ce qui n'empêche pas de

distinguer la civilisation française de la civilisation russe ou espagnole ; ce qui n'empêche pas de distinguer la civilisation arabe de la civilisation hindoue ou chinoise ; ce qui n'empêche pas de distinguer la civilisation d'une province, d'une caste, d'une famille, etc., de celle d'une autre province, d'une autre caste, d'une autre famille, etc. La *civilisation* est donc un mot vague qui n'a de valeur que comme terme de comparaison, comme indication d'une supériorité ou d'une infériorité relatives des conditions générales d'un peuple. Mais à quel moyen recourir pour prononcer avec certitude et impartialité sur la supériorité d'une nation ? Ici la supériorité sociale s'exprime par l'avancement de la science, là par celui de l'industrie, ailleurs par les progrès des beaux-arts. Un peuple est célèbre par ses institutions ; un autre vante son commerce étendu, ses richesses et son bien-être ; un troisième s'enorgueillit des progrès de l'instruction, de la diffusion des connaissances ; un quatrième est fier de ses conquêtes, de sa gloire militaire ; un cinquième est sans rivaux par le calme d'une existence sans besoins et sans passions politiques, etc. Pour un publiciste, la civilisation c'est la corruption des mœurs, pour un autre, c'est l'amélioration morale et intellectuelle du plus grand nombre ; pour un troisième, c'est le progrès de la liberté, du bien-être matériel, etc. Le moyen de s'entendre, le moyen de résoudre un problème semblable à celui qui nous occupe ! le moyen surtout d'élever une colonne de chiffres sur une pareille base !

Ce n'est pas tout. Il y a une seconde difficulté aussi

grande que la première. Pour déterminer l'influence des divers degrés de civilisation sur la production de la surexcitation nerveuse, il ne faut pas seulement savoir en quoi consistent ces différents degrés de civilisation, il faut encore posséder le chiffre exact ou au moins approximatif des personnes atteintes de cette maladie chez les différents peuples. Or, c'est ce qu'on n'a pas, c'est ce qu'on est fort loin d'avoir. Prenons pour exemple les maladies mentales qui sont celles sur lesquelles nous possédons, sous ce rapport, les données les moins incomplètes. A peine existe-t-il chez les peuples les plus policés et qui sont répandus, comme en Europe, sur un territoire peu considérable, des moyens suffisants pour faire connaître approximativement le nombre et la nature des aliénations mentales qui ont lieu chaque année ! Que dirons-nous des peuples moins policés, répandus sur un vaste territoire ; qui manquent, non-seulement d'état civil, de systèmes de recensement, mais encore d'hospices, de maisons de santé, de tous les moyens en un mot qui offrent l'occasion des recherches numériques et qui peuvent fournir une base à des conclusions positives. Il faudrait que tous les peuples prissent les mêmes mesures, disposassent des mêmes ressources, pour constater et le nombre des habitants et celui des aliénés. A cette condition seulement on pourrait avoir quelque confiance dans les résultats de la statistique (1).

(1) Nous faisons surtout allusion ici à un mémoire, d'ailleurs très-remarquable, de M. le docteur Brierre de Boismont, intitulé : *De l'influence de la civilisation sur le développement de la folie.*

En présence de semblables difficultés, que font les statisticiens?... Ils ne s'en inquiètent guère. Voici la marche qu'ils suivent, et les conclusions singulières auxquelles ils se laissent conduire, sans s'occuper de prévoir ni de prévenir des objections qui sont dans la pensée de tout le monde. Ils commencent par établir comme une donnée positive qu'une capitale de l'Orient possède moins de cas d'aliénation mentale régulièrement constatés que n'en possède une capitale de l'Occident. Ce fait bien ou mal établi, ils tirent cette conséquence que l'aliénation mentale est plus fréquente chez les Occidentaux que chez les Orientaux. Or, comme le nombre des cas régulièrement constatés est d'autant plus grand que la civilisation d'un peuple est plus avancée, et que les malades recueillis dans des hospices sont l'objet de soins plus attentifs, il en résulte que le chiffre des aliénés suit, sous la plume des statisticiens, la marche ascendante de la civilisation et qu'il progresse avec elle. Remarquez ce raisonnement : une société laisse errer des malheureux sur un vaste territoire, sans secours et sans asiles ; elle ne les réunit pas dans ces hospices où le voyageur est admis à les compter tout à son aise : eh bien ! cette société est privilégiée, elle renferme peu d'aliénés, la raison de l'homme y est moins menacée que là où la sollicitude des gouvernements appelant tous les malades, les soumettant tous à une direction éclairée, permet au statisticien de les compter sur ses doigts. Ainsi on tourne contre les progrès de la civilisation précisément les armes qu'elle oppose elle-même avec une croissante

charité, au malheur, à l'isolement et à la misère. Bénissons donc l'heureuse influence d'un état social qui permet l'abandon des aliénés, parce que cet abandon se traduit par des chiffres moins élevés (1).

Le problème de l'influence de la civilisation sur la production de la surexcitation nerveuse est donc un problème dont les termes échappent à une rigoureuse appréciation, et dont la solution est soustraite aux données de la statistique. Peut-il être résolu par les données générales de la science, par le raisonnement, par l'induction? Nous ne saurions l'affirmer. Si d'une part les préoccupations affectives et intellectuelles suivent la marche ascendante de la civilisation, de l'autre les troubles fonctionnels de l'organisme suivent la marche ascendante de la barbarie. Là règnent la complication des passions, la multiplicité des besoins, le nombre et l'étendue des idées; ici règnent l'ignorance, la paresse, les excès et les privations; mais là le remède est à côté du mal, tandis qu'ici le mal est sans compensation : il a besoin, pour disparaître, de subir le joug éducateur d'un peuple conquérant et plus civilisé.

(1) N'est-il pas vrai, comme le dit M. Esquirol, que l'attention du gouvernement s'étant portée sur les aliénés avec une sollicitude croissante, le nombre apparent a dû s'élever, et la statistique des maisons de santé donner un chiffre plus élevé ?

CONCLUSION ET RÉSUMÉ ANALYTIQUE DU CHAPITRE QUATRIÈME.

I. La mauvaise direction des idées et des sentiments comprend : 1° l'absence d'un but d'activité honorable et sérieux ; 2° l'enseignement d'un but d'activité matérialiste ; 3° l'enseignement d'un but d'activité mystique ; 4° l'influence des diverses causes morales et physiques dont l'ensemble constitue la civilisation d'un peuple.

II. L'absence d'un but d'activité honorable et sérieux engendre l'oisiveté, mère des ennuis et des stériles agitations, source des désordres affectifs et intellectuels ; elle engendre particulièrement l'hypochondrie et cette affection nerveuse, sans symptôme prédominant, que nous appelons névropathie protéiforme.

III. L'enseignement d'un but d'activité matérialiste est celui qui fait rechercher le bonheur dans les satisfactions temporelles de l'égoïsme, dans la conquête des jouissances terrestres. Cet enseignement tend à propager par tous les moyens dont la société et la famille disposent : 1° le désir immodéré des vives et sensuelles émotions, le libertinage et la débauche ; 2° le désir immodéré d'une position brillante et élevée, l'orgueil, l'ambition, la vanité, l'amour des richesses et du luxe ; 3° le désir immodéré de plaire, la coquetterie et les émotions romanesques ; 4° l'amour exagéré de la vie et du bien-être physique, la pusillanimité et la mollesse.

IV. Ces passions, ces désirs immodérés conduisent

aux déceptions, à la satiété ou à l'insatiabilité, trois sources fécondes en troubles affectifs et intellectuels. Le libertinage et la débauche sont accompagnés d'excès qui compliquent les causes de la surexcitation nerveuse, en ajoutant les désordres fonctionnels de la vie de nutrition à ceux de la vie morale et intellectuelle.

V. Deux formes de l'aliénation mentale prennent naissance sous l'influence de ces divers désirs : la forme expansive, orgueilleuse, lorsque les malades sont possesseurs imaginaires du bonheur qu'ils ont rêvé et ardemment désiré ; la forme oppressive ou soucieuse, lorsque les malades sont victimes imaginaires des obstacles dont la pensée les a agités, et qu'ils ont vivement redoutés.

VI. L'enseignement d'un but d'activité mystique est celui qui fait rechercher le bonheur dans les satisfactions éternelles de l'égoïsme, dans la conquête des délices ineffables que promet l'union suprême de l'âme à Dieu. Cet enseignement consiste : 1° dans les idées qu'il répand sur le bonheur suprême ; 2° dans les exercices de piété et les œuvres de religion qu'il recommande ; 3° dans les croyances et dans les pratiques superstitieuses qui s'y associent ; 4° dans les expressions sentimentales dont le culte dispose.

VII. L'enseignement d'un but d'activité mystique a propagé chez les peuples païens et chez les peuples chrétiens un immense désir de délivrer l'âme des chaînes périssables et douloureuses du monde. Deux voies diverses sont présentées comme conduisant à la satisfaction de ce désir : les exercices gradués de la

contemplation et les pratiques méritoires de l'expiation. De là les deux aspects que le mysticisme a revêtus dans l'histoire et les deux formes de l'aliénation mentale auxquelles il a conduit ses adeptes.

VIII. La forme expansive et orgueilleuse de la folie mystique consiste dans les ravissements extatiques et cataleptiques, dans les *insensibilités*, les *unions déifiques*, les *élévations*, les *transformations*, les *jubilations spirituelles*, l'*ivresse spirituelle*, l'*écoulement spirituel*, la *liquéfaction de l'âme*, la *blessure ou plaie d'amour*, le *recueil de l'âme ou éclair spirituel*, et autres hallucinations ou visions, racontées ou non par de pieux écrivains. La forme oppressive consiste dans les terreurs, les horribles visions, les douloureuses hallucinations, la démonomanie, la lycanthropie, etc.

IX. Les épidémies nerveuses ne sont pas seulement le résultat de l'imitation sympathique. Au-dessus de ces faits de sympathie qui ne pourraient se propager à de grands intervalles de temps et de lieux, planent des enseignements dans lesquels la superstition et le libertinage trouvent de funestes encouragements.

X. Les praticiens, en recherchant les causes des diverses formes de la surexcitation nerveuse, ne sont presque jamais parvenus à distinguer les influences éducatrices des influences accidentelles. Ces deux sortes d'influences se confondent tellement dans l'atmosphère physique et morale qui nous entoure, qu'il est impossible, dans les cas particuliers, d'attribuer exactement à chacun la part d'action qui lui appartient.

XI. L'ensemble des influences sociales, considéré

comme échappant à la prévoyance éducatrice des individus, constitue le milieu social ou, en d'autres termes, l'état de civilisation d'un peuple.

XII. Il est impossible de résoudre le problème de l'influence de la civilisation sur la production des diverses formes de la surexcitation nerveuse, les éléments numériques qui doivent fournir cette solution ne pouvant être obtenus comparativement chez les différents peuples. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que si les progrès de la civilisation sont féconds en troubles affectifs et intellectuels, une civilisation peu avancée est féconde en troubles fonctionnels de la vie de nutrition. Dans le premier cas, le remède est à côté du mal; dans le second, les causes prédisposantes à la surexcitation nerveuse règnent sans obstacle et sans compensation.

CHAPITRE CINQUIÈME

INDUCTIONS PHYSIOLOGIQUES SUR L'EXCITABILITÉ NERVEUSE, OU COORDINATION DES PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX DE L'IMPRESSIONNABILITÉ ET DE L'INNERVATION.

A l'analyse doit succéder l'induction. Dans les chapitres qui précèdent, nous avons exposé méthodiquement les faits les plus propres à mettre en saillie l'influence de l'éducation morale et physique, sociale et privée, sur les fonctions et les maladies du système nerveux ; il nous reste maintenant à exposer les lois en vertu desquelles cette influence s'exerce. Cette tâche est la plus difficile ; nous n'avons point la prétention de la remplir convenablement ; il nous suffira d'ouvrir aux recherches ultérieures une voie nouvelle, et que nous croyons la plus simple et la plus sûre. Il s'agit, d'ailleurs, de nous élever, touchant les phénomènes de la vie morale et intellectuelle de l'homme, à des inductions physiologiques et pathogéniques qui intéressent au plus haut degré le philosophe et le médecin.

La vie morale et intellectuelle de l'homme s'alimente à trois sources distinctes. Si l'une d'elles pouvait disparaître, l'homme cesserait d'exister. Ces sources sont : 1° les facultés spirituelles en vertu desquelles l'esprit

aspire à agir et à connaître; 2° les aptitudes organiques en vertu desquelles le cerveau est appelé à intervenir dans les opérations morales et intellectuelles; 3° l'enseignement, sans lequel les facultés spirituelles et les aptitudes cérébrales resteraient privées des aliments destinés à les convertir en opérations déterminées, à les transformer en sentiments et en idées, en déterminations et en raisonnements. L'homme moral et intellectuel n'existe donc que moyennant l'enseignement, moyennant l'éducation spirituelle. Sans l'enseignement, sans l'éducation, les facultés de l'esprit et les aptitudes de l'organisme, ayant en vain manifesté leur présence, restent impuissantes et stériles. L'étude de l'homme comprend donc celle de son éducabilité. Soit qu'il s'agisse de connaître les lois physiologiques en vertu desquelles se produisent les opérations normales de la vie morale et intellectuelle, soit qu'il s'agisse de connaître les lois pathologiques en vertu desquelles se produisent les troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation, l'étude de l'éducabilité nerveuse doit nécessairement précéder toutes les autres recherches théoriques. La raison en est simple : l'homme naturel ne se voit nulle part; c'est un être que l'imagination égarée de quelques philosophes a pu rêver et décrire à l'aise, mais qui n'existe réellement pas. Partout où l'homme agit, partout où il pense, désire, sent et connaît, partout où il manifeste des sentiments et des idées, il a reçu un enseignement, une éducation. S'il vient à délirer, s'il devient maniaque, monomaniaque, aliéné, en un mot, ce n'est pas

l'homme naturel ou prétendu tel qui nous apparaît; c'est toujours le même homme, l'homme qui agit, qui pense, désire, sent et connaît, qui manifeste des sentiments et des idées, qui, par conséquent, a reçu un enseignement et une éducation. Il existe une différence entre celui qui est aliéné et celui qui ne l'est pas, et cette différence peut être exprimée ainsi : Les opérations cérébrales, dans les phénomènes de la vie morale et intellectuelle, se produisent, chez celui-ci, dans l'ordre qui leur a été tracé par l'enseignement et par la tradition; tandis que, chez celui-là, moins assujetties à cet ordre, elles tendent à se produire d'une manière arbitraire, sans suite et sans équilibre, et conséquemment avec trouble et confusion. Les faits acquis par l'enseignement, les idées et les sentiments restent les mêmes ; l'ordre et les rapports seuls sont changés. Il est donc hors de doute que pour posséder quelques données pathologiques un peu précises sur la surexcitation nerveuse, il importe d'avoir présentes à la pensée les lois physiologiques de l'éducabilité humaine; il importe d'avoir présente à la pensée une coordination générale des phénomènes de l'habitude. Il est inutile d'ajouter que, dans l'étude de ces phénomènes, il s'agit uniquement de connaître la part d'action qui appartient aux aptitudes organiques. Nous ne faisons mention de la part d'action qui appartient, soit à l'enseignement, soit aux facultés spirituelles, que pour mieux comprendre le rôle de l'organisme. C'est l'organisme qui doit être le sujet de nos recherches spéciales ; car c'est dans l'organisme que se produisent

toutes les modifications qui constituent l'habitude et les maladies, quels qu'en puissent être les causes ou les effets.

Or, pour bien comprendre les phénomènes de l'éducabilité et de la surexcitabilité nerveuse, il est indispensable d'étudier préalablement les faits généraux sur lesquels repose l'excitabilité du système nerveux. C'est ce que nous allons faire dans ce chapitre, qui doit être considéré comme une introduction aux deux chapitres suivants.

Les faits d'excitabilité nerveuse se présentent sous deux aspects généraux qu'il importe de bien distinguer. Ces deux aspects généraux sont : 1° l'excitation proprement dite, ou la modification produite dans l'extrémité centrale ou périphérique d'un appareil nerveux, sous l'influence d'une cause spirituelle, physique ou viscérale ; 2° l'irradiation ou la transmission de l'excitation initiale.

SECTION PREMIÈRE.

EXPOSÉ ANALYTIQUE DU PHÉNOMÈNE DE L'EXCITATION NERVEUSE, CENTRALE OU PÉRIPHÉRIQUE.

Le fait important qui nous frappe dans l'étude de l'excitation d'une surface nerveuse, centrale ou périphérique, c'est l'intervention de la circulation artérielle. Cette intervention a déjà été signalée dans un autre chapitre (1) comme étant digne d'un sérieux exa-

(1) Chap. II, sect. 1re.

men. Le moment est venu où cet examen doit avoir lieu. Il s'agit d'abord, dans cette section, de démontrer que l'intervention de la circulation artérielle a pour objet de fournir un des éléments de toute excitation nerveuse ; il s'agira, dans la première section du chapitre suivant, de démontrer qu'elle a pour effet de produire les modifications de nutrition vasculo-médullaire qui résultent du renouvellement gradué des mêmes excitations, et qui constituent une des formes physiologiques de l'habitude.

Sans l'intervention du sang artériel, il n'y a pas d'excitation nerveuse, périphérique ou centrale, et sans excitation nerveuse il ne saurait y avoir ni impressionnabilité, ni innervation. Tel est l'axiome physiologique. Nous ne nous occuperons point de rechercher la loi en vertu de laquelle l'action, sur une surface nerveuse, d'une cause excitante, spirituelle ou matérielle, détermine nécessairement le concours du sang artériel. Nous ne chercherons pas davantage à pénétrer la nature ou l'essence du rapport qui s'établit, dans ce cas, entre le sang et la substance nerveuse. Nous devons nous contenter de constater le fait, de l'observer, de l'étudier dans ses plus évidentes manifestations, et d'en tirer les inductions physiologiques et pathologiques les plus propres à nous diriger dans l'étude des fonctions et des maladies nerveuses.

Examinons donc, sous tous les aspects qu'il peut nous offrir, le rapport fonctionnel qui a lieu entre la circulation artérielle et la substance nerveuse, dans la production des phénomènes d'impressionnabilité et

d'innervation. Voyons d'abord ce qui se passe dans les excitations sensoriales. Le phénomène de l'excitation visuelle nous servira d'exemple.

Quelle est la cause excitante, l'agent approprié à la production de la sensation visuelle? C'est la lumière, avec les modifications qu'elle subit au contact des corps, c'est-à-dire avec les couleurs. Quelle est la surface nerveuse excitable prédisposée à entrer en exercice sous l'influence de la lumière? C'est la rétine ou l'épanouissement périphérique de l'appareil nerveux de la vision. Que se passe-t-il dans la substance vasculo-médullaire de la rétine lorsque l'excitation déterminée par la lumière a lieu? La circulation artérielle y intervient immédiatement, et une relation fonctionnelle s'y produit entre le sang et la substance nerveuse. Ce que nous disons de l'excitation ou de l'impression visuelle, nous pouvons le dire de toutes les excitations sensoriales; nous pouvons même le dire de toutes les excitations périphériques et centrales du système nerveux. Les différences qui se manifestent dans les résultats tiennent à la diversité des causes et à la diversité des conditions anatomo-physiologiques des divers appareils. Quel que soit l'agent excitant, quel que soit l'organe excité, le concours du sang artériel est la condition indispensable, le fait inséparable de toute excitation nerveuse. Poursuivons.

Que l'œil reste ouvert, que le regard soit fixé pendant plusieurs secondes, pendant une minute, sur un objet vivement éclairé, la vue se troublera et finira par

s'obscurcir tellement que le point blanc qui aura été regardé fixement deviendra insensiblement coloré, puis foncé, enfin noir. Alors la lumière cessera d'exciter la portion de surface nerveuse qui aura fonctionné. Que l'œil soit ensuite fermé : après quelques instants de repos, la capacité fonctionnelle de la rétine étant rétablie, l'expérience pourra être renouvelée et elle sera suivie du même résultat. Il y aura, en quelque sorte, paralysie momentanée de la fonction sensoriale, paralysie occasionnée par l'épuisement, ou, en d'autres termes, par la déperdition des éléments artériels et nerveux, que la circulation seule est appelée à réparer, pendant le repos. Si l'expérience va plus loin, si l'intermittence réclamée dans toute opération nerveuse est plus longtemps différée, si le repos exigé par la douleur croissante de l'appareil visuel est opiniâtrément refusé, l'intervention du sang se manifestera par une vive et douloureuse congestion. Une excitation excessive aura mis ainsi à découvert la loi physiologique de l'intervention artérielle qui eût peut-être été inaperçue dans une excitation modérée. Nous reviendrons sur ce sujet, lorsque, analysant le phénomène de l'habitude, nous reprendrons l'examen des faits d'excitabilité et de surexcitabilité visuelles.

Rappelons maintenant quelques données générales de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie, afin de montrer l'étroite relation qui a été préétablie entre le système nerveux et le système circulatoire. Nous énoncerons dans les chapitres suivants quelques pro-

positions fondamentales destinées à mettre en évidence les conséquences pratiques de cette relation merveilleuse.

Observez le développement de l'embryon humain, observez la marche ascendante de la série animale. Le rapport est constant, toujours identique. Là où il existe des vaisseaux bien caractérisés, il existe des filaments nerveux ; là où un cœur commence à se dessiner, là on aperçoit un ganglion jouant le rôle de centralité sensorio-motrice ; là où se montre un cœur avec des ventricules, avec un appareil respiratoire, là se trouve un cerveau couronnant un système nerveux très-étendu et très-complet. Il semble que l'organisme animal, dans ses premières manifestations, ne soit d'abord qu'un mélange confus de matière nerveuse et de vascularité endosmotique immergées dans le tissu cellulaire (1). Il semble même que les tissus et les viscères qui compliquent l'organisation à mesure que l'animal s'élève dans la série ou dans le développement embryonnaire, soient un produit de cette relation vasculo-nerveuse déposé dans les aréoles du tissu fondamental (2). Si nous poursuivons nos observations anatomiques dans un domaine plus accessible aux sens, nous voyons les nerfs et les vaisseaux artériels s'accompagner

(1) Cette hypothèse, admise par d'illustres physiologistes, par MM. Oken, de Blainville, etc., est loin d'avoir été suffisamment vérifiée.

(2) Cette hypothèse, que nous ne rappelons, comme la précédente, que comme un moyen d'exposition, sans y attacher plus d'importance qu'elle n'en mérite, a été émise par le professeur Rolando, dans un travail inséré dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Turin*.

fidèlement ; nous les voyons, les uns et les autres, après avoir formé des tissus volumineux et des embranchements infinis, se réunir étroitement associés et finir par se confondre tellement dans la profondeur des tissus, qu'il serait impossible de les isoler, même par la pensée, s'ils ne manifestaient leur présence par des propriétés spéciales. Or, c'est précisément dans les parties où la substance nerveuse et la capillarité artérielle sont le plus étroitement, le plus intimement associées, que se produisent les excitations nerveuses, et qu'ont leur point de départ les irradiations dont les nerfs sont les instruments spéciaux (1).

La disposition vasculo-médullaire des organes nerveux, destinés à être excités au contact d'un agent approprié, n'a point échappé à l'observation microscopique; elle s'est d'ailleurs révélée à l'observation directe dans la matière grise des surfaces sensoriales,

(1) M. Foville a énoncé cette donnée physiologique dans son article NÉVROSE du *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques.* Nous devons ajouter, afin de ne laisser aucun prétexte à des interprétations erronées, que nous ne partageons point entièrement l'opinion émise par notre savant confrère, dans son excellent article, malheureusement trop court. Il fait dépendre directement tous les phénomènes de la vie, la nutrition elle-même, de l'influence des extrémités combinées du système nerveux et du système vasculaire ; tandis que nous n'en faisons dépendre directement que les phénomènes de la vie dite animale ou de relation, c'est-à-dire les phénomènes d'impressionnabilité, d'innervation, de sympathie, etc. Nous sommes loin d'attribuer au système nerveux cette omnipotence à laquelle on soumet toutes les fonctions de la vie de nutrition, non-seulement chez les animaux, mais encore chez les végétaux auxquels on a cru devoir prêter, à cet effet, un système nerveux ganglionnaire. Si les fonctions propres au système nerveux ganglionnaire avaient été étudiées sous leur véritable aspect, cette hypothèse n'aurait jamais été émise.

de l'appareil psycho-cérébral, de la centralité sensorio-motrice et des ganglions. Cette disposition anatomique a permis d'entrevoir que, pour la circulation artérielle, dont la substance nerveuse est si abondamment pourvue, il ne s'agissait pas seulement de donner accès au sang nécessaire à la nutrition et à la réintégration moléculaire des éléments qui constituent la pulpe médullaire, mais encore de donner accès à un élément fonctionnel, et de permettre la séparation d'un principe nécessaire à la production d'un phénomène spécial. On a été conduit à regarder les appareils nerveux, en général, et le cerveau en particulier, comme des appareils de sécrétion d'où s'échapperaient les esprits animaux, l'éther vital, le phlogistique, le fluide nerveux, le fluide électro-dynamique, électro-galvanique, etc., destinés à faire pénétrer la vie universelle dans l'organisme de l'homme et des animaux (1).

(1) Il faudrait remonter bien loin dans le passé pour apercevoir les origines et les premiers développements de cette doctrine où le même fait est exprimé avec une étonnante diversité de langage. Reil, Haller, Ludwig, Cuvier, Gianini, Carus, Broussais, etc., l'ont adoptée en regardant la matière grise comme un centre d'action nerveuse. Béclard déclare que « la force nerveuse semble résulter de l'action d'un *fluide* » *subtil* formé par l'action organique de la substance nerveuse *arrosée* » *par le sang artériel.* Il paraît que ce fluide est formé partout, mais » surtout là où la substance nerveuse grise et vasculaire est amassée... » Le sang artériel fournit au système nerveux la matière de son action ; » aussi l'abord du sang artériel est une condition de cette action. » (*Anatomie générale*, p. 598.)

M. le docteur Buchez est allé plus loin que tous ses devanciers ; son langage plus précis s'est élevé à ce sujet à l'expression de quelques lois constantes et irrécusables dont voici la formule générale : *Les phénomènes de la sensibilité et de l'innervation se comportent comme s'ils avaient lieu dans chaque division spéciale du système nerveux, par la*

Lorsque les physiologistes, mieux éclairés, regardèrent le cerveau comme un appareil spécial plutôt que comme un foyer d'action vitale, il conserva dans leur esprit le rôle d'organe de sécrétion ; il y en eut qui allèrent jusqu'à dire qu'il *sécrétait la pensée*, mot aussi étrange qu'absurde, prononcé par Cabanis et répété par M. Raspail, qui a cru devoir ajouter, comme pour enlever tout prétexte à ceux qui voudraient n'y voir qu'une métaphore, que *la pensée est sécrétée par le cerveau de la même manière que la bile l'est par le foie.*

Si nous voulions invoquer en témoignage de l'intervention du sang dans l'excitation nerveuse, les observations et les expériences nombreuses qui en fournissent la démonstration positive, nous ne ferions que reproduire des faits suffisamment connus. On les trouve exprimés dans les récits des opérateurs qui, sans les avoir recherchés, ont eu le bon esprit de regarder et de décrire les troubles de l'impressionnabilité

déperdition successive d'une quantité accumulée (névrosité) *dans la pulpe médullaire, déperdition dont la durée est en raison inverse de l'intensité des phénomènes et en raison directe de l'activité de la circulation locale.* Il est à remarquer que M. le docteur Buchez évite à la fois le vague et la confusion, soit par la rigoureuse précision de sa formule, soit par la sphère déterminée dans laquelle cette formule limite les phénomènes étudiés. Les physiologistes, confondant les faits généraux de la vie avec les faits spéciaux de la sensibilité et de l'innervation, ne pouvaient rapporter les uns et les autres à un même centre d'action nerveuse sans répandre une grande obscurité sur la question principale. Voyez le Mémoire intitulé : *Essai d'une coordination positive des phénomènes qui ont pour siége le système nerveux* (*Journal des progrès*, 1828, t. IX, p. 175-206).

et de l'innervation qui suivent les ligatures de certains troncs artériels (1).

Quant aux faits pathologiques qui démontrent la relation vasculo-nerveuse dont nous parlons, il est inutile de rappeler que l'hypérémie et la douleur sont inséparables dans l'excitation anormale d'un organe, produite sous l'influence d'une cause à l'action de laquelle il n'est pas approprié. La tradition médicale exprime cette association phénoménale d'un fait de circulation et d'un fait de sensibilité par de vieux et respectables adages (2). Malheureusement, on a voulu voir un fait de cette nature dans toutes les manifestations pathologiques, et la plus grande confusion en est résultée. L'inflammation a tout envahi, et quoique les conditions délicates de l'excitation nerveuse échappassent à ce type exceptionnel et grossier, tout trouble nerveux fut rattaché à la phlegmasie. La *surexcitation nerveuse*, malgré le silence éloquent des révélations anatomo-pathologiques, fut réputée une irritation inflammatoire ; et le sang, que la tradition médicale avait proclamé le modérateur des fonctions nerveuses (*sanguis moderator nervorum*), en fut regardé comme le plus redoutable ennemi, comme l'occasion de toutes les perturbations. De là les évacuations sanguines, la diète, les boissons gommeuses, les tisanes émollientes, etc., qui vinrent aggraver, propager et mul-

(1) Voyez le Mémoire du docteur Buchez que nous venons de citer. Les observations et les expériences dont il s'agit y sont exposées avec tous les développements nécessaires.

(2) *Ubi dolor, ibi fluxus. — Rubet, dolet et pulsat*, etc.

tiplier les névroses, en même temps qu'on s'efforçait de les faire disparaître des cadres nosologiques.

Nous pouvons conclure de ces diverses données de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie, ce que nous avons conclu des données de l'hygiène et de la thérapeutique, que nous avons exposées dans un autre chapitre (1), à savoir : que le sang rouge contient non-seulement des éléments propres à la nutrition vasculo-médullaire, mais encore un élément spécial, un élément fonctionnel de l'excitation nerveuse. A quoi bon d'ailleurs tant insister sur ce point sur lequel tous les physiologistes semblent s'accorder, bien qu'ils n'en parlent que fort rarement et à l'occasion seulement de quelques recherches isolées ? Ce qu'il importe d'établir et de parfaitement déterminer, c'est moins l'intervention du sang dans les opérations nerveuses, que le concours fonctionnel de deux éléments spéciaux, d'un élément médullaire et d'un élément artériel, concours que nous regardons comme la condition indispensable de toute excitation nerveuse. Expliquons-nous.

Les physiologistes qui ont apprécié l'intervention du sang dans la production de l'excitation nerveuse, paraissent s'être bornés à regarder le tissu nerveux comme un agent de sécrétion. C'est au moins ce qui résulte, pour nous, de l'examen auquel nous nous sommes livré à ce sujet. Si quelques-uns d'entre eux sont allés plus loin ; si, par exemple, tout en acceptant la part d'action qui appartient au sang artériel, ils ont

(1) Voy. chap. II, déjà cité.

attribué à la substance nerveuse une part égale, aussi directe et aussi active ; s'ils ont, en un mot, émis l'hypothèse d'une action réciproque de l'élément médullaire et de l'élément artériel, ils l'ont présentée d'une manière vague, sans en donner une suffisante vérification, dans le seul but d'édifier sur cette hypothèse leurs doctrines électro-chimiques, électro-galvaniques, chimico-vitales, etc. Ceux qui ne poursuivaient pas un but semblable se sont contentés, comme Béclard, de poser la question sans dire un seul mot pour la résoudre (1). Quant à nous, sans nous inquiéter du but imaginaire poursuivi par les uns, ni du doute commode exprimé par les autres, nous ne devons voir dans le concours fonctionnel de l'élément médullaire et de l'élément artériel, que la formule la plus positive et la plus générale des phénomènes observés. Un grand nombre de faits existent dans la science pour attester l'intervention active de l'élément nerveux autant que celle de l'élément sanguin (2). Il est surtout deux or-

(1) « L'agent nerveux, dit Béclard, résulte-t-il directement et uniquement de l'action réciproque du sang et de la substance nerveuse ?... Est-il puisé au dehors ?... » (*Anatomie générale*, p. 55.)

(2) Tous ces faits appartenant à un ordre de recherches qui nous éloigneraient de notre sujet, et pouvant nous entraîner dans des dissertations que nous devons éviter, nous nous bornerons à en signaler quelques-uns. Telle est l'influence promptement délétère exercée par certaines substances vénéneuses sur les fonctions nerveuses, et qui en amène la perturbation ou l'abolition, directement, immédiatement, et indépendamment de toute circulation artérielle. Telle est l'action de certaines substances stimulantes dont le contact suffit, et qui n'attendent pas l'absorption pour produire l'effet désiré. Telle est l'action des substances irritantes mises en usage chez les personnes asphyxiées lorsque la circulation et la respiration sont suspendues. Telle est l'in-

dres de faits dont rien n'égale l'importance dans la physiologie du système nerveux et qui resteraient sans explication, bien plus, qui seraient impossibles si les foyers d'action nerveuse pouvaient être considérés exclusivement comme des organes de sécrétion, n'intervenant que d'une manière indirecte, médiate, et, en quelque sorte, passive, dans la production des phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation. Ces deux ordres de faits sont ceux de l'éducabilité et de la surexcitabilité du système nerveux, que nous exposerons bientôt.

Il résulte des données que nous venons d'exposer, que l'excitation nerveuse ou la modification physiologique en vertu de laquelle se produisent les phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation, doit être regardée comme le résultat d'une relation fonctionnelle déterminée par une cause appropriée entre un élément du sang artériel et l'élément nerveux. Nous avons appelé *névrosité* la force produite par cette relation fonctionnelle et destinée à s'irradier dans les voies préétablies de la continuité nerveuse. La névrosité est une force inconnue dans son essence, comme le sont toutes les autres forces qui meuvent le monde physique et le

fluence exercée par les excès intellectuels sur la diminution et l'abolition des facultés de l'entendement, les conditions de circulation et de nutrition générales restant les mêmes. Tels sont les faits de paralysies sensoriales, de l'amaurose, de la surdité, indépendants de toute modification de la circulation artérielle. Tels sont les faits de prédisposition héréditaire à certaines formes particulières de la surexcitation nerveuse. Telle est peut-être l'influence de la volonté sur les phénomènes de sensibilité et d'innervation, etc., etc.

monde moral; elle se manifeste néanmoins par des phénomènes incontestables qui nous saisissent d'admiration et d'étonnement. On a voulu y voir un fluide analogue aux impondérables qui jouent un si grand rôle dans les phénomènes cosmiques, et qu'on ne connaît pas davantage. Cette analogie ne repose, à notre avis, que sur un seul fait positif, sur la rapidité des irradiations sensorio-motrices. Quant aux autres faits que les physico-vitalistes énumèrent avec une incroyable complaisance, ils ne prouvent absolument rien (1). Il nous suffit d'ailleurs de signaler cette force, de la nommer, d'exprimer, par une dénomination spéciale, les éléments organiques qui la constituent. La névrosité sera pour nous l'expression d'une quantité déterminée d'éléments nerveux et artériels, destinée à se manifester dans l'excitation nerveuse par des phénomènes de déperdition, d'épuisement, de reproduction, d'accumulation, d'irradiation, etc.

SECTION II.

COORDINATION PHYSIOLOGIQUE DES DIVERSES FORMES DE L'IRRADIATION NERVEUSE.

Il ne s'agit pas de savoir comment, d'une excitation centrale ou périphérique, il peut se dégager une force qui, s'irradiant en vertu d'une continuité préétablie, commande une série déterminée de phénomènes dans

(1) Muller, *Physiologie du système nerveux*, p. 84. Le professeur Pucinotti est un des propagateurs les plus habiles de cette doctrine.

un appareil éloigné. Nous venons de le dire, ce mystère est impénétrable; nous ne devons point prendre une peine inutile à en sonder toute la profondeur. Deux questions néanmoins doivent être posées à ce sujet.

L'excitation se répète-t-elle dans l'organe nerveux que l'irradiation a atteint? en d'autres termes, l'extrémité centrale ou périphérique d'un appareil nerveux, prend-elle part à la modification produite dans l'extrémité opposée par l'action directe et immédiate d'une cause excitante? L'excitation se répète-t-elle dans la continuité nerveuse qui réunit ces deux extrémités d'un appareil? en d'autres termes, les nerfs dits *conducteurs* ne prennent-ils aucune part à la modification produite dans les deux extrémités nerveuses par le renouvellement des excitations?

A ces deux questions, nous répondons affirmativement. L'examen des faits nous y autorise. Il suffit de rappeler, quant à la première, que l'inaction d'un organe central ou périphérique entraîne l'atrophie de l'organe correspondant; que la surexcitation d'une des deux extrémités d'un appareil entraîne la surexcitation de l'extrémité opposée. Il suffit de rappeler, quant à la seconde, que les nerfs prétendus conducteurs se développent et s'atrophient comme les organes qu'ils mettent en relation.

L'irradiation est le mode de manifestation de toute excitation nerveuse, centrale ou périphérique. Sans irradiation, il n'y a ni impression, ni innervation, ni sympathie; l'excitation, par conséquent, serait sans

résultat ; elle serait comme si elle n'existait pas. Nous avons dû, néanmoins, isoler par la pensée ces deux conditions inséparables de l'excitabilité nerveuse, afin de faire mieux connaître la part qui appartient à chacune d'elles dans la production des phénomènes de l'habitude et de la surexcitation.

L'irradiation se présente sous quatre aspects, qu'il importe de bien distinguer. Le premier consiste dans l'*impression*, c'est-à-dire dans l'excitation initiale qui est produite ou propagée avec conscience dans la centralité sensorio-motrice et psycho-cérébrale, sous l'influence d'une cause viscérale, physique ou spirituelle. Le second consiste dans l'*innervation*, c'est-à-dire dans l'excitation centrale qui est propagée avec conscience dans la périphérie nerveuse à la suite d'une impression. Le troisième consiste dans l'*association* ou dans une relation médiate, en quelque sorte supplémentaire, en vertu de laquelle une impression présente ramène toutes celles qui y ont été associées précédemment. Le quatrième consiste dans la *sympathie*, c'est-à-dire dans l'excitation qui se propage à notre insu d'un appareil à un autre, d'un organe à un autre.

§ Ier. Des faits d'impressionnabilité.

Les faits d'impressionnabilité, chez l'homme, se distinguent en trois ordres, que nous avons dû mentionner en commençant cet ouvrage, et que nous avons fait intervenir quelquefois dans l'exposé des effets physiologiques et pathologiques de l'éducation. Ces trois

ordres sont : 1° les impressions qui résultent des excitations viscérales ou affectives, et que nous avons nommées ganglio-cérébrales ; 2° les impressions relatives aux excitations sensoriales, et que nous avons nommées sensorio-cérébrales ; 3° les impressions qui correspondent aux excitations spirituelles ou morales, et que nous avons appelées psycho-cérébrales.

Des impressions ganglio-cérébrales ou affectives.

Nous n'hésitons pas à placer la racine de toute impression affective dans les profondeurs du système nerveux ganglionnaire. Quoique notre intention ne soit pas d'aborder ici une discussion approfondie qui nous conduirait trop loin, comme il s'agit d'une opinion souvent agitée et fortement controversée, nous devons donner quelques explications. Ces explications sont d'autant plus nécessaires que le langage des physiologistes dont les idées ont le plus d'analogie avec les nôtres est aussi inexact que celui des physiologistes dont nous repoussons la doctrine. Il y a de part et d'autre même confusion, même vice de méthode.

Les impressions affectives ont leurs sources : 1° dans les conditions générales de l'organisme qui, représentées dans des appareils spéciaux, donnent lieu à des *appels instinctifs*, tels que la faim, la soif, l'appétit sexuel, etc. ; 2° dans les conditions générales de l'organisme qui, n'étant point représentées dans des appareils spéciaux, donnent lieu à des prédispositions ou à

des penchants plutôt qu'à des appels déterminés, et qui, transformées en émotions, constituent l'élément affectifs des *désirs*, des *sentiments*, des *passions*. Aller au delà, ce serait confondre ce qui est de l'organisme avec ce qui est de l'activité spirituelle. Celle-ci, comme nous l'avons démontré dans le chapitre premier, n'intervient dans les sentiments, dans les désirs, dans les passions, que moyennant la connaissance des satisfactions désirées, ou des obstacles redoutés, connaissance qui n'est possible que grâce à la possession d'un certain nombre d'idées acquises. Il y a dans les sentiments humains une complication de causes qu'il faut savoir apprécier et parfaitement distinguer. Il ne faut pas s'imaginer, comme semblent le faire quelques physiologistes, qu'ils se produisent *de toutes pièces* par le fait seul de l'appel d'un appareil ou d'un organe spécial. Dans la production des désirs, il y a, d'un côté, une prédisposition générale de l'organisme, qui est le point de départ physiologique de toute manifestation affective ; il y a, de l'autre, une idée acquise des satisfactions à rechercher, des objets à convoiter ou à posséder, des obstacles à vaincre, des moyens à mettre en usage, etc. Il y a, en d'autres termes, concours de deux ordres d'excitations : des excitations impulsives, obscures et aveugles, produites sans connaissance et sans but défini, et des excitations spirituelles ou psycho-cérébrales, produites par l'idée, par la connaissance d'un but plus ou moins nettement déterminé. Ces deux ordres d'excitations sont également indispensables. Si les aveugles tendances de l'organisme pouvaient man-

quer, l'esprit serait impuissant à les faire naître et les passions n'existeraient pas. Sans l'intervention de l'esprit et du milieu social, dans lequel il puise les éléments de ses connaissances, les aveugles tendances, les profondes et mystérieuses impulsions de l'organisme, ne parviendraient point à donner l'idée de l'objet à rechercher, celle des satisfactions à convoiter, etc. ; idées sans lesquelles il ne saurait y avoir de passions. Cet indispensable concours des phénomènes affectifs et des phénomènes intellectuels s'exprime d'ailleurs par la solidarité physiologique et pathologique qui existe entre les idées et les émotions, et sur laquelle nous avons eu souvent l'occasion d'insister dans les chapitres précédents.

Ce point de doctrine étant bien établi, il nous sera facile de combattre les erreurs propagées par les physiologistes. Disons d'abord comment elles ont pris naissance.

Il y a intervention du cerveau dans la production des passions : le fait est évident. En voilà assez pour conclure que le cerveau est le substratum ou le siége des phénomènes affectifs. C'est ce qu'ont fait Gall, Spurzheim et leurs disciples. Il a intervention des viscères thoraciques et abdominaux dans la production des passions; le fait est évident. En voilà assez pour conclure que les viscères, représentant, si l'on veut, les conditions générales de l'organisme, désignées sous le nom de tempéraments, sont le substratum ou le siége des passions. C'est ce qu'ont fait Cabanis et son école. Bichat lui-même, malgré les lumières qu'il a répan-

dues sur ce sujet, n'a point échappé complétement à cette influence des idées matérialistes. Les uns et les autres se sont trompés également : les premiers pour avoir confondu avec des impulsions cérébrales la coopération du cerveau déterminée par l'intervention de l'intelligence; les seconds pour avoir confondu avec les désirs déterminés par l'intervention de l'intelligence les impulsions obscures et aveugles de la vie viscérale. Pour que les disciples de Gall fussent dans le vrai, il faudrait pouvoir rayer d'un trait de plume toutes les observations qui démontrent l'influence exercée sur la production des diverses passions et sur le délire affectif lui-même, par les tempéraments, par la santé, par la maladie, par les climats, par les saisons, par le régime, par les circonstances atmosphériques, par les troubles fonctionnels de la digestion, de la circulation, de la respiration, de la gestation, des sécrétions diverses, etc. Bien plus, il faudrait que les données du sens commun, que le langage de tous les peuples, que la tradition tout entière des hommes, celle des savants comme celle des ignorants, disparussent de la surface du globe (1). Pour que les disciples de Cabanis et de Bichat ne fussent point dans l'erreur, il faudrait pouvoir rayer d'un trait de plume toutes les observations qui démontrent l'influence exercée sur la production des diverses passions et sur le délire affectif lui-même, par les institutions sociales, par les doctrines régnantes,

(1) L'émotion, qui est l'élément affectif du sentiment, est toujours désignée comme un fait viscéral : on dit que le cœur est oppressé ou dilaté, que l'on est ému dans la rofondeur des entrailles, etc.

par les idées répandues, par les exemples, par les arts d'expression, par les lois pénales, par tous les moyens, en un mot, à l'aide desquels la société propage les enseignements (1). Il faudrait également que toutes les données du sens commun, que le langage de tous les peuples, que la tradition générale de l'humanité disparussent de la surface du globe.

On pourrait croire que la vérité doit se trouver dans un bienveillant ecclectisme et qu'elle doit résulter d'un simple rapprochement entre les deux doctrines opposées. On rencontre, en effet, parmi les disciples des deux écoles, des physiologistes disposés à agréer cette conciliation ; mais il ne faut pas s'y méprendre : l'erreur des uns et des autres consiste plutôt dans ce qu'ils ont de commun que dans ce qui les sépare ; elle vient de plus loin et de plus haut. La vérité ne saurait surgir de leurs concessions réciproques; voici pourquoi. Confondant les phénomènes de la vie morale et intellectuelle de l'homme avec les phénomènes généraux de la vie organique, ils confondent l'impressionnabilité et l'innervation dont le caractère est de se produire avec conscience, avec les sympathies dont le caractère est de se produire sans conscience. Pour les physiologistes des deux écoles, une idée qui produit une émotion,

(1) Bichat n'a pu échapper à cette conséquence d'une doctrine qui présentait la vie organique comme étant inaccessible aux influences destinées à agir sur la vie animale. « Voilà pourquoi, dit-il, le tempérament physique et le caractère moral ne sont point susceptibles de changer par l'éducation, qui modifie si prodigieusement les actes de la vie animale ; car, comme nous l'avons vu, tous les deux appartiennent à la vie organique. » (*Recherches sur la vie et la mort*, p. 234.)

n'étant autre chose qu'une réaction sympathique du cerveau sur quelques viscères, est un fait analogue à celui d'une congestion cérébrale qui provoque le vomissement et la diarrhée. Pour eux, une émotion pénible, celle, par exemple, qui, provoquée par des accents plaintifs ou par un douloureux spectacle, donne lieu à des idées tristes et à des raisonnements correspondants, est analogue à une grave péritonite qui donne lieu au délire. Avec leurs grands mots de *réactions*, de *sympathies cérébrales*, ils ont cru tout concilier ; et ils ne sont parvenus, les uns et les autres, qu'à faire disparaître dans les données communes de la physiologie générale les données distinctes de la physiologie morale et intellectuelle.

Nous avons divisé les impressions affectives en deux catégories. Dans la première, nous avons mentionné les appétits qui se lient plus directement à la conservation de l'individu et de l'espèce. Comme il existe, pour les appétits conservateurs, des appareils spéciaux et parfaitement connus, nous n'aurions rien à en dire si l'on n'avait cru devoir subordonner ces appareils à de prétendus organes encéphaliques qui n'existent que dans l'imagination de certains physiologistes. Nous ne voulons point répéter ici cette erreur ; nous nous contentons de la rappeler pour mieux faire comprendre ce que nous avons dit plus haut. De ce que l'impulsion aveugle des appétits prend, chez l'homme, un caractère intellectuel ; de ce que cette impulsion se transforme en désir par les idées qui s'y associent, qui les réveillent, les excitent, les contrôlent, les dirigent, etc.; de ce que,

en un mot, l'intervention de l'intelligence entraîne celle de l'appareil cérébral, on en conclut qu'il existe des organes cérébraux de l'*amativité*, de l'*alimentivité*, etc. La confusion est évidente, aussi passerons-nous outre sans nous y arrêter davantage.

Il n'en est pas de même des sentiments qui appartiennent à la deuxième catégorie. Ceux-ci ne sont pas, comme les appels instinctifs, le résultat d'excitations produites dans des appareils spéciaux. La faim, la soif, l'appétit vénérien, le besoin de respirer, ont une condition d'existence que n'ont pas l'ambition, la coquetterie, l'amour romanesque, la passion du jeu, celle du luxe, etc. S'il est vrai que les penchants sont aux sentiments ce que les besoins sont aux appétits, il ne faut pas oublier que les besoins peuvent se transformer en appétits sans l'intervention des influences extérieures et sans l'intervention de l'intelligence, quelquefois même sans l'intervention du cerveau, ainsi que cela a lieu chez des enfants nés anencéphales ; tandis que les penchants ne peuvent jamais se transformer en sentiments sans le concours des influences extérieures, sans le concours de l'intelligence, sans la coopération de l'appareil cérébral.

Il faut maintenant que nous précisions davantage notre pensée et que nous disions pourquoi nous regardons les phénomènes affectifs comme pouvant être le résultat des irradiations ganglio-cérébrales.

Il est inutile, quant aux appétits conservateurs, de rappeler que le point de départ de tous les actes propres à les satisfaire, que l'impulsion primitive, obscure

et aveugle, de tous ces appétits ont leur racine dans les profondeurs de l'organisme et qu'ils manifestent particulièrement leur énergie dans un sens spécial. Il est inutile aussi de rappeler que ce sens intermédiaire entre les besoins généraux de l'organisme et les appareils destinés à en préparer la satisfaction est en rapport, d'une part, avec le système ganglionnaire, et de l'autre, avec la centralité sensorio-motrice et avec le cerveau. De là les opérations dites de l'instinct et celles de l'intelligence, qui répondent au cri de l'organisme. Toute impression affective produite par un appel instinctif est donc le résultat d'une irradiation ganglio-cérébrale.

Quant aux sentiments dont la manifestation réclame plus particulièrement le contact des influences sociales, il est incontestable qu'ils ont, comme les appels instinctifs, leur raison d'existence dans les profondeurs de l'organisme ; mais nous rappellerons qu'aucun sens spécial n'étant affecté à chacun d'eux, ils semblent plutôt dépendre des excitations intellectuelles ou psycho-cérébrales que des excitations affectives ou ganglionnaires. Cela étant, comment les sentiments peuvent-ils être rattachés à l'impressionnabilité ganglio-cérébrale ? Voici notre réponse.

Les physiologistes qui ont étudié avec quelque attention les rapports du physique et du moral de l'homme, malgré la diversité de leurs doctrines, sont tous tombés d'accord sur ce point, à savoir, qu'il est des individus prédisposés dès leur naissance à manifester un pen-

chant plutôt qu'un autre, à être aux prises avec une passion plutôt qu'avec une autre. Ils sont allés plus loin : ils ont reconnu qu'il est des conditions générales de l'organisme auxquelles se rattache cette prédisposition. Ils ont même pris un soin infini à les mettre en saillie, à les décrire, à en déterminer les relations avec le caractère ou la nature morale de chacun (1). La doctrine des tempéraments est née de ce genre d'observations, et elles sont aussi anciennes que la science. Si les propagateurs de cette doctrine ont dépassé le but ; si la plupart d'entre eux ont cru pouvoir expliquer les diversités morales des hommes par les diversités organiques ou humorales qui constituent les tempéraments des anciens, s'il en est qui ont été jusqu'à faire dépendre la prédominance d'un penchant de la prédominance d'un des éléments ou d'une des qualités de l'organisme ; si, en un mot, ils ont donné une trop libre carrière à leur imagination, est-ce une raison pour rejeter les données fondamentales que nul ne peut contester sans se mettre en opposition avec le sens commun, avec le langage de tous les hommes, avec la tradition universelle du genre humain? Ces données fondamentales ne sauraient être mises en discussion.

Les dispositions dites morales, ou les penchants qui ont leur racine dans les profondeurs de l'organisme,

(1) Rien ne prouve mieux la portée de cette doctrine que l'idée que nous nous faisons du naturel d'une personne d'après l'expression de son attitude, de sa physionomie, de sa voix, d'après la forme de ses membres, d'après même la couleur de ses yeux, de sa peau ou de ses cheveux,

doivent être regardés comme une résultante générale des excitations partielles de l'appareil ganglionnaire, résultante dont l'action sur le cerveau se trahit à chaque instant, soit par les idées qu'elle tend à faire prédominer, soit par les expressions sentimentales qu'elle fait prévaloir invariablement. Mais ce n'est pas tout. Les penchants ne se transforment en sentiments qu'au moyen de l'intervention cérébrale, provoquée par un certain nombre d'idées acquises, et de quelques circonstances extérieures. Il faut qu'une de ces causes, qui sont étrangères à la vie ganglionnaire, ait déjà produit son effet au moins une fois, pour que le penchant se révèle, et prenne, en se révélant, un aspect déterminé, celui d'un désir ou d'une passion. Le retentissement qui se fait sentir dans les viscères de la poitrine ou de l'abdomen sert alors non-seulement à mesurer l'intensité d'une passion, mais encore à distinguer le sentiment qui vient de se révéler. Or, ce retentissement prouve qu'il existe une relation préétablie entre le monde moral et la vie viscérale, analogue jusqu'à un certain point à celle qui existe entre les idées voluptueuses et les organes de l'appareil générateur. Lorsque cette relation préétablie s'est une fois manifestée par le retentissement dont nous parlons, les sentiments n'acquièrent pas, il est vrai, des sens distincts comme le sont ceux de la faim ou de l'appétit vénérien; mais le sens auquel ils se rapportent, étant plutôt commun que spécial, et donnant lieu à des impressions plutôt vagues que précises, acquiert un caractère de spécialité et de précision par l'expérience

de chacun et par une sorte d'analyse psychologique, que tout homme qui a reçu un enseignement fait à son insu et avec la plus grande rapidité. Il n'y a d'émotion qu'à la condition de subir un ébranlement, une action *affective*, dans la région épigastrique, qui semble être le foyer des excitations ganglionnaires. Or, c'est le concours de l'idée et de l'*affection* qui constitue le sentiment. Une émotion isolée ne saurait produire autre chose qu'une agitation stérile et sans issue. Une idée isolée ne saurait avoir un caractère affectif. L'émotion sans l'idée, c'est le trouble d'un homme qui ne sait encore ni ce qu'il veut ni ce qui lui manque. L'idée sans l'émotion, c'est la connaissance plus ou moins exacte d'une satisfaction indifférente.

Lorsque le retentissement dont nous avons parlé a été rapproché une fois par notre esprit d'une cause déterminée et bien connue, il s'établit une association physiologique qui rend désormais inséparables la part d'action du système ganglionnaire fournie par l'émotion, et la part d'action du cerveau fournie par l'idée. La relation préétablie entre les deux éléments du sentiment deviendra une solidarité indestructible ; l'émotion rappellera l'idée ; et l'idée ramènera l'émotion. Il y aura sous l'influence de la pensée un fait d'innervation cérébro-ganglionnaire ; il y aura sous l'influence du trouble affectif un fait d'impressionnabilité ganglio-cérébrale.

L'impressionnabilité ganglio-cérébrale est donc cette aptitude en vertu de laquelle l'excitation d'un des sens spéciaux ou communs de la vie viscérale se transmet à

la centralité sensorio-motrice et psycho-cérébrale. Les appétits et les sentiments sont donc des faits d'impressionnabilité ganglio-cérébrale, mais à des titres différents. Dans les premiers, l'excitation affective, spontanément produite et naturellement distincte, n'a pas besoin, pour avoir lieu, du contact des influences extérieures; elle n'a pas besoin pour acquérir un sens spécial, de l'intervention de l'intelligence; aussi peut-elle s'irradier à la centralité sensorio-motrice et y provoquer des faits d'innervation expressive ou instinctive, sans la coopération préalable de l'appareil logique ou cérébral. Dans les seconds, l'excitation affective, consécutivement produite et naturellement confuse, a besoin, pour avoir lieu, du contact des influences sociales; elle a besoin, pour acquérir un sens spécial et distinct, de l'intervention de l'intelligence; aussi ne peut-elle s'irradier à la centralité sensorio-motrice sans appeler la coopération de la centralité psycho-cérébrale. En d'autres termes, dans l'appétit, l'excitation affective peut se manifester indépendamment de l'idée, tandis que, dans le sentiment, l'excitation affective et l'idée sont inséparables. Telle est la ligne de démarcation que nous croyons pouvoir établir entre les impressions instinctives proprement dites et les impressions sentimentales.

Pour bien faire concevoir le rôle des impressions ganglio-cérébrales dans les actes de la vie morale et intellectuelle, il suffit de rappeler l'influence exercée par notre état affectif sur la direction de nos idées et de nos raisonnements. Combien de fois ne voyons-nous pas les hommes varier sincèrement dans leurs

convictions sur des sujets importants, par le seul fait d'une démarche empreinte d'une habile bienveillance qui aurait flatté leur amour-propre? Tout le monde sait que l'art de convertir les autres à nos opinions consiste surtout à faire naître en eux d'agréables émotions. Les personnes et les choses que nous avons jugées avec le plus de sévérité, sous l'influence d'une émotion particulière, prennent souvent, sous l'influence d'une émotion différente, un caractère d'aménité et d'opportunité qui nous surprend. Il y a dans ce phénomène quelque chose d'analogue à ce qui a lieu dans les appétits, lorsqu'un énergique et impérieux appel des sens nous fait trouver les meilleures raisons en faveur de l'objet appelé à le satisfaire. Cet objet, dédaigné et honni un instant auparavant, acquiert alors, aux yeux de notre esprit, des qualités merveilleuses qui ne tarderont pas à se convertir, la satisfaction étant obtenue, en déplorables défauts.

Des impressions physico-cérébrales ou sensoriales.

Il est inutile d'entrer à ce sujet dans beaucoup de détails. Il s'agit simplement des impressions reçues par l'intermédiaire des organes des sens externes. Nous nous bornerons à rappeler ce que nous avons essayé de démontrer dans le chapitre premier : à savoir, que les impressions sensoriales ne prennent le caractère de sensations distinctes que moyennant l'intervention de l'esprit éclairé par un enseignement préalable. Nous ajouterons que les appareils sensoriaux,

étant représentés par une surface périphérique, par un foyer cérébral et par un organe de transmission, la reproduction des impressions doit être regardée comme ayant lieu dans la portion cérébrale de ces appareils. Il n'en est pas de même des opérations intellectuelles dans lesquelles les images sont évoquées dans l'intérêt d'un raisonnement. Ces opérations sont étrangères à l'impressionnabilité et à la mémoire sensoriales; elles appartiennent au cerveau, considéré comme appareil spécial de l'intelligence. Or, comme toute impression sensoriale, pour qu'elle puisse être rappelée et représentée par un signe, doit être associée à une idée, il en résulte que toute sensation réclame le concours du cerveau, considéré comme appareil de l'intelligence, et du cerveau, considéré comme foyer des appareils sensoriaux. C'est dans ce sens que nous disons d'une impression sensoriale qu'elle est physico-cérébrale.

Des impressions psycho-cérébrales ou spirituelles.

Ce sujet est celui auquel nous attachons la plus grande importance, car il contient toute la réforme que nous voudrions introduire dans l'étude des rapports du physique et du moral de l'homme. Il demanderait à être longuement traité, si déjà nous n'avions eu souvent l'occasion de montrer les rapports qui existent entre les fonctions nerveuses et les idées exprimées par le langage.

Nous désignons sous le nom d'impression psycho-

cérébrale, l'excitation qui est produite dans la centralité nerveuse sous l'influence d'une idée. Nous n'avons pas besoin de rappeler que toute opération organique, qui est déterminée ou influencée par une idée, doit être regardée comme un fait d'innervation correspondant à une impression psycho-cérébrale. Il nous suffira d'ajouter que, parmi les idées, il en est qui deviennent plus particulièrement des principes d'action, et auxquelles correspondent plus directement les diverses opérations et les divers appareils du système nerveux. Une loi morale, par exemple, c'est-à-dire l'idée d'un devoir, est un principe d'action qui étend son influence non-seulement sur l'appareil psycho-cérébral et sensorio-moteur, mais encore sur le système ganglionnaire. Cela est si vrai, que, lorsque cette influence a créé une habitude, si cette habitude vient à être troublée par le souvenir d'une faute, il y a production d'une souffrance connue sous le nom de remords et qui se traduit au dehors par une expression particulière. Il est d'autres idées, et c'est le plus grand nombre, qui sont des principes de connaissance et qui interviennent, soit dans les sensations, soit dans les faits de conscience. Il ne faut pas oublier que ce qui distingue surtout les opérations cérébrales de l'homme des opérations cérébrales des animaux, c'est que toutes les impressions reçues par la centralité nerveuse des animaux, sous l'influence des excitations sensoriales sous-ganglionnaires, se succèdent dans un ordre aveugle, fatal, automatique ; tandis que les impressions reçues par la centralité nerveuse de l'homme

reçoivent toutes un nom, une signification, au fur et à mesure qu'elles sont produites, et constituent ainsi une logique rationnelle, libre et éclairée. L'impression affective et l'impression sensoriale se trouvent ainsi au contact de l'idée qui les complète en leur donnant le caractère d'un sentiment et d'une sensation déterminés. Quoi qu'il en soit, toute opération cérébrale qui correspond directement ou indirectement à une idée reçue par l'enseignement et conservée au moyen du langage, doit être regardée comme le résultat d'une impression psycho-cérébrale. L'esprit y intervient, soit comme principe d'action, soit comme principe de connaissance, par la volonté, par le désir, par la notion distincte, en dirigeant, en appelant ou en discernant les impressions dont le cerveau est le foyer général. Qu'on se persuade bien qu'une idée, représentée par un signe, est une force acquise par l'esprit à l'appareil cérébral, et que cette force commande à un nombre infini d'excitations et d'irradiations nerveuses. Toute idée, en un mot, est une impression psycho-cérébrale, à laquelle correspond logiquement une série indéterminée de faits d'innervation.

§ II. Des faits d'innervation.

Nous désignons sous le nom d'innervation toute irradiation nerveuse qui a lieu à la suite d'une impression. Les faits d'innervation se distinguent en trois ordres, que nous avons dû souvent mentionner, ce sont : **1°** les faits d'innervation cérébro-ganglionnaire ou affective ;

2° les faits d'innervation cérébro-musculaire, ou locomotrice; 3° les faits d'innervation intra-cérébrale, ou logique; 4° les faits d'innervation cérébro-sensoriale.

De l'innervation cérébro-ganglionnaire ou affective.

Il y a innervation cérébro-ganglionnaire lorsque l'excitation cérébrale déterminée par une idée ou par une sensation se propage au système nerveux ganglionnaire pour y produire un ébranlement agréable ou pénible. C'est par cette irradiation, qu'un penchant, qu'une disposition affective, dépendant des conditions générales de l'organisme, se révèle et prend l'aspect d'un sentiment, d'un désir, d'une passion déterminés. Supprimez cette irradiation, vous aurez un fait intellectuel, une idée ou une sensation, mais vous n'aurez point un fait affectif; vous aurez une conception, mais vous n'aurez point l'émotion qui doit y être associée pour constituer un sentiment; vous aurez séparé les deux éléments dont l'association la plus intime est indispensable à la production des sentiments; vous aurez, en un mot, séparé l'excitation psycho-cérébrale de l'excitation ganglionnaire.

Les faits d'innervation cérébro-ganglionnaire ou affective sont ceux qui se présentent le plus habituellement à la pensée lorsqu'il s'agit d'apprécier l'influence du moral sur le physique. Les mouvements du cœur, la respiration, la digestion, les sécrétions bilieuse, urinaire, spermatique, muqueuse, etc., sont soumis tous les jours, à chaque instant, à l'empire des

idées se rapportant aux sentiments et aux passions. Cet empire s'exerce sur tous les hommes, mais à des degrés qui varient infiniment en raison des dispositions particulières de chacun. Dans certaines affections nerveuses, il se manifeste d'une manière exceptionnelle et vraiment extraordinaire. Pour nous résumer, l'innervation cérébro-ganglionnaire est ce qui donne lieu à l'émotion proprement dite, que nous devons considérer à la fois comme le caractère essentiel de l'état affectif et comme le point de départ des expressions sentimentales de la physionomie, du geste, du regard, de l'attitude, de l'accentuation, etc. Il est inutile de rappeler que l'émotion est expansive ou oppressive, c'est-à-dire qu'elle correspond, par des effets physiologiques spéciaux, à la diversité des impressions qui sont en harmonie ou en opposition avec le sentiment dominant. L'anxiété précordiale, l'abattement, la pâleur, le trouble de la respiration, des fonctions digestives, des sécrétions, de la menstruation, etc., sont l'expression des émotions oppressives. La circulation capillaire, la libre respiration, une sorte d'excitation générale, les faciles épanchements, un bien-être plus ou moins parfait, etc., sont l'expression des émotions expansives. L'innervation cérébro-ganglionnaire est le moyen principal à l'aide duquel les divers sentiments reçoivent une expression générale, et à l'aide duquel se produisent les phénomènes d'imitation organique, connus sous les noms de sympathie et d'antipathie. Considérée sous ces deux aspects, l'innervation est appelée *expressive* ou *imitative*.

De l'innervation cérébro-musculaire ou locomotrice.

Les mêmes appareils locomoteurs sont susceptibles d'exécuter deux ordres de mouvements : les mouvements expressifs ou instinctifs, et les mouvements volontaires. Les mouvements du premier ordre ne réclament pas nécessairement l'intervention du cerveau considéré comme appareil intellectuel ou logique. Ils ont lieu chez l'enfant né anencéphale, comme chez les animaux qui n'ont point de cerveau ou auxquels l'expérimentateur l'a enlevé. On sait très-bien que les mouvements instinctifs persistent autant que la vie, lorsque l'instrument, après avoir détruit les parties placées au-dessus du quatrième ventricule, a respecté les origines des nerfs moteurs de la face. Les expériences qui constatent ce fait sont nombreuses et bien connues. S'il n'en est pas de même pour les mouvements qui dépendent des nerfs moteurs du tronc, c'est que la vie est menacée par toutes les opérations qui atteignent plus ou moins profondément la moelle allongée et la moelle cervicale. Indépendamment de cette disposition, qui nous fait admettre une centralité sensorio-motrice indépendante jusqu'à un certain point de la centralité cérébrale, les mouvements dont il s'agit peuvent être produits par l'intervention cérébrale, sous l'influence de la volonté, sous l'influence d'un désir. Les mêmes muscles sont donc destinés à la contraction instinctive ou expressive, qui résulte, chez les animaux, des excitations affectives et des excitations sensoriales, et à la contraction volontaire qui ré-

sulte chez l'homme des excitations psycho-cérébrales; aussi notre distinction porte-t-elle plus particulièrement sur la diversité des appareils nerveux dont ils subissent l'innervation. Cette distinction est importante, car elle nous permet de séparer la série des phénomènes que nous regardons comme l'effet d'une logique aveugle et automatique, de la série des phénomènes que nous regardons comme l'effet d'une logique libre et intelligente. C'est cette dernière série que nous avons surtout en vue lorsque nous parlons de l'innervation cérébro-musculaire. Nous insistons sur ce point, parce que nous voyons tous les jours les physiologistes confondre, dans leur langage, les deux ordres de phénomènes instinctifs et intellectuels, en les rattachant vaguement à ce qu'ils appellent indifféremment les *centres nerveux*, l'axe *cérébro-spinal*, l'*encéphale* ou le *cerveau*. Il importe de porter dans le langage des anatomistes au moins cette vulgaire exactitude qui existe dans le langage ordinaire. Ainsi, un cri qui est arraché par une douleur ne doit pas être confondu, en anatomie ni en physiologie, avec un cri parfaitement semblable que pousserait un acteur habile dans l'art de la déclamation. Que signifie, en présence de deux faits identiques si diversement produits, l'intervention routinière des *centres nerveux?*... Ici se présente l'occasion de donner une explication que nous prions nos lecteurs de méditer.

Il nous est arrivé, et il nous arrivera souvent encore, de rattacher la production des mouvements instinctifs ou expressifs à l'innervation cérébro-musculaire; voici

pourquoi. Les exercices intellectuels finissent par engendrer une habitude, c'est-à-dire une mémoire organique (qu'on nous pardonne cette expression) (1) ; or, cette mémoire organique vient, chez l'homme, renforcer les instincts et ajouter à l'action fondamentale de la centralité *sensorio-motrice*, l'action supplémentaire de la centralité *psycho-cérébrale*. Tel mouvement instinctif ou expressif qui n'aurait pas lieu sans le réveil d'une idée préalablement acquise, s'exécute avec une rapidité et une soudaineté merveilleuses lorsque cette idée est réveillée par une impression psycho-cérébrale, sensoriale ou ganglio-cérébrale. Ainsi, l'idée d'un danger, qui est résultée d'un enseignement ou d'une expérience personnelle, peut se réveiller subitement sous l'empire d'une pensée, d'une sensation ou d'une émotion, et déterminer, sans que nous en ayons conscience, tous les mouvements propres à l'instinct ou à l'impression sentimentale. Il est encore un autre aspect sous lequel des mouvements, devenus automatiques par l'habitude, doivent être présentés comme des effets de l'innervation cérébro-musculaire. Lorsqu'un homme est parvenu à exécuter sans effort et sans attention les mouvements les plus compliqués que dans le début il ne pouvait obtenir que moyennant de grands efforts et une grande application, comme on ne peut pas se refuser à reconnaître l'origine intellectuelle volontaire, et par conséquent psycho-cérébrale,

(1) Nous appellerons *habitude* ou *mémoire organique* les faits de mémoire qui ont lieu sans conscience.

de ces mouvements, il est incontestable qu'ils sont le résultat de l'innervation cérébro-musculaire.

De l'innervation intra-cérébrale ou logique.

Les irradiations intra-cérébrales méritent d'être examinées avec un soin particulier. Elles occupent une place très-importante dans l'étude des phénomènes physiologiques de la vie morale et intellectuelle, dans l'étude surtout des phénomènes de l'éducabilité humaine. Comme il ne s'agit ici que de préparer nos lecteurs à l'étude difficile du mécanisme cérébral créé par le langage dans les actes de l'entendement, nous devons nous borner à quelques considérations nettes et précises.

Les faits d'innervation intra-cérébrale sont ceux qui ont lieu dans le cerveau lui-même, considéré comme appareil spécial de l'intelligence, sous l'influence des impressions spirituelles, sensoriales et ganglionnaires. Pour donner une notion aussi exacte que possible du phénomène d'irradiation déterminé dans l'appareil psycho-cérébral par ces trois ordres d'impressions, nous devons d'abord les faire connaître par des exemples.

Lorsqu'un homme désire se rappeler un certain nombre de faits dont il possède l'idée générale; lorsqu'il désire, par exemple, se rappeler les traits, la physionomie, le costume, le son de voix, etc., de chacun des membres d'une assemblée dont il a fait partie, la reproduction successive des diverses impressions

sensoriales, ou le souvenir volontaire des images recherchées, est le résultat de l'innervation intra-cérébrale. Le procédé de commémoration ou de mnémotechnie, usité en pareil cas, et qui n'est un secret pour personne, n'est autre chose qu'un appel, ou (pour me rapprocher le plus possible du mot consacré par le langage) un *rappel* d'une impression à une autre, au moyen d'une irradiation qui a lieu d'une portion cérébrale où s'est matérialisée une impression, à d'autres portions cérébrales où se sont matérialisées des impressions associées à celle-là. Il se produit, en d'autres termes, sous l'influence de l'excitation psycho-cérébrale primitive, sous l'influence de l'idée générale, une irradiation qui suit des voies mystérieuses sans doute, mais certaines et logiquement disposées, dans lesquelles se renouvellent les excitations produites par les idées particulières. C'est un instrument (s'il est permis, dans une matière aussi délicate, de recourir à une comparaison d'ailleurs souvent reproduite), c'est un instrument dont les cordes sont successivement touchées de manière à produire une suite de sons et à correspondre, par l'exécution, à une mélodie dont le musicien seul possédait la conception générale. C'est ainsi que nous voyons, sous l'influence d'un désir, d'un acte de la volonté, se produire un phénomène d'innervation intra-cérébrale, manifesté par des faits nombreux de mémoire, de raisonnement, d'association d'idées, etc. Pour constater ce phénomène, il suffit d'examiner ce qui se passe en nous lorsqu'un signe parlé ou figuré, lorsqu'un mot représentant une idée

générale, réveille non-seulement toutes les idées particulières contenues dans cette idée générale, mais encore toutes les émotions qui se rattachent à chacune de ces idées. Nous apercevons qu'il se produit une irradiation en quelque sorte divergente et pourtant synergique, qui atteint toutes les portions cérébrales entre lesquelles l'enseignement, le langage et l'exercice intellectuel ont établi une relation logique plus ou moins étroite.

Voici un exemple destiné particulièrement à mettre en saillie le phénomène d'innervation intra-cérébrale qui se produit lorsque, par l'exercice intellectuel, une habitude ou une mémoire organique ont été créées. Les mots *poignarder*, *égorger*, déterminent la production instantanée, non-seulement d'une foule d'idées, d'une foule d'images, qu'il est inutile de rappeler (elles ont peut-être déjà surgi dans l'esprit du lecteur), mais encore des émotions pénibles qui correspondent à ces idées et à ces images. On voit les idées ou les images, réveillées par ces signes, se multiplier comme d'elles-mêmes dans la pensée, sans qu'il soit nécessaire que la volonté intervienne pour les provoquer, sans qu'elles soient nécessairement accessibles à la conscience ; elles se succèdent par la seule force de l'association, qui a été faite par l'enseignement, entre un signe du langage et les idées ou les images évoquées. C'est ainsi que, sous l'influence d'une expression sentimentale qui nous émeut, nous nous trouvons si aisément transportés, sur les ailes de l'imagination, dans un domaine sans limites. C'est ainsi que les im-

pressions sensoriales peuvent évoquer d'anciennes impressions et nous entraîner, à notre insu, dans une série indéfinie de raisonnements. Arrêtons-nous, car nous reviendrons plus particulièrement sur ce sujet, lorsque, dans l'étude des phénomènes d'éducabilité nerveuse, il s'agira de considérer l'innervation intra-cérébrale dans ses rapports avec l'association des impressions.

De l'innervation cérébro-sensoriale.

Lorsque la volonté intervient dans les sensations, elles prennent un caractère particulier que le langage exprime par les mots *regarder*, *écouter*, *flairer*, *déguster*, *palper*, au lieu de voir, entendre, etc. Ces mots suffisent pour nous faire concevoir le fait d'innervation cérébro-sensoriale, qui correspond à un acte de l'esprit ou à une impression psycho-cérébrale. Nous n'avons pas besoin de rappeler que la prévision des impressions sensoriales que nous recherchons aurait l'intensité de la sensation, et que cet accroissement d'intensité est un effet de l'innervation dont nous parlons. Quelquefois cette prévision, lorsqu'elle est le résultat d'une hypothèse dont on recherche la vérification, ou d'un désir dont on recherche la satisfaction, accroît si bien l'intensité de la sensation, qu'elle finit par produire de véritables illusions, en faisant apparaître ce que l'on recherche plutôt que ce qui existe réellement. L'impressionnabilité générale subit à cet égard les mêmes lois que l'impressionnabilité spéciale.

Une douleur vivement redoutée, par cela seul que l'esprit en est sans cesse préoccupé, ne tarde pas, chez l'hypochondriaque, à se transformer en une douleur réelle.

§ III. Des faits d'association.

L'aptitude d'irradiation en vertu de laquelle la reproduction d'une excitation nerveuse réveille toutes celles qui y ont été associées une ou plusieurs fois, est une des propriétés les plus merveilleuses du système nerveux. Elle consiste dans une relation fonctionnelle que l'association de certaines excitations parvient à établir entre les diverses parties d'un même appareil ou entre des appareils différents. Une idée qui en réveille une autre, une sensation qui réveille des idées, une impulsion qui fait revivre une émotion, un mot qui fait surgir une idée, etc., sont des exemples vulgaires de cette relation fonctionnelle. L'association des excitations joue dans l'éducabilité humaine et dans l'éducabilité animale un rôle qu'il importe d'étudier avec soin, afin de distinguer ce qui appartient à l'une de ce qui appartient à l'autre, afin surtout de pouvoir remonter à la source de certaines formes de la surexcitation nerveuse. Il nous suffit ici de la mentionner comme offrant un des aspects les plus remarquables de l'excitabilité du système nerveux. C'est en quelque sorte une relation fonctionnelle réservée à la puissance créatrice de l'éducation, car elle ne peut avoir lieu qu'au moyen d'excitations associées au gré des personnes

qui surveillent ou dirigent notre enfance. L'aptitude à la relation fonctionnelle que l'association des excitations établit entre diverses parties du système nerveux, a évidemment pour cause finale la création complémentaire qu'on appelle la seconde nature, et qui doit être l'œuvre de l'enseignement social. Quant aux animaux, elle contribue à faire correspondre leur organisme au milieu physique qui les entoure, en donnant à leurs instincts une direction appropriée aux influences de ce milieu. C'est cette aptitude, dont sont doués à un très-haut degré les animaux devenus domestiques, qui permet à l'homme de les transformer en dociles instruments de son intelligence.

Nous reviendrons sur ce sujet dans les deux chapitres suivants.

§ IV. Des irradiations sympathiques.

L'aptitude aux irradiations sympathiques a été, autrefois, regardée comme pouvant appartenir à plusieurs systèmes ou à plusieurs tissus de l'organisme. On s'accorde, aujourd'hui, à la regarder comme appartenant exclusivement au système nerveux. A notre avis, la doctrine des sympathies a besoin d'être entièrement renouvelée ; elle n'est, aujourd'hui, que ténèbres et confusion, grâce à l'application désordonnée que l'école dite physiologique en a faite à tous les phénomènes de la vie morale et intellectuelle. Le rôle des sympathies doit être restreint ; mais cette question est trop vaste pour que nous puissions la discuter ici. Nous

devons nous borner à distinguer les irradiations sympathiques des faits d'impressionnabilité, d'innervation et d'association, avec lesquels on les a si souvent confondues. Sachons à cet égard éviter la confusion qui a été introduite dans le langage et dans les idées. La plupart des faits d'innervation qui, ainsi que nous venons le voir, correspondent logiquement et avec conscience aux faits d'impressionnabilité, une émotion, par exemple, qui succède immédiatement à une idée, ou un mouvement qui succède à un acte de la volonté, ne sont point des sympathies et ne doivent point être regardés comme des sympathies. Ainsi les palpitations, l'anxiété, les gémissements, les larmes, les soupirs, etc., qui succèdent à une impression dite morale, sont le résultat d'une innervation cérébro-ganglionnaire; la parole, le chant, la déclamation, la marche, etc., qui sont commandés par la volonté, sont le résultat d'une innervation cérébro-musculaire ; les regarder comme des phénomènes de sympathie, ce serait en affirmer l'analogie avec les troubles de la circulation, de la perspiration pulmonaire et cutanée, de la calorification, de la locomotion, etc., qui prennent le nom de fièvres et de convulsions symptomatiques ; ce serait donner une signification inexacte, et d'ailleurs fort vague, à une irradiation fonctionnelle dont le caractère est parfaitement défini ; ce serait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, faire disparaître, dans une question de physiologie générale, un ordre de faits qui appartient spécialement à la physiologie morale et intellectuelle. Dans les cas où une excitation propagée

à la centralité sensorio-motrice peut être portée dans la centralité psycho-cérébrale, et s'y transformer en idée, l'innervation correspondante ne doit jamais être confondue avec une irradiation sympathique. Toutes les fois qu'une impression est accessible à la conscience, et que l'activité morale et intellectuelle peut modérer, empêcher ou permettre l'innervation correspondante, le résultat de cette innervation ne doit pas être regardé comme un fait de sympathie. Il serait absurde de dire que la présence d'une fleur, dont l'odeur fait revivre d'anciennes émotions et réveille d'anciennes idées, agit de la même manière qu'une odeur dont la céphalalgie, les nausées, la syncope, les attaques de nerfs, seraient le résultat.

Il serait à désirer, dans l'intérêt de la science, que le mot sympathie ne servît jamais qu'à exprimer, d'une part, cette solidarité générale qui existe entre toutes les parties de l'organisme et qui se montre plus étroite entre certains organes et entre certains appareils, en raison de leur importance relative et de leur coopération fonctionnelle, et, de l'autre, cette solidarité spéciale que l'on remarque dans certains états pathologiques ou dans certaines idiosyncrasies. Quoi qu'il en soit, le rôle attribué aux sympathies, nous le répétons, doit être prodigieusement réduit, si l'on veut parvenir à une coordination méthodique des phénomènes du système nerveux.

§ V. Quelques réflexions générales sur la répartition de la névrosité.

Chacun des organes et des appareils du système nerveux ne peut produire qu'une quantité déterminée de névrosité. Cette quantité est en général à peu près la même chez tous les hommes; mais elle varie néanmoins dans certains cas avec les conditions de l'âge, du sexe, de l'habitude, du tempérament, et avec les idiosyncrasies particulières. Ainsi, un homme est plus mobile qu'un autre; ainsi, l'amaurose par épuisement survient chez quelques personnes dans des conditions où elle n'a pas lieu chez le plus grand nombre. Cette déperdition de névrosité varie aussi avec la nature de la cause qui excite une surface nerveuse. Lorsque la cause excitante est appropriée à la fonction d'un organe, la névrosité s'épuise moins rapidement; lorsque la cause excitante est étrangère à la fonction de cet organe, la névrosité s'épuise très-vite, ainsi que cela a lieu, par exemple, pour l'urèthre dans lequel on introduit une bougie ou une sonde.

La déperdition de la névrosité est d'autant plus abondante que l'excitation est plus intense, plus prolongée, et se propage dans une plus grande étendue. Ainsi, elle est plus abondante dans l'émotion que dans la sensation, dans les violents mouvements que dans les actes de l'entendement, dans la méditation que dans la rêverie, etc. Cette déperdition est très-faible dans les sympathies.

La névrosité est une force qu'il n'est pas permis de

dépenser sur plusieurs points à la fois. Si elle est prodiguée dans un appareil, elle fait défaut dans un autre (1). On pourrait, sous ce rapport, la comparer à une quantité qui serait uniformément répandue et en équilibre parfait. On a exprimé cet équilibre considéré dans les faits de sensibilité, en imaginant la *loi du balancement*. Nous croyons que cette égale répartition est une chimère. Il est possible qu'elle existe pour les éléments isolés de la névrosité ; mais elle ne saurait exister pour la névrosité elle-même, qui est le produit de chaque excitation spéciale. Quant à celle-ci, qui résulte du concours des deux éléments, elle ne peut être uniformément répartie qu'à la condition d'une inertie à la fois intellectuelle, sensoriale, affective et musculaire. L'équilibre parfait de la névrosité, c'est le sommeil, l'inaction, l'insensibilité, l'immobilité ; là où il y a veille, action, idée, sensation, raisonnement, mouvement, il y a déperdition partielle, déperdition spéciale de névrosité. Accumulée par suite de l'inaction, elle peut s'irradier d'une manière désordonnée, troubler toutes les fonctions nerveuses, et envelopper dans sa funeste influence les fonctions les plus profondes de la vie de nutrition. En la dépensant outre mesure dans un appareil, on en tarit les sources dans un autre, par la diversion artérielle qu'on opère. Cet antagonisme se montre, en général, entre les phénomènes de l'impressionnabilité et ceux de l'innervation volontaire, et en parti-

(1) C'est ce que semble exprimer ce vers :

Pluribus intentus minor ad singula sensus.

culier entre l'appareil psycho-cérébral ou intellectuel et l'appareil cérébro-musculaire ou locomoteur. L'antagonisme d'ailleurs n'exclut pas les sympathies, car, s'il y a, par exemple, antagonisme entre les opérations de l'entendement et la digestion, il y a néanmoins sympathie étroite entre le cerveau et l'estomac.

CONCLUSION ET RÉSUMÉ ANALYTIQUE DU CHAPITRE CINQUIÈME.

I. Après avoir exposé les faits les plus propres à mettre en saillie l'influence de l'éducation sociale et privée, morale et physique, sur les fonctions et les maladies nerveuses, nous devions rechercher les lois physiologiques et pathogéniques en vertu desquelles cette influence s'exerce. Cette recherche intéresse à la fois le philosophe et le médecin.

II. La vie morale et intellectuelle de l'homme s'alimente à trois sources distinctes. Ces trois sources sont : 1° les facultés spirituelles qui doivent être regardées comme les mêmes chez tous les hommes ; 2° les aptitudes organiques qui subissent quelques variations chez les différents individus ; 3° l'enseignement au moyen du langage et des institutions sociales, qui varie avec les diverses civilisations.

III. Sans l'enseignement, les facultés spirituelles et les aptitudes organiques, ayant en vain manifesté leur présence, restent impuissantes et stériles.

IV. L'étude de l'homme comprend donc celle de son

éducabilité, soit qu'il s'agisse de l'état de santé, soit qu'il s'agisse de l'état de maladie.

V. Pour connaître les lois de l'éducabilité du système nerveux, il est nécessaire de coordonner préalablement les divers phénomènes de l'excitabilité nerveuse.

VI. Ces phénomènes se présentent sous deux aspects généraux qui sont inséparables, à la vérité, mais qu'il importe de distinguer pour les examiner ensuite dans leurs rapports particuliers avec l'habitude et avec la surexcitation nerveuse. Ces deux aspects sont : 1° l'*excitation* proprement dite, ou la modification initiale produite dans l'extrémité centrale ou périphérique d'un appareil nerveux, sous l'influence d'une cause viscérale, physique ou spirituelle ; 2° l'*irradiation* ou la transmission de l'excitation initiale dont elle est l'indispensable manifestation.

VII. Les données de l'anatomie générale, celles de la physiologie et de la pathologie, nous démontrent que l'excitation nerveuse consiste dans une relation fonctionnelle, déterminée par la présence d'une cause appropriée, entre le sang artériel et la substance médullaire. Toute excitation réclame donc, pour se produire, le concours de l'élément nerveux et de l'élément artériel, et donne lieu à l'émission d'une force qui doit être regardée comme le résultat du concours de ces deux éléments.

VIII. Cette force, considérée dans ses éléments, peut être regardée comme une production névro-hémique. Considérée en elle-même, elle s'appelle *névrosité.*

IX. Dans chaque excitation, il y a une déperdition

de névrosité ; et cette déperdition est d'autant plus considérable que l'excitation est plus intense ou plus prolongée et se propage dans une continuité nerveuse plus étendue.

X. L'irradiation nerveuse n'est autre chose que la propagation de la névrosité dégagée dans une excitation centrale ou périphérique.

XI. L'irradiation se présente sous quatre aspects. Ces quatre aspects sont l'impression, l'innervation, l'association et la sympathie.

XII. L'impression est la névrosité propagée ou directement produite dans la centralité encéphalique. Elle est ganglio-cérébrale ou instinctive ; physico-cérébrale ou sensoriale, psycho-cérébrale ou spirituelle.

XIII. L'innervation est la névrosité propagée à la suite d'une impression, et s'irradiant dans des voies déterminées par cette impression. Elle est cérébro-ganglionnaire ou affective, expressive, imitative, etc. ; cérébro-musculaire ou locomotrice, intra-cérébrale ou logique, et cérébro-sensoriale, dans l'observation attentive.

XIV. L'association établit une relation fonctionnelle : 1° entre les excitations diverses d'un même appareil ; 2° entre les excitations qui se produisent simultanément dans des appareils différents. C'est en vertu de cette relation qu'une impression rappelle celles qui y ont été associées une ou plusieurs fois.

XV. La sympathie est une forme de l'irradiation nerveuse qu'il importe de distinguer de celles qui ont lieu avec conscience, sous l'influence des idées, des

sentiments et des émotions sensuelles ou sentimentales. C'est une irradiation obscure, ayant lieu sans l'intervention de l'activité morale et intellectuelle ou se produisant sans conscience par l'effet de l'habitude.

XVI. La névrosité uniformément répartie dans tout le corps, serait l'inertie complète. Tout acte de la vie morale et intellectuelle est une déperdition partielle de névrosité. Prodiguée dans un appareil, elle fait défaut dans un autre, grâce à la diversion artérielle qui en résulte.

XVII. C'est surtout entre les phénomènes de l'impressionnabilité et ceux de l'innervation volontaire que se révèle cet antagonisme dont on a cru pouvoir rendre raison en imaginant la loi de balancement.

CHAPITRE SIXIÈME

INDUCTIONS PHYSIOLOGIQUES SUR L'ÉDUCABILITÉ NERVEUSE, OU ESSAI D'UNE COORDINATION GÉNÉRALE DES PHÉNOMÈNES DE L'HABITUDE.

Les faits d'éducabilité nerveuse se présentent sous deux aspects généraux qui correspondent aux deux conditions physiologiques de l'excitabilité du système nerveux que nous venons d'étudier dans le chapitre précédent. Ils doivent être examinés dans leurs rapports avec l'excitation proprement dite, et dans leurs rapports avec l'irradiation. Il s'agit, d'une part, de considérer l'habitude comme un fait de nutrition dépendant du renouvellement des mêmes excitations, et de l'autre, de la considérer comme le résultat d'une relation nerveuse établie au moyen de l'association des mêmes impressions. Dans les deux cas, il ne doit être question que de mettre en saillie la part d'action qui appartient à l'organisme nerveux dans la production des phénomènes de l'habitude.

SECTION PREMIÈRE

DE L'HABITUDE CONSIDÉRÉE COMME UN FAIT DE NUTRITION SPÉCIALE, PRODUIT PAR LE RENOUVELLEMENT DES MÊMES EXCITATIONS.

L'exposé analytique des phénomènes de l'excitation nerveuse, présenté dans la section première du chapitre précédent, était destiné à servir de point de

départ à nos recherches sur les conditions physiologiques de cette forme de l'habitude qui résulte plus particulièrement du renouvellement des mêmes excitations. Nous croyons devoir énoncer ici, à l'aide de quelques propositions, les données générales de cet exposé analytique.

1° Les moments où l'excitation nerveuse est produite sont marqués par un accroissement de circulation locale. Les intervalles de repos sont marqués par un ralentissement de cette circulation.

2° L'excitation nerveuse ne peut être prolongée longtemps sans un intervalle de repos destiné particulièrement à réparer les deux éléments de la névrosité. Toute excitation nerveuse est nécessairement intermittente.

3° Le sang intervient dans l'excitation nerveuse en abandonnant une quantité déterminée de l'élément artériel, qui est destiné à concourir avec l'élément nerveux à la production de la névrosité.

4° L'intensité de la circulation artérielle, lorsqu'elle est accrue dans un appareil nerveux, entre des limites déterminées, donne lieu à un accroissement d'intensité dans l'excitation nerveuse et un accroissement de quantité dans la production de la névrosité.

5° Si l'activité circulatoire est ralentie, il en résulte une diminution dans l'intensité de l'excitation nerveuse et dans la quantité de la névrosité produite. Si l'activité circulatoire est nulle, si la circulation est empêchée, il y a abolition de l'excitation nerveuse, et la névrosité ne se produit plus.

6° Le phénomène de l'excitation nerveuse consiste dans la relation fonctionnelle qui s'établit entre l'élément artériel et l'élément médullaire, sous l'influence de causes appropriées.

7° L'action souvent renouvelée des causes appropriées sur les surfaces nerveuses qu'elles excitent, y détermine un fréquent concours du sang artériel. Le concours fréquent de ce fluide entraîne nécessairement des modifications de nutrition vasculo-médullaire.

Cette dernière proposition doit-être méditée. Si l'intervention de la circulation artérielle est nécessaire à la production de la névrosité, la surface nerveuse soumise à des excitations souvent renouvelées et recevant, par conséquent, dans un temps donné, une plus grande quantité de sang, doit subir des modifications de nutrition qui en accroissent l'énergie fonctionnelle. De là cette impressionnabilité plus facile, plus délicate, plus étendue, cette innervation plus agile, plus prompte, plus intense, qui sont regardées comme une conquête, ou plutôt comme un caractère de l'habitude.

En énonçant cette donnée à laquelle l'induction et l'analogie nous conduisent et que l'observation ne fait que confirmer, nous nous trouvons en présence d'une objection que nous devons prévoir et combattre. Comme cette objection repose à la fois sur une erreur de langage et sur une erreur de doctrine, nous ne négligerons pas cette occasion d'offrir un exemple frappant de la confusion qui règne dans la méthode et dans les idées des physiologistes. Il s'agit, d'ailleurs, en la discutant ici, de nous placer sur le terrain le plus conve-

nable à la solution du problème qui nous occupe. Cette objection, la voici : On nous oppose que le renouvellement des mêmes excitations nerveuses, non-seulement ne donne pas toujours lieu à cet accroissement d'intensité fonctionnelle que nous attribuons à un fait de nutrition spéciale, mais encore qu'il produit, dans certains cas, un résultat opposé, en *émoussant la sensibilité*.

Nous répondrons à cette objection en démontrant que le renouvellement gradué des mêmes excitations n'émousse point la sensibilité, qu'il ne diminue point l'impressionnabilité des appareils nerveux; qu'il en accroît l'énergie fonctionnelle, et qu'il donne lieu à un fait de nutrition spéciale dont cette énergie fonctionnelle est l'expression.

On a dit et l'on répète tous les jours que l'habitude émousse la sensibilité, tout en perfectionnant le jugement, tout en rendant les mouvements plus aisés, plus énergiques, plus rapides. Il y a, dans cette assertion, une erreur et une contradiction faciles à expliquer. On attribue, dans ce cas, au mot *sensibilité* une signification équivoque, inexacte, qu'il ne saurait avoir dans la science des physiologistes. Veut-on dire que l'habitude diminue l'activité et l'énergie des organes et des appareils qui concourent à la production des phénomènes de la sensibilité?... Évidemment, cela ne saurait être supposé ; ce serait, d'ailleurs, comme nous le ferons voir bientôt, la plus grossière des erreurs. Veut-on dire qu'une impression souvent renouvelée, agissant sur un organe ou sur un appareil qui a été

modifié dans sa nutrition, l'affecte d'une manière moins désordonnée, plus régulière, partant moins *vive?*... Dans ce cas, comme le renouvellement gradué des excitations est loin d'affaiblir l'impressionnabilité, qui se montre, au contraire, toujours plus énergique, toujours plus étendue, et comme il s'agit néanmoins d'un résultat réel, il convient de l'exprimer d'une manière plus exacte et moins équivoque. Quant à nous, tenant compte de la double influence exercée par le renouvellement des excitations sur les phénomènes de sensibilité, nous dirons qu'il accroît l'activité et l'énergie des appareils nerveux en même temps qu'il en diminue la *surexcitabilité;* car celle-ci est d'autant plus grande que les excitations normales sont plus longtemps interrompues. Il nous sera facile de donner les raisons physiologiques de ce fait incontestable.

Il importe, dans l'étude des phénomènes de la vie, d'apporter, autant qu'il est possible, cette précision et cette rigueur de méthode qui font la gloire des sciences mathématiques. Toutes les fois que la série de ces phénomènes est susceptible d'être exprimée par des quantités proportionnelles, il ne faut pas craindre d'employer les formules qui énoncent les rapports de ces quantités. Ainsi, quand nous voyons un appareil nerveux subir l'influence du renouvellement gradué des excitations au point de paraître moins vivement impressionné et de fonctionner pourtant avec plus d'énergie, il est très-convenable de représenter par des quantités relatives les divers degrés d'intensité de la cause excitante, les proportions ascendantes de l'é-

nergie fonctionnelle et les proportions décroissantes de la surexcitabilité, afin d'obtenir le rapport qui existe entre tous ces éléments. Revenons, à cette occasion, à l'exemple de la sensation visuelle, que nous avons choisi en commençant l'exposé analytique de l'excitation nerveuse.

Que la cause excitante soit la lumière blanche dont l'intensité peut être représentée par une quantité $= 4$, l'excitabilité normale de l'appareil visuel d'un homme habitué à cette lumière pourra être représentée par une capacité $= 4$. Le rapport est parfait; mais que l'excitabilité visuelle d'un homme qui a vécu dans l'obscurité ne puisse être représentée que par une capacité $= 1$, l'excitation produite, dans ce dernier cas, par la lumière blanche, ne pourra se produire qu'à la condition, pour l'appareil visuel, de franchir les limites posées par la condition anatomico-physiologique actuelle, qui devra s'élever d'une capacité $= 1$ à une capacité $= 4$. Or, une excitation aussi disproportionnée avec les conditions de l'appareil sera une véritable surexcitation; elle sera désordonnée et douloureuse; elle occasionnera même une vive douleur. Cette surexcitation aura lieu, parce que l'agent lumineux avait une intensité à laquelle ne correspondait pas encore le faible degré d'évolution organique et de capacité fonctionnelle de l'appareil visuel; parce qu'il a appelé dans la rétine une quantité de sang trop considérable; parce qu'enfin il a provoqué une production de névrosité que ne comportait pas encore la condition ana-

tomico-physiologique de cette surface sensoriale. La surexcitation visuelle n'eût pas été à craindre, si, au lieu d'être une lumière blanche $= 4$, la cause excitante avait été une lumière moins intense, une lumière dont l'intensité serait $= 1$. En effet, si cette dernière quantité est progressivement élevée de manière à représenter l'ordre ascendant de la gamme chromatique, l'appareil visuel, appelé graduellement à recevoir une lumière plus vive, fonctionnera avec une énergie et une intensité croissantes, jusqu'à ce qu'il ait atteint les limites imposées par la nature, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'excitabilité normale soit élevée à une capacité $= 4$. L'appareil visuel aura atteint le terme de son développement; la lumière blanche, devenue un excitant normal, n'y provoquera plus les troubles qu'elle y provoquait auparavant. L'équilibre sera alors établi, le rapport nécessaire sera constitué, et l'impression sensoriale se produira aisément et régulièrement; elle ne sera ni désordonnée ni douloureuse. Tout ce changement sera dû à ce que l'appareil visuel aura trouvé dans l'intervention progressive de la circulation artérielle, non-seulement l'élément de la névrosité, mais encore l'élément de son développement vasculo-médullaire. Une modification organique, un fait de nutrition spéciale, en un mot, auront été produits par le renouvellement gradué des excitations (1).

(1) S'il était permis de poursuivre ici la méthode mathématique, dont pourtant il ne faut pas abuser, nous dirions que la rapidité croissante de ces capacités fonctionnelles, sous l'influence du renouvellement des excitations, peut être comparée à celle que les physiciens ont

C'est ainsi que l'analyse des faits exprimés par des quantités proportionnelles peut nous donner une idée exacte des résultats en apparence contradictoires de l'habitude et de la double influence qu'elle exerce sur l'impressionnabilité nerveuse. Cette analyse nous permet de nous élever à cette formule : *La quantité de névrosité nécessaire à la production d'un phénomène de sensibilité est d'autant plus aisée à produire que les conditions de nutrition des appareils nerveux sont mieux appropriées, par le renouvellement gradué des excitations, à subir l'action des causes excitantes.* Cette formule ne s'applique pas uniquement aux appareils sensoriaux ; elle s'applique également à la centralité psycho-cérébrale, à la centralité sensorio-motrice et aux appareils qui en reçoivent l'innervation volontaire. C'est ainsi que Bichat a pu dire : « L'oreille chez les musiciens, le palais chez les cuisiniers, le cerveau chez le philosophe, les muscles chez le danseur, le larynx chez le chanteur, etc., ont, outre l'éducation générale de la vie extérieure, une éducation particulière, que le fréquent exercice perfectionne singulièrement (1). » Nous irons plus loin et nous dirons que cette formule

déterminée dans les faits de gravitation. Il semble qu'à chaque nouvelle épreuve, l'organe nerveux acquiert une somme de forces d'autant plus grande qu'il en avait déjà acquis une plus considérable dans les épreuves précédentes. La capacité fonctionnelle d'un organe nerveux s'élèvera plus rapidement d'une quantité = 4 à une quantité = 8 qu'elle ne l'aura fait en s'élevant de 1 à 4. C'est ainsi qu'a lieu, en vertu d'un phénomène de nutrition vasculo-médullaire, ce singulier résultat de l'habitude que le langage vulgaire exprime par cet adage : *Il n'y a que le premier pas qui coûte.*

(1) *Recherches sur la vie et la mort*, 5e édit., p. 210.

s'applique parfaitement à l'appareil ganglionnaire lui-même, que nous regardons comme le foyer des excitations affectives. Prenons, par exemple, l'appétit sexuel, dont l'impulsion est d'autant plus énergique que la satisfaction réclamée par cet appétit est plus souvent accordée. On sait jusqu'où peut aller cette intensité croissante, abstraction faite de l'influence exercée par l'imagination, au moyen de l'innervation cérébro-ganglionnaire. Il en résulte pour les opérations organiques qui concourent à la fonction génératrice, pour la sécrétion spermatique par exemple, une énergie et une intensité fort rares chez les personnes qui ont pris l'habitude de la continence. Il en est de même pour la faim et la soif; tel homme n'éprouve le besoin de manger et de boire plus souvent et plus copieusement qu'un autre, que parce qu'il en a pris l'habitude sous l'influence de circonstances particulières. Il en est de même encore pour les appétits factices que les caprices de l'homme font naître, et qui ont, en général, pour objet d'occuper l'oisiveté plutôt que de satisfaire des besoins réels. Il en est de même enfin de tous les désirs dont la civilisation provoque l'éveil : ils deviennent d'autant plus vifs qu'on leur résiste avec moins d'énergie.

Concluons donc que le renouvellement gradué des mêmes excitations, au lieu d'émousser la sensibilité, ne fait que diminuer la susceptibilité des appareils nerveux et qu'elle en rend les opérations plus énergiques et plus étendues. A ceux qui persisteraient dans cette assertion, que l'habitude émousse la sensibilité,

parce qu'elle rend moins vives les émotions du plaisir et de la douleur, nous répondrions que c'est exprimer dans un langage inexact et équivoque un fait réel, que nous sommes loin de contester. Les émotions du plaisir ou de la douleur ne sont pas des fonctions déterminées, elles constituent un trouble, un changement, qui varient dans leur intensité avec les circonstances où notre esprit se trouve placé. Il n'est pas nécessaire, pour qu'une émotion de plaisir ou de douleur soit moins vive, qu'elle ait été souvent reproduite, il n'est pas même nécessaire qu'elle ait été éprouvée une seule fois; il suffit qu'elle ait été prévue, qu'elle ait été présente à notre pensée, grâce à l'idée plus ou moins exacte qui nous en a été donnée. Qu'une émotion soit connue, qu'elle soit attendue, que toute soudaineté soit impossible, elle sera désormais acquise à la personnalité de l'homme; elle y sera toujours présente sous forme d'idée; elle deviendra par là un obstacle à ce que la modification physiologique, dont elle est l'expression, se produise avec la même intensité. Il ne faut donc pas présenter comme un résultat du renouvellement des mêmes impressions, ce qui est en réalité le résultat de l'intervention de l'intelligence. Bichat, qui a commis cette erreur, et qui l'a développée d'une manière plus frivole que sérieuse, en a tiré cette conséquence, que la fidélité et la constance dans les affections heureuses ne sont pas dans la nature. Comme si une émotion recherchée avec ardeur, sous l'influence d'un ardent désir, pouvait être la même lorsque, ayant été éprouvée et acquise à notre souvenir, ce désir est

satisfait! N'est-ce pas confondre avec un résultat de l'habitude le calme qui succède à une satisfaction obtenue? Ne sait-on pas, au contraire, que l'habitude est une cause d'attachement, une source de sentiments qui persistent les dernières et survivent à toutes les autres? Quant à ceux qui croiraient pouvoir insister en s'appuyant sur quelques faits exceptionnels, sur celui, par exemple, de l'introduction d'une sonde dans l'urèthre, qui douloureuse d'abord, finit par ne plus occasionner de douleur lorsqu'elle a été souvent renouvelée, nous répondons qu'il ne faut pas confondre les faits de sensibilité normale produits par des agents appropriés et naturels avec les faits de sensibilité anormale produits par des agents artificiels. Il ne faut pas conclure d'un fait exceptionnel à un fait général. La douleur occasionnée par un corps étranger irritant une surface nerveuse, s'émousse parce que la névrosité s'épuise aisément là où elle n'est pas destinée à remplir une fonction spéciale, et elle s'épuise d'autant plus aisément que la douleur est plus vive. Ainsi, une piqûre sur le trajet d'un nerf cesse bientôt d'être douloureuse si elle est longtemps prolongée. Nous insistons sur ces détails, parce qu'il importe que les idées les plus simples ne soient pas complétement dénaturées par le langage que nous ont fait les physiologistes.

S'il est incontestable que le renouvellement des mêmes excitations accroît réellement l'étendue et l'énergie de l'impressionnabilité et de l'innervation fonctionnelles, si l'exercice augmente l'étendue des sensations et l'énergie des opérations intellectuelles, s'il

augmente l'intensité des désirs, il est difficile de ne pas tirer cette conséquence, que quelques éléments ont été ajoutés au développement anatomo-physiologique des appareils nerveux, qu'une modification de nutrition a été apportée, qu'une condition organique, en un mot, a été produite, différente de celle qui existait auparavant. Cette conséquence est rigoureuse ; nous croyons qu'elle est dans la pensée de tous les médecins. Toutefois, comme elle porte sur un fait extrêmement délicat, et comme elle renferme une donnée physiologique très-importante, il est nécessaire de réunir tous les renseignements qui peuvent en compléter la démonstration.

On a recueilli de nombreuses observations qui démontrent l'influence du renouvellement des excitations visuelles et auditives, non-seulement sur le développement des appareils de la vision et de l'audition, mais encore sur le développement de l'appareil cérébral lui-même, dont les opérations principales réclament l'intervention des signes parlés ou figurés du langage. On constate tous les jours, et c'est d'ailleurs un fait vulgaire, que l'exercice des facultés intellectuelles a pour résultat de développer le cerveau, d'en augmenter la masse, d'en accroître même le volume d'une manière appréciable aux sens. Il est donc permis de croire que l'exercice ou le renouvellement gradué des excitations nerveuses donne lieu à un phénomène de nutrition spéciale, et que ce phénomène de nutrition engendre l'énergie fonctionnelle qui caractérise l'habitude. Une difficulté persiste néanmoins, et nous devons essayer de la résoudre.

Ce phénomène de nutrition spéciale, nous dira-t-on, se manifeste rarement avec assez d'évidence pour qu'il puisse jamais être regardé comme un fait général suffisamment démontré : il est même inadmissible, pourrait-on ajouter, s'il est vrai que le système nerveux, en général, et le cerveau, en particulier, sont, relativement aux autres parties, plus volumineux chez l'enfant que chez l'adulte. Le contraire devrait avoir lieu si l'exercice des fonctions nerveuses donnait lieu à un accroissement de nutrition, si l'énergie fonctionnelle qui caractérise l'habitude, était l'expression réelle de cet accroissement de nutrition.

Voici notre réponse à cette double objection :

De ce que l'accroissement de nutrition ne se manifeste pas toujours par un accroissement évident dans le volume des organes nerveux, devons-nous, repoussant toute induction fondée sur l'analogie, mettre en doute un fait dont l'expérience et l'observation ont souvent démontré la réalité ? Le système nerveux échapperait-il, dans quelques-unes de ses parties, à la loi commune à tous les appareils de la vie de relation ? Certes, dans des organes si délicats, si simples, dont les opérations les plus importantes sont soustraites à notre regard armé des meilleurs instruments, il est impossible que la modification de nutrition qui s'y opère soit traduite à l'extérieur par un développement aussi évident que celui qui a lieu dans les appareils de la locomotion, qui sont composés d'organes et de tissus divers, dont les opérations sont grossières, dont l'ensemble occupe une étendue et un volume considérables, etc. L'appré-

ciation physiologique des conditions du système nerveux de l'enfant, nous permettra de faire voir que cette difficulté de constater par l'observation directe un fait établi par l'analogie et par l'induction, trouve précisément sa raison dans les lois de l'éducabilité nerveuse que nous tâchons de découvrir et de démontrer.

Nous ne prétendons point prouver que le renouvellement des mêmes excitations détermine nécessairement une augmentation de volume dans les organes nerveux qui en ont été le siége; nous prétendons moins encore prouver que ce volume soit, en général, l'expression fidèle et constante de l'énergie fonctionnelle ou du degré de nutrition d'un organe. Il est, au contraire, généralement reconnu que la densité est souvent en raison inverse du volume et en raison directe de l'énergie fonctionnelle. Nous ajouterons même que, pour le système nerveux en particulier, la densité tend à augmenter et que le volume tend à décroître à mesure que les appareils, se perfectionnant davantage, deviennent moins éducables, c'est-à-dire à mesure que l'on avance dans la vie. Cela tient à des raisons que nous devons exposer avec soin.

Chez l'enfant, les liquides prédominent, les tissus sont plus mous, plus spongieux. Cette prédominance des liquides tend à disparaître insensiblement et disparaît en réalité lorsque, dans l'âge adulte, le rapport entre les liquides et les solides a atteint une sorte d'équilibre. Or, le système nerveux de l'enfant n'est si remarquable par le volume de ses parties que parce

que les liquides inondent les aréoles du tissu cellulaire et ramollissent la pulpe médullaire. A mesure que l'enfant avance dans la vie, sous l'influence des excitations instinctives, sensoriales et spirituelles qui se succèdent et se renouvellent, la formation vasculo-médullaire occupe la place des liquides ; un phénomène progressif de nutrition spéciale, et en quelque sorte supplémentaire, a lieu et se reproduit avec une intensité croissante, jusqu'à ce que les limites de l'éducabilité soient atteintes. Or, ces limites sont atteintes lorsque la densité organique est trop grande pour que le phénomène progressif de nutrition spéciale soit encore possible; alors se présentent, en effet, les conditions physiologiques de la vieillesse. Le souvenir des impressions anciennes persiste, et les impressions actuelles ne laissent que des traces affaiblies. Les habitudes acquises à un autre âge se maintiennent avec une invincible ténacité, et il est à peu près impossible d'en contracter de nouvelles. Le renouvellement des impressions, ne pouvant plus donner lieu à un phénomène de nutrition supplémentaire, il ne reste au vieillard que les conquêtes du passé; il lui est à peu près impossible d'en ajouter de nouvelles. Les conditions anatomo-physiologiques du tissu nerveux sont devenues telles que la circulation locale, si active dans l'enfance, doit nécessairement s'y ralentir. Il en résulte une diminution considérable dans la production de la névrosité, et conséquemment dans l'intensité des phénomènes de l'impressionnabilité et de l'innervation.

Chez l'enfant, les choses sont loin de se passer ainsi.

C'est précisément le contraire qui a lieu. Le passé, pour lui, existe à peine; il a besoin de conquêtes pour l'avenir. Son organisme nerveux doit être approprié à recevoir le produit de la nutrition supplémentaire qui doit résulter des excitations renouvelées et se manifester par l'énergie fonctionnelle propre à l'habitude. La perméabilité du tissu nerveux, qu'on nous pardonne cette expression, doit y favoriser la circulation artérielle, et celle-ci doit concourir d'autant plus activement à la production de la névrosité que les excitations nerveuses doivent être plus vives et plus nombreuses. Il est donc permis de dire que le volume, dans le système nerveux de l'enfant, n'est en quelque sorte qu'une condition de réceptivité, et que cette condition est l'expression d'une lacune que doivent remplir les produits ultérieurs de la nutrition spéciale, sous l'influence des excitations éducatrices qui occupent une si grande place dans la vie de l'homme. La nécessité de cette lente et progressive création de matière nerveuse, par l'éducation, n'est-elle pas rendue évidente par la durée de l'enfance, qui, toutes choses égales d'ailleurs, est plus longue chez l'homme que chez les animaux? N'est-ce pas parce que cette création a lieu que la surexcitabilité et la mobilité qu'on remarque chez les enfants vont toujours en diminuant, à mesure qu'ils avancent dans la vie et qu'ils approchent de l'âge adulte? Cette surexcitabilité et cette mobilité ne résultent-elles pas, en grande partie, de ce que les conditions anatomo-physiologiques de leur système nerveux ne sont pas encore en harmonie parfaite avec l'intensité des causes existantes qui

agissent sur l'organisme nerveux des adultes? Le besoin d'impressions et de mouvements qui les caractérise, n'est-il pas admirablement préétabli pour appeler dans les appareils nerveux les excitations qui doivent en amener le développement à la fois organique et fonctionnel? Et ce besoin de sommeil qui égale, dans l'enfance, le besoin d'impressions et de mouvements, n'est-il pas une preuve que la même cause à laquelle nous attribuons le phénomène de nutrition spéciale dont il s'agit, donne lieu à une énorme déperdition de névrosité, que les veilles rendraient funeste et que le sommeil permet de réparer? Et l'activité de la circulation, la fréquence des inspirations, la quantité des aliments, qui sont d'autant plus grandes que l'enfant est plus jeune, ne correspondent-elles pas aux besoins d'un organisme qui doit à la fois fournir à la nutrition générale et à l'accroissement, et réparer la dépense considérable de névrosité qu'occasionnent les excitations nerveuses?

Nous n'irons pas plus loin. Il nous semble qu'il doit résulter des considérations qui précèdent, une conviction conforme à la nôtre, à savoir, que l'habitude produite par le renouvellement des mêmes excitations nerveuses, peut être regardée comme un fait de nutrition spéciale, quoique ce fait de nutrition ne se traduise pas nécessairement à l'extérieur par un accroissement évident de volume. Disons maintenant toute notre pensée sur ce sujet.

On pourrait s'imaginer que la matière nerveuse produite par le renouvellement gradué des mêmes

excitations est toujours de même nature, quelles que soient ces excitations, quelles que soient les causes dont l'intervention réitérée a amené ce surcroît de nutrition. Résolue ainsi, la question que nous agitons n'aurait pas fait un pas, et tous nos efforts n'eussent abouti qu'à démontrer un fait généralement admis, ou au moins faiblement contesté. Nous tenons à obtenir un résultat plus positif; nous tenons à mettre en évidence une des lois les plus générales de l'éducabilité nerveuse. Il nous faut, pour cela, mentionner tous les faits qui nous empêchent de nous arrêter à une donnée aussi vague. Ces faits nous sont fournis par l'observation de ce qui se passe lorsqu'une habitude succède à une autre, lorsqu'un exercice sensorial, intellectuel, affectif ou locomoteur, est remplacé par un exercice nouveau, lorsqu'on change de profession, lorsqu'on se livre à des études nouvelles, etc. Ils nous sont fournis par l'observation de ce qui se passe chez un aveugle ou chez un sourd, lorsque venant à recouvrer la vue ou l'ouïe, les appareils tactile et auditif de l'un et l'appareil visuel de l'autre, perdent insensiblement leur merveilleuse impressionnabilité. Il est permis de conclure de l'observation de ces faits, que chaque série d'excitations identiques, que chaque nature d'excitation, s'il est permis de s'exprimer ainsi, doivent être considérées comme créant dans l'appareil nerveux qui les a subies, une matière médullaire *sui generis*, un phénomène de *nutrition spéciale*, appropriée exclusivement aux opérations fonctionnelles que ces excitations tendent à produire. Nous ne croyons pas qu'il soit per-

mis de négliger cette donnée dont l'importance égale la précision. Si une habitude nouvelle fait disparaître une habitude ancienne, si l'on ne reconquiert qu'avec peine des aptitudes qu'on a cessé d'exercer après les avoir acquises, c'est qu'un phénomène d'absorption a eu lieu, c'est que la matière nerveuse créée par les premiers exercices, a plus ou moins complétement disparu pour faire place à une création nouvelle. Bien plus, si l'exercice prolongé d'un appareil nerveux, si des actes habituels, si une profession, si un ordre particulier de préoccupations, ont fait naître chez les parents une disposition transmissible aux enfants par voie de génération, c'est qu'il y a eu une création organique spéciale, et que le produit de cette création spéciale est représenté dans le germe fécondé, comme le sont tous les autres produits de la vie. Si, enfin, les aptitudes acquises dans une génération se transmettent aux générations suivantes, c'est qu'il a été donné à l'esprit de l'homme de pouvoir de modifier les races humaines, d'en créer de bonnes ou de mauvaises, d'intelligentes ou de stupides, au moyen de l'enseignement par le langage et par les institutions sociales; c'est, en un mot, qu'il est des aptitudes et des penchants héréditaires ou acquis, qui peuvent être regardés comme l'expression d'une formation organique réservée par Dieu à l'empire créateur de l'éducation.

SECTION II.

DE L'HABITUDE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LES DIVERSES FORMES DE L'IRRADIATION NERVEUSE, ET EN PARTICULIER AVEC L'ASSOCIATION DES IMPRESSIONS.

Toute excitation nerveuse ne se manifeste qu'à la condition de s'irradier sous forme d'impression, d'innervation ou de sympathie. Une excitation souvent reproduite doit donc engendrer un fait de nutrition spéciale, non-seulement dans la surface nerveuse, où elle a son point de départ, mais encore dans les parties auxquelles elle s'irradie. Ainsi, une impression sensoriale, lorsqu'elle est graduellement reproduite, détermine un fait de nutrition, non-seulement dans la surface qui la reçoit, mais encore dans la portion cérébrale à laquelle elle est transmise. La mémoire des impressions sensoriales, celle des signes, celle des mots, etc., ne sont pas autre chose. Il en est de même des impressions psycho-cérébrales. C'est par la nutrition spéciale qui en résulte, que le cerveau intervient dans les faits de mémoire. L'innervation souvent répétée ne donne pas seulement lieu à un fait de nutrition spéciale dans la centralité cérébrale ou sensorio-motrice, mais encore dans les appareils auxquels elle s'irradie énergiquement. Telle est, par exemple, l'innervation cérébro-musculaire ou locomotrice, qui, étant souvent répétée dans une certaine direction, donne lieu à un dévelop-

pement spécial des muscles et des os, ainsi que cela a lieu chez les danseurs, chez les chanteurs, chez les hommes qui portent habituellement des fardeaux, etc. Telle est l'innervation cérébro-ganglionnaire, affective et expressive, qui, étant souvent répétée, finit par faire prédominer dans les viscères des conditions physiologiques propres à certaines émotions, que traduit extérieurement l'expression habituelle de la physionomie ; c'est ce que l'on peut observer chez les personnes qui ont subi pendant plusieurs années l'empire d'un sentiment, chez celles qui ont éprouvé pendant longtemps les émotions propres à une profession. Telle est encore l'innervation imitative qui, étant souvent renouvelée, dispose les organes auxquels elle se propage à se développer sous une forme déterminée, ainsi que cela a lieu dans la prononciation des mots d'une langue qu'il est si difficile de changer quand une fois on l'a acquise.

Quant aux sympathies, il est certain que l'excitation fréquente d'une surface nerveuse, se propageant chaque fois dans les organes avec lesquels elle est en relation sympathique, y détermine un phénomène de nutrition analogue à celui qu'il manifeste lui-même ; ainsi l'excitation fréquente et précoce de l'appareil générateur de la femme, entraîne à sa suite le développement des glandes mammaires ; ainsi les excitations intellectuelles répétées avec mesure, entraînent le développement général de l'organisme, etc. Ces faits étant suffisamment connus, il est inutile d'y insister. Nous ajouterons qu'il y a des sympathies qui sont elles-mêmes développées

par l'habitude : ce sont des irridiations nerveuses produites d'abord avec conscience, dans les phénomènes souvent renouvelés d'impressionnabilité, d'innervation et d'association, et qui, finissant par se produire sans conscience, deviennent des irradiations sympathiques. Telles sont, par exemple, les relations qui se développent entre les diverses parties de l'organisme et le cerveau ; elles sont très-étroites chez les hommes, dont la vie morale et intellectuelle est très-active, et elles sont presque nulles chez l'enfant, l'idiot, le sourd-muet, etc. En général, le délire sympathique n'a lieu que chez les premiers.

Entre toutes les formes de l'irridiation nerveuse, il en est une qui doit particulièrement nous occuper dans cette section, c'est celle qui est le résultat de l'association des excitations.

L'association des excitations donne naissance à une série de modifications physiologiques qui se confondent avec l'habitude et qui exercent une très-grande influence sur la production des phénomènes de la vie humaine. C'est par l'association des excitations dont l'enseignement social dispose, que l'organisme nerveux en général et le cerveau en particulier sont appropriés à fonctionner sous l'influence de l'activité spirituelle et à fournir leur part d'action à l'accomplissement des actes moraux et intellectuels. Nous devons l'examiner dans ses rapports : 1° avec la pensée en général ; 2° avec les diverses opérations de l'entendement ; 3° avec les sentiments et les émotions ; 4° avec les mouvements.

§ Ier. De l'association des impressions considérée dans ses rapports avec la pensée.

L'acte rapide de la pensée est déjà une manifestation de l'habitude : il ne peut avoir lieu sans un enseignement et un exercice préalables. Il n'est possible qu'à la condition de disposer d'un certain nombre d'idées et d'un certain nombre de signes, qu'à la condition, par conséquent, d'avoir subi une série de modifications cérébrales. En d'autres termes, la coopération du cerveau dans l'acte habituel de la pensée, résulte d'une étroite relation que l'enseignement parlé ou figuré établit entre l'appareil psycho-cérébral et les appareils sensoriaux, au moyen de l'association des idées et des signes de langage. Expliquons-nous. Il est indispensable que nous présentions ici un exposé rapide des faits les plus généraux dont la connaissance est nécessaire à l'intelligence, du rôle réservé à la coopération cérébrale dans le phénomène merveilleux de la pensée. Nous eussions aimé à nous dispenser d'accomplir une tâche que nous regardons comme très-délicate, mais le silence des physiologistes à ce sujet nous impose le devoir de la remplir.

Rappelons d'abord que l'homme, tel que nous le voyons aujourd'hui, ne manifeste le caractère moral et intellectuel qui le distingue des animaux, que moyennant l'intervention de la société, que moyennant l'intervention de l'enseignement traditionnel dont elle est en possession et qu'elle applique à chaque individu, au moyen du langage et des institutions. Rappelons

encore que le langage est destiné à impressionner l'appareil cérébral, au moyen des impressions sensoriales dont il est la source. Ces deux faits généraux étant rappelés, exposons les faits particuliers qui en offrent la démonstration.

Les appareils sensoriaux à l'aide desquels l'homme est mis en rapport avec la société, sont au nombre de trois. Le premier rang appartient à l'appareil auditif, auquel correspondent les signes phonétiques ou la parole. Le deuxième appartient à l'appareil visuel, auquel correspondent les signes graphiques ou mimés. Le troisième appartient à l'appareil tactile, auquel correspondent les signes sculptés ou en relief. C'est l'ouïe qui est le sens prédestiné à faire vivre tout homme venant au monde, de la vie morale et intellectuelle que les anciennes traditions représentant comme une seconde vie créée par la société, au moyen de la parole. La parole constitue réellement une atmosphère spirituelle qui enveloppe l'enfant dès sa naissance, qui le pénètre sans cesse, qui ne l'abandonne jamais, et dans laquelle il puise, sans efforts, tous les enseignements nécessaires à l'accomplissement de sa destinée humaine. Bien que la vue supplée à l'ouïe avec un succès merveilleux, bien que le toucher puisse jusques à un certain point, suppléer à la vue et à l'ouïe, les hommes qui sont privés de ce dernier sens, placés en dehors de l'atmosphère commune, se trouvent relégués dans une atmosphère artificielle ; ils ne parviennent à vivre de la vie de tous que moyennant de grands efforts et à la condition d'être puissamment

secondés, d'une part, par les soins spéciaux de l'éducation privée, et de l'autre, par les aptitudes cérébrales. Lorsque ces aptitudes sont très-énergiques chez le sourd et chez l'aveugle, toute impression visuelle ou tactile est transformée aisément en un signe et vient par cette transformation attester, à la fois, l'activité de l'esprit et l'énergie fonctionnelle du cerveau. Il ne faut pas oublier cet appel puissant, ce besoin impérieux, cette aspiration à la fois spirituelle et organique, morale et instinctive, qui portent l'enfant à s'approprier les signes nécessaires à son développement intellectuel, comme il s'approprie le lait maternel nécessaire à son développement physique. Nous devons voir dans cette double impulsion la démonstration irrécusable du rapport physiologique qui a été préétabli par le Créateur entre l'individu et la société. Ce rapport doit être contemplé dans toute sa réalité, si nous voulons que nos recherches sur les fonctions et les maladies nerveuses ne soient pas tout à fait stériles.

Trois doctrines se sont partagé le monde philosophique touchant l'origine de nos idées. Ces doctrines sont : 1° celle de l'*innéité* d'une ou de plusieurs idées générales, considérées comme le point de départ des idées particulières qui sont produites par le concours du monde extérieur et de l'enseignement; 2° celle de la *transformation* des impressions sensoriales en idées particulières et générales, au moyen d'une mystérieuse opération du cerveau ; 3° celle de la *révélation* des idées générales, conservées par la tradition et répandues par le langage parlé ou figuré. Dans la première

de ces doctrines, le langage est regardé comme l'exercice facile et naturel de nos facultés. Dans la seconde, il est regardé comme le produit d'essais laborieux poursuivis sous la protection des instincts de conservation et d'imitation. Dans la troisième, il est regardé comme l'écho du verbe divin, comme l'expression d'une révélation primitive. Chacune de ces doctrines sur l'origine de nos idées et sur celle du langage, est basée sur un certain nombre de raisonnements qui témoignent de préoccupations religieuses et philosophiques d'une nature bien différente. Ces préoccupations concernent un ordre de faits que nous ne devons pas examiner ici. Nous ne voulons point, d'ailleurs, aborder le problème de l'origine ou de la formation des idées, nous n'avons point cette prétention orgueilleuse. Notre rôle doit être plus modeste. Nous ne songeons qu'à indiquer un des aspects sous lesquels le physiologiste et le pathologiste doivent envisager les questions idéogéniques, afin qu'elles ne leur soient pas complétement étrangères, afin surtout qu'ils reconnaissent jusques à quelles limites peut s'étendre, sur ces questions, leur compétence trop souvent contestée. Nous devons, pour cela, appeler leur attention sur un problème secondaire dont la solution les intéresse à un très-haut degré. Pour eux, il ne s'agit pas de savoir ce que l'homme a été le premier jour de son apparition sur la terre ; comment il a pénétré dans la voie mystérieuse de la connaissance ; comment et par quelle merveilleuse intervention il est parvenu à l'état où nous le voyons : il s'agit uniquement de savoir ce qu'il est au-

jourd'hui, et de le connaître tel qu'il s'offre à notre observation dans toutes les contrées connues du globe. Il est permis au physiologiste de ne pas aller plus loin ; mais il est tenu d'aller jusque-là.

Or, les idées, dans l'humanité, telle au moins qu'elle nous apparaît aujourd'hui, constituent une atmosphère générale dans laquelle les individus puisent, dès leur naissance, les éléments de leur vie morale et intellectuelle. Ce fait est évident, incontestable, et ne saurait être mis en question. Mais on se demande comment le domaine commun devient la propriété de chacun? Là est le problème que l'observation, que l'observation attentive et délicate peut seule nous aider à résoudre.

Que voyons-nous?... Il y a au dehors de nous une somme déterminée d'idées dont la société est dépositaire ; il y a au dedans de nous une activité qui aspire à posséder ces idées, à se les approprier : atmosphère morale et intellectuelle d'une part, activité morale et intellectuelle de l'autre. L'esprit aspire à la connaissance des choses du monde physique et du monde moral : il est doué d'une virtualité propre qui le porte à rechercher et à acquérir cette connaissance ; mais il ne parvient à posséder les idées et à les transformer en affirmations personnelles que moyennant le concours de l'appareil cérébral. Telle est sa condition sur la terre. Or, l'appareil cérébral, qui est un instrument matériel, ne saurait fonctionner sous l'influence des idées répandues dans l'atmosphère spirituelle, si ces idées ne prenaient une forme sensible capable d'impressionner la substance nerveuse. Cette forme sen-

sible est fournie par les signes du langage. C'est le langage qui constitue le lien mystérieux si longtemps et si vainement cherché ailleurs par les philosophes ; qui unit non-seulement l'esprit et l'organisme, mais encore l'atmosphère sociale et l'activité individuelle. Brisez ce lien, détruisez ainsi toute relation entre l'esprit et l'appareil cérébral, entre la société et l'individu ; isolez par la pensée l'esprit et l'organisme, l'atmosphère sociale et l'activité individuelle, il arrivera que de profondes ténèbres cacheront aux regards de l'homme le vaste domaine de l'intelligence ; il ressemblera à un voyageur qui marche en plein midi, aux rayons d'un soleil brillant, portant un épais bandeau sur les yeux. Il aura la faculté de voir, mais il ne verra pas. La lumière du jour existera hors de lui, mais elle sera pour lui comme si elle n'existait pas. Rétablissez la communication, rapprochez les éléments que vous avez isolés, que la relation normale soit reconstituée, et tout changera d'aspect. L'intelligence individuelle se révélera ; elle apparaîtra comme un miroir dans lequel viennent se refléter les idées répandues dans l'atmosphère sociale ; elles interviendront désormais, non-seulement dans les actes de l'entendement et de la volonté, mais encore dans la sensation, dans les sentiments, dans la conscience et dans les mouvements.

Admirez cette relation : l'esprit aspire à transformer en idées distinctes les impressions confuses qui naissent en nous ou qui viennent du monde extérieur ; il aspire à connaître les êtres, à les distinguer, à les définir, à en affirmer, par conséquent, les rapports ; il aspire,

en un mot, à remplir sa mission de moralité et d'intelligence..... Mais il faut que le cerveau coopère à ses actes;.... il faut, pour que cette coopération soit possible, que le cerveau puisse correspondre fonctionnellement à un signe;.... il faut que ce signe représente l'action, la limite, les rapports, la distinction que l'esprit aspire à découvrir dans la confusion générale des choses. Eh bien! ce signe existe dans la parole, dans l'écriture, dans la mimique. Ce signe, c'est le verbe. Il ne sert pas seulement d'instrument aux affirmations de l'esprit, mais il est encore approprié à déterminer, dans l'appareil cérébral, une impression en harmonie avec ces affirmations; il concourt à la conservation d'une image représentant une action ou un rapport, image distincte des impressions confuses qui affectent l'appareil sensorial (1). Débrouiller le chaos des images indistinctes qui impressionnent l'enfant; faire succéder à ce cahos des images distinctes, représentation fidèle

(1) Deux exemples serviront à élucider cette proposition. Nous voyons un soldat, c'est-à-dire un citoyen appelé à porter les armes contre les ennemis de la patrie. Les yeux sont impressionnés par les couleurs de l'uniforme, par les mouvements des membres, par les formes extérieures du corps, etc.; mais l'esprit seul voit un militaire. Or, l'idée d'un militaire implique l'idée préalable de l'action *de combattre dans les rangs*, idée qui s'exprime par un verbe. Une porte n'est pour les yeux du corps qu'une pièce de bois semblable à une autre, ayant une forme, une grandeur, une couleur semblable à celles d'une autre pièce de bois; aux yeux de l'esprit seulement cette pièce de bois prend un aspect déterminé. Or, l'idée d'une porte implique l'idée préalable de l'action *de fermer une issue*, idée qui s'exprime par un verbe. Celui qui n'aurait pas reçu les idées de *combattre* ou de *fermer* à l'aide d'un enseignement parlé ou figuré n'aurait jamais l'idée distincte d'un guerrier ou d'une porte.

de l'ordre qui doit être aperçu par l'intelligence dans les choses du monde physique et du monde moral; mettre l'esprit de chacun en possession des idées en vertu desquelles il affirme les existences dans un ordre déterminé; telle est l'œuvre de l'enseignement par le langage, que reçoit de sa nourrice, de sa bonne, de ses parents, de ses instituteurs, tout homme qui vient au monde doué des trois sens dont nous avons parlé plus haut. Par cet enseignement, l'esprit et le cerveau sont appelés à intervenir, l'un en discernant et en affirmant une réalité que les sens seuls n'ont jamais révélée, l'autre en subissant des modifications correspondantes qui ne peuvent se reproduire dans l'acte rapide de la pensée sans le concours des signes.

Il s'établit, en effet, entre l'idée ou l'affirmation d'une réalité et les signes qui ont servi à la transmettre, une relation physiologique que nous devons étudier et parfaitement connaître. Cette relation tient à ce que les impressions sensoriales déterminées par un signe sont associées avec les impressions psycho-cérébrales déterminées par les idées. L'association sans cesse répétée de ces impressions constitue l'éducation première de l'homme, celle dont l'atmosphère spirituelle qui l'entoure à sa naissance renferme tous les éléments. C'est au moyen d'un pareil exercice, prolongé pendant la plus grande partie de la première enfance, que la relation entre les idées et les signes devient une solidarité fonctionnelle et que l'acte de la pensée devient un acte présentant tous les caractères de l'habitude. On reconnaît que ce moment est arrivé lorsqu'il suffit

de reproduire l'impression psycho-cérébrale de l'idée, ou lorsque la modification cérébrale correspondante à l'impression sensoriale se renouvelle par le fait seul de la modification cérébrale correspondant à l'idée : lorsque, en un mot, le signe a la puissance de rappeler la chose signifiée, et réciproquement. Les idées dont l'homme est en possession pour manifester sa vie morale et intellectuelle, se trouvent donc en quelque sorte identifiées avec les signes à l'aide desquels elles ont été transmises, parce que, à l'idée transmissible par l'enseignement et à la modification cérébrale qu'elle détermine, on a associé un signe destiné à la fois à exprimer l'une et à reproduire l'autre. En d'autres termes, les choses se passent comme si, dans le cerveau, il y avait une portion affectée aux impressions sensoriales déterminées par les signes, et une portion affectée aux impressions psycho-cérébrales déterminées par l'idée des choses signifiées. Entre ces deux portions cérébrales, un rapport a été préétabli par la volonté de Dieu, afin que l'acte rapide, compliqué et habituel de la pensée fût possible à l'homme sur la terre. Par l'association, au moyen de l'enseignement et du langage, des impressions propres à chacune d'elles, le rapport qui existait à l'état d'aptitude devient un fait, une solidarité fonctionnelle ; et la pensée, disposant d'un appareil exercé, se produit, entraînant avec elle toute la série de phénomènes qui caractérisent la vie humaine.

§ II. De l'association des impressions considérée dans ses rapports avec les diverses opérations de l'entendement.

Lorsque des idées ou des impressions psycho-cérébrales ont été associées, la présence de l'une d'elles n'a presque jamais lieu sans réveiller les autres. Ce fait est du domaine de l'expérience personnelle de chacun de nous. C'est en vertu de l'irradiation intra-cérébrale qui succède à cette association des idées que se crée l'habitude dont nous faisons preuve dans les opérations diverses de l'entendement. Une idée générale réveille les idées particulières qui y ont été associées : celles-ci à leur tour réveillent l'idée générale. L'idée d'un livre réveille celle des pages, celle des lignes et celle des lettres qui y sont contenues, celle des doctrines qui y sont exposées, celle des faits qui y sont racontés, *et vice versâ*, etc. Cette habitude se montre dans la rapidité avec laquelle se produisent les faits de mémoire et de raisonnement : elle se montre surtout lorsque la pensée poursuit sans efforts, involontairement, souvent sans que nous en ayons connaissance, une série indéfinie d'inductions, de déductions, de comparaisons, de démonstrations, de vérifications, etc., ainsi que cela a lieu pendant une profonde méditation. Dans la rêverie, dans les rêves, dans le somnambulisme, dans ces opérations intellectuelles, en quelque sorte automatiques, qui semblent se soustraire également à la conscience et à la volonté, l'habitude créée par l'enseignement est évidente, incontestable; tout le

monde est forcé de la reconnaître. Mais il n'en est pas de même des opérations intellectuelles qui sont produites avec conscience et volonté ; on y aperçoit moins aisément le résultat d'une habitude acquise au moyen de l'association des impressions psycho-cérébrales. Elles ne sont possibles pourtant qu'aux mêmes conditions, les unes comme les autres. L'homme auquel l'enseignement parlé ou figuré aurait été refusé, et celui dont les aptitudes d'irradiation intra-cérébrale seraient insuffisantes, ne sauraient, dans aucun cas, être capables de poursuivre jusques au bout un raisonnement quelconque.

Les actes de l'entendement sont des opérations psycho-cérébrales qui ont pour point de départ l'idée générale d'un but à atteindre, d'une satisfaction à obtenir. Ces opérations sont logiques lorsque les idées qui se succèdent suivent l'ordre d'irradiation établi par l'enseignement, ou par le sens commun dont il est l'expression, entre cette idée générale et la réalisation désirée. Ce sont, en quelque sorte, les idées particulières acquises à la mémoire qui se réveillent selon un ordre déterminé, à la voix de l'idée générale à laquelle elles se trouvent associées. Voilà pourquoi la mémoire est un élément indispensable de tout raisonnement ; voilà pourquoi l'imagination est l'élément indispensable de toute invention, de toute découverte. Or, comment se produisent les faits de mémoire et d'imagination ? Par l'appel successif des impressions psycho-cérébrales associées à l'idée du but à atteindre, de la satisfaction à obtenir. S'il s'agit d'une association nouvelle, im-

prévue, spontanée, et s'il en résulte une conception originale, étrangère à l'enseignement reçu, il y a fantaisie, caprice. Si cette conception est belle, grande, utile, il y a plus que de la fantaisie et du caprice, il y a du génie. Toutes les opérations de l'entendement qui ne sont pas exceptionnelles comme celles dont nous venons de parler, reposent sur la même base; il est inutile d'insister sur ce point. Il suffit de rappeler que l'ordre logique dans lequel se succèdent les conceptions de l'homme réside à la fois dans la coordination des idées dont la société est en possession, et dans la coordination des signes qui servent à exprimer ces idées; nous ajouterons que l'esprit aspirerait vainement à le suivre, que le cerveau serait en vain disposé à y correspondre fonctionnellement, si l'association des impressions dont il s'agit, si les irradiations intra-cérébrales qui en résultent, n'étaient activées par l'enseignement et par le langage.

Tel est le rôle que joue l'association des idées ou des impressions psycho-cérébrales entre elles dans l'exercice des facultés intellectuelles, et dans les opérations compliquées que cet exercice rend pourtant si promptes et si aisées. Disons un mot du rôle de l'association des impressions affectives et sensoriales avec les idées. Lorsqu'une de ces impressions a été associée à une idée, il suffit que celle-là soit reproduite pour que celle-ci apparaisse à l'instant. Ainsi l'aspect d'un objet qui a souvent frappé nos regards dans les heureux jours de notre enfance, fait revivre sur-le-champ des idées nombreuses qui nous transportent, bon gré mal

gré, dans un pays et à une époque qui sont bien loin de nous. Ainsi, sous l'influence d'une émotion sympathique, provoquée par une expression sentimentale, nous voyons notre imagination aux prises avec des idées qui, ayant été associées à cette émotion, reviennent et s'en retournent avec elle.

§ III. De l'association des impressions considérée dans ses rapports avec les sentiments et les émotions.

Les sentiments humains, ainsi que nous l'avons démontré plus haut, ont leur condition d'existence dans le concours de deux éléments différents : de l'élément intellectuel représenté par l'appareil cérébral, et de l'élément affectif représenté par l'appareil ganglionaire. L'élément intellectuel, c'est l'idée ; l'élément affectif, c'est l'émotion. Le sentiment n'existe que lorsque l'idée d'une satisfaction étant acquise, elle devient inséparable d'une émotion correspondante. Il résulte de cette étroite relation entre l'idée et l'émotion, que l'association dont il s'agit n'a pas besoin d'être souvent répétée pour donner lieu à tous les phénomènes de l'habitude. Il suffit que cette association ait lieu une seule fois pour que la présence de l'une entraîne désormais le réveil de l'autre. Considérée dans ses rapports avec les actes de l'entendement, l'association des impresssions a besoin d'être l'objet d'une éducation active et prolongée ; considérée dans ses rapports avec les phénomènes affectifs, elle a rarement besoin d'être reproduite une seconde fois.

Lorsqu'une impression sensoriale, produite par un

objet, a été suivie d'une vive émotion, l'idée seule de cet objet suffira pour ramener l'état affectif qu'il avait déterminé. Si cette émotion est agréable, l'homme fera intervenir l'idée, sûr de retrouver l'émotion qui l'a charmé. Si elle est pénible, il repoussera l'idée afin d'échapper à l'émotion qui l'a fait souffrir. L'idée d'une action dont le spectacle nous a épouvantés renouvelle en nous l'effroi que nous en avons ressenti. L'idée d'un objet ou d'une personne dont la présence nous a réjouis, renouvelle en nous cette douce émotion. L'idée d'un châtiment qui nous a été infligé reproduit une émotion salutaire dans les moments où nous sommes le plus près de manquer à nos devoirs, etc. C'est par cette étroite relation qui existe entre l'idée et l'émotion que nous comprenons la puissance des productions de l'art littéraire, qui expriment dans un poétique langage les idées auxquelles nos émotions les plus vives ont été associées. L'association des émotions avec les impressions sensoriales et psycho-cérébrales, devient par le caractère effectif qu'elle présente et par la prompte relation qu'elle détermine, le moyen le plus puissant, le moyen en quelque sorte spécial de l'éducation dite morale.

Il est un résultat de l'association dont il s'agit, auquel nous devons nous arrêter; car, comme il est, sous quelques rapports, commun à l'homme et aux animaux, il a donné lieu à d'étranges erreurs qu'il importe de rectifier dans l'intérêt de la vérité. Un jeune chien reçoit un coup au moment où il accomplit un acte qu'on veut l'empêcher de renouveler; on associe

à ce coup un geste, un son accentué d'une certaine manière; on produit, en un mot, une association entre une impression sensoriale avec une impression affective. Il se produit alors un fait remarquable : il suffira désormais que le geste ou le son de la voix qui ont été associés à la douleur soient reproduits pour que le chien manifeste son effroi, je dirai presque la douleur éprouvée précédemment. Sur ce fait repose toute l'éducabilité animale. Ce que l'on décore du nom d'intelligence chez les animaux repose sur l'aptitude aux irradiations de ce genre ; plus cette aptitude est grande dans une espèce, plus elle est éducable, plus aussi elle semble avoir reçu l'intelligence en partage. Mais cette prétendue intelligence est une apparence trompeuse, qui n'en impose qu'aux observateurs superficiels. Que font, en effet, les spectateurs vulgaires du fait que nous venons de mentionner, et avec eux certains physiologistes et certains philosophes aveuglés par d'étranges préjugés? Ils placent sans hésiter un raisonnement dans la *pensée* de l'animal, comme s'il était possible de raisonner sans posséder des idées, comme s'il était possible de faire un syllogisme sans disposer des signes du langage. Ils font intervenir la pensée là où il n'y a qu'une irradiation nerveuse produite par l'association d'une impression sensoriale avec une impression affective, en l'absence de toute coopération psycho-cérébrale. Pour que la pensée intervienne dans la crainte du châtiment, il ne faut pas seulement que l'impression sensoriale ramène l'émotion associée, il faut encore que l'idée de cette impression et celle de

l'émotion leur survivent et les représentent sans cesse, il faut de plus que l'idée du devoir soit acquise et maintenue, etc. Or, toutes ces conditions existent-elles chez l'animal ? Évidemment non (1).

Un sentiment, avons-nous dit, est le résultat d'une émotion associée à l'idée d'une satisfaction plus ou moins nettement déterminée. Cette association est normale lorsqu'elle est conforme à la fois aux lois de

(1) Voulant étudier les lois de l'éducabilité animale, j'ai tenté quelques expériences sur des animaux, et en particulier sur des chiens appartenant aux variétés les plus *intelligentes*. J'en rapporterai une seule que chacun pourra vérifier. Un chien répandait de l'urine sur le parquet ; chaque fois que cela lui arrivait, il recevait un coup de fouet, et à ce coup j'avais soin d'associer un geste de la main et un son de la voix, toujours les mêmes. Bientôt il me suffit de renouveler le geste ou le son, sans recourir au coup, pour qu'il se trouvât en proie aux plus douloureuses émotions. Je m'avisai un jour de faire le geste habituel, insignifiant d'ailleurs, dans un moment où il n'avait commis aucune incongruité ; j'aperçus qu'il manifestait son effroi comme lorsqu'il l'avait réellement commise. Je fis plus, je répandis un jour de l'eau sur le parquet, et je l'appelai bientôt après, en ayant soin de le caresser, afin d'éviter toute cause d'erreur. Je conduisis l'animal auprès de la surface humide, afin de voir s'il donnerait dans le piége. A peine la pauvre bête aperçut-elle cette eau qu'elle montra une vive émotion ; elle baissa les oreilles et la queue, et s'enfuit précipitamment comme si elle venait de la répandre elle-même. Je répétai souvent et sur plusieurs autres chiens cette petite expérience, et j'obtins toujours le même résultat. L'impression sensoriale occasionnée par la présence de l'eau répandue sur le parquet s'était associée, ainsi que l'impression occasionnée par mon geste et par l'accent de ma voix, aux émotions douloureuses qui avaient commencé son éducation ; et de cette association était résulté un phénomène d'habitude qui démontre l'absence de toute intelligence, de toute idée, de tout raisonnement. Que signifient après cela ces singulières paroles qu'on entend tous les jours à propos d'un animal : « Il *sait* qu'il a manqué à son devoir, qu'il a mérité un châtiment, qu'il ne peut s'y soustraire qu'en fuyant ou en caressant son maître, etc. »

la nature et à celles de la société. Elle est anormale lorsque, étant en opposition avec ces lois, elle donne naissance à des sentiments monstrueux qui seront éternellement la honte de l'espèce humaine. C'est en associant de fausses idées de droit ou de devoir à de coupables convoitises que l'on pervertit à la fois la raison et la conscience : la raison en faisant trouver bien ce qui est mal ; la conscience, en faisant succéder le repentir à une bonne action. C'est en associant des idées de jouissance, d'émotions voluptueuses à des idées, à des impressions auxquelles elles devraient rester étrangères, qu'on parvient à faire naître et dominer d'infâmes habitudes, de criminelles affections. C'est, au contraire, en associant une émotion condamnée, la colère par exemple, à l'idée d'une flétrissure ou à celle d'un châtiment, qu'on finit par s'en rendre maître, en intéressant l'organisme à l'accomplissement de la loi morale, etc.

Il faut distinguer dans la vie sentimentale de l'homme deux sortes d'émotions : celle qui est associée à l'idée d'une satisfaction à obtenir et qui concourt à la fois à la production et à l'expression du sentiment, et celle qui se trouve dans cette satisfaction elle-même. Plus cette dernière émotion aura été souvent associée à la première, plus le désir sera impérieux, plus la satisfaction désirée sera impérieusement réclamée. Accordez à un enfant ce qu'il désire, vous ne pourrez plus le lui refuser sans le mettre en fureur.

§ IV. De l'association des impressions considérée dans ses rapports avec les mouvements.

La parole, la lecture, la déclamation, l'écriture, l'exécution instrumentale, la danse, la musique, etc., ne deviennent si aisées, si promptes, que par l'habitude; et cette habitude est le résultat d'une association souvent répétée, de certains mouvements musculaires avec des idées, avec l'impression sensoriale produite par des lettres, des mots, des notes, etc. L'exercice, dans ces divers mouvements, n'est autre chose que cette association souvent renouvelée au moyen de pénibles et persévérants efforts.

Il nous arrive souvent, sans que notre conscience en soit avertie, sans que notre volonté et notre attention y aient pris aucune part, de parcourir tous les détours d'un route difficile et d'atteindre notre but sans nous être trompés une seule fois. Il nous arrive même instinctivement de nous diriger vers un lieu quand notre intention était d'aller ailleurs. Tous les objets qui rompent l'uniformité de la route sont alors des guides muets qui nous conduisent à notre insu. Il y a, dans ce fait, un résultat de l'association de l'impression qui a été souvent produite par ces objets avec celle des mouvements que nous avons fréquemment exécutés au moment même où ils nous apparaissaient.

La dextérité dans les arts manuels qui exigent l'exécution rapide des mouvements les plus délicats et les plus compliqués, ne devient si merveilleuse chez ceux qui s'y sont longtemps exercés que moyennant une

association de ce genre souvent répétée. L'exercice n'est pas autre chose, dans les arts manuels, que l'association de certains mouvements entre eux.

C'est dans les mouvements que l'empire de l'habitude se manifeste de la manière la plus évidente ; aussi est-ce de préférence, en parlant de l'habitude dans les mouvements si compliqués et pourtant si rapides de la parole, de l'écriture, de l'exécution instrumentale, etc., que nous devons rappeler qu'il en est de même de toutes les autres formes de l'excitabilité nerveuse. Toutes elles trouvent dans l'éducation des influences qui les modifient et les changent : et l'homme moral et intellectuel n'apparaît qu'à la condition de ce changement. Puissions-nous avoir démontré que la physiologie de l'homme comprend nécessairement l'étude des lois de son éducabilité nerveuse ; que cette étude est nécessaire au médecin autant qu'au philosophe ! Puissions-nous avoir démontré que l'habitude est moins une seconde nature qu'un complément indispensable de la première ! Elle constitue réellement la part de création organique qui a été réservée, d'une part, à l'empire éducateur de la société, sans laquelle l'homme succomberait inachevé, et de l'autre, à l'empire modificateur de l'activité spirituelle, sans laquelle la personnalité de l'homme n'existerait pas.

CONCLUSION ET RÉSUMÉ ANALYTIQUE DU CHAPITRE SIXIÈME.

I. L'habitude doit être considérée dans ses rapports

avec le renouvellement et avec l'association des excitations nerveuses.

II. L'exercice d'un appareil nerveux n'est autre chose que le renouvellement des excitations normales dont il est le siége. L'exercice donne lieu au développement de l'organisme médullaire, parce qu'il fait intervenir plus fréquemment le sang artériel. Celui-ci, en même temps qu'il concourt à la production de la névrosité, détermine un phénomène de nutrition vasculo-médullaire.

III. L'habitude est, dans ce cas, un fait de nutrition. C'est une aptitude développée ou acquise qui a pour effet de diminuer la surexcitabilité de l'organisme nerveux, et d'accroître l'intensité de l'impressionnabilité et de l'innervation. On a donc tort de répéter avec Bichat que l'habitude *émousse la sensibilité*.

IV. On mentionne parmi les phénomènes propres à l'habitude les changements qui surviennent dans l'intensité d'une émotion souvent renouvelée. C'est confondre avec un effet de l'habitude ce qui est le résultat d'une idée acquise. On sait qu'il nous suffit de prévoir une émotion agréable ou pénible pour qu'elle cesse d'être aussi vive qu'elle l'eût été sans cette prévision. Si l'intensité d'une émotion varie sous l'influence de l'idée qu'on en a eue, alors même qu'on ne l'a jamais éprouvée, on ne doit pas s'étonner qu'elle varie lorsque l'expérience en a été faite, et que l'idée en est conservée sous forme de souvenir.

V. Le système nerveux, dans l'enfance, présente toutes les conditions nécessaires pour en favoriser le

développement et pour en compléter la nutrition vasculo-médullaire, sous l'influence des excitations dépendantes de l'éducation.

VI. Le renouvellement des mêmes excitations ne produit pas seulement un fait de nutrition dans l'organe nerveux qui y est soumis immédiatement, il produit encore un fait de nutrition spéciale dans les organes où ces excitations s'irradient synergiquement. Le renouvellement des impressions sensoriales concourt au développement du cerveau ; l'innervation souvent répétée agit sur les conditions physiologiques des appareils auxquels elle transmet habituellement l'excitation cérébrale. Une irradiation sympathique produit le même effet dans les organes entre lesquels elle établit des relations particulières.

VII. Lorsque l'exercice d'une aptitude succède à l'exercice d'une autre aptitude, celle-ci diminue ; et cette diminution, qui est l'effet d'une direction nouvelle donnée à la production de la névrosité, s'exprime par un amoindrissement de nutrition.

VIII. La relation fonctionnelle qui résulte de l'association des excitations est, entre toutes les formes de l'irradiation nerveuse, celle qui joue le plus grand rôle dans les phénomènes de l'éducabilité. Elle doit être considérée dans ses rapports : 1° avec la pensée en général ; 2° avec les diverses opérations de l'entendement ; 3° avec les sentiments et les émotions ; 4° avec les mouvements.

IX. Considérée dans ses rapports avec la pensée, l'association des excitations est digne d'un sérieux

examen. C'est par l'association d'une impression sensoriale occasionnée par la présence d'un objet avec une impression sensoriale occasionnée par un signe du langage, que l'une de ces impressions finit par réveiller l'autre et en devient inséparable. C'est par l'association d'un signe avec une idée que la même solidarité s'établit et que le langage se trouve transformé en un instrument de la pensée. C'est par l'association d'une sensation à des idées ou à des émotions que la vue ou l'odeur d'une fleur ont le privilége d'agir sur notre imagination en réveillant des idées et des émotions d'une époque éloignée et souvent oubliée.

X. Ce qu'il importe surtout de savoir, c'est que l'individu reçoit de la société une somme d'idées dont il dispose dans l'acte de la pensée. Or, ces idées, image fidèle d'un ordre de rapports que les sens ne nous révéleraient pas, sont transmises par les signes du langage. C'est le verbe qui joue, dans ce cas, le principal rôle. Le verbe, en effet, sert à marquer la limite et les rapports des êtres et à en dissiper l'apparence confuse. Il exprime l'action; il permet de rappeler l'image distincte d'une action dont nos sens ont été témoins, et de l'appliquer à des êtres dont l'action échappe à notre impressionnabilité sensoriale. Sans un signe propre à exprimer l'action de se battre, et de se battre dans de certaines conditions, nous ne pourrions jamais donner ni recevoir l'idée d'un guerrier, etc.

XI. C'est par l'association des impressions sensoriales déterminées par les signes du langage, avec les idées ou les impressions psycho-cérébrales déterminées par

l'esprit, que l'homme parvient à disposer d'un grand nombre d'idées. Sans cette association, les opérations compliquées de son entendement seraient impossibles. Telle est au moins sa condition actuelle sur la terre.

XII. Considérée dans ses rapports avec les opérations diverses de l'entendement, l'association des excitations est également digne d'un examen sérieux. C'est par cette association que notre activité spirituelle, en possession d'une idée générale, réveille toutes les idées particulières qui y ont été associées par l'enseignement, et les réveille dans l'ordre où elles sont placées par le langage. La mémoire, l'imagination, le raisonnement, etc., considérés dans les opérations cérébrales dont ils réclament le concours, sont, chez l'individu, l'image fidèle de l'état moral et intellectuel exprimé par le langage de la société dans laquelle il vit. Tout acte de mémoire, d'imagination et de raisonnement, qui ne réfléchit pas les idées répandues dans cette société, est un acte excentrique qu'on accuse en général de folie et d'extravagance.

XIII. Un raisonnement doit conduire à une affirmation ou à une pratique dont tous les éléments soient en harmonie, au moins apparente, avec l'idée générale qui a servi de point de départ à l'acte intellectuel. S'il y a désharmonie, les lois de l'association ont été violées, il y a incohérence ou cohésion anormale des idées.

XIV. Considérée dans ses rapports avec les sentiments et les émotions, l'association des excitations joue un rôle qui est fort connu et sur lequel il est moins né-

cessaire d'insister. L'éducabilité animale repose en grande partie sur cette association. C'est sur la relation physiologique qui en résulte que repose l'efficacité des récompenses et des peines qui complète les enseignements.

XV. Considérée enfin dans ses rapports avec les mouvements, l'association des excitations donne la raison de cette dextérité manuelle propre à certaines professions, de la rapidité avec laquelle nous parlons et nous écrivons, et de tous ces mouvements devenus automatiques par l'exercice, que nous n'exécutions au début qu'avec conscience et effort.

CHAPITRE SEPTIÈME

INDUCTIONS PATHOGÉNIQUES SUR L'EXCITABILITÉ NERVEUSE; OU ESSAI D'UNE COORDINATION GÉNÉRALE DES TROUBLES DE L'IMPRESSIONNABILITÉ ET DE L'INNERVATION.

Les faits de surexcitabilité nerveuse se présentent, comme les faits d'éducabilité que nous avons étudiés dans le chapitre précédent, sous deux aspects généraux qui correspondent aux deux conditions physiologiques de l'excitabilité du système nerveux. Ils doivent par conséquent être examinés dans leurs rapports avec l'excitation proprement dite, et dans leurs rapports avec l'irradiation. Il s'agit, d'une part, de considérer les troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation comme le résultat d'un renouvellement trop fréquent ou d'une privation trop prolongée des excitations nerveuses; il s'agit, d'une autre part, de les considérer comme le résultat de l'irradiation tumultueuse, ou d'une association vicieuse de ces excitations. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que, dans l'appréciation pathogénique des diverses formes de la surexcitation nerveuse, il ne peut être question que des désordres fonctionnels, plus ou moins apparents, de l'organisme. Nous éviterons donc les explications psychologiques d'une pathogénie nébuleuse et embarrassée. Si les

explications psychologiques doivent tenir leur place dans la discussion d'un problème de physiologie morale et intellectuelle, elles ne sauraient, dans aucun cas, en tenir une dans la discussion d'un problème de pathogénie. L'activité spirituelle intervient dans les opérations de l'appareil cérébral; elle concourt à y créer des habitudes et à y disposer des éléments propres à la manifestation de ses facultés; mais ces habitudes une fois créées, ces éléments une fois disposés, les troubles de l'intelligence qui peuvent survenir sont une conséquence des troubles survenus dans les fonctions organiques; ils rentrent dans le domaine de la pathologie générale. L'activité spirituelle de l'homme peut être muette ou silencieuse si les aptitudes cérébrales sont en défaut; elle peut affirmer la vérité ou l'erreur, choisir le bien ou le mal, si ces aptitudes ont été développées; mais elle échappe nécessairement aux altérations qui atteignent la matière organisée. On peut dire qu'elle rencontre des obstacles dans sa libre manifestation, qu'elle est silencieuse, abusée ou coupable, mais on ne peut jamais dire qu'elle est malade. Lorsqu'elle cesse d'être libre dans ses affirmations et dans ses actes, c'est que les aptitudes naturelles ou acquises de l'organisme nerveux sont frappées d'infirmité. Un père transmet à son enfant le germe d'une maladie mentale, dont il sera victime lui même; évidemment l'âme qui a une autre origine que l'organisme, est étrangère à cette transmission. Il est inutile de nous arrêter plus longtemps sur ce sujet; nous ne l'eussions même pas abordé si nous n'avions cru devoir

prévenir par l'exposé net et précis de notre conviction, de banales objections et des interprétations erronées, que chacun connaît et qu'il serait fastidieux de rapporter.

SECTION PREMIÈRE.

DES TROUBLES DE L'IMPRESSIONNABILITÉ ET DE L'INNERVATION CONSIDÉRÉS COMME LE RÉSULTAT D'EXCITATIONS INSUFFISANTES OU EXCESSIVES. INDUCTIONS PATHOGÉNIQUES SUR LA SUREXCITABILITÉ ORIGINELLE OU ACQUISE.

Si nous consacrons quelques pages à l'examen des faits que comprend le titre de cette section, c'est moins pour rappeler des détails fort connus de nos lecteurs, et déjà exposés dans d'autres chapitres (1), que pour en tirer des inductions pathogéniques sur la surexcitabilité nerveuse, considérée comme prédisposition générale, naturelle ou acquise, aux troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation.

Voici d'abord, résumées sous forme de propositions, les données de l'observation touchant les conditions organiques, créées par le renouvellement trop fréquent ou par la privation trop prolongée des excitations nerveuses. Nous rappellerons ensuite les faits auxquels ces données correspondent.

1° Lorsque les éléments nerveux et artériel de la névrosité ne peuvent entrer en rapport dans l'excita-

(1) Voyez les chapitres II, V et VI.

tion d'un appareil nerveux sans donner lieu à un trouble fonctionnel, il y a surexcitabilité.

2° Lorsqu'un appareil nerveux n'a pas reçu, au moyen d'un exercice suffisant, le développement nécessaire à la production normale de la névrosité, l'excitation donne lieu à la fois à un phénomène de congestion sanguine et à un phénomène d'épuisement, et la surexcitabilité se manifeste.

3° Lorsqu'un appareil nerveux est trop vivement ou trop fréquemment excité, les limites du développement qu'il est destiné à acquérir étant atteintes, la circulation locale y devient trop active, et donne lieu à une irritation de l'organisme vasculo médullaire. Celle-ci, ayant dépensé l'élément nerveux de la névrosité, ne fonctionne qu'avec peine; il y a, à la fois, surexcitation et épuisement.

Ces deux dernières propositions ont été développées dans la première section du chapitre précédent. Nous avons fait entrevoir, en effet, les deux formes sous lesquelles se présente la surexcitation nerveuse, considérée dans ses rapports avec les exercices insuffisants ou excessifs d'un appareil. Soit que l'habitude n'ait pas encore modifié cet appareil, soit que les excitations y aient été appelées au delà des limites préétablies, il y a manifestation extérieure de cette condition pathogénique. Nous avons pu nous rendre compte de la surexcitation qui affecte un appareil nerveux, l'appareil visuel par exemple, lorsque, après avoir été longtemps soustrait aux influences appropriées à en déterminer les opérations fonctionnelles, il vient tout à coup à en

subir l'action excitante. Nous avons pu nous rendre compte de la surexcitation qui affecte le même appareil, lorsque, après avoir fonctionné avec trop d'intensité ou d'énergie, il devient impropre à subir l'action des causes excitantes qui auparavant étaient parfaitement supportées. Rappelons maintenant les deux ordres de faits qui correspondent à ces deux données de l'observation.

Nous avons dit que la surexcitabilité se manifeste lorsqu'un appareil nerveux n'a pas atteint le degré de formation nécessaire à la production normale de la quantité de névrosité qui est indispensable pour que la fonction ait lieu régulièrement. Comme la somme des éléments nerveux et artériel qui doivent concourir à cette production est toujours la même, pour une opération déterminée, il en résulte qu'elle est disproportionnée avec la capacité de l'appareil excité, lorsque cet appareil n'a pas acquis les conditions de nutrition vasculo-médullaire qui doivent être créées au moyen de l'exercice. Or c'est précisément ce qui a lieu, comme on le sait, dans les appareils sensoriaux qui sont aux prises, avant que l'exercice les y ait graduellement préparés, à l'excitation d'une lumière trop vive, d'un bruit trop violent, d'odeurs ou de saveurs trop fortes, etc. On sait que des hémorrhagies ont quelquefois lieu dans l'appareil auditif sous l'influence d'une détonation brusque et soudaine. On sait que l'appareil visuel devient, sous l'influence d'une lumière inaccoutumée, le siége d'une hyperhémie active et d'une véritable inflammation. Il en est de même de l'appareil cérébral,

dans les travaux intellectuels, lorsqu'on s'y livre avec une ardeur insolite, sans une habitude préalable.

Nous avons dit ensuite que nous voyons la surexcitabilité nerveuse se manifester, lorsque les limites du développement d'un appareil ayant été atteintes, l'appel sans cesse renouvelé du sang y entraîne une hyperhémie et un état pathologique qu'il est facile d'apprécier. L'observation clinique nous apprend que ces excitations excessives donnent tantôt lieu à une sorte de paralysie de l'appareil nerveux qu'elles affectent, tantôt à une hyperesthésie ou pour mieux dire à une surexcitabilité qui en rend les opérations à la fois difficiles et douloureuses. L'atteinte de paralysie dont il s'agit dépend soit d'une congestion sanguine occasionnée par l'hyperhémie que nous signalons, soit d'un épuisement occasionné par une excessive déperdition de névrosité que l'appareil n'est plus en mesure de réparer. Dans le premier cas, la paralysie est moins grave, car sous l'influence des moyens appropriés à faire disparaître la congestion locale et à en prévenir le retour, la guérison peut en être et est en effet fréquemment obtenue. Dans le second cas, la paralysie est plus grave, et la guérison en est extrêmement rare. Quant à l'hyperesthésie, lorsqu'elle est le résultat du renouvellement excessif des excitations normales, elle rentre dans la condition pathogénique que nous avons reconnue dans un appareil non exercé; car, quel que soit le développement vasculo-médullaire acquis par cet appareil, il ne saurait suffire à l'appel de l'intervention artérielle, qui est répété trop fréquemment sans avoir égard aux limites

fixées par la nature. Il y a dans ce cas, comme dans celui que nous venons de rappeler, disproportion évidente entre la capacité fonctionnelle de l'appareil et le nombre ou l'intensité des excitations qu'on y provoque. Mais ce qui distingue la surexcitabilité qui résulte d'un exercice immodéré de celle qui est produite par une cause opposée, c'est l'impossibilité d'obtenir, par le renouvellement des excitations, une condition meilleure, impossibilité qui en indique le traitement spécial. Ce qui distingue encore la surexcitabilité par excès, c'est qu'elle n'est plus seulement une simple prédisposition, car elle constitue déjà une véritable altération pathologique, une surexcitation déterminée ; aussi voyons-nous, dans ce cas, que le produit de la nutrition vasculo-médullaire, devenant lui-même le siége d'une congestion active, se manifeste quelquefois par des faits d'impressionnabilité et d'innervation se produisant automatiquement, spontanément, sans l'influence des causes existantes ordinaires. C'est ce qui a lieu dans certaines hallucinations sensoriales, dans certaines formes du délire, dans les rêves, dans l'éveil énergique et spontané de certains appétits, dans le priapisme, dans la persistance opiniâtre de certaines idées, etc.

Tels sont les faits, telles sont les données de l'observation. Quelles inductions devons-nous en tirer?... Nous croyons qu'elles nous permettent de pénétrer très-avant dans l'appréciation pathogénique de la surexcitabilité nerveuse, en nous faisant connaître la part qui appartient au tissu nerveux et celle qui appartient au sang artériel dans la production des phénomènes qui

la manifestent. Nous apercevons dans l'un l'influence des conditions de nutrition ou de développement vasculo-médullaire, qui permettent au sang d'affluer en quantité plus ou moins heureusement appropriée à la production de la névrosité fonctionnelle, conditions mystérieuses et profondes, qui sont soustraites à la vue de l'observateur et qu'il ne peut atteindre que par de délicates et rigoureuses inductions. Nous apercevons dans l'autre, c'est-à-dire dans le sang, l'influence des conditions de quantité et de qualité qui doivent jouer un grand rôle dans les opérations nerveuses auxquelles il apporte son indispensable concours. Nous apercevons, en un mot, une relation préétablie entre ces deux éléments de toute fonction nerveuse; et nous en inférons que, si cette relation est altérée, si l'un des deux est en excès ou en défaut, il doit y avoir prédisposition aux troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation. Cette prédisposition, résultant d'un défaut d'harmonie entre la capacité fonctionnelle du tissu vasculo-médullaire et la capacité fonctionnelle du sang artériel, peut être héréditaire, congénitale ou acquise. Telle est l'induction générale à laquelle il est permis de nous élever par une rigoureuse appréciation des phénomènes physiologiques qui caractérisent le renouvellement trop fréquent et la privation trop prolongée des excitations nerveuses. Mais nous devons aller au delà; nous devons abandonner le domaine de la physiologie et nous engager dans celui de la pathologie, en y apportant des principes et une méthode propres à nous diriger. Cela doit être, car nous n'avons cherché à coordonner les

faits d'excitabilité et d'éducabilité nerveuses que pour trouver le fil qui devait nous conduire dans le dédale des faits de surexcitabilité, qui ont vainement excité la sagacité et épuisé la patience des pathologistes. Nous consignons donc ici, comme un résultat acquis et comme point de départ, l'induction générale, la formule pathogénique que nous exprimons en ces termes : *La surexcitabilité générale ou partielle, héréditaire, congénitale ou acquise, de l'organisme nerveux, est l'expression, dans un grand nombre de cas, d'un rapport anormal entre les conditions de formation vasculo-médullaire, et les conditions de circulation artérielle, rapport anormal qui trouble la production de névrosité nécessaire à l'excitation normale.*

Voyons maintenant comment et de combien de manières ce rapport anormal peut avoir lieu.

La surexcitabilité nerveuse se manifeste dans des conditions physiologiques bien diverses, ce qui nous prouve que l'altération du rapport préétabli entre les conditions du tissu vasculo-médullaire et celles de la circulation artérielle, est loin d'être toujours la même dans tous les cas. Cette altération est le fait général, l'induction fondamentale ; mais il importe d'en discerner les variétés, de mettre en lumière les diverses formes sous lesquelles elle se présente. Il s'agit de nous élever à une conception pathogénique aussi exacte que possible des principaux aspects sous lesquels se révèle à notre observation la surexcitabilité nerveuse, considérée comme prédisposition générale aux troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation.

Rappelons encore les faits observés. On ne remarque pas seulement la surexcitabilité nerveuse chez les individus doués, comme l'on dit, du tempérament nerveux; on la remarque également chez les personnes douées des constitutions les plus diverses (1). On la remarque chez les individus dont le tempérament est sanguin, pléthorique, chez ceux dont le tempérament est mélancolique, chez ceux dont le tempérament est lymphatique, chez les scrofuleux surtout. On la remarque chez les chlorotiques, chez les personnes qui ont perdu beaucoup de sang, chez celles qui ont éprouvé de longues maladies, de cruelles privations, et chez celles qui ont été soumises à un régime débilitant. Il est peu de constitutions qui échappent à cette disposition morbide. On la remarque très-souvent chez les personnes qui ont été entourées dès leur enfance de ces soins minutieux et exagérés qui empêchent l'organisme en

(1) Le tempérament nerveux des auteurs n'est pas le seul qui soit signalé comme manifestant cette prédisposition générale que nous désignons sous le nom de *surexcitabilité*. Malgré toute leur bonne volonté, les physiologistes n'ont pu concentrer exclusivement sur ce tempérament les faits de surexcitabilité nerveuse dont ils ont donné le tableau plus ou moins exact. Ainsi, ils nous disent que chez les individus sanguins *la susceptibilité nerveuse est assez vive et accompagnée d'une susceptibilité rapide* (Richerand); que chez les individus bilieux, *l'activité des humeurs bilieuse et séminale augmente la sensibilité des extrémités nerveuses* (Cabanis, sixième mémoire) ; que *la prédominance du système nerveux peut se rencontrer avec des muscles forts et des muscles faibles* (Cabanis, *ibid.*). Le tempérament lymphatique lui-même a échappé aux tableaux imaginaires qu'on en reproduits sans cesse depuis Galien. Au lieu du type de l'insensibilité générale, de l'inertie morale et intellectuelle qu'on avait cru y voir pendant si longtemps, on y a reconnu la prédisposition opposée que nous signalons, et qui s'y trouve presque toujours.

général et le système nerveux en particulier d'acquérir le développement et l'énergie fonctionnelle que donne l'exercice. Les influences dites morales jouent un très-grand rôle dans la production de cette prédisposition. Le régime et le milieu physique dans lequel nous vivons y prennent aussi une part très-considérable. Si des individus chez lesquels prédominent des conditions physiologiques très-diverses, manifestent également la surexcitabilité nerveuse, nous devons en conclure que la cause prochaine de cette surexcitabilité n'est pas la même dans tous les cas, quoiqu'elle consiste toujours dans une altération des rapports préétablis, qui, dans les excitations normales, existent entre l'organisme nerveux et le sang artériel. Nous devons conclure que cette cause prochaine consiste tantôt dans une condition originelle ou acquise de formation vasculo-médullaire, tantôt dans une condition de qualité ou de quantité du sang. Il est impossible de se refuser à accepter l'une ou l'autre de ces causes.

L'observation nous montre que toutes les formes de la surexcitabilité nerveuse, quelque diverses que soient les conditions physiologiques des individus qu'elle caractérise, peuvent se réduire à quatre formes principales. Dans l'intérêt d'une sage application de l'hygiène et de la thérapeutique, il importe de les bien connaître et d'en acquérir une idée exacte. Ici comme partout, la théorie doit être conçue et exposée de manière à conduire à une pratique sûre et efficace. Ces quatre formes générales, nous les exprimerons par les données inductives qui suivent :

1° Le système nerveux peut, *n'étant pas convenablement développé*, ne pas suffire à la consommation de l'élément nerveux de la névrosité. Dans ce cas, l'afflux du sang nécessaire à la production normale des excitations y détermine une congestion qui en trouble les opérations (1).

2° Le système nerveux peut être *trop développé, trop prédominant*, et la circulation artérielle, quelque heureuses qu'en soient les conditions, ne pas suffire à la consommation de l'élément artériel de la névrosité (2).

3° Le sang artériel peut *ne pas posséder une quantité suffisante de principes actifs*, le système nerveux étant, d'ailleurs, très-convenablement disposé (3).

4° Le sang artériel peut être *trop abondant et trop riche en principes actifs*, le système nerveux étant, d'ailleurs, dans des conditions parfaites (4).

Nous pourrions ajouter que les deux éléments, l'élément nerveux et l'élément artériel, peuvent être également épuisés ou être également en excès. Mais il est inutile d'insister sur ces deux formes de la surexcitabilité qui rentrent aisément dans deux des formes précédentes, surtout sous le rapport pratique qui est toujours celui que nous devons avoir en vue.

Examinons successivement les faits correspondant à

(1) Nous pouvons appeler cette forme de la surexcitabilité *hyponévrique*.

(2) Nous pouvons appeler celle-ci *hypernévrique*.

(3) Nous pouvons appeler cette forme de la surexcitabilité *hypohémique*.

(4) Nous pouvons appeler cette forme *hyperhémique*.

chacune de ces inductions pathogéniques qui caractérisent les diverses formes de la surexcitabilité du système nerveux.

A la première induction, c'est-à-dire à la surexcitabilité hyponévrique, correspondent des faits de surexcitabilité que nous avons déterminés dans le chapitre précédent et qui résultent d'une privation trop prolongée des excitations normales. Nous ajouterons ceux qui peuvent être le résultat d'une condition organique héréditaire ou congénitale, ou acquise. Il est des individus dont le système nerveux est appauvri, soit par l'effet d'une constitution originelle, soit par l'effet d'un régime mauvais, soit par l'effet d'une longue maladie. Dans tous ces cas, quelque diverses que soient les causes prédisposantes, il y a toujours un défaut de formation vasculo-médullaire, défaut qui ne permet pas à l'organisme nerveux de recevoir sans un prompt épuisement, sans congestion et sans trouble, la quantité de sang nécessaire à la production de la névrosité déterminée par chaque excitation. Nous réunissons donc sous cette donnée pathogénique tous les faits de surexcitabilité qui se manifestent : 1° chez les personnes dont l'éducation trop molle a empêché le système nerveux d'acquérir, par le renouvellement des excitations, tout le développement que produit l'exercice ; 2° chez les personnes dont le défaut de formation que nous signalons est le résultat d'une condition organique héréditaire ; 3° chez les personnes dont ce défaut de formation est le résultat d'un régime mauvais, ou de maladies graves, résultat auquel leur organisme a pu

être exposé dès les premiers jours de la vie embryonnaire jusqu'à la naissance, ou depuis la naissance jusqu'à la puberté.

A la seconde induction, c'est-à-dire à la surexcitabilité hypernévrique, correspondent les faits de surexcitabilité que l'on remarque chez les personnes dont le système nerveux offre un développement très-considérable, et chez lesquelles le sang, quelque heureuses qu'en soient les conditions, ne saurait suffire aux excitations que réclame ce développement médullaire. C'est ce que l'on observe en général chez les individus dont la tête est volumineuse, dont le cerveau a de larges dimensions, lorsqu'une constitution sanguine et robuste n'accompagne pas cette prépondérance de l'appareil cérébral. De là le caractère de mobilité, d'hésitation, de versatilité; de là ces affections nerveuses, ces tendances, sous l'influence des troubles les plus légers de l'appareil digestif, à la mélancolie, à l'ennui; de là des mouvements d'impatience; de là ce besoin d'impressions, sans force pour en soutenir le choc, etc., qui caractérisent ces individus; de là, surtout, ces maladies graves du cerveau, qui sont si fréquentes chez les enfants ainsi constitués. Cette disposition peut être héréditaire, congénitale ou acquise. Elle est acquise lorsque les excitations trop nombreuses se succèdent sans cesse, et font prédominer le développement du système nerveux, ainsi que cela a lieu dans les grandes villes, chez les personnes qui se livrent aux agitations des passions ou aux travaux intellectuels excessifs.

A la troisième donnée, c'est-à-dire à l'excitabilité

hypohémique, correspondent des faits nombreux qui s'offrent tous les jours aux praticiens et dont personne, que nous sachions, ne s'est occupé de donner la raison pathogénique. Ces faits se distinguent en deux catégories générales qui les embrassent tous. A la première appartiennent les faits de surexcitabilité que manifestent les individus dont le sang, quoique abondant, n'est pas dans des conditions normales, et manque d'une quantité suffisante des principes actifs qui interviennent dans la production de la névrosité. Tels sont les chlorotiques, les scrofuleux, les hommes qui se nourrissent d'aliments pauvres en éléments nutritifs, qui vivent dans l'obscurité et dans les lieux humides, ceux qui sont en même temps abattus par des chagrins, ou en proie à des émotions douloureuses qui épuisent les sources de la névrosité. Comme la somme des éléments névro-artériels nécessaires à la production de chaque excitation est préétablie ; comme elle est déterminée par une loi physiologique et qu'elle ne saurait changer, il en résulte que, lorsque, sous l'influence d'une cause appropriée, une excitation tend à se produire, si le sang est pauvre en principes actifs, un afflux beaucoup plus considérable est appelé afin de fournir la quantité normale du plus précieux des éléments dont il dispose. Or, cet afflux stérile congestionne à chaque excitation l'organisme nerveux ; c'est ce qui en rend les opérations très-douloureuses ou très-imparfaites ; c'est ce qui, en un mot, en caractérise la surexcitabilité. A la seconde catégorie appartiennent les faits de surexcitabilité que manifestent les individus qui ont

perdu une quantité considérable de sang, soit par les hémorrhagies, soit par les saignées répétées et abondantes. Lorsque d'abondantes hémorrhagies ont eu lieu et que la convulsibilité acquiert le degré que l'observation constate tous les jours dans ce cas, nous pouvons croire qu'elle résulte de l'état extrême auquel l'organisme nerveux est réduit par l'impossibilité où la circulation artérielle se trouve de fournir même un faible concours aux excitations normales ; impossibilité qui finit par déterminer l'anéantissement de toute innervation vitale, c'est-à-dire la mort. Les désordres nerveux qui précèdent ce terme fatal semblent être l'expression des tumultueux efforts par lesquels le rapport, toujours plus difficile, toujours plus anormal, entre le sang et la substance nerveuse tend à se maintenir. Il se passe là un phénomène mystérieux, un travail à la fois de conservation et de dissolution, qui semble annoncer une lutte de la force de formation aux prises avec les conditions hostiles de la matière sur laquelle elle agit.

A la quatrième induction, c'est-à-dire à la surexcitabilité hyperhémique, correspondent les faits de surexcitabilité qui reconnaissent pour cause une pléthore générale, une constitution sanguine, l'usage d'un régime trop succulent, trop stimulant, un air fortement oxygéné, l'abus des liqueurs et des infusions aromatiques, etc. Tous ces faits sont ceux auxquels le traitement antiphlogistique est opposé avec succès. Ils sont peu nombreux si on les compare aux précédents auxquels le même traitement est loin de convenir.

Telle est l'appréciation que nous avons cru devoir faire de la surexcitabilité nerveuse, considérée comme prédisposition générale aux troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation. La théorie que nous proposons a l'avantage de rendre compte non-seulement des conditions organiques propres aux tempéraments, qui prédisposent diversement aux affections nerveuses, mais encore de l'efficacité des moyens hygiéniques et thérapeutiques dont l'expérience des siècles a popularisé l'usage (1). Il importait de saisir dans leur cause la plus cachée les phénomènes principaux de ce protée insaisissable qui semble vouloir échapper à toute analyse rigoureuse. Nous désirons que cette appréciation positive fasse disparaître du langage des pathologistes cette foule d'expressions bizarres et extrêmement vagues à l'aide desquelles on désigne des faits de surexcitabilité nerveuse, expressions qui attestent plutôt les ressources de l'imagination qui en fait les frais, que les révélations de l'observation et de l'expérience.

(1) Voyez la section deuxième du chap. II. S'il s'agissait de rappeler ici les rapports qui existent entre l'éducation et les diverses conditions pathogéniques de la surexcitabilité nerveuse, nous dirions que par le régime elle est plus particulièrement en mesure de modifier celles qui dépendent de l'hyperhémie ou de l'hypohémie générale, et que, par la privation, l'interruption ou le renouvellement gradué des excitations, elle est appelée plus particulièrement à modifier celles qui dépendent de l'hypernévrie ou de l'hyponévrie. Nous renvoyons, pour ce qui concerne ces faits, au chapitre que nous venons de citer.

SECTION II.

DE LA SUREXCITATION NERVEUSE CONSIDÉRÉE COMME LE RÉSULTAT D'IRRADIATIONS ANORMALES. INDUCTIONS PATHOGÉNIQUES SUR LES PRINCIPAUX TROUBLES DE L'IMPRESSIONNABILITÉ ET DE L'INNERVATION.

Les conditions pathogéniques de la surexcitabilité nerveuse, que nous venons de décrire, se traduisent extérieurement par des faits irréguliers ou morbides d'impressionnabilité et d'innervation. L'excitation initiale ne pouvant avoir lieu sans trouble, l'excitation irradiée est nécessairement désordonnée. C'est ce que l'on remarque surtout chez les personnes douées d'une constitution dite nerveuse et atteintes de névropathie protéiforme. Il est inutile d'insister sur ce point.

Lorsque, même en l'absence de cette prédisposition, une surface nerveuse est surexcitée dans une de ses parties, il y a retentissement de cette surexcitation, non-seulement dans l'appareil auquel elle appartient, mais encore dans les appareils avec lesquels elle entretient des relations fonctionnelles. La rétine étant vivement surexcitée, la surexcitation gagne le cerveau et peut y déterminer des hallucinations (1). Il en est de même à l'égard des autres surfaces sensoriales. Quelquefois la surexcitation, gagnant la centralité sensorio-motrice, y provoque, avec l'impression d'une douleur aiguë, des faits d'innervation tétanique ou convulsive.

(1) Nous en avons rapporté deux exemples page 268.

Certaines névroses traumatiques sont dans ce cas. En étudiant avec soin les phénomènes précurseurs des accès d'épilepsie ou d'hystérie, on reconnaît que le point de départ de l'invasion est quelquefois une surexcitation périphérique de quelques ramifications nerveuses ; on en connaît un assez grand nombre qui figurent parmi les névroses sympathiques des auteurs. Il suffit, d'ailleurs, de rappeler ici que l'excitation initiale étant produite trop fréquemment ou avec une trop grande intensité, toutes les parties du système nerveux auxquelles cette excitation se propage, prennent part au trouble fonctionnel qui en résulte.

Passons aux inductions pathogéniques, touchant les principales formes de la surexcitation nerveuse, considérées dans leurs rapports : 1° avec l'impressionnabilité affective ; 2° avec l'innervation imitative ; 3° avec l'association des excitations ; 4° avec les irradiations sympathiques.

§ Ier. De la surexcitation nerveuse dans ses rapports avec l'impressionnabilité affective.

Les névroses prennent naissance sous l'empire des causes les plus différentes, nous dirons même les plus opposées. Tantôt ce sont des influences physiques qui ouvrent la voie aux diverses formes de l'aliénation mentale, aux troubles de la vie morale et intellectuelle ; tantôt ce sont des influences morales qui ouvrent la voie aux diverses affections des viscères, aux désordres fonctionnels de la vie de nutrition. Quelquefois on les voit éclater spontanément, ou dans les circonstances

les plus frivoles ; nous sommes alors condamnés à les faire dépendre de cette fatale et mystérieuse prédisposition naturelle ou acquise de l'organisme, qui doit être sans cesse présente à l'esprit des médecins.

Or, il ne s'agit point ici des névroses en général ; il ne sera question dans ce paragraphe que des troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation qui succèdent immédiatement aux commotions vives et soudaines ou à de longues et habituelles préoccupations. Nous désirons appeler particulièrement l'attention de nos lecteurs sur un problème de pathogénie qui présente quelque intérêt.

Dans les diverses formes de la surexcitation nerveuse, qui prennent naissance sous l'influence d'une cause affective, insolite ou habituelle, le désordre qui apparaît et qui inaugure la maladie doit être considéré comme la transformation pathologique du phénomène que nous avons désigné sous le nom d'expression sentimentale ou d'innervation expressive. Il est sans doute inutile de rappeler que notre état affectif, que nos impressions dites morales, que nos désirs, nos sentiments et nos passions se traduisent extérieurement par des formes déterminées, et que chaque émotion se révèle par une physionomie qui lui est propre. Si cela n'était pas, l'homme, condamné à n'exprimer que des idées, au moyen des signes du langage, n'aurait aucun moyen d'exprimer ses sentiments ; capable d'instruire ses semblables, il serait incapable de les émouvoir. Que deviendrait l'art dont la mission consiste à propager sympathiquement les sentiments humains en en

idéalisant les invariables expressions? Dépouillé de son principal élément, l'élément expressif, il serait impossible, il n'existerait pas. Il est entré dans le vaste plan du Créateur d'associer les hommes par la propagation sympathique des affections autant que par la communication des idées.

En analysant les phénomènes généraux de l'expression sentimentale, nous voyons que, lorsqu'elle n'est pas simulée ou volontaire, elle a son point de départ dans l'impressionnabilité ganglio-cérébrale. Tout sentiment est à la vérité un phénomène, à la fois intellectuel et affectif, cérébral et ganglionnaire ; mais si nous faisons abstraction de l'élément affectif ou viscéral, l'élément intellectuel reste sans expression sentimentale ; c'est une idée isolée de l'émotion correspondante : la parole pourra l'exprimer ; mais l'accent, le regard, le geste, l'attitude, la physionomie, etc., seront muets. Une idée ne provoque une expression sentimentale qu'à la condition de s'associer une émotion ; et cette association n'est possible qu'à la condition d'une irradiation cérébro-ganglionnaire. C'est du foyer ganglionnaire que la centralité sensorio-motrice doit recevoir l'impression affective, pour la transformer en innervation expressive. Cette donnée physiologique, sur laquelle nous devons souvent revenir, ne saurait être trop méditée, car elle nous met sur la voie de quelques inductions pathogéniques touchant le point de départ et les obscures complications de certaines affections nerveuses. Si nous appliquons l'analyse des phénomènes généraux de l'expression sentimentale à l'étude

des affections nerveuses qui éclatent à la suite des impressions affectives soudaines ou habituelles, nous voyons qu'elles ne sont autre chose que l'impression ganglio-cérébrale elle-même, transformée, dans la centralité sensorio-motrice, en innervation générale et synergique. Cette innervation à la fois intra-cérébrale, cérébro-sensoriale, cérébro-musculaire et cérébro-ganglionnaire, exerce son influence expressive sur tous les appareils de la vie, soit de relation, soit de nutrition. Les idées et les raisonnements, les sensations, les mouvements volontaires et instinctifs, les faits de circulation et de sécrétion, portent l'empreinte des sentiments et des émotions que nous éprouvons, et en complètent l'expression. En vertu de cette innervation synergique, une passion dominante se transforme en délire partiel, en bizarres tentatives, en hallucinations et en visions, en désordres spéciaux de la vie de nutrition. En vertu de cette même innervation, on voit à la suite d'une violente commotion, éclater le délire général, les affections convulsives ou comateuses, les illusions sensoriales, les affections viscérales les plus diverses, telles que ruptures de vaisseaux, syncopes, chlorose, vomissements, ictère, diarrhée bilieuse, leucorrhée, métrorrhagie, aménorrhée, etc. Ainsi les affections nerveuses, occasionnées par les impressions dites morales, se produisent en vertu des mêmes lois que les expressions naturelles des sentiments et des émotions. Cette donnée pathogénique est incontestable ; il suffit d'ailleurs de remarquer que le délire partiel prend la forme d'une affection triste lorsque

l'expression d'un sentiment trahit une crainte que rien ne dissipe, et qu'il prend la forme d'une affection gaie lorsque l'expression d'un sentiment trahit une espérance que rien n'ébranle. Il est donc permis d'affirmer qu'il y a entre l'innervation perturbatrice qui suit une impression morale, et l'innervation expressive qui traduit extérieurement cette impression, une relation physiologique qu'il importe de connaître dans l'intérêt de la pathogénie des affections nerveuses. On trouve, pour l'une et pour l'autre, un même point de départ, l'impression ganglio-cérébrale; les mêmes modifications, l'exaltation, le trouble ou l'anéantissement des facultés dont le concours est nécessaire à la conquête des satisfactions désirées, ou à l'éloignement des obstacles redoutés, les mêmes conséquences, une surexcitation générale ou partielle, expansive ou oppressive.

Il ne faut pas oublier que nos sentiments, nos désirs, nos espérances, etc., lorsqu'ils sont longtemps maintenus, créent, au moyen d'une innervation permanente dont ils sont la source, une habitude organique mystérieuse et profonde qui ne peut être troublée sans souffrance. Cette souffrance, dont l'expression varie selon les causes et l'intensité, prend les noms de regret, de remords, de terreur, de désespoir, de colère, etc. Sous l'influence du trouble général dont alors l'organisme est atteint, l'appareil ganglionnaire, qui est le *sensorium commune* des affections, et dans lequel le trouble général doit retentir pour que l'instinct et l'intelligence soient sollicités à réagir, se trouve vivement ébranlé et violemment surexcité. De là l'irradia-

tion tumultueuse et anormale qui porte le désordre et la confusion dans les opérations de la centralité sensorio-motrice et psycho-cérébrale. C'est ainsi que les fortes commotions, dites morales, déterminent non-seulement l'invasion de l'aliénation mentale avec délire général, mais encore celle de l'hystérie, de l'épilepsie, de la chorée, de la syncope, des attaques de nerfs, etc. Il n'en est pas tout à fait de même des préoccupations habituelles qui déterminent plus particulièrement le délire partiel de la monomanie ou de la lypémanie. Une personne effrayée, en colère, ou subitement déçue dans ses espérances, pourra devenir indifféremment épileptique, hystérique, monomaniaque, mélancolique, maniaque, démente, paralytique, etc., sans que son délire conserve la plus légère trace des préoccupations qui l'avaient précédé. Un ambitieux sera, dans son délire, dédaigneux et fier, comme il l'était auparavant; roi incontesté ou prince méconnu, ce sera toujours l'homme dont toutes les expressions sentimentales trahissent les orgueilleuses préoccupations. Dans ces deux cas, l'affection nerveuse qui survient est toujours la transformation des expressions sentimentales en troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation. Pourrons-nous jamais découvrir la loi en vertu de laquelle ces troubles prennent, sous l'empire d'une vive émotion, les formes les plus diverses? Nous pensons qu'il faudra se contenter pendant longtemps encore des vagues explications que nous fournissent la diversité des prédispositions, la variété infiniment nuancée des passions, celle des relations fonctionnelles développées

par l'habitude, etc. Il est opportun toutefois d'insister ici sur la distinction que nous avons eu souvent l'occasion d'établir entre la centralité psycho-cérébrale et la centralité sensorio-motrice. Celle-là est plus particulièrement atteinte, lorsqu'il y a délire; celle-ci est plus particulièrement atteinte lorsqu'il y a des symptômes convulsifs ou comateux. Les troubles qui éclatent dans l'une ou dans l'autre, à la suite des impressions dites morales, correspondent à la surexcitation ganglionnaire déterminée par la soudaineté ou la ténacité de ces impressions. Ce sont des phénomènes plus ou moins tumultueux d'innervation générale ou partielle, qui succèdent aux phénomènes plus ou moins tumultueux de l'impressionnabilité ganglio-cérébrale.

Osons étendre le domaine de nos inductions et demandons-nous si, parmi les troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation, qui éclatent spontanément et sans cause morale, il n'en est pas dont l'invasion ait également pour point de départ un fait d'impressionnabilité ganglio-cérébrale? Cette question doit être résolue affirmativement, sans qu'il soit nécessaire de recourir à la doctrine des sympathies. Il se produit dans l'appareil ganglionnaire, soit par l'effet de préoccupations tristes et habituelles, d'impressions affectives multipliées, soit par l'effet de troubles fonctionnels survenus dans les viscères, une surexcitation analogue à celle qui a lieu sous l'empire d'une émotion douloureuse. Cette surexcitation, s'irradiant aux appareils sensorio-moteur et psycho-cérébral, y détermine des accès d'hystérie, d'épilepsie, de catalepsie, de manie,

de délire lypémaniaque, etc. Cette induction pathogénique n'est pas seulement légitimée par l'analogie des phénomènes, elle l'est encore par l'observation clinique.

Cette analogie des phénomènes est incontestable. Les accès ne sont-ils pas souvent précédés d'un état affectif qu'aucune cause morale ne provoque ni n'explique, et dont les malades rendent compte en disant qu'ils éprouvent quelque chose qui ressemble à de la frayeur, à de l'inquiétude, à du remords, etc., et en plaçant la main sur l'épigastre, comme pour indiquer le siége de ces singulières impressions (1)? Nous donnons des soins à un épileptique qui ne rend jamais compte de ses accès sans en faire remonter les prodromes à une sorte d'oppression épigastrique, « ressemblant, dit-il, à du chagrin ». Ce malade, bien que livré habituellement à de pénibles préoccupations qui multiplient les accès, éprouve néanmoins d'assez fréquentes attaques sans cause morale appréciable; et c'est en l'absence de toute cause morale que l'on voit avec étonnement l'invasion s'annoncer « par du chagrin ». Les faits de ce genre sont nombreux et chacun peut les observer à

(1) Il est un fait dont l'observation n'a pu échapper aux praticiens et que nous devons mentionner ici. La sensibilité dite épigastrique est d'autant plus vive, d'autant plus incommode, que la disposition aux affections nerveuses est plus grande. Quant à nous, nous ne manquons jamais d'interroger ce symptôme quand il nous importe de savoir si la maladie que nous sommes appelé à traiter est une affection nerveuse. Les partisans de la doctrine dite physiologique y voyaient un signe infaillible de leur prétendue *gastrite*, et traitaient la maladie en conséquence. Qu'on s'étonne des erreurs et des bévues signalées en 1829 par M. le docteur Barras, dans son *Traité des gastralgies*.

son aise chez les hystériques, qui, aux époques où les accès doivent éclater, ont de ces anxiétés ixexplicables dont les médecins sont les confidents obligés. Dans l'hystérie, comme dans l'épilepsie, la cause de ces phénomènes affectifs est souvent cachée dans les profondeurs de la vie de nutrition, dans les circonstances de la menstruation, dans les diverses vicissitudes de la vie utérine, dans les troubles de la digestion, etc. On a pu constater les mêmes faits dans certains cas de catalepsie dont les accès étaient précédés de troubles viscéraux (1).

C'est ainsi que, d'une part, les préoccupations tristes prédisposent aux accès au moyen de l'innervation cérébro-ganglionnaire, et que de l'autre, les troubles fonctionnels, simulant les émotions tristes, engendrent bientôt des accès au moyen de l'impressionnabilité ganglio-cérébrale. Telle est l'analogie des phénomènes : le point de départ des accès est le même, le mode de production identique ; il n'y a de différence que dans la cause occasionnelle. Là c'est la présence d'une cause morale, ici c'est la présence d'un trouble viscéral, qui s'expriment également par une surexcitation ganglionnaire, point de départ des accès dans l'un et dans l'autre cas. N'y a-t-il pas, dans cette analogie, quelque chose qui rappelle cette conformité d'expressions qui existe entre la physionomie propre à un sentiment ou à une émotion et la physionomie propre à un caractère ou à un penchant? Ces deux expressions correspondent,

(1) Bourdin, *Traité de la catalepsie*, observations 2e et 13e.

l'une à une cause morale qui est accidentelle, l'autre à une condition générale de l'organisme qui est habituelle ; et pourtant ces deux expressions sont les mêmes, comme les accès dont il s'agit, malgré la diversité apparente ou réelle des causes. Ceci nous conduit à parler de la lypémanie dont la source première est autant dans les conditions générales de l'organisme, manifestées par le tempérament dit mélancolique, que dans la présence accidentelle ou habituelle d'une préoccupation triste. Ne voyons-nous pas l'expression de la mélancolie succéder à une affection des viscères abdominaux, quelquefois même à une simple constipation, aussi bien qu'à une douloureuse et pénible émotion ? Ne voyons-nous pas les larmes, les gémissements, les soupirs, se produire sous l'influence d'une menstruation difficile, d'une digestion laborieuse ou d'une affection vermineuse, comme ils se produisent sous l'influence d'une nouvelle affligeante, d'une perte douloureuse, d'un sentiment tendre et malheureux, ou d'un pressentiment sinistre (1) ? Ces choses sont pénibles à dire, la poésie en souffre, l'orgueil de l'homme en est humilié ; mais elles sont vraies, elles sont révélées par l'observation de tous et par l'expérience de chacun ;

(1) Sur quatre cent quatre-vingt-deux cas de lypémanie qui figurent dans le tableau des causes, publié par M. Esquirol, il en est cent dix qui sont attribués à l'hérédité, et qui, par conséquent, correspondent à une condition générale de l'organisme, vingt-cinq à la suppression des règles, quarante à l'époque critique, trente-cinq aux suites de couches, total : deux cent dix, dépendant de causes incontestablement organiques. Le nombre des cas attribués à des causes morales ne s'élève qu'à deux cent sept. Les autres sont rattachés à la masturbation, à des chutes sur la tête, au libertinage et à la débauche.

les ressources d'une littérature brillante et romanesque ne sauraient prévaloir contre elles. Ne voit-on pas, d'ailleurs, des héros de romans exploiter l'expression sentimentale que leur donnent des maladies *très-matérielles*, pour inspirer de poétiques amours, faisant ainsi servir à simuler de tendres et mélancoliques émotions, les altérations du foie, des reins, de l'estomac, des intestins, des poumons, du cœur, etc.? Heureusement la grandeur de l'homme est placée dans une région supérieure à ces misères qui doivent être regardées plutôt comme de salutaires avertissements.

Ce que nous disons du délire mélancolique, ne pouvons-nous pas le dire du suicide, qui en est le plus effrayant symptôme? Si le nostalgique, sous l'empire d'une préoccupation triste et opiniâtre, perd ses forces, maigrit et se tue, ne voyons-nous pas le mélancolique, qu'aucune cause morale n'afflige, perdre ses forces, maigrit et se tuer comme lui? « J'ai souvent rencontré, dit M. Esquirol, une variété de suicide dont les auteurs n'ont point parlé et qui a beaucoup d'analogie avec le spleen. Il est des individus qui, à la suite de causes physiques ou morales variables, tombent dans l'affaissement physique, dans le découragement moral : ils ont peu d'appétit, une douleur sourde de la tête, des *chaleurs d'entrailles*, des *borborygmes*, de la *constipation*; néanmoins leur extérieur n'indique aucun désordre grave de la santé; chez les femmes quelquefois les menstrues se suppriment. Plus tard ces malades ont les traits et la face tirés, le regard fixe et inquiet; le teint est pâle ou jaune; *ils se plaignent d'une gêne*,

d'une douleur à l'épigastre, d'une sorte d'engourdissement de la tête, qui les empêche de penser, et d'une torpeur, d'une lassitude générale qui les empêche d'agir. Ils ne font point de mouvements : ils aiment à rester couchés ou assis; ils s'impatientent lorsqu'on veut leur faire faire de l'exercice; ils abandonnent leurs occupations ordinaires, négligent leurs devoirs domestiques, sont indifférents pour les objets de leurs affections; ils ne s'occupent plus d'affaires; ils ne veulent ni converser, ni étudier, ni lire, ni écrire; ils redoutent la société et surtout les importunités auxquelles cette maladie les expose; affligés de cet état, ils ont des *idées noires;* enfin, désespérés de leur nullité ou prétendue nullité, qu'ils croient ne pouvoir jamais surmonter, ils désirent la mort, la réclament et quelquefois se la donnent.... (1). » Dans le spleen et dans l'hypochondrie, le suicide n'a-t-il pas souvent son point de départ dans le trouble fonctionnel des viscères abdominaux, s'exprimant par l'ennui, par le *découragement moral* et par les *idées noires*, comme nous avons vu l'hystérie et l'épilepsie avoir leur point de départ dans un trouble ganglionnaire, s'exprimant par une *tristesse sans cause*, par des *chagrins sans motif?* Doit-on regarder comme d'origine intellectuelle ou cérébrale cette terreur, cette peur étrange, qu'accusent quelques lypémaniaques, dans l'absence non-seulement de toute cause extérieure, de toute idée effrayante, mais encore de toute hallucination, de toute illusion ? « *J'ai peur*,

(1) M. Esquirol, *Des alién. ment.*, t. I, p. 555 : *Du suicide.*

disent ces malades ; *j'ai peur !* — Mais de quoi ? — *Je n'en sais rien, mais j'ai peur.* » Sans aucun motif, leur extérieur, leur physionomie, leurs actions, leurs discours, tout exprime en eux la frayeur la plus profonde, la plus poignante, de laquelle ils ne peuvent ni se distraire ni triompher (1). » Ajoutez à cela les altérations si rares dans le cerveau, si fréquentes dans les viscères, que présente à l'autopsie le corps de ces malheureux (2), et vous aurez aisément justice de ces théories exclusives dans lesquelles le cerveau, grâce à la plus étrange des confusions, est présenté comme l'appareil commun des conceptions et des affections, des idées et des émotions ; comme si les sentiments qui résultent de l'association de ces deux éléments n'étaient pas des phénomènes complexes, à la fois intellectuels et affectifs, cérébraux et ganglionnaires.

La même analogie se fait jour dans quelques cas de monomanie. On a vu des accès commencer par un état affectif, par une frayeur ou une colère que rien n'expliquait et qu'accompagnaient des troubles viscéraux. « J'ai eu autrefois sous les yeux, dans l'hospice de Bicêtre, dit Pinel, un *maniaque* (3) dont les symptômes pouvaient paraître une sorte d'énigme suivant

(1) M. Esquirol, *Des alién. ment.*, t. Ier, p. 417 : *De la mélancolie.*

(2) La plus singulière et la plus fréquente de ces altérations, sur laquelle M. Esquirol a le premier appelé l'attention des observateurs, c'est le déplacement et la position plus ou moins verticale du côlon transverse.

(3) Ce *maniaque* était atteint d'une monomanie réelle, ainsi qu'on va le voir. Pinel n'avait pas distingué la manie de la monomanie. Cette

les notions que Locke et Condillac ont données des aliénés. Sa manie était périodique et ses accès se renouvelaient régulièrement après des intervalles de calme de plusieurs mois. Leur invasion *s'annonçait par le sentiment d'une chaleur brûlante dans l'intérieur de l'abdomen, puis dans la poitrine, enfin à la face ;* alors rougeur des joues, regard étincelant, forte distension des veines et des artères de la tête ; enfin, fureur forcenée qui le portait avec un penchant irrésistible à saisir un instrument ou une arme offensive pour assommer le premier qui s'offrait à sa vue ; sorte de combat intérieur qu'il disait sans cesse éprouver entre l'impulsion féroce d'un instinct destructeur et l'horreur profonde que lui inspirait l'idée d'un forfait. *Nulle marque d'égarement dans la mémoire, dans l'imagination, dans le raisonnement.* Il me faisait l'aveu, dans son étroite réclusion, que son penchant pour commettre un meurtre était absolument forcé et involontaire ; que sa femme, malgré sa tendresse pour elle, avait été sur le point d'en être la victime, et qu'il n'avait eu que le temps de l'avertir ou de prendre la fuite. Les intervalles lucides ramenaient les mêmes réflexions mélancoliques, la même expression de ses remords, et il avait conçu un tel dégoût de la vie qu'il avait plusieurs fois cherché, par un dernier attentat, à en terminer le cours (1). »

gloire ne lui était pas réservée. En rapportant cette observation de Pinel, M. Esquirol n'a pas hésité à la citer comme un exemple de monomanie.

(1) Pinel, *Traité philosophique de l'aliénation mentale*, p. 102.

La manie, la manie intermittente surtout, a présenté quelquefois, dans ses accès, des prodromes analogues. On a vu des phénomènes affectifs, le contentement, l'inquiétude, l'abattement, etc., en précéder et en annoncer le retour, sans l'intervention d'aucune cause morale (1).

Voilà les faits. Nous en rapporterions un grand nombre, si la nature de cet ouvrage nous permettait d'abandonner les généralités physiologiques et pathogéniques pour faire de longues excursions dans le domaine des observations cliniques, et pour nous aventurer dans les détails de la symptomatologie. Deux inductions peuvent être tirées des faits exposés dans ce paragraphe :

1° Les troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation qui succèdent à des préoccupations habituelles ou à des commotions dites morales, se confondent avec les expressions sentimentales ou avec l'innervation expressive qui succède à une impression affective ou ganglio-cérébrale.

2° Parmi les troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation, il en est qui, alors même qu'il n'existe aucune cause morale, se confondent avec les expressions sentimentales, ou avec l'innervation expressive qui succède à une impression affective ou ganglio-cérébrale.

M. le docteur Belhomme rapporte une observation analogue dans son mémoire intitulé : *Suite de recherches sur la localisation de la folie.* Observation n° 4.

(1) M. Esquirol, *Des aliénations mentales*, t. II, p. 169 et 170 : *De la manie.*

§ II. De la surexcitation nerveuse dans ses rapports avec l'innervation imitative, provoquée par les expressions sentimentales.

Nous n'avons rien à dire de nouveau sur ce sujet intéressant. Les faits d'imitation, dans les affections nerveuses, sont du nombre de ceux qui n'ont pu échapper à l'observation la plus vulgaire. Aussi n'hésitons-nous pas à les faire servir, avant même de les avoir rappelés, à la confirmation des inductions pathogéniques qui ont été exposées dans le paragraphe précédent. Une personne est atteinte d'épilepsie; l'accès a lieu en présence de quelques personnes; celles-ci, vivement émues, ont des attaques de nerfs, et l'accès se propage avec une incroyable rapidité : voilà le fait. L'accès convulsif est imité comme le serait une expression sentimentale, comme le serait l'expression d'une vive anxiété, d'une violente affliction, d'une poignante douleur; voilà l'induction pathogénique. Mais cette expression convulsive ne peut être imitée qu'à la condition de produire un trouble viscéral analogue à celui que produit l'expression sentimentale; il doit s'opérer, au delà de cette imitation tout extérieure, une imitation tout intérieure, mystérieuse, invisible, mais réelle, incontestable. L'imitation sympathique des expressions normales ou anormales ne doit pas être confondue avec l'imitation arbitraire de certains mouvements, de certains *tics*, ni avec cette imitation forcée de l'enfant qui prononce les mots d'une langue comme on les prononce autour de lui. Il faut apporter, dans l'analyse

délicate des phénomènes de la vie morale et intellectuelle, une attention et un discernement dont on croit trop souvent pouvoir se passer. Un fait d'imitation, qui se produit sans trouble, sans émotion, est de tout autre nature que celui qui se produit avec trouble et émotion. Il y a, dans ce dernier cas, une coopération active de l'appareil ganglionnaire, analogue à celle qui provoque les expressions sentimentales elles-mêmes. L'agitation anormale des yeux, de la face et de la poitrine, les gémissements, les cris aigus, les exclamations diversement accentuées, le grincement des dents, l'animation ou la pâleur des joues, le désordre de la chevelure, l'écume de la bouche, les mouvements convulsifs des membres, le hoquet, le râle bronchique, la respiration saccadée, etc., toutes ces expression symptomatiques d'un accès maniaque, épileptique ou hystérique, se confondent avec les expressions symptomatiques d'un trouble affectif; ils doivent naturellement provoquer les mêmes effets sur les personnes prédisposées qui en sont témoins. Il n'est pas nécessaire, pour cela, que les accès dont l'imitation est redoutée soient le résultat d'une commotion morale ou d'un trouble viscéral. Alors même que ces accès ont leur point de départ dans l'appareil cérébral, ceux qui sont provoqués par l'imitation sympathique ont nécessairement le leur dans l'appareil ganglionnaire, par cela seul que les symptômes convulsifs ressemblent à l'expression d'une violente émotion. Cette induction est rigoureuse.

Revenons maintenant aux faits. Pour que l'imitation

sympathique ait lieu au point de reproduire de graves affections nerveuses, il faut que les conditions générales de l'organisme nerveux, celles surtout de l'appareil ganglionnaire, soient douées d'une bien déplorable prédisposition. Ici, plus que jamais, la prédisposition doit être signalée comme exerçant sa fatale influence ; mais, il faut le dire, cette influence s'exerce néanmoins selon l'ordre établi par les lois physiologiques du système nerveux. Dans l'état normal, voici ce qui a lieu : un homme est en proie à une violente émotion ; cette émotion se traduit extérieurement, par l'accent, le geste, l'attitude, la physionomie, le regard, etc. ; un autre homme, resté jusque-là étranger à cette émotion, est frappé par l'expression sentimentale dont il a sous les yeux le douloureux spectale ; il éprouve un malaise profond ; il est ému à son tour. Dans l'état anormal, voici ce qui a lieu : un homme est en proie aux emportements d'un délire affectif, d'une fureur implacable, d'une aveugle colère ; il s'arrache les cheveux, se frappe la tête avec violence ; ses membres sont agités convulsivement, et une attaque d'épilepsie vient couronner cet affreux désordre ; le trouble de cet homme ne tarde pas à gagner les personnes prédisposées qui assistent à cette horrible scène, et l'agitation convulsive, se propageant sympathiquement, ainsi que cela a été observé plusieurs fois, multiplie les victimes. Ici, comme partout et toujours, le fait pathologique correspond à un fait physiologique, que l'imitation ait lieu avec ou sans l'intervention de l'imagination, par le seul fait du mouvement désordonné d'un instinct, ou

par le concours des idées et de certaines préoccupations affectives. En général, cette influence de l'innervation imitative tend d'autant plus à revêtir la forme pathologique que les conditions de l'âge, du sexe, du tempérament, etc., se rapprochent davantage de celles que nous avons assignées à la surexcitabilité nerveuse. C'est dans cette innervation que consiste, en partie, le danger des spectacles donnés par l'exemple et idéalisés par les arts d'expression, par le drame surtout.

La propagation sympathique des affections nerveuses est loin de se présenter toujours avec ce caractère d'automatisme qui a particulièrement frappé les observateurs. Il est même incontestable que les cas où ces maladies se propagent exclusivement par l'imitation des expressions symptomatiques, sont extrêmement rares. Dans les cas les plus nombreux, l'imagination intervient, entraînant avec elle le cortége des émotions dont elle est inséparable. Or, là où l'imagination intervient, il y a coopération intellectuelle; le rôle des idées et des raisonnements vient compliquer celui des affections; l'élément psycho-cérébral vient prêter son concours à l'élément ganglionnaire. Alors l'imitation automatique disparaît, ou au moins elle est subordonnée à l'intelligence; elle pénètre dans le domaine de la conscience et de la volonté; l'individu qui est menacé de la contagion sympathique peut repousser l'idée qui sert à la propager; il peut, à l'aide d'une idée opportune, prévenir et combattre l'invasion de la maladie. Il se trouve ainsi en possession de la liberté; car il peut faire servir à éloigner le danger qui le menace

les mêmes facultés qu'il fait concourir à sa perte. La propagation sympathique des affections nerveuses se présente donc sous deux formes : sous la forme affective et automatique, c'est la plus rare; sous la forme affective et intellectuelle, c'est la plus ordinaire. La première ne se produit que dans un espace et dans un temps limités; il faut que le spectacle de l'accès ait lieu *sous les yeux* de ceux qui sont disposés à l'imiter; la seconde se produit à travers les distances les plus éloignées; elle franchit les limites du temps et de l'espace. A la première se rapportent quelques faits rares et isolés; à la seconde se rapportent des faits nombreux et généraux : ceux-là sont sporadiques; ceux-ci sont épidémiques. Dans les premiers, l'élément de la contagion se propage par la sensation; dans les derniers, l'élément de la contagion se propage par les récits, porté sur les ailes de cette renommée aux cent voix, dont les exagérations égalent la vitesse et augmentent avec l'espace parcouru. Ici, c'est d'abord la parole, cette expression spirituelle et spéciale des idées, qui inocule le poison; ce sont ensuite la pensée, l'imagination, qui font éclater la maladie. Là, c'est l'agitation extérieure, cette expression matérielle et spéciale des émotions, qui tout à la fois inocule le poison et fait éclater les accès.

§ III. De la surexcitation nerveuse, considérée dans ses rapports avec l'association anormale des excitations.

Parmi les relations fonctionnelles qui s'établissent plus particulièrement sous l'influence de l'éducation,

nous avons mentionné celles qui résultent de l'association habituelle de certaines excitations. Nous en avons exposé, dans le chapitre précédent, le caractère physiologique. Nous les verrons bientôt reparaître sous un autre aspect, c'est-à-dire dans leurs rapports avec les affections nerveuses.

L'association des excitations sensoriales produites par les signes du langage, avec les excitations psycho-cérébrales produites par les idées, constitue l'élément physiologique de la pensée. Si cette association est refusée ou stérile, l'intelligence fait défaut, il y a inertie du cerveau ; mais il n'y a pas surexcitation, il n'y a pas aliénation mentale. Il peut bien survenir une hydrocéphale, une cérébrite, une méningite, etc, ; mais il ne saurait survenir du délire. Toute affection nerveuse de l'appareil cérébral, que caractérise le désordre des idées, est alors impossible.

Il arrive quelquefois, à la suite d'une attaque d'apoplexie, que le malade, quoique guéri, ne se souvient que très-difficilement des mots destinés à exprimer ses idées. Il emploie alors un mot pour un autre, tout en ayant conscience de son erreur et en luttant contre l'embarras qu'il éprouve. Il y a, en quelque sorte, solution de continuité fonctionnelle entre la portion cérébrale impressionnée par l'idée, et la portion cérébrale impressionnée par le signe qui y a été associé dans l'enseignement. Nous avons pu observer récemment un exemple de cette association anormale.

Des idées isolées, mais fausses, peuvent être données par l'enseignement ; dans ce cas il y a erreur, igno-

rance, préjugé; mais il n'en ressort pas nécessairement une maladie. Telles sont les idées fausses qui sont associées à des sensations réelles, lorsque cette association ne s'étend pas aux émotions. Ainsi, l'idée d'une tête de femme associée à l'impression sensoriale produite par la lune, celle d'un tombeau de géant associé à l'impression sensoriale occasionnée par une montagne, constituent des croyances plus ou moins poétiques qui sont sans danger pour la santé de ceux qui les admettent dans la simplicité de leur esprit. Il n'en est plus de même lorsque l'association de l'idée avec la sensation s'étend aux émotions sensuelles et sentimentales, lorsque, par exemple, l'idée d'un accouplement monstrueux est associée, dès l'adolescence, aux premiers appétits sexuels, ainsi que cela a lieu dans certaines contrées de l'Orient; ou lorsque l'idée d'un spectre épouvantable est associée, dès l'enfance, à l'idée d'une pierre ou d'un bouleau, comme cela a lieu quelquefois dans nos campagnes.

Il est des aberrations intellectuelles qui se propagent dans le monde et auxquelles peu d'hommes parviennent à échapper complétement; les plus intelligents y sont peut-être exposés plus que les autres. Ces aberrations, en général peu dangereuses, consistent, comme toutes les conceptions fausses, dans une association vicieuse d'idées incompatibles. L'orgueil en est souvent le principal mobile, l'imagination et l'amour-propre font le reste. Un penseur qui croit à l'exactitude et à la vérité de ses conceptions ne manque pas d'en voir *par ses yeux* la vérification, alors même qu'elle n'est

visible pour personne. Il en est qui, ayant associé l'idée de certaines formes cérébrales à celle de certaines passions, ne manquent pas, une passion étant donnée chez un individu, de constater et de décrire une forme encéphalique que personne n'aperçoit. Il en est d'autres qui, ayant associé l'idée d'une altération anatomo-pathologique du cerveau à celle du délire des aliénés, ne manquent jamais de la rencontrer à l'autopsie. Ceux-là nous montreront une circonvolution très-développée correspondant à l'avarice ou à la probité ; ceux-ci nous montreront une lésion très-évidente qui correspond à la mélancolie. On appelle cohésion anormale des idées les aberrations de ce genre qui, nées d'une association vicieuse, sont très-familières aux savants, si l'on en croit M. Leuret. Ce sont, dans tous les cas, des aberrations fort inoffensives quand elles ne touchent pas de trop près la morale et l'hygiène ou la thérapeutique. Lorsqu'elles font irruption, par leurs conséquences, dans les règles de conduite ou dans les prescriptions de la médecine, elles peuvent devenir très-nuisibles. Telle est, par exemple, la cohésion anormale de l'idée d'irrésistible impulsion avec l'idée générale de volonté ; telle est encore la cohésion anormale de l'idée de gastrite, de gastro-entérite, d'inflammation, avec l'idée générale de maladie. La première conduit à une pratique qui met en péril toutes les relations sociales ; la seconde conduit à une pratique qui fait périr les malades et maudire les médecins.

Les associations vicieuses considérées dans leurs rapports avec les idées fausses qui se propagent dans

le monde, ne constituent point une forme déterminée de la surexcitabilité nerveuse (1). Considérons-les donc plutôt 1° comme symptômes des principales variétés du délire des aliénés; 2° comme causes de certaines affections nerveuses.

De l'incohérence et de la cohésion anormale des idées dans l'aliénation mentale.

Dans l'étude des phénomènes pathologiques de l'entendement, il faut avoir sans cesse présentes à la pensée ces deux données physiologiques de l'observation, à savoir : 1° L'ordre logique, dans la série des idées qui constituent un raisonnement, et dans la succession des raisonements qui doivent conclure à une œuvre morale et intellectuelle, est le résultat d'un travail, d'un effort, d'une volonté énergique; et il n'est possible qu'à la condition de posséder préalablement l'idée générale d'un but à atteindre, et des aptitudes cérébrales exercées à une logique rigoureuse. 2° Lorsque les raisonnements sont devenus habituels et faciles, au moyen d'un exercice fréquent, lorsque surtout ils correspondent aux puissants appels de la passion ou de l'instinct; lorsque, en un mot, ils sont transformés en habitudes vivement sollicitées par les impulsions ganglio-cérébrales, ils réclament de la part de la volonté une attention moins soutenue et de moins grands

(1) M. Leuret a distingué néanmoins une catégorie de monomaniaques qu'il nomme *les arrangeurs*, et dont le délire correspondrait à l'aberration des systématiques. Cette distinction est ingénieuse, elle est même exacte sous certains rapports.

efforts. Ces deux données doivent servir à rendre raison des prédispositions de chacun, et de la différence qui existe sous le rapport des actes de l'entendement, entre le maniaque et le dément, d'une part, et le monomaniaque ou le lypémaniaque, de l'autre. Chez les premiers, la volonté est sans objet déterminé ; partant point d'attention, point d'ordre logique, point de coordination dans les idées et dans les raisonnements. Chez les seconds, la passion, toujours présente ou fréquemment en éveil, sollicite énergiquement l'entendement, elle poursuit son objet sans relâche; elle supplée à la volonté qui dès lors peut abdiquer, sans troubler par cette abdication l'ordre logique des idées et des raisonnements.

Nous n'avons point la prétention de pousser très-loin nos inductions pathogéniques sur le délire des aliénés. Il faudrait d'abord qu'il nous fût possible de discerner d'une manière exacte et précise, les divers aspects sous lesquels il se présente à l'observation. Or, rien d'aussi variable, d'aussi compliqué, d'aussi inextricable que ce délire, véritable protée qui échappe à toute analyse rigoureuse, et qui résiste à tous les efforts les mieux combinés de coordination méthodique (1). Il faudrait

(1) Il se passera beaucoup de temps encore avant que l'on possède une coordination exacte des diverses formes de l'aliénation mentale, car elles se confondent souvent dans la même maladie, sans qu'il soit possible de les séparer. C'est surtout la catégorie désignée par M. Esquirol sous le titre de *monomanie*, qui doit, sous ce rapport, subir les plus importantes rectifications. Quoi qu'il en soit, nous reproduirons dans les notes suivantes, pour les personnes étrangères à l'étude de ces maladies, les tableaux remarquables que ce maître a tracés, des quatre principales variétés du délire des aliénés.

ensuite qu'il nous fût possible de décrire le mystérieux mécanisme des fonctions cérébrales dans les opérations de l'entendement et de la volonté, autrement que par l'énumération stérile et routinière de quelques facultés complexes ou prétendues primitives. Or, nous n'aspirons point à tant d'honneur. Il nous reste donc à parcourir modestement une région moins élevée et très-limitée : nous nous bornerons à quelques considérations sur l'incohérence et la cohésion anormale des idées qu'on observe dans les quatre formes de la folie plus ou moins exactement décrites par M. Esquirol sous les noms de manie, de démence, de monomanie et de lypémanie.

De la manie et de la démence. — Des myriades d'idées dont, pendant le cours de la vie, le malade a été mis en possession dans un ordre déterminé, se réveillent, se succèdent, se pressent, se précipitent, pour ainsi dire, les unes sur les autres, entraînant avec elles des hallucinations incroyables, des illusions étranges, des émotions plus ou moins violentes ; c'est un flux et un reflux de pensées et d'agitations affectives, un tourbillon, un chaos ; tel est le délire du maniaque. Le malheureux a la conscience de ses actes moraux et intellectuels, et il en conserve le souvenir ; il parvient même, quand il est complétement guéri ou dans l'intermittence des accès, à en rendre un compte exact et motivé. Ce sont des mouvements tumultueux, des convulsions de l'entendement qui se produisent avec trop d'intensité, de violence et de rapidité, pour que l'esprit qui les perçoit puisse les modérer ou les sus-

pendre (1). Il n'en est pas de même de la démence. Ici le délire est moins compliqué d'émotions ; les idées se

(1) « ..... Il n'est pas facile dans la manie, comme dans la monomanie, dit M. Esquirol, de ramener le délire à un type primitif, ni de préciser quelle est la faculté de l'entendement essentiellement lésée ; mais tout annonce l'effort, la violence, l'énergie ; tout est désordre et perturbation, le défaut d'harmonie est ce qu'il y a de plus saillant dans le délire des maniaques ; l'attention est principalement lésée, et les malades ont perdu le pouvoir de la diriger et de la fixer. En effet, qu'un homme agisse puissamment sur l'esprit d'un maniaque, qu'un événement imprévu arrête son attention ; le voilà tout à coup raisonnable, et la raison se soutient aussi longtemps que l'impression actuelle conserve assez de puissance pour soutenir son attention. L'attention n'étant plus en rapport d'activité avec les autres facultés, est en quelque sorte maîtrisée par elles, au lieu de les diriger et de prêter sa force à leur action. Nous allons voir dans les détails que tous les désordres intellectuels peuvent être ramenés à ce défaut d'harmonie entre l'attention et les sensations actuelles et les idées et les souvenirs.

» Le maniaque présente l'image du chaos dont les éléments mis en mouvement se heurtent, se contrarient sans cesse pour augmenter la confusion, le désordre et l'erreur. Il est isolé du monde physique et intellectuel, comme s'il était renfermé lui-même dans une chambre obscure ; les sensations, les idées, les images se présentent à son esprit sans ordre et sans liaison, sans laisser de traces après elles ; entraîné sans cesse par des impressions toujours renouvelées, il ne peut fixer son attention sur les objets extérieurs qui font une impression trop vive et qui se succèdent trop rapidement ; il ne peut distinguer les qualités des corps, en saisir les rapports ; emporté par l'exaltation des idées qui naissent de ses souvenirs, il confond les temps et les espaces ; il rapproche les lieux les plus éloignés et les personnes les plus étrangères ; il associe les idées les plus disparates, crée les images les plus bizarres, tient les discours les plus étranges, se livre aux actions les plus ridicules. L'équilibre entre les impressions actuelles et les souvenirs est rompu, et souvent la vivacité des images que reproduit sa mémoire est telle, que le maniaque croit réels et présents les objets que lui rappelle son imagination exaltée. Mille hallucinations se jouent de la raison du maniaque : il voit ce qui n'est point; il s'entretient avec des interlocuteurs invisibles, il les questionne et leur répond, leur commande, leur promet obéissance, souvent il se met en colère contre eux.... » (*Des aliénations mentales*, t. II, p. 147 et 148.)

succèdent sans ordre, mais en général avec un calme et une indifférence remarquables; on n'y voit point ces élans successifs et presque simultanés de la passion qui, dans la manie, donnent lieu à des lambeaux de raisonnements sans cesse interrompus et toujours sans conclusion. Ce ne sont que des idées incohérentes, exprimées souvent par une intarissable parole, véritable logorrhée pathologique. Point de ces mouvements tumultueux, de ces convulsions de l'entendement et de la passion, qui, dans la manie, interdisent tout accès à la libre intervention de l'intelligence, quoiqu'ils aient lieu avec conscience. Ce sont plutôt de faibles soubresauts que de violentes contractions, des mouvements carphologiques plutôt que des convulsions. On dirait que dans la manie les aptitudes les plus considérables de l'appareil psycho-cérébral, celles qui concourent à la coordination volontaire et logique des idées, sont plutôt troublées qu'anéanties, tandis qu'elles seraient dans la démence plutôt anéanties que troublées. Aussi l'une est-elle susceptible de guérison, tandis que l'autre ne l'est jamais (1). En quoi consiste cette différence?

(1) Dans la démence, dit M. Esquirol, « les idées les plus disparates se succèdent indépendantes les unes des autres; elles se suivent sans liaison et sans motif; les propos sont incohérents, les malades répètent des mots, des phrases entières, sans y attacher de sens. Plusieurs de ceux qui sont en démence ont perdu la mémoire, même pour les choses qui touchent de plus près à leur existence. Mais c'est surtout la faculté de rappeler les impressions récemment reçues, qui est essentiellement altérée : ces malades n'ont que la mémoire des vieillards; ils oublient dans l'instant ce qu'ils viennent de voir, d'entendre, de dire, de faire; c'est la mémoire des choses présentes qui leur manque, ou plutôt la mémoire ne les trahit-elle point, parce que les sensations

comment expliquer cette diversité de phénomènes? A ces questions voici notre réponse. Dans la manie, le désordre est compliqué : la surexcitation est à la fois ganglionnaire et cérébrale ; l'irradiation entre ces deux éléments de la vie morale et intellectuelle est incessante, surtout pendant les accès ; ce sont des idées et des émotions qui se croisent, se heurtent, se contrarient, s'excitent tour à tour et sans relâche. Dans la démence sans complication, le désordre est plus simple ; la surexcitation est exclusivement cérébrale ; l'irradiation entre les deux éléments de la vie sentimentale de l'homme est à peu près complétement suspendue ; il y a une sorte de solution de continuité ; les idées gaies ou tristes ne sont point suivies d'émotions, et les émotions ne viennent point soulever le flot des idées. Expliquons-nous : l'irradiation ganglio-cérébrale, dans la manie, vient alimenter, surexciter, exalter toutes les fonctions du cerveau, en précipiter les opérations à ce point que la coordination logique des idées devient impossible ; tandis que, dans la démence, le cerveau, affaibli, épuisé, appauvri plutôt par les excès spéciaux

étant très-faibles, les perceptions l'étant aussi, ne laissent point ou presque point de traces après elles. Aussi plusieurs ne déraisonnent que parce que les idées intermédiaires ne lient point entre elles les idées qui précèdent à celles qui suivent ; on voit évidemment les lacunes qu'ils auraient à remplir pour donner à leurs discours l'ordre, la filiation, la perfection d'un raisonnement suivi et complet.

» L'énergie de la sensibilité et des facultés intellectuelles, qui est toujours en rapport avec l'activité des passions, étant presque éteinte, les passions sont nulles ou presque nulles dans la démence. Les aliénés en démence n'ont ni désir, ni mépris, ni haine, ni tendresse ; ils sont dans la plus grande indifférence pour les objets qui leur étaient les plus

que surexcité par des troubles affectifs, est livré à lui-même, abandonné à ses propres ressources, disposant faiblement un reste de névrosité que lui fournit avec parcimonie la circulation locale, malgré l'énorme quantité d'aliments dévorés par le malade (1). Aussi appliquez à celui-ci le traitement antiphlogistique, la saignée banale ou l'inévitable diète qui en forme la base, et vous abrégerez infailliblement ses jours. Si

chers ; ils voient leurs parents et leurs amis sans plaisir, et s'en séparent sans regret ; ils ne s'inquiètent pas des privations qu'on leur impose, et se réjouissent peu des plaisirs qu'on leur procure ; ce qui se passe autour d'eux ne les affecte point ; les événements de la vie ne sont presque rien pour eux, parce qu'ils ne peuvent les rattacher à aucun souvenir ni à aucune espérance ; indifférents à tout, rien ne les touche , ils rient et jouent alors que les autres hommes s'affligent ; ils répandent des larmes et se plaignent alors que tout le monde est satisfait et qu'ils devraient l'être eux-mêmes ; si leur position les mécontente, ils ne font rien pour la changer.

» Le cerveau, dans l'atonie, ne fournissant plus de sensations pour la production des idées au raisonnement, ni des signes au jugement, les déterminations sont vagues, incertaines, variables, sans but et sans passions. Ceux qui sont en démence sont sans spontanéité ; ils ne se déterminent pas, ils s'abandonnent, se laissent conduire ; leur obéissance est passive, ils n'ont pas assez d'énergie pour être indociles ; aussi sont-ils souvent le jouet de ceux qui veulent abuser de leur fâcheux état. Cependant ils sont irritables, comme tous les êtres débiles et dont les facultés intellectuelles sont faibles et bornées ; mais leur colère n'a que la durée du moment ; elle n'a point de ténacité comme celle des maniaques, et surtout des lypémaniaques. Ces malades sont trop faibles pour que leur fureur soit de longue durée ; ils ne sauraient soutenir longtemps tant d'efforts. » (*Des aliénations mentales*, t. II, p. 120 et suiv.)

(1) Chaque appareil nerveux ne disposant que d'une quantité déterminée de névrosité, au delà de laquelle il y a paralysie inévitable de la fonction, il n'est pas étonnant que la démence soit consécutive de l'exaltation du maniaque, de l'abus des narcotiques, des excès intellectuels, etc. La privation des exercices logiques y prédispose un grand nombre d'oisifs.

vous traitez de la même manière le maniaque, vous ne lui ferez sans doute aucun bien, mais vous ne lui ferez beaucoup de mal que parce que vous hâterez la transformation de son délire en démence, en ajoutant à la déperdition considérable de névrosité qui résulte de son agitation la privation des seuls moyens de réparation qui lui restent. Que si, dans la manie, une abstinence prolongée ne diminue point la violence des accès, il faut tenir compte d'un fait souvent observé et qui nous semble positif, à savoir, que les fonctions nerveuses s'alimentent jusqu'à un certain point les unes des autres; qu'elles se tiennent réciproquement en éveil pendant un temps plus ou moins long (1). Ne pouvons-nous pas aussi reconnaître que l'effort de coordination logique des idées et des raisonnements étant nul ou presque nul, chez le maniaque, la névrosité que coûte cet effort est en quelque sorte épargnée et qu'il reprend pour ainsi dire d'un côté ce qu'il dépense de l'autre. En effet, dans cette forme du délire, l'effort de coordination logique, sous l'influence d'une violente impulsion, peut aller quelquefois jusqu'à réunir quelques idées dans un raisonnement ; mais il s'étend rarement jusqu'à faire converger des raisonnements vers une même conclusion. Quant aux déments, cette faculté de coordination est complétement abolie : les idées se produisent

(1) Le cerveau d'un homme près de succomber à l'inanition se reconforte par le seul fait de l'ingestion des aliments, longtemps avant qu'ils soient digérés. La coopération viscérale ou ganglionnaire, dans les passions, imprime au cerveau une énergie particulière, alors même qu'il est fatigué ou affaibli, etc.

sans conscience et partant sans mémoire. C'est un mécanisme créé par l'habitude dont les parties s'agitent isolées et incohérentes, n'étant point réunies par l'attention ni rapprochées par la passion. C'est surtout dans leurs écrits que cette incohérence manifeste son vrai caractère. On y voit quelquefois l'incohérence se compliquer d'une cohésion anormale, lorsque, par exemple, le mot dont ils se servent pour exprimer une idée fait surgir dans leur pensée une image tout à fait étrangère à cette idée et les en distrait complétement. C'est le dernier vestige d'une ancienne association entre les signes du langage et des idées dont la succession logique est devenue impossible. Il y a bien encore une proposition, mais il n'y a plus de raisonnement. Combien de personnes, dans le monde, qui, *sautillant* ainsi d'une proposition à une autre, sans but et sans ordre, semblent prédestinées à la démence ! Mais les passions sont là, avec leurs énergiques impulsions ; elles suppléent, par la série logique des excitations qu'elles commandent, à la direction d'un but d'activité librement choisi ; elles donnent au cerveau une force qui préserve d'un anéantissement plus ou moins complet cette aptitude logique, la plus considérable d'entre toutes les aptitudes cérébrales, celle dont l'énergie est le plus grand bienfait de la nature et de l'éducation.

De la monomanie et de la lypémanie. — Ces deux variétés du délire affectif sont moins distinctes que les précédentes. La monomanie se confond souvent, d'une part, avec la manie et même avec la démence compliquée de paralysie générale, et de l'autre avec la

forme violente de la lypémanie. Disons quelques mots à ce sujet ; tâchons au moins de mettre le doigt sur le vice radical de cette distinction.

On a remarqué que les émotions pouvaient se diviser en deux grandes catégories, en émotions gaies ou expansives et en émotions tristes ou oppressives, et l'on s'est hâté d'introduire cette division dans la coordination des diverses formes du délire affectif. On appelle *monomanies* celles qui correspondent aux émotions expansives, et *lypémanies* celles qui correspondent aux émotions oppressives. Cette coordination eut beaucoup de peine à prévaloir dans la clinique, malgré l'autorité du maître qui l'avait proposée ; des faits nombreux protestent contre elle et tendent à la réformer. Serait-ce que, vraie en théorie, elle serait insuffisante dans la pratique? Nous répondrons, quant à nous, qu'elle est d'abord inexacte en théorie et que par conséquent on doit en voir sans surprise l'insuffisance pratique. M. Esquirol a commis l'erreur que bien d'autres avant lui avaient commise et dont ne sont pas exempts les plus distingués d'entre ses élèves. Il a d'abord confondu l'émotion avec la passion, ce qui est une grande faute. La passion, c'est un désir immodéré ; l'émotion, c'est l'état affectif qui est à la fois l'effet et la manifestation de ce désir. Or, cet état peut être gai ou triste, expansif ou oppressif, sans que pour cela la passion cesse d'être la même : un ambitieux s'épanouira avec délices en trônant sur un piédestal imaginaire ; un autre ambitieux maudira l'humanité, attaché à un pilori fantastique. Bien plus, le même homme, sous l'empire des mêmes

passions, peut passer tour à tour d'un ordre d'émotions à l'autre, comme cela arrive à tous les hommes qui sont aux prises avec un ardent désir. Dès lors la coordination proposée pèche par la base; elle sépare des choses qui doivent être réunies et elle réunit des choses qui doivent être séparées. Ce n'est pas tout; parmi les émotions, il en est une qui joue un grand rôle dans les passions et dans les diverses formes de la folie, et cette émotion ne saurait trouver sa place dans l'une ni dans l'autre des catégories indiquées. Il s'agit de la colère, de la fureur, de l'exaltation maniaque, etc. La colère est-elle une émotion gaie?... Elle présente pourtant un certain nombre des phénomènes physiologiques que vous attribuez aux émotions expansives. Est-ce une émotion triste?... Elle présente pourtant un certain nombre de phénomènes que vous attribuez aux émotions oppressives (1). Voilà encore une nouvelle difficulté, source de nombreuses erreurs dans l'application. Et d'ailleurs le mot *monomanie* exprime-t-il, comme on l'a prétendu, un état affectif opposé au délire mélancolique?... Les formes de l'aliénation mentale, comprises sous cette dénomination, ne renferment-elles pas de nombreuses dissemblances que compensent à peine de faibles analogies?... On a contesté l'existence de la monomanie; serait-on allé si loin si cette classe

(1) Rien n'embarrasse les observateurs peu exercés, comme cette opinion qu'ils apportent dans un asile d'aliénés : « Le lypémaniaque vit trop en dedans, le monomaniaque vit trop en dehors. » Qu'un lypémaniaque soit agité, qu'il se livre à des accès de colère ou d'amère ironie, il vivra tout autant « en dehors » que le monomaniaque.

d'affections avait été mieux définie?... Quant à nous, nous avouons notre incompétence à résoudre de pareilles questions; il nous suffit de déclarer que, dans notre opinion, il y a monomanie toutes les fois qu'il y a prédominance d'une idée, d'une passion ou d'un but, toutes les fois que cette idée, cette passion, ou ce but se trahissent avec plus ou moins de suite dans le délire, et en nuancent plus ou moins complétement les expressions variées. Nous ajouterons que la catégorie des monomaniaques, classée d'abord selon l'ordre des passions ou des idées dominantes, peut être divisée ensuite en monomanies gaie, furieuse, insidieuse, triste, etc., selon les cas. La lypémanie ou la monomanie triste constitue ainsi une des formes principales de la monomanie, au lieu de figurer dans une classe à part (1).

Quoi qu'il en soit, revenant à l'objet spécial de notre examen, nous apercevons que, dans le délire affectif,

(1) « La monomanie et la lypémanie, dit M. Esquirol, sont des affections cérébrales chroniques, sans fièvre, caractérisées par une lésion partielle de l'intelligence, des affections ou de la volonté. Tantôt le désordre intellectuel est concentré sur un seul objet, ou sur une série d'objets circonscrits; les malades partent d'un principe faux, dont ils suivent sans dévier les raisonnements logiques, et dont ils tirent des conséquences légitimes qui modifient leurs affections et les actes de leur volonté; hors de ce délire partiel, ils sentent, raisonnent, agissent, comme tout le monde; des illusions, des hallucinations, associations vicieuses d'idées, des convictions fausses, erronées, bizarres, sont la base de ce délire que je voudrais appeler *monomanie intellectuelle*. Tantôt les monomaniaques ne déraisonnent pas, mais leurs affections, leur caractère sont pervertis; par des motifs plausibles, par des explications très-bien raisonnées, ils justifient l'état actuel de leurs sentiments, et excusent la bizarrerie et l'inconvenance de leur conduite :

les associations anormales présentent un caractère différent de celles que nous avons aperçues dans la manie et dans la démence. Dans la démence, il y a incohérence complète des idées; dans la manie, il y a tout à la fois incohérence des idées, des raisonnements surtout, et cohésion anormale des conceptions. Dans la monomanie gaie, furieuse, insidieuse, triste, etc., il y a surtout cohésion anormale. Dans la première, la force de coordination logique est anéantie ; dans la seconde elle est troublée; dans la troisième elle est

c'est ce que les auteurs appellent *monomanie raisonnante*, mais que je voudrais nommer *monomanie affective*. Tantôt la volonté est lésée : le malade, hors des voies ordinaires, est entraîné à des actes que la raison ou le sentiment ne déterminent pas, que la conscience réprouve, que la conscience n'a plus la force de réprimer ; les actions sont involontaires, instinctives, irrésistibles, c'est la *monomanie sans délire*, ou la monomanie instinctive. Tels sont les phénomènes généraux que présente le délire partiel ou la monomanie ; mais, suivant que le délire est expansif ou concentré, gai ou triste, il existe des différences qu'il faut signaler.

» Dans la lypémanie, la sensibilité est douloureusement excitée et lésée ; les passions tristes, oppressives, modifient l'intelligence et la volonté; le lypémaniaque concentre en lui-même toutes ses pensées, toutes ses affections, est égoïste et vit trop en dedans. Dans la monomanie, au contraire, la sensibilité est agréablement excitée ; les passions gaies, expansives, réagissent sur l'entendement et sur la volonté; le monomaniaque vit trop en dehors, et reporte sur les autres le superflu de ses sentiments.

» La physionomie du monomaniaque est animée, mobile, riante ; les yeux sont vifs et brillants. Le teint du lypémaniaque est jaune, pâle et même terne ; les traits de la face sont concentrés, immobiles, grippés; les yeux sont caves, fixes; le regard est inquiet, soupçonneux. Le monomaniaque est gai, pétulant, téméraire, audacieux; le lypémaniaque est triste, calme, défiant, craintif. Le premier fait beaucoup d'exercice, est bavard, bruyant, prétentieux, prompt à s'irriter, rien ne paraît faire obstacle aux libres exercices de ses fonctions ; le second, ennemi du mouvement, est dissimulé, parle peu, s'excuse, s'accuse même ;

exaltée par l'effet d'une concentration exclusive (1). Le délire affectif conserve les formes du raisonnement qui sont l'expression d'une violente passion. Pour l'aliéné comme pour l'homme sain, l'imagination est aux ordres du sentiment ou de l'idée qui règnent sans partage; elle n'a rien à leur refuser; la logique aura son cours; elle ne procédera pas précisément selon le sens commun, mais elle sera difficilement prise en faute. C'est qu'il y a, dans ce cas, entre l'impressionnabilité ganglio-cérébrale et l'innervation intra-céré-

les fonctions s'accomplissent péniblement, avec lenteur. La marche de la monomanie est plus aiguë, sa durée plus courte, sa terminaison plus favorable, à moins qu'il n'y ait quelques complications; le contraire a lieu dans la lypémanie : dans celle-ci le délire semble dépendre plus particulièrement de quelques lésions abdominales; dans l'autre, le délire paraît être causé plus immédiatement par l'état anormal du cerveau.

» Ce qui précède signale des différences si essentielles entre la lypémanie et la monomanie, qu'on ne saurait confondre ces deux états pathologiques et qu'on ne peut leur imposer le même nom, si l'on veut apporter quelque précision dans le langage médical. C'est pour n'avoir pas toujours distingué ces deux maladies que les auteurs n'ont tenu compte que des désordres intellectuels, et ont négligé les autres symptômes; ils n'ont point différencié la monomanie de la manie, à cause de l'excitation, de la susceptibilité et de la fureur de quelques monomaniaques. Ils ont confondu la monomanie avec la mélancolie, parce que, dans l'une et dans l'autre, le délire est fixe et partiel... » (Esquirol, *Des aliénations mentales*, t. II : *De la monomanie*, p. 1. — Voyez pour la *lypémanie*, le tableau très-étendu que cet auteur en a tracé, t. I[er], p. 407 et suiv.)

(1) Exceptons toutefois cette forme de la monomanie qui a été appelée *instinctive*, et qui, au dire des observateurs les plus récents, est sans délire. Dans celle-ci, le malade recule devant ses propres entraînements; loin de raisonner à perte de vue pour établir son droit et défendre ses idées, il se méfie de lui-même, et il redoute les conséquences de la fatale impulsion dont il subit le joug; monomanie étrange à laquelle il faut bien croire, quelque incroyable qu'elle paraisse !

brale qui en résulte, une relation active, énergique, que rien ne trouble, que rien ne complique. Toute la série des idées qui ont été associées à l'objet de la passion dominante est sans cesse tenue en éveil, toutes celles qui peuvent entrer dans cette série sont évoquées, maintenues ; il en est qui, malgré leur incompatibilité logique, sont violemment saisies et furtivement introduites dans le groupe, si elles sont nécessaires, momentanément du moins, pour atteindre le but désiré. Toutes les idées sont bonnes pour celui qui, emporté ou menacé dans sa passion, cherche à conduire à bonne fin ses démarches, ses attaques ou sa défense. Les sensations elles-mêmes viennent prendre place au foyer de son intelligence, malgré l'absence de toute impression sensoriale. Est-il en proie aux terreurs de la damnation, il voit le diable en personne, il entend sa voix, il se sent harcelé par lui. Est-il livré à l'extase mystique, il entend une musique céleste dont il ne peut vous exprimer l'harmonie ; il voit des anges et des séraphins qui s'approchent de lui avec des marques d'amour et de déférence. Idées, raisonnements, sensations, émotions, tous les éléments de la vie morale et intellectuelle, qui ont été plus ou moins étroitement associés par l'habitude, sont invoqués par la passion et mis en œuvre sous son influence, nous dirions presque sous sa direction.

Bien que toutes les formes de la folie puissent éclater indifféremment à la suite des causes les plus diverses, qui sont tantôt physiques, tantôt morales, il est incontestable que c'est dans la monomanie, dans la lypémanie

surtout, que se manifeste plus particulièrement l'influence des idées fausses répandues dans une société. C'est dans le délire affectif que se reflètent plus particulièrement les égarements ordinaires des passions qui sont placées sous l'empire de l'éducation. Dans la manie, la passion se révèle par des éclairs qui se succèdent, se croisent avec rapidité et confusion, sans jamais se fixer. La manie exprime plutôt une violente commotion morale qu'une irrésistible passion.

Quelles que soient les diverses formes de l'aliénation mentale, quelles qu'en soient les causes présumées ou réelles, il suffit qu'une d'elles se fasse jour, pour qu'il soit permis d'affirmer qu'il y a eu association d'impressions fréquemment renouvelée au moyen de l'enseignement et du langage, et que, à la suite de cette association souvent renouvelée, des relations fonctionnelles intra-cérébrales se sont établies. Sans les aptitudes d'association qui constituent l'éducabilité, sans les modifications physiologiques qui résultent de l'éducation et qui constituent l'habitude, le délire, quel qu'il soit, est impossible. Pour être désordonné dans ses actes, l'entendement doit disposer d'un appareil exercé; il n'existe, sain ou malade, normal ou anormal, qu'à cette condition. L'intelligence ne peut être troublée que lorsque, de l'état de faculté, elle a déjà passé à l'état actif.

De l'association des impressions considérée comme cause de certaines affections nerveuses.

L'association répétée de certaines impressions peut avoir donné lieu à une habitude telle, ou à une con-

dition physiologique si profonde, qu'elle ne saurait être troublée sans danger ou au moins sans de graves inconvénients. « On a rencontré des hommes, dit M. Leuret, dont les idées étaient si indissolublement liées aux sensations habituellement perçues par eux, que, ces sensations éloignées, les idées se perdaient, et cela en très-peu de temps. Arétée en rapporte un cas fort curieux.

« Un charpentier, dit Arétée (1), était un habile ouvrier tant qu'il était chez lui : il mesurait très-bien son bois, le taillait, l'aplanissait, l'assemblait parfaitement, traitait fort raisonnablement de ses ouvrages et de leurs prix avec les architectes; enfin, avait toute son intelligence tant qu'il restait sur le lieu ou dans le cercle de ses occupations. Mais s'il allait sur la place publique ou au bain, ou en quelque autre lieu, il soupirait d'abord profondément, en déposant les instruments de son état, puis, en sortant, rapprochait les épaules avec une sorte de frissonnement, et enfin commençait à déraisonner et même à éprouver des transports d'une agitation plus ou moins vive lorsqu'il avait perdu de vue son atelier et ses ouvriers. S'il y retournait vivement, il revenait à lui avec la même promptitude, tant il y avait de connexion et de sorte de parenté entre l'esprit de cet homme et le lieu dans lequel il s'exerçait d'une certaine manière (2). »

De pareils effets sont exceptionnels; on les voit ra-

(1) Traduction de M. le Dr Trélat, *Recherches historiques sur l'aliénation mentale* (*Journal des progrès*, t. V).

(2) Leuret, *Fragments psychologiques sur la folie*.

rement présenter ce caractère de gravité quand il ne s'agit que de rompre volontairement et pour un instant l'association des idées avec les sensations. En général, lorsque l'habitude, qui résulte de cette association, est subitement troublée, ce trouble se manifeste par de la surprise, par de l'étonnement, quelquefois par un véritable saisissement. Les émotions de ce genre peuvent aller jusqu'à produire cet état affectif et intellectuel dans lequel on aperçoit déjà une certaine confusion des idées, que le vulgaire exprime parfaitement quand il dit de quelqu'un qu'il est *désorienté*, *dépaysé*, etc. Si un pareil état se prolonge, d'incroyables tourments prennent naissance. On a souvent raconté l'histoire de ce prisonnier qui, habitué à son cachot, trouva dans la liberté qu'on venait de lui accorder tant d'agitations, un ennui si profond, qu'il demanda comme une faveur la permission de rentrer dans la prison où il avait passé plusieurs années. Il est incontestable que, malgré notre goût pour la variété, nos habitudes, celles même que nous avons acquises avec les plus douloureux efforts, ne sauraient être changées subitement et pour longtemps sans souffrance, nous dirions presque sans regret. S'il en est ainsi des habitudes qui nous ont coûté de pénibles efforts, il est aisé de concevoir ce qui doit arriver lorsqu'il faut renoncer à celles que nous avons volontiers et librement acceptées.

Toutefois l'habitude qui est créée par l'association des idées avec les impressions exclusivement sensoriales, ne saurait être comparée, pour les effets qui en

résultent, avec celle qui est créée par l'association des idées ou des sensations avec les impressions à la fois sensoriales et affectives. L'homme qui a passé une grande partie de sa vie entouré de personnes ou d'objets qui ont été pour lui une source de douces et agréables émotions, ne peut s'en séparer sans éprouver une vive et profonde douleur. Si cette séparation doit se prolonger indéfiniment ou sans espoir de la voir cesser, elle peut déterminer les plus grandes maladies, le marasme et la mort, la lypémanie et le suicide, traduisant extérieurement les affreux tourments intérieurs de l'homme qui a été ainsi frappé dans ses plus chères habitudes. C'est l'association dont il s'agit qui rend si profond l'attachement à la terre natale qu'il ne faut pas confondre avec l'amour de la patrie, et qui est commun, quoique à des degrés divers, à l'animal et à l'homme.

L'association des sensations avec des émotions agréables explique les souffrances que manifestent les chiens de bonne race lorsque ces animaux, éminemment éducables, cessent d'être entourés des personnes qui leur ont prodigué des soins et des caresses. On en cite qui, refusant toute nourriture, ont péri d'inanition à la suite d'une pareille séparation. Mais cette association ne saurait exercer sur les animaux une influence semblable à celle qu'elle exerce sur l'homme, parce que, à la sensation qui reproduit, chez ceux-là, l'émotion éprouvée, se joint, chez celui-ci, l'idée toujours présente dans son esprit des personnes ou des émotions regrettées.

Lorsque, séparé de tout ce qui lui fut cher, l'exilé est parvenu à calmer ses regrets; lorsque de nouvelles habitudes ont pris insensiblement la place des habitudes anciennes; lorsque, enfin, il semble avoir oublié ses propres douleurs, il suffit qu'un objet apparaisse à ses yeux, qu'un son frappe ses oreilles, qu'une brise lui apporte une odeur, pour que, tout à coup, ce qui l'entoure change d'aspect et devienne triste et décoloré. Alors, aux prises avec des souvenirs qui se multiplient avec une incroyable rapidité, il entre dans une douce et heureuse rêverie : les habitudes anciennes reprennent pour un instant la place qu'avaient usurpée les habitudes nouvelles ; il croit voir ses amis, ses parents, sa maison, ses jardins, ses montagnes, les objets qui ont été témoins inanimés de ses plaisirs ; il croit entendre la voix de ceux qu'il a aimés, il assiste à leurs jeux, à leurs entretiens; un ravissement inexprimable se peint dans son regard, dans son attitude, dans sa physionomie. Puis, lorsque le rêve cesse, lorsque la réalité se présente autour de lui complétement étrangère à tout ce qu'il vient de voir et d'entendre, tous les tourments qu'il a éprouvés les premiers jours de son exil viennent le torturer à la fois; ce qu'il vient de voir ou d'entendre avec tant de bonheur est devenu une amère et cruelle déception; il entre dans un sombre et douloureux abattement ; son affliction et son désespoir se peignent sur sa physionomie, dans son regard, dans son attitude. Imaginez, après cela, un exilé qui n'a pas été assez heureux pour contracter des habitudes nouvelles, chez lequel les dou-

leurs du premier jour persévèrent toujours avec la même amertume et la même intensité, et vous comprendrez l'effet si souvent signalé du *ranz des vaches* sur l'imagination des citoyens suisses qui portent les armes sous le ciel de Paris, de Madrid ou de Naples. Il est inutile de rappeler les ravages que la nostalgie a faits chez ces malheureux soldats, lorsque l'on sait que la peine de mort a dû être prononcée contre tous ceux qui fredonneraient la chanson populaire.

Mais l'association d'une idée ou d'une sensation avec une impression affective n'a pas toujours besoin, pour provoquer l'invasion de certaines affections nerveuses, d'avoir créé une habitude aussi profonde que celles dont nous venons de parler. Quand une forte commotion, suivie d'une attaque d'hystérie, de catalepsie ou d'épilepsie, a été produite une fois par une impression sensoriale, non-seulement le retour, mais encore l'idée seule de cette impression, suffisent pour reproduire la commotion qui y a été associée, et pour faire éclater les accès qui l'ont suivie. « Les mêmes phénomènes physiques et moraux, dit M. Esquirol, qui ont déterminé le premier accès d'épilepsie, deviennent cause des accès suivants, quoique ces phénomènes aient moins d'intensité. Une femme a un violent chagrin, elle devient épileptique ; le plus léger chagrin provoque les accès. Un enfant est effrayé par un chien, et devient épileptique ; il a un accès chaque fois qu'il entend aboyer un chien. Un autre devient épileptique après un accès de colère ; la plus légère contrariété provoque les accès. Une petite fille, âgée de dix ans, joue avec

ses compagnes qui lui chatouillent la plante des pieds, elle devient épileptique ; l'accès éclate chaque fois qu'on la menace d'être chatouillée. Les impressions faites sur les sens, un bruit imprévu, certaines couleurs, certaines odeurs, ramènent les accès... Un soldat monte à l'assaut, une bombe éclate auprès de lui, il est frappé d'épilepsie, et guérit au bout d'un an ; vingt ans après, la vue des mêmes remparts lui rend les accès (1). »

« Une jeune personne, d'un tempérament ardent, conçoit pour un jeune homme une passion violente qu'elle est obligée de dissimuler, et ressent, par suite, une première atteinte d'hystérie ; quelques autres succèdent spontanément, mais à des époques éloignées et en l'absence de l'objet aimé. Bientôt les circonstances viennent à changer ; elle se rencontre fréquemment en société avec le même individu, et chaque fois elle éprouve une nouvelle attaque (2). »

Nous terminerons ce paragraphe par une observation que nous avons recueillie en 1838, et qui montre jusqu'où peut s'étendre, chez certaines personnes fatalement prédisposées, l'empire des associations de ce genre. Une jeune femme, âgée de vingt-trois ans, d'un esprit cultivé et d'une physionomie agréable, présentant toutes les apparences d'une bonne constitution,

(1) Esquirol, *Des aliénations mentales*, t. I, p. 296 : *De l'épilepsie*. — Voyez l'observation 36e empruntée à Sauvage par M. le Dr Bourdin dans son *Traité de la catalepsie*.

(2) Louyer-Villermay, *Traité des vapeurs ou des affections nerveuses*, t. I, p. 50.

vint un jour nous confier, avec l'expression d'une profonde douleur et d'une terrible anxiété, qu'elle était aux prises avec une affreuse impulsion, et qu'elle craignait de ne pouvoir y résister. Interrogée sur le point de départ de cette impulsion, elle nous apprit qu'à l'âge de sept ans elle avait été fortement effrayée par le spectacle d'un accès d'épilepsie ; qu'à l'âge de dix-sept ans, elle avait entendu un bruit qui, en lui rappelant cet accès, ramena l'effroi dont elle avait été saisie, et, avec cet effroi, quelques accidents hystériques ; que, vingt jours avant de recourir à nos conseils, un bruit semblable s'était fait entendre dans la rue, et que, se mettant à la fenêtre, elle avait *vu* un homme frappé d'épilepsie ; que depuis, cette hallucination s'était reproduite à chaque instant, alors même qu'elle était tout à fait seule, dans sa chambre ; que cette image l'avait poursuivie pendant quelques jours, malgré les efforts de sa raison toujours présente, mais difficilement victorieuse. Des accidents hystériques compliquèrent cette situation ; et sous l'influence de ces accidents, prit naissance l'affreuse impulsion contre laquelle elle éprouvait alors le besoin de s'armer, et dont elle est aujourd'hui parfaitement délivrée.

§ IV. De la surexcitation nerveuse dans ses rapports avec les irradiations sympathiques.

Deux éléments distincts concourent à former les sentiments humains. Ces éléments sont l'émotion, représentée par l'appareil affectif ou ganglionnaire, et l'idée, représentée par l'appareil intellectuel ou psycho-

cérébral. Telle est la doctrine que nous avons tâché de faire prévaloir, parce qu'elle nous semble la plus conforme aux données de l'observation. On croit rêver quand on voit les physiologistes s'efforcer de reléguer dans le domaine des accidents sympathiques les modifications viscérales qui constituent l'émotion, afin d'élever au rang d'opérations cérébrales les phénomènes affectifs qui caractérisent les désirs et les passions, comme si les conditions du sentiment et celles de la pensée pouvaient être les mêmes, comme si le cerveau était le substratum des fonctions les plus diverses, les plus opposées ! Dans le siècle dernier, le cerveau était présenté comme étant à la fois l'appareil directeur de la vie de nutrition, et l'appareil spécial des opérations instinctives, morales et intellectuelles. Les progrès de la physiologie expérimentale et comparée ont fait justice de cette absurde doctrine ; mais l'erreur s'est montrée sous un nouvel aspect. Le domaine de l'intelligence n'est pas assez vaste pour occuper le cerveau, il a fallu lui laisser encore le domaine des passions et des émotions ; il a fallu envelopper la coopération fonctionnelle de l'appareil ganglionnaire dans la sphère des sympathies cérébrales. C'est l'erreur du siècle ; inaugurée par Cabanis, qui plus que tout autre aurait pu l'éviter, elle s'est glissée dans tous les livres, sous toutes les formes ; elle a fini par faire reléguer au rang des chimères, bonnes tout au plus pour amuser les femmes et les petits enfants, cette science qui a pour objet de connaître l'*influence du moral sur le physique*. Si nous exceptons Gall qui

avait d'autres vues, nul n'a été aussi loin que Georget dans cette voie déplorable ; on peut dire qu'il a été le bouc émissaire de l'école nombreuse pour laquelle les sympathies cérébrales sont l'alpha et l'oméga de la physiologie humaine. C'est là sans doute le secret de cette faveur rare dont sa mémoire, d'ailleurs fort respectable, a été et est encore l'objet.

Quant à nous, nous ne cesserons de répéter que la doctrine des sympathies, telle qu'on nous l'a faite, est l'obstacle qui s'oppose le plus aux progrès de la névropathologie. Cette branche de la science médicale sera stationnaire, elle ne sera que chaos et confusion, tant que les physiologistes ne la débarrasseront pas de ces vagues et stériles explications qui s'appliquent à tout et qui n'expliquent rien (1). Il faut que l'on ait sans cesse présente cette vérité déjà énoncée plus haut, à savoir : que les phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation dont le caractère est de se produire avec conscience, souvent avec volonté, dont on peut prévoir, modérer, prévenir et suspendre les effets, ne sauraient être confondus avec les irradiations

(1) Laissons Georget parler lui-même, pour mieux faire comprendre notre pensée : *Avec le grand mot de sympathie, devenu magique pour tout expliquer*, dit-il, *ils se tirent d'embarras, sans tenir compte des rapports faciles à observer entre les centres producteurs des phénomènes*, et ne voient pas que le cerveau affecté par la sensation donne naissance aux troubles indiqués, *lesquels disparaissent lorsque des impressions nouvelles changent l'état de l'estomac*, etc. » Qui le croirait ! le même homme qui a écrit ces lignes, poussant aussi loin que possible l'erreur commune, a édifié sur la doctrine *magique* des sympathies, toute la physiologie et toute la pathologie de l'homme moral.

sympathiques dont le caractère consiste à se produire obscurément, fatalement, sans conscience. Le délire déterminé par les passions, les appétits dépravés provoqués par des besoins inassouvis et impérieux, par des idées monstrueuses, etc., ne présentent, dans leur mode de production, aucune analogie avec le délire, ni avec les appétits dépravés déterminés par la grossesse. Les larmes versées dans l'affliction, l'agitation tumultueuse qui accompagne une explosion de colère, les mouvements qui répondent à la volonté, etc., ne présentent, dans leur mode de production, aucune analogie avec les larmes versées dans le coryza, avec l'agitation qui accompagne la méningite, ni avec les soupirs qui sont les symptômes de la gastralgie.

Cette distinction étant bien établie et souvent rappelée, nous devons ajouter qu'il est des relations sympathiques qui doivent leur existence à la répétition des phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation : en d'autres termes, que les irradiations fonctionnelles, qui, dans la santé, ont lieu avec conscience, tendent, par l'effet de l'habitude, à revêtir, dans la maladie surtout, la forme d'irradiations sympathiques. Nous rappellerons l'exemple des sourds-muets, dont nous avons vu les sympathies cérébrales se montrer incomparablement plus faibles que celles des autres hommes, parce que la vie morale et intellectuelle est chez eux moins activée que chez les personnes qui disposent de la parole (1). De ce que des relations fonctionnelles deve-

(1) Voy. chap. I, p. 48.

nues habituelles tendent à engendrer des relations sympathiques, ce n'est pas une raison pour les confondre entre elles comme si elles étaient l'expression d'un même phénomène. C'est plutôt une raison pour reconnaître qu'il existe des sympathies qui sont placées sous l'empire de l'éducation. La sympathie entre le cerveau et les viscères de la vie de nutrition est, par exemple, d'autant plus grande que les émotions sont plus fréquemment renouvelées et que l'intelligence est plus active.

Il nous reste maintenant à déclarer que nous laissons à chacun le soin de ranger dans la catégorie des névroses *sympathiques* observées et décrites par les auteurs, celles qui offrent réellement ce caractère. En présence d'un sujet aussi vaste, et sur lequel tant d'erreurs ont été avancées, tant d'obscurités répandues, nous devons nous borner à indiquer, à l'aide d'une bonne définition, la méthode qu'il convient de suivre. Il nous est impossible de faire entrer la matière d'un ouvrage dans un simple paragraphe. Nous émettons le vœu que l'on ne regarde comme sympathiques que les troubles par voie d'irradiation obscure ou insensible, avec ou sans l'intervention de la centralité sensorio-motrice. Toutes les fois que le trouble initial est perçu par celui qui en éprouve l'effet symptomatique, toutes les fois que l'irradiation désordonnée est sentie par le malade, la relation sympathique se rapproche de l'impressionnabilité et de l'innervation. Il y a alors intervention, non-seulement de la centralité sensorio-motrice, mais encore de la centra-

lité psycho-cérébrale; l'irradiation, ayant atteint le domaine spécial de la vie spirituelle, prend un caractère tout à fait distinct des irradiations dont la source, profondément cachée dans la trame cellulo-vasculaire des viscères, est inaccessible à la conscience des malades, et réclame, pour être aperçue, toute la sagacité du médecin (1).

§ V. Quelques réflexions sur la névrosité accumulée dans l'appareil ganglionnaire, et considérée dans ses rapports avec la surexcitation nerveuse.

Dans la première section de ce chapitre, nous avons exposé les conditions pathogéniques, originelles ou acquises, de la surexcitabilité nerveuse; nous avons essayé de mettre en saillie les causes profondes de cette prédisposition générale qu'on désigne sous le nom de tempérament nerveux, d'état vaporeux, de susceptibilité, d'irritabilité nerveuse, etc. Nous avons fait voir qu'elle consiste dans un défaut de proportion entre les éléments sanguin et médullaire de la névrosité. Nous pourrions ajouter que ces deux éléments peuvent être altérés par des substances stimulantes, irritantes, stupéfiantes ou délétères, et que, parmi ces substances, il en est qui agissent sur le sang, tandis que d'autres

(1) L'*aura epileptica* et le *bolus hystericus* sont des irradiations qui s'éloignent de la forme sympathique pour se rapprocher de la forme *impressionnelle* (qu'on nous pardonne ce mot). Ce sont des irradiations ganglio-cérébrales à la suite desquelles la volonté a pu quelquefois prévenir l'innervation correspondante. Une névrose réellement sympathique accomplit fatalement ses accès sans qu'on puisse jamais les prévenir ni les prévoir.

agissent plus particulièrement et plus distinctement sur le tissu nerveux lui-même.

Il s'agit, dans ce paragraphe, de faire servir à compléter ce que nous avions à dire touchant la surexcitabilité nerveuse, les données que nous venons d'exposer dans les paragraphes précédents.

Il est un fait incontestable et qui ne saurait échapper à l'attention de tout praticien éclairé, c'est que, lorsque les conditions de surexcitabilité que nous venons de rappeler se manifestent chez un individu, la névrosité se répartit moins également, qu'elle s'accumule aisément dans un point, tandis qu'elle fait défaut dans un autre, et que l'équilibre des forces nerveuses est rarement maintenu. Il est un autre fait également incontestable, c'est que, chez les personnes naturellement surexcitables, l'accumulation de la névrosité se fait surtout sentir dans l'appareil ganglionnaire, et principalement dans le plexus solaire qui peut en être considéré comme le foyer général. Nous en appelons à tous nos confrères, à ceux en particulier qui ont observé avec soin les troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation dont sont tourmentées les personnes dites nerveuses; ils ont tous remarqué cette série de symptômes qui semblent avoir pour siége de prédilection la région épigastrique et hypochondriaque. Tantôt c'est une sensibilité très-vive, très-douloureuse à la plus légère pression; tantôt c'est une oppression pénible, insupportable, accompagnée de palpitations et d'un malaise inexprimable dont la nature semble varier à chaque instant; quelquefois c'est une distension énorme

qui paraît et disparaît alternativement; quelquefois c'est la sensation d'un corps étranger, d'une *barre*, d'une *boule*, etc. Nous ne parlons point de cette pesanteur générale, de cet abattement, de ces tristes ennuis, de cette apathie invincible dont les malades eux-mêmes indiquent la source en mettant la main sur la région sous-diaphragmatique. Que ces souffrances cessent un instant, et ces mêmes personnes qui étaient si tristes, si découragées, feront briller une oublieuse gaieté et une vive imagination. Ces choses se passent généralement ainsi; le fait est à peu près constant (1); pourquoi cela?... A cette question, voici notre réponse :

L'appareil ganglionnaire se compose d'une série indéterminée de foyers partiels, formant chacun un instrument de relation entre les tissus les plus profonds de l'organisme avec lesquels ils communiquent directement, et les foyers collatéraux qui communiquent avec eux. Ceux-ci, à leur tour, ne se réunissent pas seulement entre eux, mais ils sont encore en relation avec certains foyers généraux, et l'on peut dire que cette relation s'étend hiérarchiquement jusqu'au grand foyer commun, appelé traditionnellement *centre épigastrique*. Cela étant, il est aisé de concevoir que toutes les excitations partielles qui ont lieu d'une manière plus ou moins irrégulière dans les divers points de la trame viscérale, s'irradiant et se répétant dans le réseau ganglionnaire, prennent, dans le foyer central, le carac-

(1) Voyez les descriptions du tempérament nerveux et du tempérament mélancolique données par les physiologistes, et celles des affections hystériques et hypochondriaques données par les pathologistes.

tère d'une résultante générale; et c'est cette résultante qui fournit l'impression affective dont les troubles que nous venons d'énumérer sont l'expression symptomatique (1). La question se réduit donc à savoir comment les conditions pathogéniques de la surexcitabilité nerveuse que nous avons exposées, engendrent presque invariablement dans les profondeurs de la vie organique des excitations anormales qui, se répétant dans le réseau ganglionnaire, aboutissent à de pénibles et douloureuses impressions. Il n'y a qu'à réfléchir un instant pour se rendre compte de ce fait. N'est-il pas évident que les conditions pathogéniques de la surexcitabilité nerveuse, constituées comme elles sont par un rapport anormal entre le sang artériel et le tissu nerveux, accusent en même temps un vice général de nutrition auquel il faut toujours remonter comme à la source première de toutes les maladies, nerveuses ou autres? N'est-il pas évident que si le sang ou le tissu nerveux ne sont pas dans les conditions favorables à l'accomplissement régulier des opérations auxquelles ils concourent, c'est qu'il y a dans l'organisme des causes profondes, originelles ou acquises, qui, lorsqu'une fois elles ont pris racine, trouvent un aliment sans cesse renouvelé dans les troubles fonctionnels qu'elles-mêmes ont d'abord produits, dans les modes plus ou moins irréguliers de nutrition, de sécrétion, d'absorption, d'exhalation, de circulation, de perspira-

(1) Il y a dans ce fait pathogénique quelque chose d'analogue à celui que l'on observe, à l'état normal, dans les appétits, qui sont l'expression des besoins généraux de l'organisme.

tion, etc.? N'est-il pas évident encore que de pareilles imperfections dans les conditions du sang ou du tissu nerveux sont, non-seulement les effets d'un phénomène général de nutrition, ou si l'on veut d'un arrangement particulier des éléments de nos tissus, mais qu'ils sont aussi cause à leur tour des perturbations viscérales qui ont leur retentissement dans les foyers ganglionnaires? Il suffit, pour s'en convaincre, d'avoir présente à la pensée l'histoire physiologique et pathologique de la chlorose. C'est donc dans l'ensemble des éléments fonctionnels de l'organisme et des forces qui en dirigent la coopération, que se trouvent cachées, d'une part, la source des conditions pathogéniques générales de la surexcitabilité nerveuse, de l'autre, celle des symptômes protéiformes, hypochondriaques et hystériques, qui en forment le cortége le plus ordinaire.

Lorsque les excitations partielles, plus ou moins tumultueuses, de la vie viscérale ont atteint les foyers généraux de l'appareil ganglionnaire, il y a, dans ce foyer, une accumulation de névrosité qui a besoin d'être dépensée, et pour cela, de trouver une issue. Cette névrosité, anormalement produite, n'étant point destinée à une opération fonctionnelle précise et déterminée, et n'ayant point d'issue naturelle, fatigue et opprime cruellement celui qui en subit le joug ; il faut qu'il s'en dégage à tout prix, sinon sa vie est un véritable supplice. S'il ne se hâte de favoriser une issue salutaire à la névrosité qui l'accable, soit par l'exercice, soit par les émotions gaies et expansives, soit par de violentes diversions, par la musique, les voyages, etc.,

s'il s'enferme dans une morne solitude, s'il s'entretient avec sa douleur, s'il vit sans secousse, dans une paisible opulence, s'il recourt aux drogues, s'il fixe son attention sur chacun des symptômes qui l'assiégent, etc., il doit se préparer à subir pendant le reste de ses jours toutes les tortures de l'hypochondrie. Qui ne sait le prodigieux effet des voyages, des vives et actives occupations, des élans passionnés, d'un but vivement désiré, d'un accès de colère, d'une forte commotion, etc., sur les personnes arrivées au plus haut degré de surexcitabilité nerveuse? Il en est qui, au premier relai d'un voyage, voient avec étonnement se dissiper les maux qui, quelques heures auparavant, faisaient leur désespoir.

Nous concluons de ces données que la surexcitabilité nerveuse qui a sa source pathogénique dans le trouble des relations fonctionnelles, existant entre le sang et le tissu médullaire, a ses principales complications et ses principaux symptômes dans l'appareil ganglionnaire, et que le meilleur moyen d'y remédier consiste : 1° à modifier les conditions souvent appauvries du sang (1), ou celles du tissu nerveux, par des agents spéciaux, par un régime et des exercices appropriés, etc. ; 2° à prévenir ou à combattre l'accumulation de névrosité dans l'appareil ganglionnaire, en proscrivant la diète (2), l'oisiveté, l'inaction musculaire, la solitude,

(1) C'est ainsi que les préparations ferrugineuses doivent être regardées comme un des meilleurs moyens antispasmodiques dont la thérapeutique puisse s'enorgueillir.

(2) La diète absolue, dans ce cas, n'est pas seulement nuisible,

les affections tristes, l'ennui, etc.; en faisant naître des passions, en déterminant de fortes commotions, etc.

C'est ainsi que l'expérience clinique vient confirmer nos inductions pathogéniques.

SECTION III.

ESQUISSE D'UNE MÉTHODE DE CLASSIFICATION DES PRINCIPALES FORMES DE LA SUREXCITATION NERVEUSE.

L'œuvre la plus difficile, en pathologie, c'est, sans contredit, de classer les maladies, les maladies nerveuses surtout, d'après une méthode sûre et rigoureuse. Nous ne nous imposons point une pareille tâche; il s'agit de savoir sur quels principes doit reposer la classification des névroses, mais il ne s'agit point d'en proposer une nous-mêmes. Ce serait, d'ailleurs, aborder un sujet étranger à ce livre, et qui nous conduirait trop loin.

On a essayé de classer les névroses d'après le principe des localisations anatomo-pathologiques ; il n'est pas étonnant que tous les efforts les plus habiles aient échoué dans une aussi périlleuse entreprise. La même affection peut avoir son point de départ dans des appareils différents : l'épilepsie, le tétanos, l'hystérie, l'hypochondrie, etc., sont dans ce cas. Georget, avec ses prétendues *cérébropathies*, a fait un roman patho-

parce qu'elle trouble la nutrition générale, mais encore parce que, maintenant dans l'inaction les viscères de l'appareil digestif, elle est un obstacle à la répartition de la névrosité accumulée dans cet appareil.

logique qui n'est que chaos et confusion. En supposant même que, dans ces maladies, le trouble fonctionnel ait constamment son point de départ dans l'appareil cérébral, comme l'observation nécroscopique ne constate que rarement des altérations anatomo-pathologiques auxquelles ces troubles fonctionnels puissent être rapportés, on parviendrait, par ce système, à rattacher les maladies les plus diverses à une même cause, que ni les sens ni le raisonnement ne pourraient découvrir. Autre chose est avoir une idée fausse, source des plus grandes inquiétudes sur sa propre santé, ainsi que cela a lieu dans l'hypochondrie; autre chose, avoir un tubercule dans le cerveau, ainsi que cela peut se rencontrer dans l'épilepsie; et vous donneriez à ces deux maladies une dénomination commune, celle, par exemple, de cérébropathie! C'est toujours, comme l'on voit, la même opiniâtreté à vouloir confondre les phénomènes de la vie morale et intellectuelle de l'homme avec les phénomènes généraux de la vie organique. Un animal peut être épileptique, il ne sera jamais hypochondriaque; et pourtant l'animal est susceptible tout aussi bien que l'homme d'avoir son cerveau malade. Que lui manque-t-il donc? c'est l'*idée*, c'est l'image menaçante d'une mort prochaine, ou de souffrances plus ou moins cruelles. L'animal ne sait point qu'il doit mourir, il ne raisonne point à perte de vue sur les symptômes de sa maladie pour y puiser un sujet d'effroi ou d'anxiété; aussi l'hypochondrie est chez lui une maladie impossible. Il en est de même des autres variétés de la monomanie.

N'est-ce pas à cette manière, un peu téméraire, de caractériser et de distinguer les maladies que nous devons la confusion qui règne, en général, dans la nosologie moderne, confusion dont la synonymie la plus embrouillée nous offre la fidèle expression. Au milieu de ces faits nombreux et divers que l'observation multiplie chaque jour, et qu'aucune méthode commune ne coordonne, les élèves cherchent en vain la lumière qui doit dissiper les ténèbres; le jeune praticien s'agite pendant quelques années sans rencontrer un guide sûr qui le dirige. Heureusement ils ne tardent pas à s'apercevoir que l'utilité des dénominations anatomo-pathologiques consiste en ce qu'elles expriment plus souvent une forme symptomatique qu'une condition pathogénique. A mesure qu'il avance dans la carrière, le médecin cesse d'attacher à ces dénominations l'importance que semblaient y attacher ses maîtres; il finit par déserter, sous l'influence de son expérience personnelle, les opinions dissidentes des auteurs; il obéit, enfin, à la meilleure des inspirations, au vif désir de guérir ou de soulager ses malades. C'est alors qu'il comprend l'importance réelle d'une classification basée sur une méthode positive, invariable dans ses éléments, infaillible et irrécusable dans ses applications. Cette méthode consiste, pour les affections nerveuses surtout, à tenir compte des symptômes prédominants, à en apprécier avec soin, à en déterminer avec précision les caractères communs et les caractères différentiels, et à les classer d'après l'observation des phénomènes sensibles plutôt que

d'après le principe des localisations anatomo-pathologiques. Cette méthode offre, d'un côté, l'avantage de ne pas soulever à chaque instant une question de pathogénie sur laquelle tout le monde diffère ; et de l'autre, celui de mettre en saillie les caractères différentiels sur lesquels les observateurs de tous les temps et toutes les écoles doivent s'entendre. Avec cette méthode qui, d'ailleurs, a été celle de tous les grands maîtres, on ne court pas le risque de voir les classifications nosologiques flotter au gré des révolutions et des contre-révolutions de la théorie, au gré du vent très-variable de l'opinion. Avec cette méthode on ne s'expose pas à confondre sous une même dénomination des formes morbides évidemment distinctes, à présenter, pour nous servir de l'exemple cité plus haut, sous le nom très-vague de cérébropathie, que tant d'affections nerveuses peuvent également revendiquer, deux maladies qu'un même vice de méthode avait fait présenter autrefois sous ceux d'hypochondrie et d'hystérie, maladies qui sont très-différentes, et qui sont loin de réclamer un traitement identique.

C'est ainsi que, selon nous, doit être conçue toute pensée de coordination des principales formes de la surexcitation nerveuse. Il importe que l'élément positif et invariable, universellement connu et universellement accepté, obtienne, dans cette coordination, une prééminence franchement avouée sur l'élément théorique, variable et arbitraire, des doctrines anatomo-pathologiques ou pathogéniques. Il ne s'ensuit pas, et plus que personne nous nous empressons de le recon-

naître, que ces doctrines doivent être négligées ; loin de là : nous croyons que sans la théorie, la thérapeutique rationnelle devient impossible dans les cas nombreux où l'empirisme est muet ; mais de ce que le praticien, en présence des maladies qu'il est appelé à guérir, doit en posséder une théorie plus ou moins complète, il n'en résulte pas qu'il doive subir des systèmes de nomenclature et de classification incertains et variables qui portent dans son esprit l'incertitude et la confusion.

Ce qu'il importe donc, dans la classification des névroses, c'est de s'attacher à en caractériser les causes, la marche et la terminaison, ces trois sources des indications thérapeutiques, qui doivent sans cesse fixer l'attention du médecin. Il doit voir dans l'*hypochondrie* autre chose qu'une altération ou une stase des humeurs du système de la veine porte, autre chose qu'une obstruction ou une irritation des viscères de la région *hypochondriaque ;* mais il tiendra compte des faits exprimés par cette dénomination traditionnelle et des troubles nombreux dont l'appareil digestif est le siége de prédilection ; il assignera à ces troubles le rang qui leur appartient dans le groupe des symptômes qui caractérisent la maladie. Il verra dans l'*hystérie* autre chose qu'une affection ou une irritation phlegmatique de l'utérus portant leurs tumultueuses irradiations dans tout le système nerveux ; mais il tiendra compte des faits qu'exprime cette dénomination traditionnelle et des désordres nombreux auxquels les vicissitudes de la vie utérine disposent la femme ; il assi-

gnera à ces désordres le rang qui leur appartient dans le groupe de symptômes qui constituent la maladie. Il en sera de même pour toutes les affections qui auront subi, dans les différents âges de la science, le joug d'une dénomination, lorsque cette dénomination, tout en exprimant des faits réels et dignes d'attention, porte l'empreinte des préoccupations théoriques d'une époque ou d'une école.

Les principes d'une méthode positive et invariable étant établis, essayons d'en faire l'application d'une manière sommaire, à la coordination des principales formes de la surexcitation nerveuse.

D'abord, nous devons faire mention d'une névropathie générale, qui n'est caractérisée par aucun symptôme dominant, et dans laquelle se succèdent les phénomènes les plus divers et souvent les plus opposés. Cette névropathie correspond à l'état de prédisposition aux diverses névroses, que nous avons désigné sous le nom de surexcitabilité nerveuse; elle comprend à la fois les troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation, qui sont le cortége inséparable des tempéraments dits nerveux ou mélancoliques, et ceux qui constituent déjà l'affection vague et indéterminée appelée hystéricisme, état hystérique, etc. Cette forme de la surexcitation nerveuse est plutôt caractérisée par l'infinie variété de ses symptômes que par la présence d'un symptôme dominant. Aussi croyons-nous pouvoir l'appeler *névropathie protéiforme*.

Nous devons ensuite faire mention des maladies spéciales auxquelles la prédominance d'un symptôme parti-

culier fournit un caractère différent. Ces maladies peuvent se diviser en trois groupes généraux. Le premier groupe comprendrait celles qui sont caractérisées par la prédominance de quelques troubles spéciaux de la vie organique, les viscéralgies, les affections spasmodiques de la poitrine, de l'appareil digestif, etc. Le second groupe comprendrait celles qui sont caractérisées par la prédominance des troubles de la sensation et de la locomotion, c'est-à-dire toutes les affections comateuses, convulsives, tétaniques, les névroses sensoriales, etc. Le troisième groupe comprendrait celles qui sont caractérisées par la prédominance des troubles de l'intelligence, c'est-à-dire les diverses formes de l'aliénation mentale. Ces trois groupes comprennent tous les troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation qui constituent la surexcitation *ganglionnaire*, *sensorio-motrice* et *psycho-cérébrale*. Ces affections nerveuses se trouvent ainsi classées d'après la considération des appareils dans lesquels se produisent les symptômes principaux, plutôt que par celle des organes ou des altérations qui peuvent en être le point de départ ou la cause pathogénique.

La névropathie protéiforme existe souvent isolément; quelquefois elle s'associe à l'hystérie et à l'hypochondrie, dont elle forme en quelque sorte le caractère commun. C'est sans doute parce qu'il a été préoccupé de ce caractère commun aux deux affections plutôt que des caractères propres à chacune d'elles, que Sydenham les a regardées comme une seule et même maladie, et que la plupart des auteurs les ont si mal définies, si

diversement décrites et si confusément appréciées (1). D'une part, on a négligé les phénomènes spéciaux, et de l'autre on s'est arrêté trop exclusivement à la considération des phénomènes généraux qui sont communs à un grand nombre d'affections nerveuses, et qui ne se montrent d'une manière caractéristique que dans la névropathie dont nous parlons. Nous ne croyons pas devoir donner ici une description minutieuse de cette maladie, dont nous avons d'ailleurs recueilli de nombreuses observations. Nous nous bornerons à dire avec Sydenham : « *Dies me deficeret si omnia symptomata enumerare velim, tam diversa atque ad invicem contraria specie variantia, quam nec* PROTEUS *luisit unquam nec coloratus spectatur cameleon* (2). » Ce sont tour à tour les troubles les plus variés de la vie de nutrition, de la vie sensorio-motrice et de la vie psycho-cérébrale. Nulle souffrance humaine ne se présente sous un si grand nombre d'aspects, avec un cortége aussi extraordinaire de symptômes, et c'est précisément cette souffrance pour laquelle on reste sans pitié, parce qu'elle n'est pas incompatible avec les apparences extérieures de la santé, surtout dans les nombreux moments de calme et de bien-être qu'elle permet.

Les formes de la surexcitation ganglionnaire sont extrêmement nombreuses. Ce sont toutes les névroses viscérales. Il nous suffit de rappeler ici les troubles les

(1) Voyez l'excellent ouvrage de M. Dubois (d'Amiens), *Histoire philosophique de l'hypochondrie et de l'hystérie*, dans lequel l'auteur s'attache surtout à dissiper cette confusion.

(2) *Dissert. epist.* ad Guillielmum Cole.

plus variés de l'appareil digestif et de l'appareil utérin, qui constituent une des formes les plus ordinaires de la surexcitation ganglionnaire, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Les formes de la surexcitation sensorio-motrice sont aussi fort nombreuses. Nous nous bornerons à mentionner l'hystérie proprement dite, dont nous devons dire quelques mots.

Nous distinguons dans l'hystérie deux ordres de phénomènes qu'il importe de ne pas confondre. Nous y distinguons, d'une part, l'ensemble des symptômes variables qui correspond à la névropathie protéiforme, et de l'autre les accès spasmodiques ou convulsifs qui seuls constituent le caractère différentiel de l'hystérie. Faites abstraction des accès, et cette névrose se confondra souvent avec la névropathie protéiforme ou avec une des formes de la surexcitation ganglionnaire. C'est à la forme déterminée des accès que vous reconnaîtrez dans l'hystérie une maladie distincte non-seulement des affections nerveuses non spasmodiques, mais encore des autres affections qui éclatent comme elle par des paroxysmes spasmodiques ou convulsifs. Or, que voyons-nous dans les accès hystériques? Nous voyons un phénomène morbide d'irradiation nerveuse ayant son point de départ dans un foyer qui est loin d'être toujours le même. Ici nous nous séparons complétement des auteurs qui, fidèles à l'antique tradition, ont conservé à l'utérus le privilége exclusif des irradiations tumultueuses dont les paroxysmes hystériques sont la manifestation. Nous refusons avec eux d'en placer exclusivement

le point de départ dans le cerveau, ou comme on le dit, dans les centres nerveux; mais nous cessons de nous accorder s'il s'agit de le fixer exclusivement dans un seul foyer, alors même que ce foyer serait l'appareil qui joue le plus grand rôle dans les affections nerveuses de la femme. Non, et nous n'acceptons ici que l'observation clinique pour guide : l'invasion hystérique n'a pas pour point de départ exclusif l'appareil utérin. Nous avons remarqué et positivement reconnu que divers plexus ganglionnaires peuvent être également le foyer des irradiations qui déterminent les accès. Tantôt c'est le plexus hypogastrique; et c'est, il faut le reconnaître, ce qui a lieu le plus fréquemment : tantôt c'est un des plexus mésentériques, ou le plexus solaire, quelquefois c'est le plexus pulmonaire. C'est surtout le plexus solaire qui, après celui de l'hypogastre, joue le principal rôle. Nous avons recueilli des observations qui confirment d'une manière irrécusable cette donnée symptomatologique. Il en est une, entre autres, que nous avons sous les yeux, et qui nous est fournie par une malade dont les accès sont annoncés 48 ou 72 heures à l'avance, par une douleur épigastrique si violente, qu'aucune expression ne saurait la rendre. Nous avons eu par conséquent le temps et l'occasion d'en examiner les signes précurseurs avec le plus grand soin. Tandis que la matrice accomplit sans trouble toutes ses fonctions, tandis que la menstruation a lieu sans le plus léger malaise, abondante et régulière, tandis qu'aucune impression pénible ne se manifeste dans la région hypogastrique, la douleur épigastrique prend naissance,

tolérable d'abord, puis s'accroissant progressivement, accompagnée de tension, de nausées, de vomissements, jusqu'à ce que, parvenue au plus haut degré, la *boule* se dégage et vient occasionner à la fois l'anxiété qui caractérise l'étranglement et la sensation du clou dit hystérique, jusqu'à ce qu'enfin l'irradiation tumultueuse dont cette boule est l'expression, atteignant la centralité sensorio-motrice, se transforme en phénomènes désordonnés d'innervation cérébro-ganglionnaire et cérébro-musculaire dont les symptômes de l'accès sont l'expression. Il arrive alors que toute souffrance cesse ; la sensibilité semble anéantie. L'accès dure une demi-heure, une heure ; puis le calme reparaît, qui rassure pendant quelques heures les spectateurs inexpérimentés. Bientôt la douleur épigastrique se fait de nouveau sentir, et l'accès se reproduit de la même manière. Cette série d'accès successifs a lieu pendant deux ou trois jours. Après le dernier, la malade reprend le cours de ses habitudes avec gaieté, avec aisance ; son premier soin, nous l'avons remarqué souvent, consiste dans les apprêts de sa toilette. Cette observation n'est pas la seule ; mais nous devons nous arrêter. Qu'il nous suffise d'appeler l'attention des médecins sur les faits de ce genre, qui sont assez nombreux. On ne s'étonnera plus, lorsque ces faits seront mieux connus, mieux appréciés, que des praticiens soient disposés à reconnaître dans l'hystérie une affection dont l'homme ne serait pas exempt. Quant à nous, nous avons vu des accès parfaitement semblables à celui que nous venons de décrire, éclater chez un de nos amis à

la suite d'une émotion très-vive et très-pénible. Quoi qu'il en soit, l'hystérie, considérée dans ses phénomènes différentiels, est une affection dont les symptômes spasmodiques ou convulsifs affectent une forme déterminée. Tandis que la cause prochaine est variable, souvent incertaine, cette forme est constante et incontestable. C'est donc celle-ci qui doit l'emporter dans une classification méthodique (1).

Les formes de la surexcitation psycho-cérébrale correspondent aux diverses variétés de l'aliénation mentale qui se divisent en deux catégories principales. Dans la première figurent les aliénations avec prédominance des troubles généraux de l'entendement : ce sont les affections décrites sous les noms de manie et de démence. Dans la deuxième figurent les aliénations avec prédominance du délire partiel et affectif : ce sont les affections décrites sous les noms de monomanie et

(1) Pour qu'il y ait hystérie, il faut que les phénomènes spasmodiques ou convulsifs se produisent dans les accès. Si ces phénomènes manquent, il faut pour la maladie un autre nom, afin d'éviter la confusion. On remarque chez quelques personnes que la *boule* et le *clou* hystériques se font presque constamment sentir, sans qu'il y ait pour cela attaque d'hystérie. Nous en avons des exemples assez nombreux sous les yeux. Il arrive quelquefois que l'irradiation tumultueuse, ayant son point de départ dans la région hypogastrique, s'arrête à l'épigastre et y provoque de nombreux désordres. Nous avons vu récemment une jeune personne, qui, après avoir *senti*, au moment de ses règles, *un corps monter de la matrice jusqu'à l'estomac*, fut prise de vomissements et de douleurs très-vives dans toute la région épigastrique. Ces vomissements et ces douleurs durèrent deux jours. Ils se sont renouvelés depuis à l'époque de la menstruation, mais avec une intensité moindre. La centralité sensorio-motrice restant étrangère à l'affection. Il n'y a dans ce cas que surexcitation ganglionnaire.

de lypémanie. A la lypémanie se rattache l'hypochondrie qui consiste dans une conception fausse, c'est-à-dire dans la cohésion anormale d'une idée, de l'idée, par exemple, d'une mort prochaine ou d'une maladie incurable, avec un symptôme réel ou imaginaire, avec une douleur, un trouble de la digestion, etc. Esquissons rapidement les caractères différentiels de cette névrose.

Que voyons-nous, en effet, dans l'hypochondrie, si nous en étudions les phénomènes, en dehors des préoccupations plus ou moins erronées qui en ont rendu la détermination nosologique si confuse et si difficile?... N'y apercevrons-nous pas un symptôme affectif prédominant, constituant quelquefois, à lui seul, toute la maladie, et se compliquant souvent de troubles réels de l'impressionnabilité et de l'innervation, dont l'intensité et la gravité sont loin de correspondre à l'idée que le malade s'en fait, à son agitation inquiète, à ses terreurs et à son désespoir? Et ce symptôme affectif est-il autre chose que la manifestation triste d'un désir immodéré du bien-être physique et d'une santé idéale, de cet attachement à la vie qui est commun à tous les hommes, et qui devient chez quelques-uns, sous l'influence de circonstances diverses, l'objet d'une préoccupation exagérée et inquiète, d'une pensée exclusive, une véritable passion délirante? Ce désir, qui manifeste sa forme expansive dans les illusions qui bercent si heureusement le phthisique jusque dans les angoisses de son agonie, manifeste sa forme oppressive dans les terreurs qui pour-

suivent si douloureusement l'hypochondriaque jusque dans les joyeux épanchements d'un festin. Le caractère tout spirituel de l'hypochondrie a, d'ailleurs, été mis hors de doute par des médecins distingués (1) ; il serait superflu d'appeler longtemps l'attention de nos lecteurs sur une question qui a été savamment discutée et nettement résolue. Il nous suffisait d'indiquer ici le caractère nosologique qui nous fait placer l'hypochondrie dans le groupe des maladies mentales, avec prédominance des troubles affectifs et partiels ; il nous suffisait, surtout, de signaler le désir dont cette vésanie est la forme morbide et oppressive. C'est en déterminant ce caractère nosologique, c'est en déterminant ce désir, que l'on peut apprécier, dans toute son étendue, le rapport qui existe entre les influences éducatrices et la lypémanie hypochondriaque.

La névropathie protéiforme, l'hystérie et l'hypochondrie constituent les affections qui méritent, par excellence, le nom d'affections nerveuses; ce sont ces affections qui ont longtemps figuré sous le nom de vapeurs, de maladies venteuses, de spasmes, etc. Ce sont aussi les seules que nous devions mentionner spécialement dans cette section.

Terminons cet ouvrage par une conclusion générale des données étiologiques, physiologiques et pathogéniques qui y ont été exposées.

(1) Voyez l'ouvrage de M. Dubois (d'Amiens) que nous avons cité plus haut.

L'appareil ganglionnaire est un instrument de relation entre les idées représentées par l'appareil psycho-cérébral, et les penchants ou les besoins de l'organisme représentés par les divers appareils de la vie organique. Il est destiné à porter, à la fois, l'influence des idées dans les profondeurs de la vie de nutrition, et l'influence des conditions générales de l'organisme dans les opérations de la vie de relation.

Nous nous arrêtons à cette conclusion : 1° parce qu'elle indique la loi physiologique des rapports existants entre le moral et le physique, c'est-à-dire entre les idées et les conditions générales de l'organisme, rapports dont l'appareil ganglionnaire est l'instrument principal, et dont l'*état affectif* et l'émotion sont la plus visible manifestation ; 2° parce qu'elle formule la relation pathogénique en vertu de laquelle les maladies dites nerveuses sont soumises, comme toutes les autres, aux lois générales qui dirigent les phénomènes de formation et de nutrition ; 3° parce qu'elle rappelle la part d'action qui, dans la production des troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation, appartient soit à la direction du régime et des exercices, soit à la direction des idées et des sentiments.

CONCLUSION ET RÉSUMÉ ANALYTIQUE DU CHAPITRE SEPTIÈME.

I. Les troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation sont l'expression de conditions pathologiques auxquelles l'activité spirituelle reste étrangère. Les

infirmités du corps en empêchent la libre manifestation; elle peut être abusée ou coupable, mais elle ne saurait être malade.

II. Les faits de surexcitabilité nerveuse, comme ceux d'excitabilité et d'éducabilité, doivent être examinés dans leurs rapports avec l'excitation et avec l'irradiation.

III. Lorsque les éléments nerveux et artériel de la névrosité ne peuvent entrer en rapport dans l'excitation d'un appareil nerveux, sans donner lieu à un trouble fonctionnel, il y a surexcitabilité.

IV. Lorsqu'un appareil nerveux n'a pas reçu, au moyen d'un exercice suffisant, le développement nécessaire à la production normale de la névrosité, l'excitation a lieu avec congestion et épuisement; il y a surexcitabilité. C'est ce qui a lieu dans les appareils sensoriaux qui sont aux prises, avant d'y être préparés par l'exercice, à des excitations vives et soudaines.

V. Lorsque, par des excitations souvent renouvelées, les limites du développement d'un appareil ont été atteintes, l'appel sans cesse renouvelé du sang y provoque une congestion ou de l'épuisement; il y a surexcitation. Il en résulte, dans certains cas, une paralysie par congestion ou par énervation; dans d'autres cas, il y a hyperesthésie.

VI. La prédisposition aux troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation consiste donc dans une condition pathogénique du sang ou du tissu nerveux, qui en trouble les relations fonctionnelles. Cette condition pathogénique, originelle ou acquise, se présente sous

quatre aspects, en raison de l'excès ou de l'insuffisance de chacun des deux éléments de la névrosité. Elle est hyponévrique ou hypernévrique, hypohémique ou hyperhémique.

VII. Les divers tempéraments indiqués par les auteurs comme prédisposant aux troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation, correspondent parfaitement à ces quatre formes de la surexcitabilité nerveuse.

VIII. L'excitation initiale ne pouvant avoir lieu sans trouble, l'excitation irradiée est nécessairement désordonnée. Les affections nerveuses qui résultent d'une irradiation doivent être considérées dans leurs rapports : 1° avec l'impressionnabilité affective ; 2° avec l'innervation initiative ; 3° avec l'association des excitations ; 4° avec les irradiations sympathiques.

IX. Les sentiments et les émotions se traduisent extérieurement par des expressions qui leur sont propres. Ces expressions consistent dans l'accent, dans le regard, la physionomie, l'attitude, par la tendance expansive ou oppressive des idées, par des illusions, par des phénomènes de circulation, de sécrétion, etc.

X. Les affections nerveuses qui éclatent à la suite d'impressions affectives, violentes ou opiniâtres, doivent être regardées comme la transformation en troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation, des expressions sentimentales dont nous venons de parler. Lorsque ces affections surviennent à la suite d'une commotion soudaine et violente, elles peuvent varier infiniment dans leurs formes ; lorsqu'elles surviennent

à la suite d'une préoccupation habituelle, elles conservent plus souvent le caractère de cette préoccupation.

XI. Les affections nerveuses qui éclatent à la suite des causes dites morales sont, comme les expressions sentimentales, la transformation des impressions ganglio-cérébrales en phénomènes d'innervation intra-cérébrale (délire), cérébro-sensoriale (état comateux, hallucinations, illusions), cérébro-musculaire (accès hystérique, épileptique, paralysie, etc.), et cérébro-ganglionnaire (syncope, chlorose, ictère, viscéralgie, etc.).

XII. Il est des affections dont les accès sont précédés à la fois d'une émotion pénible que rien n'explique, et d'un trouble général ou partiel de la vie viscérale. Ces accès doivent être assimilés à ceux qui éclatent à la suite d'une cause dite morale, et regardés par conséquent comme la transformation d'une impression ganglio-cérébrale en phénomènes tumultueux d'innervation expressive.

XIII. Les expressions naturelles d'un sentiment et d'une émotion tendent à être imitées par les personnes qui en sont témoins. Cette imitation n'est pas seulement apparente et extérieure; au delà de cette modification extérieure et visible, il y a une modification tout intérieure, invisible, mais aussi réelle et aussi incontestable.

XIV. Les expressions désordonnées d'un sentiment et d'une émotion sont dans le même cas. Les accès hystériques, épileptiques, maniaques, tendent à être

imités comme les diverses expressions sentimentales.

XV. La propagation sympathique des affections nerveuses se fait de deux manières. Quelquefois elle constitue un véritable automatisme : c'est ce qui a lieu lorsque l'accès convulsif éclate en présence de personnes prédisposées aux névroses. Souvent l'imagination intervient et elle prend alors un caractère à la fois intellectuel et affectif : c'est ce qui a lieu dans les épidémies nerveuses, sous l'influence des récits exagérés, des idées répandues, d'une terreur générale, etc.

XVI. L'association vicieuse des excitations doit être considérée comme symptôme des variétés de l'aliénation mentale et comme cause de certaines affections nerveuses.

XVII. Dans l'aliénation mentale on doit tenir compte de l'incohérence et de la cohésion anormale des idées. Dans la manie il y a à la fois incohérence et cohésion anormale ; mais l'incohérence a plutôt lieu entre les raisonnements qu'entre les idées ; elle est d'ailleurs occasionnée par la violence et la rapide succession des émotions les plus diverses. Dans la démence, c'est l'incohérence des idées qui est le symptôme prédominant, en l'absence de toute émotion vive. C'est une sorte de paralysie des aptitudes cérébrales qui concourent à la coordination logique des idées. Dans la monomanie, dans la lypémanie surtout, il y a cohésion anormale des idées, entretenue par une passion dominante, ou par une émotion que rien ne peut vaincre. C'est dans le délire affectif qui se reflète plus particu-

lièrement l'influence de l'éducation par la direction des sentiments.

XVIII. L'habitude qui résulte d'une association prolongée ou souvent renouvelée des mêmes impressions, ne peut être troublée sans souffrance. Cette souffrance va quelquefois jusqu'à faire éclater de graves affections nerveuses. On en rencontre de nombreux exemples.

XIX. Lorsque d'anciennes habitudes ont été rompues, toute impression qui fait revivre dans l'imagination les circonstances passées, est suivie d'une vive douleur. On a un exemple de ce fait dans l'action si souvent signalée du *ranz des vaches* sur les citoyens suisses qui vivent dans les garnisons étrangères.

XX. Lorsqu'une forte commotion suivie d'une attaque d'hystérie, d'épilepsie ou de catalepsie, a été produite une fois par une impression sensoriale, non-seulement le retour, mais encore l'idée de cette impression, suffisent pour reproduire les accès qui l'ont suivie. De nombreuses observations constatent ce fait remarquable.

XXI. On confond avec des phénomènes sympathiques les troubles de l'impressionnabilité et de l'innervation qui succèdent à une émotion violente et qui compliquent une irrésistible passion. C'est une erreur contre laquelle nous nous élevons avec toute l'énergie de notre conviction. Avec une pareille doctrine, l'*influence du moral sur le physique*, c'est-à-dire des idées sur l'organisme, n'est autre chose que l'influence

du cerveau sur l'ensemble des organes, y compris le cerveau lui-même.

XXII. Il est des relations fonctionnelles qui prennent le caractère de sympathies, et qui deviennent obscures, inaccessibles, à la fois, à la conscience et à la volonté, lorsque l'habitude les a souvent renouvelées dans les actes de la vie morale et intellectuelle. Ainsi les sympathies cérébrales sont d'autant plus grandes que le cerveau a plus énergiquement fonctionné dans les opérations de l'entendement ou de la volonté, et que les émotions ont été plus vives et plus nombreuses.

XXIII. Les conditions anormales du sang ou du tissu nerveux qui constituent la source pathogénique de la surexcitabilité nerveuse, sont le résultat d'un vice de nutrition générale, originel ou acquis. Il en résulte pour les phénomènes généraux de la vie organique un trouble profond et mystérieux qui retentit dans les foyers de l'appareil ganglionnaire, et surtout dans les foyers hypogastriques et épigastriques. De là les symptômes variables qui assiégent la région sous-diaphragmatique chez les personnes dites nerveuses.

XXIV. Ces symptômes révèlent une surexcitation ganglionnaire avec accumulation d'une quantité de névrosité qui demande à être dépensée. Les voyages, l'occupation, une passion, un but d'activité, de vives commotions, l'exercice, etc., tendent à dissiper cette accumulation importune que la diète, l'inaction, les soucis, la solitude, etc, ne font qu'accroître.

XXV. Pour classer méthodiquement les principales formes de la surexcitation nerveuse, il faut tenir

compte des symptômes dominants plutôt que des prétendues altérations anatomo-pathologiques d'un appareil déterminé. Il faut préférer un caractère universel, incontestable et constant, à un caractère variable, incertain, mobile comme les doctrines qui se succèdent tour à tour.

XXVI. Nous distinguons d'abord une affection qui a pour caractère une grande variété de symptômes et dans laquelle il est impossible de discerner un symptôme prédominant. Nous appelons cette affection *névropathie protéiforme*. Elle complique souvent l'hystérie et l'hypochondrie; elle fournit à ces deux maladies un caractère commun qui les a fait regarder par Sydenham, et par d'autres praticiens, comme une même affection.

XXVII. Nous distinguons ensuite trois groupes généraux. Au premier appartiennent les diverses formes de l'aliénation mentale avec délire général et avec délire partiel ou affectif. L'hypochondrie est du nombre de ces dernières. Nous rattachons ce premier groupe à *la surexcitation psycho-cérébrale*. Au deuxième appartiennent les diverses affections convulsives, tétaniques, comateuses, névralgiques, etc., qui constituent la surexcitation *sensorio-motrice;* l'hystérie appartient à ce groupe. Au troisième appartiennent toutes les névroses viscérales qui constituent *la surexcitation ganglionnaire*.

XXVIII. Le système ganglionnaire est un instrument de relation entre les idées représentées par l'appareil psycho-cérébral et les penchants ou les be-

soins de l'organisme représentés par les divers appareils de la vie organique. Il est destiné à porter à la fois l'influence des idées dans les profondeurs de la vie de nutrition, et l'influence des conditions générales de l'organisme dans les opérations de la vie de relation.

CONCLUSION GÉNÉRALE.

L'éducation publique et privée, morale et physique, intervient dans les fonctions et les maladies nerveuses :

1° *D'une manière générale*, en se confondant avec toutes les influences naturelles et sociales qui nous entourent, en se mêlant intimement et nécessairement à l'atmosphère spirituelle et matérielle dans laquelle nous vivons ;

2° *D'une manière spéciale*, en dirigeant les faits de circulation, de déperdition et de nutrition générales ou partielles qui sont placés sous l'empire du régime et des exercices, en dirigeant les phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation qui sont placés sous l'empire des idées et des sentiments.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.